

GILL THOMPSON

L'Enfant de l'Espoir

ROMAN



LE SACRIFICE D'UNE MÈRE :
UN ROMAN INSPIRÉ
D'UNE HISTOIRE VRAIE

|| City

L'Enfant de l'Espoir

GILL THOMPSON

OceanofPDF.com

City
Roman

OceanofPDF.com

© **City Editions 2020** , pour la traduction française

© 2019 Gill Thompson

Publié pour la première fois en anglais par HEADLINE REVIEW une marque de HEADLINE PUBLISHING GROUP sous le titre *The Child on Platform One* .

Images de couverture : le train et le quai © Yolande de Kort/Trevillion Images ;

petite fille © Karina Vegas/Arcangel Images et Lopolo/Shutterstock (tête). Autres images © Barbara Ash, Shimon Bar et Evgeny Karandaev, toutes @ Shutterstock.

ISBN : 9782824634524

Code Hachette : 88 3569 5

Catalogues et manuscrits : city-editions.com

Conformément au Code de la Propriété Intellectuelle, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, et ce, par quelque moyen que ce soit, sans l'autorisation préalable de l'éditeur.

Dépôt légal : Novembre 2020

OceanofPDF.com

*À Leonie et Corinne,
Affectueusement, de la part
de votre grand-mère qui vous adore.
Si comprendre est impossible, savoir
est impératif, car ce qui s'est passé
pourrait se passer à nouveau.*

PRIMO LEVI

OceanofPDF.com

Prologue

Prague, 1930

Eva avait déjà repoussé le tabouret de piano noir et elle s'apprêtait à remettre ses partitions dans sa sacoche quand le Pr Novotny leva une main pour la retenir.

— Encore une minute, ma chère, dit-il, pointant un doigt vers le ciel pour indiquer le chiffre un. J'ai un morceau que j'aimerais que vous emportiez chez vous.

Tandis que le professeur fouillait dans la pile chancelante de manuscrits posée sur le piano, Eva jeta un coup d'œil à la pendule en bois accrochée au mur. 16 h 30. Elle espérait que cela ne prendrait pas trop longtemps. La salle de répétition du conservatoire était déjà plus sombre qu'au début du cours, et des ombres s'étiraient sur le sol. *Allez, allez...* Elle posa le bout des doigts sur les touches jaunies, laissant la fraîcheur de l'ivoire l'apaiser.

— Ah, voilà !

La respiration du Pr Novotny était sifflante à cause de l'effort qu'il avait fourni pour trouver la partition.

— Hector Berlioz. C'est une villanelle extraite des *Nuits d'été*. L'une de ses compositions les moins connues.

Il alluma le plafonnier et la pièce s'illumina.

— Une villa... nelle ?

En dépit du souci que lui causait l'heure, Eva était intriguée. Elle se leva lorsque son professeur lui fit signe de lui céder sa place au clavier et se plaça sur le côté de l'instrument, prête à regarder le Pr Novotny jouer.

— Oui. Un chant profane italien.

Le professeur s'assit lourdement sur le tabouret de piano rembourré.

— Celui-ci est un hymne au printemps et au nouvel amour. C'est le morceau idéal pour une jeune fille.

Il attrapa les lunettes rondes à montures noires pendues à un cordon autour

de son cou, les chaussa comme s'il s'apprêtait à jouer, mais les retira presque aussitôt et les laissa retomber.

— Il va y avoir un concert au Rudolfinum en hommage à l'œuvre de Berlioz l'année prochaine. J'ai pensé que vous pourriez jouer la villanelle pour votre premier solo en public.

Eva émit un halètement indigné, mais le professeur agita la main dans sa direction.

— Ces concours pour enfants ne comptent pas.

Ces concours pour enfants ! Elle se redressa. Ne les avait-elle pas tous remportés ? Y compris le prestigieux prix Dvořák pour les Jeunes Talents. Le souvenir de la lourde coupe en métal et d'un crescendo d'applaudissements s'imposa à elle.

Le professeur appuya les pages pliées de la partition contre les pointes métalliques du pupitre.

— Je vais vous en jouer un passage. Tournez la page pour moi, s'il vous plaît.

Il remit ses lunettes.

Eva prit place derrière son professeur, s'efforçant de rester immobile ; cela aurait été impoli de montrer son impatience. Cependant, intérieurement, elle suppliait le Pr Novotny de ne jouer que quelques mesures. Elle savait que c'était parce qu'il était fier d'elle qu'il la faisait travailler si dur, et elle était désireuse de faire de son mieux, mais les aiguilles ouvragées de la pendule affichaient maintenant 16 h 40. Aujourd'hui plus que jamais, elle ne pouvait pas se permettre d'être en retard.

— Écoutez. Vous allez entendre les amants se promener dans les bois pour cueillir des fraises.

Le mot « amants » fit rougir Eva. Parfois, le Pr Novotny s'adressait à elle comme s'il croyait qu'elle avait plus de seize ans. Néanmoins, alors qu'il se mit à jouer, il lui sembla bel et bien entendre le bruit de pas discrets et trébuchants et sentir la fraîcheur de la brise printanière sur son visage.

Elle jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule du professeur. Sous ses doigts effilés, les notes imprimées sur la partition devenaient une mélodie aérienne. Légère, enjouée. Eva avait toujours vu les notes comme des personnes. Les rangées de croches reliées les unes aux autres – des notes courtes – étaient des rangs de garçons dégingandés chaussés de chaussures de football trop grandes au bout de leurs jambes maigres ; ou une ligne droite de danseuses exécutant la Lúčnica en chaussons de danse noirs, bras

dessous, bras dessous. Les noires – deux fois plus longues que les croches – étaient des enseignants, raides comme des piquets devant leur classe. Enfin, les blanches étaient de puissants généraux, dont le calme forçait l'attention de leur armée. Quant à Eva, si elle avait été une note, elle en aurait été une très longue, une carrée ¹, forte et seule, entourée de vide et de silence.

Le professeur finit son morceau avec un geste théâtral, puis il lui tendit la partition.

— Vos devoirs à la maison. Commencez ce soir.

Les notes restèrent suspendues dans l'air quelques instants, puis la promesse de printemps de la mélodie fut étouffée par l'avancée du crépuscule automnal. Le soleil devait être encore plus bas dans le ciel maintenant. L'estomac d'Eva se noua. Un rythme *allegro* s'éleva dans sa tête.

Elle glissa la partition dans sa sacoche, puis enfila son manteau.

— Merci, professeur Novotny. Je ne manquerai pas de m'exercer.

— Veuillez-y. Je veux vous entendre jouer ce morceau à la perfection lors de notre prochaine leçon.

— Bien sûr.

La main d'Eva était déjà sur la poignée de la porte, dont la surface cirée était grasse sous ses doigts. Elle jeta un autre coup d'œil à la pendule. Presque 17 heures. Cette villanelle avait pris encore plus de temps qu'elle ne s'en était aperçue. Elle allait devoir courir comme un chien-loup.

— Au revoir, ma chère.

— Au revoir, professeur Novotny, et merci pour la leçon.

Le professeur s'inclina, et la lumière du plafonnier qu'il avait allumée un peu plus tôt éclaira sa tête chauve. Eva s'échappa.

Elle courut dans les rues de plus en plus sombres, serrant sa sacoche sous son bras, la poitrine brûlante, la respiration haletante. Pourtant, malgré sa précipitation, la mélodie de Berlioz continuait à sautiller dans sa tête, et elle calait ses pas sur le rythme des accords joués par les mains couvertes de taches de vieillesse du Pr Novotny. Elle courait dans les bois avec son amant, laissant derrière elle les limites oppressantes de la ville, ses sens s'ouvrant au chant des oiseaux et au parfum doux et sucré des fraises. Elle sentait le souffle du garçon sur sa joue, ses lèvres sur les siennes peut-être – si son visage n'avait pas déjà été rouge, ses joues se seraient empourprées –, son corps pressé contre le sien. Seule l'odeur forte du café passant sous la porte de la Kotva lui rappela où elle était. Tandis qu'elle passait comme une

flèche devant le café, elle aperçut des silhouettes sombres porter des tasses à leur bouche, gesticuler tout en discutant et exhaler des volutes de fumée de cigarettes Stuyvesant, dont le bout incandescent rougeoyait dans la pénombre. Quel plaisir de s'attarder autour d'une table avec des amis plutôt que de devoir se ruer chez soi avant le couvre-feu !

Eva leva les yeux vers le soleil couchant. Mutti ² aurait fini ses tâches ménagères, à cette heure-ci, et la 'hallah ³ serait déjà cuite et posée sur la nappe en dentelle, sa croûte tressée dodue brillante de jaune d'œuf battu et laissant échapper une bonne odeur de pain frais. Elle aurait déjà enfilé sa robe grise, enroulé le foulard vaporeux autour de ses cheveux et elle serait descendue pour allumer les bougies, dans leurs chandeliers rutilants, qu'elle aurait fait briller un peu plus tôt.

Abba ⁴, dans son costume noir brillant et son *talit* ⁵, aurait rempli la coupe de *kiddouch* ⁶ de vin sucré, ses lèvres répétant la bénédiction pour les filles qu'il réciterait plus tard en posant ses mains chaudes sur la tête d'Eva :

Que tu sois comme Sarah, Rébecca, Rachel et Léa.

Que Dieu te bénisse et te protège.

Que Dieu soit miséricordieux et bienveillant envers toi.

Que Dieu soit bon envers toi et t'accorde la paix.

Si Abba avait eu des fils, il aurait demandé à Dieu de les traiter comme Éphraïm et Manassé, deux frères qui vivaient dans l'harmonie. Mais il n'avait pas eu de fils. Il n'avait eu qu'Eva. Une enfant unique bien-aimée.

Une brume s'élevait de la surface de la Vltava, et Eva respira l'air humide tout en courant sur le trottoir. Comme elle ne pouvait pas prendre le risque de s'arrêter pour tousser véritablement, elle essaya de s'éclaircir la gorge en prenant de petites inspirations tout en courant toujours. Elle n'avait pas l'habitude d'aller si vite. La plupart du temps, ses cours se terminaient à l'heure, et elle marchait jusqu'au quartier de Josefov en passant par des rues bien éclairées. Mais alors que le soleil se couchait, il valait mieux qu'elle prenne pour rentrer chez elle le chemin le plus rapide, qui traversait le cimetière.

Un rythme *più mosso* l'animait maintenant. Devait-elle s'y risquer ? Le portail était peut-être fermé au moment du couvre-feu. Mutti lui avait dit et répété de s'en tenir aux rues principales. Elles étaient pleines de gens qui rentraient du travail. Plus longues, mais sans danger. Cependant, Eva s'arrêta sur le trottoir pour regarder le sentier sinueux qui passait entre les

tombes. Les pierres tombales, très anciennes, étaient serrées les unes contre les autres, comme si les tombes avaient été creusées à la va-vite, et non disposées en rangées bien ordonnées comme dans un cimetière moderne. Le vent se faufilait entre les arbres et faisait frissonner leurs branches. Pour calmer les battements frénétiques de son cœur, elle s'imagina qu'elle jouait au Rudolfinum sur un Steinway noir étincelant, pour un public indistinct réduit au silence, muet d'admiration devant son interprétation.

Elle posa sa main contre l'une des portes de métal noir qui s'ouvrit lentement. Peut-être était-ce le signe qu'elle devait passer par le cimetière. Ainsi, elle pourrait rattraper un peu de temps perdu. Essayant de faire renaître la mélodie de Berlioz, pour raviver les émotions fortes du printemps et faire barrage aux peurs de l'automne, elle franchit le portail. La rosée était déjà tombée et les feuilles mortes étaient humides sous ses pieds. Des plantes grimpantes se collaient à ses bas et elle dut donner des coups de pied pour les déloger. Courir aurait été stupide : les pierres tombales étaient trop nombreuses, le sentier trop tortueux. Elle accéléra toutefois le pas, sur le qui-vive, se méfiant du danger.

Dans le cimetière, de grands marronniers d'Inde et de grands sycomores diffusaient les rayons du soleil couchant. Les pierres tombales se dressaient, menaçantes, de chaque côté du sentier, gravées de vieux symboles et de caractères anciens. Abba lui avait dit un jour que certaines des tombes contenaient jusqu'à dix corps, tous empilés les uns sur les autres pour gagner de la place. Malgré son manteau en serge, Eva frissonna.

Elle était à mi-chemin quand elle entendit soudain le bruit sourd de bottes, un ricanement et une toux sèche.

Elle s'immobilisa.

— Qui est là ?

Il n'y eut pas de réponse, mais elle aperçut, au-delà des pierres sombres, un éclair de tissu de couleur bise. Son pouls se mit à marteler ses oreilles à un rythme *affrettando*.

— Qui est là ? répéta-t-elle.

Sa voix était rauque.

Une silhouette en uniforme apparut de derrière un arbre. C'était un jeune homme, à peine sorti de l'adolescence, peut-être, dont le front était barré d'une mèche blonde.

— Qu'avons-nous là ? Une jeune femme...

Son ton était concupiscent, railleur.

Eva resserra son manteau autour d'elle, s'efforçant d'ignorer le galop de son cœur.

Un autre jeune homme s'avança. Puis un autre. Elle fit volte-face. Deux autres approchaient derrière elle. Elle était entourée de cinq soldats qui portaient tous un brassard rouge.

Était-ce ce que Mutti avait redouté quand elle lui avait déconseillé d'entrer dans le cimetière ? Eva avait hoché la tête d'un air solennel, sur le moment, mais intérieurement elle avait écarté la mise en garde de sa mère. Tous les parents disaient ce genre de choses, n'est-ce pas ? Bien sûr, elle faisait attention. Même si, dernièrement, la vue des garçons allemands qui se tenaient au coin des rues et se marmonnaient des choses en montrant du doigt les passants l'avait mise mal à l'aise. Ces Jeunesses hitlériennes semblaient omniprésentes ces derniers temps.

Encerclée par les jeunes gens menaçants, vêtus de leurs uniformes caractéristiques, elle regrettait amèrement de ne pas avoir tenu compte des paroles de Mutti et ignoré son retard. Elle avait un excès de salive dans la bouche et la gorge trop sèche pour déglutir.

Le premier jeune homme s'avança vers elle.

— N'aie pas peur, ma jolie.

Eva tint bon, s'efforçant de ne pas montrer sa peur. Mais quand elle ouvrit la bouche pour appeler à l'aide, le garçon tendit le bras vers elle et lui plaqua la paume sur la bouche.

Elle jeta aux autres garçons des regards terrifiés.

La pression des doigts du jeune homme se relâcha, mais il garda la main près de sa bouche, au cas où elle essaierait de nouveau de crier.

Elle serra les poings.

— Quels beaux vêtements ! chuchota-t-il, baissant la main pour caresser son manteau.

Eva ne put s'empêcher de tressaillir, ni de sentir son haleine aigre.

Il défit lentement ses boutons gris.

Les autres garçons regardaient, attendaient.

— Tiens-lui les bras.

Eva se débattit tandis que le jeune homme essayait de lui retirer son manteau, mais le garçon qui se tenait derrière elle lui saisit alors les poignets et les lui tint jusqu'à ce que son manteau lui soit retiré brutalement et soit jeté par terre.

Le jeune homme tendit de nouveau la main vers elle. Il lui caressa

doucement la joue, puis fit glisser ses doigts sous son menton, sur son cou et au creux de sa gorge. Il souleva avec précaution une section de la chaîne en or qu'elle portait toujours. Elle se sentait comme hypnotisée en dépit de sa peur.

— Quel joli collier !...

C'était presque un murmure.

Avait-il envie de le voler ? Elle porta une main à son cou, passa un doigt sous les fins maillons de métal et tira toute la chaîne de sous son col pour qu'il puisse voir l'étoile d'or qui pendait à son extrémité, étoile qui restait généralement cachée sous son chemisier.

Le garçon lui fit lâcher prise avec douceur, l'obligeant à ouvrir les doigts un par un, et elle tint l'étoile dans la lumière déclinante.

La chaîne se resserra sur la nuque d'Eva. Elle réprima un petit cri de douleur.

— Que c'est intéressant !

Les yeux du garçon étaient toujours rivés sur son visage, mais ses paroles s'adressaient à ses compagnons, qui poussaient des huées et riaient.

Le charme était rompu. Le garçon laissa brusquement retomber le pendentif.

— Elle n'est pas pour moi.

Son expression se durcit et il repoussa Eva.

— Elle est toute à toi, Otto.

Il tourna les talons et fit signe d'approcher au plus petit des jeunes gens.

Après avoir longtemps retenu son souffle, Eva expira le plus silencieusement possible. Oserait-elle fuir ? Le premier garçon lui tournait maintenant le dos ; peut-être était-ce l'occasion. Elle baissa la tête pour foncer entre eux.

Mais tandis que le garçon le plus petit était poussé en avant par ses camarades moqueurs, leur cercle se resserra pour l'empêcher, *lui*, de s'enfuir, lui barrant à elle aussi la route.

Le garçon s'approcha d'elle. Il était mince, ses cheveux étaient si blonds qu'ils étaient presque blancs, et ses cils si clairs qu'ils étaient quasiment invisibles.

S'il avait été seul, Eva se serait défendue. Elle n'était pas lâche. Elle aurait donné des coups de pied, donné des coups de poing et craché jusqu'à ce qu'il la libère. Mais entourée d'un mur malveillant de soldats, elle n'avait aucune chance. Elle chercha à tâtons derrière elle, ses doigts grattèrent le

dessus d'une pierre tombale, cherchant une arme. Mais s'il y avait eu des pierres disposées sur le bord, elles avaient depuis longtemps disparu.

— Allez, Otto, tu n'as pas peur tout de même ?

Le premier jeune homme, qui avait reculé pour se fondre dans le mur, provoquait le garçon qui se tenait maintenant devant Eva.

— Ouais, dépêche-toi, Otto, on se gèle les couilles !

Le garçon eut un petit rire, un ricanement étrangement angoissant qui trahissait sa nervosité.

Les jeunes gens parlaient allemand, mais Eva les comprenait parfaitement. Toutes les familles du quartier de Josefov parlaient allemand à la maison. Son estomac se noua et sa respiration se fit haletante dans l'air froid.

— Ne me faites pas de mal, s'il vous plaît, mes parents m'attendent...

Sa voix était fluette, aiguë. Pourquoi n'arrivait-elle pas à prendre un ton menaçant ? Peut-être pourrait-elle faire appel au sens de l'honneur du garçon. Il avait l'air hésitant ; peut-être pourrait-elle le persuader. S'il se rendait compte à quel point il était important qu'elle rentre chez elle, il la laisserait peut-être tranquille.

Cependant, alors que les autres jeunes gens sifflaient et poussaient des cris, tout en faisant de drôles de gestes avec leurs mains, le garçon réagit à leurs provocations bruyantes. Il plissa les yeux et sa bouche s'étira en une ligne menaçante. Il renifla et lui cracha dessus. Elle laissa le mollard visqueux glisser sur sa joue, trop terrifiée pour l'essuyer.

Il tira d'un coup sec sur son pendentif et la chaîne se cassa net, abandonnée dans les feuilles d'automne. Un cri s'éleva du groupe.

Un autre jeune homme lui arracha son chemisier d'un mouvement violent. Il y eut un autre hurra.

Ils se mirent alors tous à la tripoter, déchirant sa jupe et ses bas avec frénésie, leurs visages crispés et transpirants déformés à la clarté de la lune, l'air lourd de l'odeur de bière nauséabonde qu'ils dégageaient. En même temps, ils beuglaient d'horribles chansons à boire, chantant faux et créant une épouvantable cacophonie.

Eva referma étroitement les bras sur sa poitrine, cherchant désespérément à protéger son caraco crème, mais quelqu'un lui écarta brusquement les mains et le lui retira, le tissu délicat cousu à la main par Mutti se déchirant sous ses doigts.

On la poussa en arrière, la faisant tomber sur son propre manteau, et sa tête cogna la doublure moelleuse.

Puis les garçons se jetèrent de nouveau sur elle.

*

Par la suite, le premier son qui lui parvint fut le hululement mélancolique d'une chouette dans l'air glacé. Ses doigts s'enfoncèrent dans la terre mouillée ; elle respira l'odeur de moisi des feuilles mortes. Mais le relent animal de son propre sang persistait. Elle roula en boule son corps meurtri et s'efforça de chasser de ses pensées les miasmes noirs et le souvenir du rire nerveux du garçon.

L'heure de la bénédiction du *Shabbat* était depuis longtemps passée. Les parents d'Eva, inquiets, devaient présider à une table vide et se demander encore et encore où leur fille dévouée pouvait bien être, alors qu'elle savait que tout bon Juif devait être à la maison à la nuit tombée en cette soirée sacrée.

OceanofPDF.com

-
- [1.](#) La carrée est une figure de note d'une durée égale à deux rondes ou quatre blanches.
 - [2.](#) Maman.
 - [3.](#) Pain traditionnel juif, semblable à de la brioche.
 - [4.](#) Papa.
 - [5.](#) Châle de prière.
 - [6.](#) - Cérémonie de sanctification d'un jour saint au moyen d'une bénédiction prononcée avec une coupe de vin casher.

OceanofPDF.com

Première partie

1933-1939

OceanofPDF.com

Hampstead, Londres

Même de dessous le lit de Will, Pamela entendait Hugh brailler. Elle tendit encore un peu la main, la douleur à l'aisselle qui en résulta la faisant grimacer, jusqu'à ce que ses doigts atteignent la chaussette. Elle recula alors pour se libérer et libérer la chaussette du dessous bombé du lit.

— J'arrive !

Elle secoua la chaussette. Tant de poussière s'était accumulée ! Cela ne faisait que quatre semaines que son fils était rentré à la maison, et Dieu seul savait comment cette chaussette était arrivée là, mais au moins, elle avait la paire complète. Elle souleva le couvercle de sa malle, repéra l'autre chaussette – il n'aurait jamais pris la peine de la retrouver lui-même –, roula soigneusement les deux en boule, puis les mit de côté.

— La malle est prête, Hugh ! lui cria-t-elle en refermant le couvercle.

Le tambourinement de pas rapides se fit entendre dans l'escalier, et Hugh entra en trombe dans la pièce.

— Will est déjà dans la voiture, dit-il en soulevant la malle par une poignée. Bon sang, Pamela ! Qu'est-ce que tu as bien pu mettre là-dedans ?

Pamela prit l'autre poignée et suivit son mari sur le palier.

— Le collègue voulait que je prévoie sa batte de cricket et ses protège-tibias pour la nouvelle saison, tu te souviens ? Pour que les garçons puissent s'entraîner un peu.

Ils avaient dû emmener Will chez Harrods pour lui acheter une tenue de cricket. Pamela sourit au souvenir de son fils sortant de la cabine d'essayage et faisait mine de lancer une balle à Hugh, qui avait à son tour fait semblant de taper la balle avec une batte. Quelle chance que Will ait hérité du corps mince et musclé de Hugh et qu'il soit bon en sport ! Pamela s'était rendue malade d'inquiétude à l'idée que Will puisse être brutalisé quand il était parti pour Cheam ; mais, heureusement, son aptitude pour les

jeux d'équipe lui avait valu le respect des autres garçons et des enseignants, et il s'était bien adapté.

C'était délicat de descendre l'escalier avec la malle et, plus d'une fois, elle se cogna les genoux dessus. Elle espérait que ses bas ne fileraient pas. Hugh serait encore plus agacé si elle devait remonter en courant pour aller en chercher une autre paire, mais par chance, elle n'avait senti aucune déchirure de la soie. Sa robe lui arrivait aux mollets, de toute façon, alors une échelle ne se serait pas vue. De plus, ils ne s'attarderaient pas au collège – une étreinte rapide, pas une larme, puis Will rejoindrait ses amis, et Hugh et elle reprendraient la voiture pour faire le trajet du retour dans un silence morose.

— Que fait Kitty ? demanda Hugh en prenant la malle tout seul pour la faire passer par la porte d'entrée.

— Elle cuisine. Les Palliser viennent dîner ce soir, tu te souviens ?

Hugh invitait souvent des amis le soir du jour où ils raccompagnaient Will. Pamela savait depuis longtemps qu'il cherchait à lui changer les idées pour que Will ne lui manque pas trop.

— Elle pourrait quand même venir nous aider.

— Ce n'est pas la peine.

Pamela reprit la poignée et ils descendirent l'allée avec la malle.

— Nous y sommes presque.

Cela la gênait toujours de demander à Kitty de faire quelque chose. Elle savait qu'elle aurait dû la traiter en domestique plutôt qu'en amie, mais cela ne lui paraissait pas naturel de donner des ordres à une autre femme. Quand elle était enfant, ils aidaient tous maman. Ils n'avaient certainement pas assez d'argent pour avoir des domestiques. Et même s'ils avaient pu en avoir, les gens auraient dit qu'ils étaient prétentieux.

Elle se glissa sur la banquette arrière à côté de Will tandis que Hugh claquait le coffre. Elle passa un bras autour de son fils et il se pencha pour lui faire un câlin. Pamela sentit sa gorge se serrer. Elle redoutait le moment où Will arrêterait de la serrer dans ses bras, où il ne la laisserait plus lisser ses épais cheveux noirs. Aujourd'hui encore, quand il était très fatigué, il se blottissait contre elle sur le canapé, pressant son corps chaud contre le sien. Un jour, à un moment où il croyait qu'elle ne le regardait pas, elle l'avait surpris en train de sucer son pouce. Hugh l'aurait grondé pour cela – « Un garçon de ton âge qui se comporte comme un bébé, quelle honte ! » –, mais

Pamela supposait qu'il devait s'interdire tout geste réconfortant au collège ; il n'y avait rien de mal à ce qu'il régresse un peu une fois à la maison.

À onze ans, il était à l'aube de la puberté. Quand il reviendrait pour les vacances de Pâques, peut-être serait-il plus grand, plus large d'épaules. Elle devait profiter au maximum de son affection maintenant. Le trajet jusqu'à Cheam prenait moins de deux heures. Il ne serait bientôt plus à ses côtés.

Will tourna la tête pour regarder par la fenêtre, se libérant partiellement de son étreinte, mais sans la repousser.

— Ça va ? lui demanda-t-elle.

Il reporta son attention sur elle et hocha la tête.

— Tu es impatient de faire ta rentrée ?

— Oui. J'ai hâte de retrouver Merrow-Jones et Carter et de savoir ce qu'ils ont eu pour Noël.

Cela devait être dur pour Will d'entendre ses amis parler de leurs cadeaux alors que sa propre famille ne fêtait pas Noël. C'était un autre inconvénient à ne pas l'envoyer dans un établissement quaker. Pamela lui serra tendrement l'épaule.

— C'est bien. Et je présume que tu as hâte de leur montrer ta nouvelle tenue de cricket.

Will posa sa main sur la sienne.

— Tout le monde a une tenue de cricket, maman... mais je suis pressé d'aller sur le terrain et de m'entraîner.

Pamela se força à sourire.

— Je comprends.

— Il faudra que tu nous montres ce que tu sais faire la prochaine fois que tu reviendras à la maison, dit Hugh par-dessus son épaule.

— J'ai hâte ! répondit Will.

— Moi aussi, dit Pamela. Seulement quatre semaines jusqu'aux prochaines vacances.

— Je n'arrive pas à croire que tu aies compté !

Pamela regarda le visage rieur de son fils, ses joues rouges, ses yeux pétillants. Bien sûr qu'elle avait compté : les semaines, les jours, les heures. Elle n'arrêtait pas.

Dès qu'ils eurent regagné le quartier de Hampstead et que Hugh eut garé la voiture, Pamela monta l'escalier en courant et se dirigea vers la chambre de Will. Une bouffée d'air vicié la saisit à la gorge quand elle poussa la porte. La pièce sentait le renfermé, elle semblait déjà abandonnée, comme si Will

n'avait pas dormi là pendant les quatre merveilleuses semaines de vacances. Pamela s'approcha du lit, prit le vieux pyjama à rayures en flanelle de son fils et le plia soigneusement. Il serait bientôt trop petit pour lui. Ils avaient dû lui en acheter un neuf pour le collège, avec sa tenue de cricket.

Kitty voudrait le laver avant de le découper en morceaux pour en faire des chiffons ; mais Pamela ne le lui donnerait pas tout de suite.

Elle dut faire un effort pour se repoudrer le visage, afin de cacher les traînées de larmes qui avaient coulé sur ses joues et pour redescendre voir Kitty. Elles avaient prévu le menu ensemble des jours plus tôt : fausse soupe de tortue, poulet à la crème accompagné d'épinards et de pommes de terre nouvelles, et poires à la Condé. Pamela avait délibérément choisi un menu simple. Quelque chose de profondément ancré en elle continuait à se révolter contre les mets sophistiqués et, de plus, les Palliser traversaient une période difficile sur le plan financier. Ils avaient dû se séparer de leur cuisinière : Josephine devait désormais préparer leurs repas elle-même. Pamela était assez embarrassée que la carrière de Hugh fût en plein essor alors que leurs amis étaient en difficulté. Elle avait envie de leur offrir un bon repas sans pour autant les mettre mal à l'aise.

Kitty remuait la soupe sur la cuisinière. Derrière elle, sur l'immense table de cuisine, des bols, des assiettes et une soupière avaient été disposés avec une précision militaire. Une carcasse de poulet à demi désossée était posée entre la vaisselle et un bol de poires. Pamela jeta autour d'elle un coup d'œil anxieux pour vérifier que Felix n'était pas là.

— Tout va bien, Kitty ?

— Oui, madame. Je m'occupe de tout.

Pamela jeta un autre coup d'œil au poulet.

— Vous pourriez peut-être faire bouillir la carcasse pour faire du bouillon pour demain. Ce serait parfait pour mon repas de midi.

C'était toujours ce qu'ils faisaient, chez elle, quand elle était enfant. Maman arrivait parfois à faire durer un poulet trois jours. Même pour eux six. Évidemment, le dernier jour, il y avait peu de chances de trouver le moindre morceau de viande parmi l'orge perlé et les légumes mal égouttés.

— Très bien, madame.

Kitty tourna l'un des boutons de la cuisinière, et le bouillonnement de la soupe ralentit un peu.

— Puis-je faire quelque chose ?

Kitty promena son regard sur la cuisine impeccable, puis elle murmura :

- Les marque-places peut-être...
- Bien sûr, je m'en occupe tout de suite.
- Parfait, madame.

Pamela se détourna pour aller chercher son stylo-plume dans le secrétaire du salon. Il lui sembla entendre un soupir de soulagement par-dessus le gargouillis de la soupe.

Plus tard, alors qu'elle se tenait devant Hugh pour nouer son nœud papillon, elle se surprit à s'émerveiller une fois de plus de ce que le timide quaker qu'elle avait rencontré à la Maison des quakers soit devenu cet homme brillant et sûr de lui. Plus Hugh avançait au sein du ministère des Affaires étrangères, plus il semblait s'éloigner avec une aisance alarmante de son éducation frugale, embrassant un mode de vie opulent, des vêtements chics, une alimentation riche. Il semblait même apprécier les concerts et les opéras auxquels ils étaient obligés d'assister. Et, parfois, Pamela avait honte de les apprécier aussi.

Devant le miroir, elle lissa sa robe de soie bleue. La couleur était douce, la coupe simple. Elle ne mettait jamais de bijoux. Malgré cela, le reflet qu'elle avait sous les yeux avait tout de même plus l'air d'une maîtresse de maison de la haute société qu'une fille à l'éducation modeste et puritaine. Elle pinça les lèvres tout en mettant une touche de parfum Chanel sur sa gorge. Hugh et elle avaient-ils été si aisément changés par l'argent ? Son travail humanitaire, qui consistait à collecter des vêtements et de la nourriture pour les enfants allemands, lui rappelait presque quotidiennement que bien des gens avaient moins de chance qu'eux. Elle espérait sincèrement que plus Hugh deviendrait influent, plus ils pourraient faire de bien pour venir en aide à ces pauvres familles persécutées.

Pendant le dîner, il ne fut question que de finances. Wall Street... L'étalon or... Les réformes budgétaires. Pamela eut du mal à se concentrer. Elle était trop occupée à vérifier que la soupe n'était pas trop salée ni les pommes de terre trop cuites ; à s'assurer que Kitty avait rempli les verres de vin des invités et que Hugh ne buvait pas trop. Quand ils avaient commencé à recevoir, ils avaient eu de longues conversations afin de décider s'il était moral de servir de l'alcool. Cela allait à l'encontre de leur éducation quaker, mais Hugh estimait qu'ils ne devaient pas imposer leurs propres croyances à leurs invités, et Pamela avait accepté à contrecœur. Depuis quelque temps, Hugh se joignait à eux sans scrupules.

Ce fut un soulagement quand Kitty apporta le porto pour les hommes et

que Pamela put emmener Josephine prendre le café dans le salon.

Josephine n'avait pratiquement pas dit un mot du repas, et Pamela avait envie de la faire sortir de sa coquille. Elle versa le café fumant et lui en tendit une tasse.

— Les choses ne s'arrangent pas ? lui demanda-t-elle à voix basse.

C'était devenu une seconde nature pour elle d'imiter l'élocution raffinée de ses amies ; elle avait depuis longtemps abandonné l'accent avec lequel elle avait grandi. C'était une autre concession sur l'authenticité ; mais Hugh l'avait persuadée de l'importance pour elle de s'intégrer.

Josephine secoua la tête.

— Si Philip ne retrouve pas du travail très bientôt, je crois que nous aurons besoin de ces provisions que tu rassembles pour les enfants étrangers.

Sa bouche se tordit.

Pamela posa la cafetière d'un geste brusque et renversa un peu de café sur la table. Elle le tamponna à l'aide d'une serviette en papier.

— Tu sais que nous ferons tout notre possible pour vous aider.

Josephine soupira.

— Oui, je le sais. C'est étrange que tu en fasses tant pour les Allemands alors qu'il y a des enfants anglais qui meurent de faim, c'est tout.

Pamela se tourna pour se servir une tasse de café.

— Les quakers ne voient pas différentes nationalités. Les gens sont tous les mêmes. S'il y a un besoin, nous essayons d'y pourvoir.

— C'est très louable, murmura Josephine avant de boire une gorgée de café.

Pamela eut un sourire pincé. Elle savait que les Palliser n'aimaient pas qu'elle aide les enfants allemands, mais elle n'allait pas abandonner son travail bénévole. Elle ne le ferait pour personne.

Heureusement, elles en vinrent bientôt à parler de leurs propres enfants. Josephine et Philip avaient eux aussi un fils, James, dans la classe au-dessus de celle de Will, à Cheam. Par chance, il avait obtenu une bourse, alors ils n'avaient pas eu à le retirer de l'établissement. Il leur arrivait de faire le trajet ensemble, mais ils y allaient toujours séparément après les vacances du premier trimestre, car il n'y avait pas assez de place pour les deux garçons et tous leurs bagages pour le deuxième trimestre.

Les filles des Palliser étaient encore toutes à Sarum Hall, même si le couple avait de plus en plus de mal à en payer les frais. Pamela enviait Josephine, qui pouvait accompagner ses filles à l'école le matin et aller les

rechercher l'après-midi. Ce que c'était merveilleux de dîner avec ses enfants tous les soirs, de pouvoir aller jeter un œil dans leur chambre quand ils dormaient, de voir leurs cheveux ébouriffés sur les oreillers, de regarder leur poitrine se soulever et s'abaisser au rythme de leur respiration, de les reconforter quand ils faisaient des cauchemars. Pamela s'efforça de ne pas imaginer Will frissonnant sous une couverture grise, peinant à trouver le sommeil sur un matelas plein de bosses dans le dortoir froid. On aurait dit que plus on payait pour l'éducation d'un enfant, plus leur logement était spartiate. Mais au moins, cela avait été leur décision de mettre Will en pension – enfin, la décision de Hugh, en tout cas. Comme c'était affreux pour ces pauvres parents allemands d'avoir dû envoyer leurs enfants en Angleterre dans l'espoir de les protéger de leur pays de plus en plus hostile, sans même savoir s'ils les reverraient un jour !

Par bonheur, leurs invités partirent un peu avant minuit. Pamela mourait d'envie de s'extirper de son corset et d'enfiler sa chemise de nuit de flanelle. Elle était assise à sa coiffeuse et s'appliquait de la crème sur le visage tandis que Hugh était assis dans le lit avec un exemplaire un peu froissé du *Times* .

— Josephine va bien ? demanda-t-il.

Sa voix montait de derrière le journal.

— Je crois...

Pamela entreprit de se brosser les cheveux. Elle ne leur donnait plus cent coups de brosse comme elle le faisait quand elle était enfant et qu'ils lui arrivaient au milieu du dos. Ils étaient à présent plus courts, ses mèches ondulées encadrant son visage. Elle s'était fait faire une permanente la semaine précédente, et elle ne voulait pas la détendre. Elle reposa la brosse et fit bouffer ses cheveux à l'aide de ses doigts.

— ... mais je pense qu'ils doivent se serrer la ceinture.

— C'est ce que Philip m'a dit. Cela ne doit pas être facile pour lui, le pauvre !

— C'est sûr...

Pamela se glissa dans le lit et passa la tête sous le journal de Hugh.

— ... mais j'envie Josephine d'avoir ses filles auprès d'elle, à la maison.

Hugh plia le journal et le laissa tomber par terre, puis il passa un bras autour de Pamela et appuya sa tête contre la sienne.

— Je sais que Will te manque terriblement, ma chérie, mais c'est une bonne chose pour lui d'être à Cheam. Il fréquente les bonnes personnes.

Pamela s'écarta un peu de lui.

— *Les bonnes personnes ?* D'autres quakers seraient les meilleures personnes, Hugh. Nous devons l'envoyer à Leighton Park quand il aura quitté Cheam. C'est important qu'il fréquente un établissement quaker.

Hugh se retourna pour regonfler son oreiller.

— Les Palliser espèrent pouvoir envoyer James à Marlborough – s'il obtient une autre bourse. Je crois que nous devrions au moins y réfléchir.

Pamela s'allongea sur le dos.

— Je croyais que nous étions d'accord. Tu as été heureux à Leighton, n'est-ce pas ?

— Oui, bien sûr, mais mon père ne travaillait pas au ministère des Affaires étrangères.

Hugh soupira et Pamela sentit des effluves de porto.

— Tu n'as pas peur que nous soyons en train de perdre de vue nos convictions ?

Hugh ferma les yeux. Il était si immobile que Pamela se demanda s'il s'était endormi.

— Je reste un quaker dans l'âme, finit-il par répondre dans un murmure. Nous sommes nombreux au sein du gouvernement. Nous pouvons faire davantage de bien de l'intérieur.

Pamela se tourna de nouveau vers lui, mais il ronflait déjà faiblement. La conversation devrait attendre.

Eva haïssait le papier peint floqué. Elle détestait les motifs en imitation velours, rendus mats par des années de doigts crasseux, le lustre de mauvais goût du papier, l'artifice ridicule qui aspirait à la grandeur, mais n'arrivait qu'à être collet monté.

Aujourd'hui, les bandes dorées, presque vertes dans la lueur naissante de l'aube, avaient la couleur de la bile. Elle ferma les yeux, plus pour chasser la vue des murs de la chambre, qui lui soulevait l'estomac, que pour tenter de dormir. Il était trop tard pour cela : elle avait encore fait le cauchemar, toujours aussi horriblement net, même après trois longues années, et des rires abominables bourdonnaient à ses oreilles. Elle ne se rendormirait plus, même si Josef ronflait encore à ses côtés, ses grognements *vibrato* émanant de son grand nez. Le catarrhe encombrait peut-être déjà ses cavités nasales. La veille au soir, il s'était dit qu'il était en train d'attraper un rhume. Ou, plutôt, une « maladie infectieuse virale des voies respiratoires supérieures », comme il le lui avait dit de son ton précis de scientifique. Josef n'attrapait pas de simples rhumes.

Parfois, Eva avait peine à croire à quel point sa vie avait changé depuis ce soir-là, dans le cimetière. Elle était bien loin de la jeune fille naïve qui avait quitté son cours de piano en courant pour rentrer chez elle, trois ans plus tôt. Elle était maintenant enlisée dans le mariage et dans les responsabilités ; elle était la femme obéissante d'un mari bien plus âgé. Ce n'était pas du tout l'avenir qu'elle avait imaginé. Cette atroce soirée avait tout changé.

Elle se tourna sur le côté sans faire de bruit, et son estomac se souleva aussitôt. Elle avait l'impression d'avoir les intestins en bouillie. Avait-elle mangé la veille au soir ? *Ah, oui !* Le souvenir de l'épais ragoût de bœuf qu'elle avait passé une demi-journée à préparer et à remuer emplit sa bouche d'un goût amer. Josef s'était régalé, il s'était léché les babines, lui avait dit qu'elle cuisinait très bien et qu'on disait que la viande rouge faisait augmenter le taux de fer dans le sang. Cependant, Eva n'en avait mangé que

de toutes petites bouchées, juste assez pour faire passer, du moins provisoirement, le goût métallique qu'elle avait dans la bouche depuis quelques jours.

Elle refoula la nausée que ce souvenir provoquait en elle et essaya de se redresser un peu dans le lit. Cela l'aiderait peut-être à se sentir mieux. Cependant, le seul effort qu'elle fit pour bouger lui donna le vertige, et elle laissa sa tête retomber en arrière contre le bois de lit. Elle referma les yeux. N'étant pas du genre à avoir l'appétit coupé quand il était malade, Josef ne tarderait pas à réclamer son petit-déjeuner. Elle devait aller jusqu'à la salle de bains sur la pointe des pieds, retirer sa longue robe de nuit, faire jouer les vieux robinets pour obtenir un peu plus qu'un simple filet d'eau et faire sa toilette avant de retourner dans la chambre pour choisir une autre tenue terne parmi les chemisiers et les jupes banales qui constituaient sa garde-robe. Il lui sembla soudain sentir de la soie émeraude effleurer sa peau et les bas les plus fins caresser ses jambes, mais elle s'empressa de la réprimer. Elle s'était promis de ne pas penser à ce qui aurait pu être. Quant aux souvenirs les plus perturbants, elle les refoulait tout à fait.

Tandis qu'elle restait adossée à la tête de lit, essayant de trouver un peu de force et de libérer ses oreilles des sons qui la hantaient, elle s'aperçut que Josef se réveillait à côté d'elle. Après s'être raclé la gorge avec une série de toussotements *staccato*, il ravala des mucosités avec un frisson de martyr. Puis il émit de petits gémissements moroses, destinés, sans aucun doute, à attirer son attention sur la gravité de son état. Son rituel matinal durait encore plus longtemps que d'habitude aujourd'hui.

— Bonjour, Josef, dit-elle.

— Bonjour, répondit-il d'une voix trahissant son apitoiement sur lui-même.

De toute évidence, c'était le signal pour qu'elle s'enquière de sa santé.

— Comment te sens-tu ? lui demanda-t-elle consciencieusement, s'efforçant de paraître aussi attentionnée que l'exigeaient les circonstances.

Josef écarta sa frange grisonnante du bout des doigts.

— Touche mon front, implora-t-il d'un ton plaintif. Je crois que j'ai de la fièvre...

Eva s'exécuta. Sa paume glissa sur une fine pellicule de sueur.

— C'est possible, mais il fait une chaleur étouffante ici.

Josef avait insisté pour qu'ils choisissent les lourds rideaux dorés assortis au papier peint écœurant quand ils avaient acheté la maison. Eva était trop

lasse et trop résignée pour protester, à l'époque. Elle n'avait encore que dix-neuf ans et elle était mariée à Josef depuis maintenant deux ans, même si elle avait l'impression que cela faisait beaucoup plus longtemps.

— Va chercher un thermomètre, *Liebling* ².

Eva appréhendait de se lever, mais elle devait cacher son propre état de santé à son mari, sinon il ajouterait la gastro-entérite à la liste de ses affections. Elle remonta le couloir d'un pas vacillant jusqu'à la salle de bains, ouvrit l'armoire à pharmacie, en sortit le thermomètre et retourna auprès de l'invalidé. Tandis qu'elle secouait le mercure pour le faire descendre, Josef sortit un mouchoir de la poche de son pyjama, le remplit d'un flot de mucus vert et en examina le contenu. Eva sentit son estomac se soulever. Elle parvint de justesse à enfoncer le tube en verre entre les lèvres pâles de Josef avant de regagner la salle de bains, chancelante, de relever précipitamment la lunette des toilettes et de déposer dans la cuvette le peu qui restait du dîner de la veille.

Elle resta agenouillée au-dessus de la cuvette pendant un petit moment, jusqu'à ce qu'elle soit sûre que son estomac était vide, puis elle se leva, les jambes flageolantes, se rinça la bouche et s'aspergea le visage d'eau fraîche avant de rouvrir l'armoire à pharmacie. Celle-ci contenait un petit pot de baume. Si elle disait à Josef de le tenir sous son nez pour se déboucher les narines, il ne risquerait pas de sentir sur elle l'odeur persistante du vomi.

Quand elle retourna dans la chambre, il avait la tête tournée sur le côté, les yeux vitreux à cause de sa fièvre imaginaire, et il avait encore le thermomètre dans la bouche. Elle le prit et le tint à la lumière, plissant les yeux pour regarder le niveau du mercure.

— Alors ? demanda-t-il d'une voix rauque.

Eva se tourna vers lui et sourit.

— Tu as un tout petit peu de température. Il n'y a aucun souci à se faire.

— J'en étais sûr.

La tête de Josef heurta le bois de lit.

— Je sentais que j'allais être malade. Je souffre d'infections des voies respiratoires.

Eva serra les lèvres l'une contre l'autre et lui tendit le baume.

— Peux-tu m'apporter un peu de citron chaud, *Liebling* ? Et peut-être un journal ensuite ? Lire m'aidera peut-être à oublier un peu mon infirmité.

Il tint le pot de baume sous chaque narine, d'une main tremblante, puis il renifla bruyamment.

— Tu vas aussi devoir contacter l’Institut. Demande à *Paní* ⁸ Kratz si tu peux utiliser son téléphone. Dis-leur que je suis bien trop souffrant pour aller travailler. Le Dr Svoboda comprendra.

— Bien sûr, répondit Eva, se forçant à sourire. Cela me prendra sans doute un moment... Je dois aller au marché.

Elle sortit des vêtements de l’armoire tout en parlant. Josef n’avait pas pensé à lui demander pourquoi elle n’était pas encore habillée ; par chance, il était trop préoccupé par sa propre indisposition pour remarquer la sienne. Elle enfila une jupe marron et un chemisier vert pâle, une paire de bas et de grosses chaussures à lacets. Elle prendrait son foulard et le panier en osier accrochés à la patère de l’entrée en sortant. Josef n’approuvant pas qu’elle mette du fard à joues, elle ne pouvait rien faire pour remédier à son teint terreux. Elle devait se contenter d’espérer que marcher d’un bon pas lui redonnerait un peu de couleurs.

— Au revoir, Josef ! lui cria-t-elle en déverrouillant la lourde porte en bois de l’entrée. Je serai aussi rapide que possible.

— Rentre vite, *Liebling* ! lui cria-t-il à son tour d’une voix faible avant de tousser plusieurs fois de manière théâtrale.

Tandis qu’elle descendait la rue, après avoir téléphoné au co-chercheur de Josef depuis la maison de leur gentille voisine, Eva se sentait plus forte qu’elle ne s’y était attendue. L’air frais la revigorait peut-être. C’était étrange qu’elle puisse se sentir si mal un instant et se porter pratiquement comme un charme l’instant d’après. Ce n’était pas un problème gastrique ordinaire. Soudain, de nulle part, une conversation qu’elle avait eue avec Mutti lui revint en mémoire : « J’étais malade comme un chien quand je t’attendais, Eva. Ce qui est drôle, c’est que je me sentais toujours mieux dès que mon estomac était vide. À la fin, je me réjouissais presque de vomir. »

Eva s’arrêta net, passant en revue mentalement les dates. La dernière fois qu’elle avait dû acheter des protections hygiéniques, c’était à *Pessa’h* ; elle se souvenait des douleurs qui lui nouaient le ventre alors qu’elle était assise avec Josef chez ses parents, à table, à attendre qu’Abba récite le *kiddouch* et serve le vin. Elle compta sur ses doigts. *Pessa’h* était six semaines plus tôt. Elle lissa son manteau sur son ventre. Se pouvait-il qu’elle soit enceinte ? Elle jeta un coup d’œil à sa montre. Elle n’avait même pas commencé à faire les courses et elle devait retourner auprès de Josef, mais plus tard, s’il dormait, par exemple, elle pourrait écrire à Mutti.

Imaginer la bienveillante sollicitude de sa mère, l’étincelle d’espoir dans

ses yeux marron, emplît de joie le cœur d'Eva. Elle s'était sentie si mal, persuadée qu'elle était malade. Mais un bébé ! Ce serait merveilleux. Une nouvelle vie effacerait peut-être les souvenirs.

Tandis qu'elle passait devant les étals de fruits et de légumes du marché, choisissait les citrons les plus gros à la peau la plus fine pour la boisson de Josef, et fouillait dans son sac à la recherche de couronnes tchèques – les denrées atteignaient des sommes faramineuses, ces temps-ci –, elle composait une berceuse pour un nouveau-né, se voyait le bercer au creux de ses bras tout en chantant, ce nouveau départ l'emplissant d'espoir.

C'était drôle de penser que son lugubre mari d'âge mûr, tellement objectif quand il s'agissait de science mais si irrationnel en ce qui concernait sa propre santé, allait être père. Comment avaient-ils conçu ce bébé ? Y avait-il eu un temps où les flammes de la passion réciproque avaient triomphé de la prudence de Josef et du malaise d'Eva ? Avait-il mis de côté son hypocondrie et elle sa léthargie pour une nuit de luxure débridée ? Il devait s'agir du soir où ils avaient fêté la fin officielle de l'abstinence. Un vague souvenir de vin, de rires, de boutons et de fermetures éclair défaits maladroitement, de membres emmêlés, d'un empressement inhabituel s'imposa à elle.

Son couple n'était certes pas celui qu'elle avait imaginé quand elle n'était qu'une jeune pianiste qui rêvait de romance, mais Josef avait toujours été gentil et il avait toujours pris soin d'elle, à sa manière. Elle aurait dû lui en être reconnaissante. Et puis, il n'était pas responsable de ce qui lui était arrivé.

Elle essaya d'imaginer à quoi leur bébé ressemblerait et étouffa un rire à la pensée d'un nourrisson au visage rouge, avec la *kippa* noire brodée de Josef glissant sur sa petite tête. L'enfant serait-il rationnel comme Josef ou musicien comme elle ? Avoir un bébé débarrasserait peut-être Josef de son hypocondrie. D'un autre côté, il s'inquiéterait peut-être deux fois plus. Elle se demanda si elle devait le lui dire. S'il savait qu'elle était enceinte, il analyserait la composition nutritionnelle de chacune de ses bouchées, passerait son temps à calculer le poids et la taille du bébé, souffrirait peut-être même de nausées lui-même par compassion. Elle plaça une paume sur son estomac. Peut-être garderait-elle cela pour elle pendant quelque temps. Peut-être attendrait-elle que le Dr Aaronovich le lui confirme. Même si, en fait, les signes étaient trop forts pour qu'il y ait le moindre doute.

Tandis qu'elle remontait la route, respirant l'air doux du mois de mai, elle

se demanda si avoir cette nouvelle vie en elle enterrerait enfin le passé. Elle chassa de son esprit le souvenir du regard réprobateur du Pr Novotny quand elle lui avait annoncé qu'elle ne jouerait pas la villanelle au Rudolfinum, ni où que ce soit d'autre. Elle ravala la douleur viscérale de ne pas pouvoir travailler, sentir les touches prendre vie sous ses doigts puissants, entendre les mélodies, éprouver la joie qui parcourait tout son corps quand elle jouait. Cependant, c'étaient la stupeur et la tristesse de ses parents qui l'avaient le plus blessée.

Ils avaient essayé d'être gentils avec elle. Mutti avait passé des heures à faire du bouillon de poulet et de petits gâteaux, à tenter Eva avec de petites bouchées alors même que sa gorge se serrait et que son estomac se soulevait, et Abba n'arrêtait pas de la serrer dans ses bras ; mais Eva voyait bien l'expression tourmentée de ses parents. Leurs espoirs aussi avaient été brisés.

Elle avait passé un an au sanatorium dans les Carpates, à récupérer mentalement et physiquement. La rumeur selon laquelle elle avait eu la tuberculose circula dans le quartier de Josefov. Ses parents ne firent rien pour la démentir ; mais la famille déménagea pour aller s'installer à Pilsen peu de temps après. C'était un nouveau départ, mais elle emporta le sentiment de ce qui aurait pu être.

Tout ce qu'elle avait pour se rappeler cette époque était une belle mélodie qu'elle avait composée. Une berceuse, en fait, pour apaiser son esprit anéanti. Elle y pensait souvent, encore aujourd'hui, pour se reconforter.

Elle n'eut pas le temps de dire ouf qu'elle était déjà mariée. Non pas au beau jeune homme de ses rêves, lors d'un mariage exubérant où l'on avait dansé et ripaillé, mais lors d'une cérémonie quasi funèbre, au veuf d'âge mûr Josef Kolischer. Eva avait entendu son père chuchoter à Mutti, un soir où il la croyait dans sa chambre : « Heureusement que Kolischer veut bien d'elle ! Il fait du très bon travail à l'Institut ; il sera en mesure de subvenir à ses besoins. Et, plus important encore, il a déjà été marié. C'est triste que sa femme soit morte sans lui donner d'enfants, mais Eva est jeune et en bonne santé, et ils pourront fonder une famille ensemble. Et avec un peu de chance, elle apprendra à l'aimer, avec le temps. »

À l'aimer ? Eva n'avait jamais connu le sentiment d'amour. Elle se sentait comme anesthésiée, la plupart du temps, sans vie, en dépit de la gentillesse de Josef. Mais peut-être éprouverait-elle de l'amour pour le bébé. Elle

caressa de nouveau son ventre. Après avoir acheté les citrons et un exemplaire du *Prague Press*, elle avait le cœur plus léger.

— Qu'est-ce qui t'a pris si longtemps ? lui demanda Josef, qui était toujours au lit, adossé aux oreillers. Est-ce que *Paní Kratz* t'a laissée téléphoner à l'Institut ?

— Oui, elle a été très gentille.

Eva lui tendit une tasse pleine de citron chaud au miel.

— Bois ça, Josef... Je t'ai aussi apporté de l'aspirine.

Elle lui tendit deux comprimés d'un blanc crayeux. Josef les mit dans sa bouche, renversa la tête en arrière et les avala avec une grimace.

— Merci, ma chérie. Je souffre le martyre... Je suis sûr que les hommes ressentent davantage la douleur que les femmes.

L'estomac d'Eva émit un gargouillement, et elle fut de nouveau prise de nausée.

— Tu as sûrement raison, mon chéri, répondit-elle avant de se précipiter une fois de plus vers la salle de bains.

Elle se sentit mieux après avoir mangé un peu de pain sec. Elle ne pouvait même pas envisager la confiture faite maison de Mutti. Quand elle retourna dans la chambre pour voir comment allait Josef, il était caché derrière le journal. Seule sa respiration difficile indiquait sa présence.

— Comment te sens-tu ? lui demanda-t-elle, plongeant une main derrière le journal pour lui toucher de nouveau le front.

Pas de réponse.

— Josef ?

Le journal s'abaissa dans un bruissement, révélant l'expression pensive de Josef.

— Cet antisémite d'Adolf Hitler a prononcé un autre discours. Il prétend qu'il...

Josef leva une nouvelle fois le journal pour parcourir l'article.

— ... n'essaiera jamais de soumettre les peuples étrangers.

Il regarda Eva, oubliant un temps sa maladie.

— Peut-être que ce ne sont que des fanfaronnades qui ne seront pas suivies d'effet. Je ne voudrais pas être trop confiant, mais les nouvelles sont peut-être meilleures que nous ne le pensions.

Depuis la loi des pleins pouvoirs adoptée au mois de mars, ils avaient peur de ce que le chancelier allemand allait faire de son pouvoir croissant.

— Peut-être.

Eva récupéra la tasse vide de Josef, s'efforçant de refouler l'image d'un tissu de couleur bise et de brassards rouges. Celle d'un visage concupiscent et de cheveux d'un blond presque blanc. Elle frissonna. Plus rien ne l'amènerait jamais à faire confiance aux Allemands.

L'expression de Josef se fit inquiète.

Eva n'allait certainement pas expliquer sa réaction. En partie pour le rassurer, mais principalement parce qu'elle se rappela, dans un éclair de culpabilité, que c'était aussi son bébé à *lui*, elle s'assit sur le lit à côté de son mari, lui retira son journal avec douceur, prit ses mains froides dans les siennes et lui annonça la bonne nouvelle.

⁷. Chéri(e), en allemand.

⁸. Madame.

3

— Tu n’as pas oublié le bal du ministère le 5, n’est-ce pas, ma chérie ? demanda Hugh en prenant une autre tranche de pain grillé, un matin, au petit-déjeuner.

— Bien sûr que non, répondit Pamela, sa propre tartine prenant soudain un goût de sciure dans sa bouche.

— Cela promet d’être spectaculaire. Il faudra que ta tenue soit à la hauteur. Pamela déglutit péniblement.

— Ne t’inquiète pas. Je ne te décevrai pas.

— Parfait !

Hugh se leva et lui déposa un baiser sur sommet de la tête.

— Je me sauve. À ce soir !

Il quitta la pièce, tenant toujours sa tartine grillée à la main.

Pamela lui rendit distraitement son sourire, mais dès qu’elle eut entendu la porte d’entrée claquer, elle s’essuya la bouche sur sa serviette et se rua à l’étage. *Zut alors !* Le 5 n’était que dans une semaine. Cela faisait des lustres qu’elle s’était dit qu’elle irait chez cette charmante petite couturière juive de Golders Green, mais elle s’était laissé absorber par son travail auprès des réfugiés, et cela lui était sorti de l’esprit. Elle mit un peu de poudre sur son visage et se parfuma. Il faudrait bien que cela suffise. Par chance, elle avait mis la jupe de son tailleur en tweed ce matin-là. Si elle enfilait la veste assortie par-dessus son chemisier, elle serait tout à fait élégante.

— Je vais voir ma couturière ! cria-t-elle à Kitty.

Une voix désincarnée lui parvint de la cuisine.

— Très bien, madame Denison !

Elle prit son sac à main sur la table de l’entrée et sortit avec fracas.

Assise dans le métro, essoufflée par l’effort physique, elle se rendit compte qu’elle avait oublié de téléphoner au préalable. Elle ne pouvait qu’espérer que Mme Brevda ne serait pas trop occupée. Pourquoi diable attendait-elle

toujours la dernière minute pour tout faire ? Elle se mordit la lèvre et balaya la voiture du regard. Deux écolières étaient assises en face d'elle, se chuchotant quelque chose derrière leurs mains. À côté d'elles se trouvait une dame d'âge mûr qui portait un chapeau ressemblant à une corbeille de fruits. Chaque fois qu'elle tournait la tête, deux cerises oscillaient avec elle. Pamela fit mine de réprimer un bâillement pour cacher un rire, et elle s'aperçut qu'elle était quant à elle sortie sans son chapeau. En vérité, les vêtements l'ennuyaient, et les parures inutiles la mettaient toujours mal à l'aise. Elle ne voulait vraiment pas décevoir Hugh, mais elle détestait avoir à se mettre sur son trente-et-un pour une réception. Cela aurait été bien plus simple qu'il assiste à ces événements tout seul et qu'elle reste à la maison avec son tricot ou avec un livre. Elle n'était vraiment pas faite pour être l'épouse d'un homme politique ; mais c'était pourtant ce qu'elle était, et elle devait jouer son rôle.

Le métro trembla sur les rails et s'arrêta dans une grande secousse. Par chance, Pamela n'avait qu'une station à faire. Elle descendit et sortit du métro, puis elle remonta Golders Green Road jusqu'à la boutique de Mme Brevda. Elle poussa la porte, faisant tinter une clochette, et entra dans la pièce sombre, qui sentait le tissu neuf et l'huile pour machine à coudre. La couturière était assise au fond, comme d'habitude, les yeux rivés sur un morceau d'étoffe vert foncé qu'elle guidait sous l'aiguille d'une main, tournant frénétiquement la roue de l'autre.

Elle ne s'arrêta que lorsque Pamela toussota et seulement après s'être assurée que l'aiguille était redescendue, maintenant le tissu en place.

— Madame Denison, quelle surprise !

Pamela sourit.

— Je suis vraiment désolée, madame Brevda, j'aurais dû téléphoner avant de venir, mais j'ai besoin d'une robe de soirée de toute urgence...

La couturière fronça les sourcils.

— Pour quand ?

Pamela s'éclaircit la gorge.

— La fin de la semaine prochaine ?

— C'est vraiment à la dernière minute, mais je vais voir ce que je peux faire. Qu'aviez-vous en tête ?

Pamela promena son regard sur la petite boutique, mais rien ne lui vint à l'esprit, jusqu'à ce que ses yeux se posent sur un rouleau de soie pourpre chatoyante.

— C'est joli, dit-elle en touchant le tissu d'un air admiratif.

C'était très beau sans être tape-à-l'œil, et ce serait splendide dans la lumière des lustres de la salle de bal de Whitehall.

Mme Brevda se leva, prit le rouleau sur les étagères et le laissa tomber sur la table à laquelle elle cousait, dans un petit nuage de poussière. Elle prit une extrémité du tissu et en déroula environ un mètre.

— Excellent choix, ma chère. Si je la coupe dans le biais, elle bougera admirablement. Monsieur Denison ne pourra plus vous quitter des yeux.

Pamela rit.

— J'en doute, mais je suis d'accord : ce tissu est parfait. Pensez-vous pouvoir me confectionner quelque chose à temps ?

— Hmm... Jupe ample ou étroite ?

— Oh, étroite, je crois.

— Tant mieux. Cela prendra moins de temps. Et sans manches, je présume ?

Pamela hocha la tête.

— Mais rien de présomptueux.

— Bien sûr que non.

Mme Brevda étala une feuille de papier sur la table, prit un crayon et commença à faire quelques croquis. L'une des robes qu'elle dessina avait un décolleté en cœur et était cintrée, mais Pamela la trouvait un peu trop jeune pour elle. La deuxième avait un col officier et était légèrement évasée.

Elle montra du doigt le second dessin.

— Je vote pour celle-ci !

La couturière cocha le dessin sélectionné et fit signe à Pamela de passer derrière un rideau sombre, sur le côté de la boutique.

— Retirez votre tailleur, s'il vous plaît, je vais venir prendre vos mensurations.

Pamela s'exécuta, et Mme Brevda entra dans la cabine, déroulant le mètre à ruban qu'elle laissait généralement pendre autour de son cou.

— J'ai vos mensurations de la dernière fois. Vérifions juste qu'elles n'ont pas changé.

Pamela se tint debout sur un tabouret branlant, dans la cabine d'essayage de fortune, tandis que Mme Brevda tendait le mètre ruban dans un sens puis dans l'autre, marmonnant pour elle-même et griffonnant des chiffres. Elle le passa autour de la taille de Pamela.

— Toujours pas de ventre à cacher, alors ?

Pamela rougit.

— Will a quatorze ans... et Hugh ne voulait qu'un enfant.

Mme Brevda retira le mètre ruban et s'écarta d'elle.

— Quel dommage ! Avec la guerre qui approche, tous ceux qui ont des fils doivent être inquiets.

Elle lui tendit la main et l'aida à descendre du tabouret.

Pamela avait soudain les jambes flageolantes.

— Vous croyez qu'il va y avoir une guerre, madame Brevda ?

— Eh bien, c'est vous qui avez un mari au ministère des Affaires étrangères, mais la plupart des gens ici pensent que ce n'est qu'une question de temps.

— C'est impossible !

Pamela s'assit lourdement sur le tabouret. Mme Brevda venait de confirmer ce qu'elle redoutait, au fond. Peut-être avait-elle été trop prompte à croire Hugh quand il lui avait dit que tout allait s'arranger.

— Nous sommes nombreux à avoir de la famille en Europe. Ce Hitler est un fou. Il vient de faire adopter toutes sortes de lois contre les Juifs. Mon peuple ne se sent plus le bienvenu nulle part. Prague est une belle ville.

La couturière renifla.

— Bien plus élégante que Londres. Mais je suis contente d'être venue quand je l'ai fait. Les Juifs quittent la Tchécoslovaquie et l'Allemagne le plus vite possible.

Pamela se força à sourire.

— Et j'espère qu'ils se sentent les bienvenus ici.

Mme Brevda renifla de nouveau.

— Certains leur font bon accueil. Mais Hitler devient gourmand. Ça recommence comme avec le Kaiser Guillaume. S'il commence à traiter le reste du monde comme il traite les Juifs, les pays devront réagir.

Pamela se leva, chancelante.

— Je suis désolée que vous vous sentiez si vulnérable, madame Brevda.

Elle aurait voulu pouvoir rassurer la couturière, mais Hugh lui cachait peut-être ses propres inquiétudes. Heureusement qu'il y avait des quakers au sein du gouvernement ! Ils veilleraient à agir au mieux.

Mme Brevda hocha la tête.

— Je vous téléphonerai dans une semaine.

Pamela quitta la boutique, songeuse.

Tandis que Hugh la faisait tourner de manière experte sur la piste de

danse, Pamela réprima un élan de plaisir provoqué par la façon dont la robe de soie ondoyait autour de ses jambes. Mme Brevda avait fait un excellent travail. La robe de soirée lui allait parfaitement – elle n’était ni trop ajustée ni trop décolletée, et elle était très confortable, agréable à porter. Elle avait vu qu’elle serait parfaite dès l’instant où elle était allée la chercher et où elle l’avait essayée dans la cabine d’essayage, sous le regard critique de la couturière.

On ne dirait vraiment pas que nous sommes dans un pays envisageant une guerre, se dit Pamela en regardant boire, fumer et rire les collègues de Hugh au ministère des Affaires étrangères. Tout autour d’elle se trouvaient des dames vêtues de robes somptueuses, opalescentes dans les lumières, se déplaçant avec grâce et fluidité. L’effet général produit était celui d’un mouvement de formes et de couleurs changeantes, comme on en voyait au travers du kaléidoscope que Will avait quand il était petit.

Ils s’assirent pour reprendre leur souffle, et Hugh, ignorant le regard désapprouvateur de Pamela, prit une coupe de champagne sur le plateau d’un serveur qui passait à côté d’eux.

— J’ai oublié de te le dire, tout à l’heure : je vais devoir aller en Tchécoslovaquie pour affaires d’ici quelques semaines. Je me demandais si tu aimerais m’accompagner. Cela pourrait être amusant.

Pamela fit tourner son alliance sur son annulaire dans un geste machinal. Elle venait de chez Asprey et elle avait toujours peur de la perdre. Elle n’avait pas la moindre idée de ce à quoi ressemblait la Tchécoslovaquie, mais ce serait peut-être agréable de passer un peu plus de temps avec Hugh, au lieu de rester à la maison comme d’habitude. Elle pourrait probablement demander à quelqu’un de faire à sa place son travail auprès des réfugiés pendant quelque temps. Et ce serait une bonne chose d’en découvrir par elle-même un peu plus sur ce qui se passait en Europe. Elle était tellement isolée dans sa vie à Londres. Peut-être pourrait-elle se rendre utile pendant leur séjour en Tchécoslovaquie.

— D’accord, répondit-elle. Avec plaisir.

Hugh se pencha vers elle et un relent d’alcool lui parvint.

— Est-ce que je t’ai dit à quel point tu étais belle ce soir ?

Ce fut l’idée de Pamela d’aller faire du ski. Elle était assise sous le casque au salon de coiffure et feuilletait l’exemplaire de *Harper’s Bazaar* que Mme Adrienne lui avait donné. Tout le monde savait que Mme Adrienne n’était pas réellement française, mais Pamela jouait le jeu de bon cœur. Elle

n'arrivait jamais à rendre ses cheveux fins aussi épais et ondulés qu'Adrienne le faisait, et Hugh était tout à fait disposé à payer la facture. Parfois, elle craignait de consacrer trop de temps et de dépenser trop d'argent à son apparence, mais il lui assurait que c'était son devoir de rester attrayante ; toutes les autres épouses de ministres suivaient les dernières tendances.

Tandis qu'elle parcourait les articles sur la mode et la beauté, à la recherche de quelque chose de plus intéressant, un encart publicitaire attira son attention. La photographie montrait une dame qui portait une culotte de golf et un pull-over en jacquard rouge, et qui prenait la pose devant des montagnes enneigées. Elle avait un bonnet sur la tête, qu'elle portait crânement, des bâtons de ski dans les mains, et son visage était rayonnant. Une légende figurait sous l'image : *Cet hiver en Tchécoslovaquie* . Pamela prit conscience d'être terriblement lasse du ciel plombé de l'Angleterre ; des journées courtes et grises de novembre ; de sa morne routine. Même son travail caritatif était devenu monotone. Elle ne reprenait goût à la vie que lorsque Will revenait, et maintenant qu'il était à Marlborough, il était souvent invité chez des amis pour plusieurs jours, ce qui réduisait le temps qu'il passait avec ses parents. Comment auraient-ils pu rivaliser avec l'animation et les rires qu'offraient les foyers des autres garçons, où des frères et sœurs pleins de vie étaient partants pour jouer au tennis ou emmener Will danser ? En dépit des plus gros efforts de Pamela, les vacances de Noël étaient toujours calmes quand ils étaient tous les trois. Elle n'avait pas vraiment réfléchi au séjour en Tchécoslovaquie que Hugh lui avait proposé. Et s'ils combinaient le voyage d'affaires du ministère des Affaires étrangères avec des vacances à la neige ? Elle imagina Will en train de dévaler une piste enneigée, les joues rouges d'excitation, tandis que Hugh et elle le suivaient plus prudemment, souriant devant l'enthousiasme de leur fils. Ce serait un séjour inoubliable pour eux trois.

Quand elle en fit la suggestion au dîner, le soir même, Hugh leva les yeux de son assiette de soupe et la considéra d'un air surpris.

— Mais tu ne sais même pas skier ! cria-t-il presque.

Pamela prit un morceau de son petit pain.

— Je sais, mais je faisais du patin à glace quand j'étais petite... Cela ne peut pas être si différent.

Elle se revoyait vaguement, agitant les bras en tous sens, se déplacer avec raideur sur un étang gelé, son souffle dégageant de la buée. Il lui avait fallu

toute une matinée pour apprendre à plier les genoux, à glisser plutôt qu'à tanguer, à décriper son sourire figé, à porter son regard vers les roseaux givrés à l'autre extrémité de l'étang au lieu de regarder fixement ses pieds, anxieuse, tandis que ses frères se moquaient d'elle ; mais elle y était parvenue. Son père lui avait dit qu'elle était très douée.

— Ce n'est pas du tout la même chose de faire du ski, dit Hugh, prenant son propre petit pain. Pour commencer, tu traverses une montagne.

— Oui, je sais, mais je pourrais prendre des leçons...

Pamela plongea sa cuillère dans sa soupe, l'écartant d'elle et l'approchant du bord supérieur de l'assiette creuse, comme elle avait vu Clementine Churchill le faire.

— ... ou je pourrais simplement vous regarder, toi et Will. Vous serez forcément bons, tous les deux. Tu as fait du rugby pendant si longtemps !

Hugh se redressa sur sa chaise. Son ventre, qui avait commencé à s'affaisser vers la table, se tendit.

Pamela sourit.

— Et je parie que Will prendra le pli tout de suite. Ce sera tellement amusant !

Hugh s'essuya la bouche sur sa serviette.

— Hmm... Je vais y réfléchir.

*

Deux jours plus tard, Hugh revint étonnamment tôt de Whitehall et il flanqua une pile de brochures de voyage sur le secrétaire de Pamela, où elle était assise pour écrire à Will.

Elle se tourna vers lui et sourit en voyant son expression triomphante.

— Les vacances aux sports d'hiver ! Pouvons-nous y aller ?

Un frisson d'excitation parcourut tout son corps. Will allait être enchanté.

Hugh eut un petit rire.

— C'était tellement calme au bureau que je me suis dit que j'allais prendre mon après-midi. Je suis passé devant chez Inghams en chemin pour la gare, alors je suis entré et j'ai pris ceci...

Il se pencha pour étaler les brochures.

— C'est toi qui choisis !

— C'est formidable ! Merci, mon chéri.

Pamela remit les brochures en une pile bien ordonnée.

— Je finis juste ma lettre pour Will et je regarde.

— D'accord !

Hugh tourna les talons et sortit de la pièce en mimant un mouvement de skieur.

Pamela rit et reprit son stylo. *P.-S.* , écrivit-elle en bas de la lettre à Will. *Devine quoi !*

Deux semaines plus tard, ils étaient dans les monts des Géants. La station de ski était simple mais correcte. Hugh avait fait ce qu'il avait à faire à Prague en un temps record, pendant que Pamela et Will visitaient le château et allaient voir le pont Charles, faisaient une excursion en bateau sur le fleuve et assistaient à quelques concerts au Rudolfinum. Puis ils prirent tous les trois le train pour la station.

Depuis qu'elle avait vu la photographie dans le magazine au salon de coiffure, Pamela s'imaginait dans la neige, devant le ciel d'un bleu éclatant, une paire de bâtons de ski à la main, le visage radieux. Pour une fois, Will ne mentionna aucun des cadeaux que ses amis allaient avoir pour Noël. Manifestement, des vacances au ski faisaient de *lui* un objet de convoitise. Pamela se sentait un peu coupable parce qu'ils pouvaient se permettre une telle folie, mais elle redoublerait d'efforts dans son travail auprès des réfugiés quand ils rentreraient, pour compenser.

La réalité était encore plus belle que la photographie. Chaque nouvelle journée apportait un ciel bleu et rose et un soleil d'un blanc éblouissant scintillant entre les arbres. À midi, il y avait même un peu de chaleur dans l'air. Hugh avait essayé de la persuader de rester au chalet à boire du chocolat chaud ou d'aller se promener dans la station, l'après-midi, mais Pamela était bien décidée à ne rien manquer. En toute honnêteté, elle devait s'avouer qu'elle ne trouvait pas que faire du ski était quelque chose de facile, mais elle refusait de l'admettre. C'était dur de progresser dans la neige, et elle avait toujours l'impression d'être à la traîne. Will et Hugh avançaient rapidement, apprenant vite et apparemment sans effort. Leurs skis semblaient ne jamais se croiser, ils ne glissaient jamais latéralement et n'avaient jamais besoin de s'arrêter pour reprendre leur souffle, contrairement à Pamela. Le moniteur et guide qu'ils avaient engagé était gentil et il l'attendait chaque fois, même quand les deux autres ne prenaient pas la peine de vérifier si elle s'en sortait.

— C'est mieux, madame Denison, lui disait-il dans un anglais approximatif, plissant les yeux dans la lumière éblouissante du soleil. Continuez, c'est bientôt fini.

L'après-midi, après de longs déjeuners sur la terrasse du restaurant d'altitude, au cours desquels Will piaffait d'impatience, ils repartaient faire du ski tout seuls. Le dernier jour, Hugh suggéra de partir de plus haut, puis de redescendre à skis.

— Tu es sûre de vouloir venir avec nous ? demanda-t-il à Pamela, adressant un clin d'œil à Will. Demain, à cette heure-ci, nous serons dans le train... Nous voulons profiter au maximum de la dernière journée, mais cela risque d'être trop difficile pour toi.

Pamela sentit sa gorge se serrer.

— Ça va aller.

— Nous veillerons sur toi, maman, dit Will en passant un bras autour d'elle.

Elle trouva tout de même qu'il avait l'air un peu gêné.

Elle partit entre eux, s'efforçant de faire glisser ses skis le plus vite possible.

À mesure qu'ils montèrent à flanc de montagne, la température se rafraîchit. Un vent tourbillonnant secouait leurs blousons, et des rafales glaciales engourdisaient les oreilles et le bout du nez de Pamela. Elle enroula de nouveau son écharpe autour de son cou, s'en servant pour cacher le bas de son visage. Même ainsi, le vent la mordait, essayait de lui fendre la gorge et de lui couper le souffle. Elle n'osait pas ouvrir la bouche pour parler, mais elle hocha sombrement la tête quand Hugh lui fit signe de continuer à avancer. Elle se cramponna à ses bâtons. Elle avait été stupide d'accepter de monter aussi haut ; elle était une charge pour Hugh et Will. Ils se seraient bien plus amusés tout seuls, si elle n'avait pas été là pour les retarder ; mais elle détestait passer à côté des bonnes choses.

Elle se risqua à jeter un coup d'œil à l'à-pic devant elle, presque bleu à l'endroit où le soleil ne l'atteignait pas. Elle avait l'impression de ne pas être solide sur ses jambes, et la terreur lui nouait l'estomac.

— Tout va bien ? lui demanda Hugh avec un sourire.

Comment pouvait-il avoir l'air si détendu et si enthousiaste alors qu'ils étaient tous face à une mort certaine ?

Elle essaya de lui rendre son sourire ; sa bouche était trop sèche pour qu'elle pût parler.

Will se tenait déjà tout en haut de la piste, et il tournait la tête d'un côté et de l'autre comme s'il préparait son itinéraire pour descendre.

Hugh poussa doucement Pamela, et elle fit glisser ses skis sur la neige dure

devant elle, perpendiculairement à la pente, enfonçant profondément ses bâtons pour ne pas dérapier. Par miracle, elle commença à avancer.

— Très bien ! dit Hugh.

Elle n'osait pas tourner la tête pour lui répondre. Elle n'osait pas non plus regarder la pente à sa droite. *Regarde droit devant toi* , se dit-elle en continuant à avancer latéralement, petit à petit. Elle finit par rejoindre Will. Elle dut prendre sur elle pour résister à l'envie de se cramponner à son bras.

— Prête, maman ?

Son visage rayonnait malgré le froid. Comme Hugh, il ne manifestait pas la moindre peur.

— Allez ! dit Hugh, légèrement essoufflé. Je crois qu'il vaut mieux que Will parte le premier, sinon, il risque de s'impatisser.

Will rit.

— Mais je veux que tu t'arrêtes tous les deux ou trois cents mètres pour vérifier où nous en sommes. Pammie, tu vas passer au milieu, et moi, je vais fermer la marche.

Pamela hocha la tête. Elle serait en sécurité entre ses deux hommes, n'est-ce pas ? Elle ferma les yeux une seconde, les imaginant tous trois de retour au chalet, à réchauffer leurs pieds fatigués devant le feu de bois, à siroter du chocolat chaud et à rire des aventures de la journée. Elle aurait tant voulu y être déjà ! Ne pas avoir à vivre les quelques prochaines heures ! C'était pourtant elle qui avait eu l'idée d'aller faire du ski. Elle ne pouvait plus faire marche arrière. Elle voulait que Hugh et Will soient fiers d'elle, que Will dise à ses camarades de classe que sa mère était courageuse. Tremblante, elle prit une profonde inspiration.

Will s'était déjà élancé sur la piste et il zigzaguait en douceur sur le premier tronçon. Elle entendait le faible crissement de ses skis et voyait les petits nuages de neige qui s'élevaient de dessous ses semelles. Ses cheveux noirs étaient à peine visibles sous son bonnet, et elle savait qu'il aurait les joues rouges et les yeux brillants. Même si elle était terrifiée, elle éprouva un bref sentiment de fierté. Son merveilleux fils intrépide ! Quel avenir s'ouvrait à lui ! Même si elle s'était opposée à Marlborough le plus longtemps possible, elle devait admettre que l'établissement faisait de lui un jeune homme très bien : il était gentil, travailleur, honnête. C'étaient là de bonnes qualités pour un jeune quaker.

— Allez, Pammie. Tu vas bien devoir te lancer à un moment où à un autre. Pamela tourna lentement la tête pour regarder Hugh. Ce simple geste

menaça de lui faire perdre l'équilibre. Elle vacilla légèrement.

— Enfonce tes bâtons de chaque côté de ton corps et tourne-toi ! lui cria Hugh, qui lui rappelait le moniteur de ski, mais sans l'accent.

Pamela fit pivoter le haut de son corps, enfonça le bout de ses bâtons dans la neige dure, entendant ce faisant le crissement de la glace, puis elle fit tourner ses skis jusqu'à ce qu'elle soit face à la pente. Ils se mirent aussitôt à glisser sur la surface lisse, et elle dut rassembler toutes ses forces pour les redresser. L'effort fit trembler ses bras rigides.

— Bravo ! Tu es bien placée. Vas-y ! l'exhorta Hugh.

Elle se propulsa lentement en avant. Aussitôt, le sol sembla se dérober sous elle, et elle se mit à dévaler la pente.

— Tourne !

La voix faible de Hugh lui parvint.

Tourner ? Oh, oui, bien sûr ! Elle poussa sur son ski droit, se pencha comme le moniteur lui avait dit et répété de le faire, et laissa le ski gauche suivre. Au début, il ne se passa rien, puis, soudain, elle tourna et fila comme une flèche perpendiculairement à la pente. Elle appuya alors sur son ski gauche et tourna de nouveau. En dépit de la vitesse terrifiante et de l'effort considérable de ses muscles, une petite partie d'elle exultait. Elle faisait du ski ! Elle descendait une vraie piste à skis !

— Bravo, maman !

Elle se risqua à jeter un coup d'œil vers le bas et vit Will, devant elle, à l'arrêt sur la piste, cognant ses bâtons l'un contre l'autre pour en faire tomber la neige qui s'y était collée, les skis bloqués.

Elle mit ses jambes tremblantes en chasse-neige et, agitée de violentes secousses, passa à côté de Will, pour s'arrêter abruptement une dizaine de mètres plus loin. Elle n'osa pas se retourner, mais elle entendit Hugh arriver derrière elle dans le crissement de ses skis sur la neige, puis Will qui les rejoignit.

— Bravo, Pammie ! Le plus dur est fait.

Pamela hocha la tête, regardant toujours vers le bas de la montagne. Il y avait quelques skieurs expérimentés au sommet, qui les avaient aisément dépassés, et de petits groupes de silhouettes sombres plus bas sur la piste indiquaient qu'ils auraient bientôt de la compagnie.

— Prête ?

Will n'était même pas essoufflé. Bien sûr, il avait eu un moment pour se reposer. Pamela avait envie de se creuser un trou dans la neige, de retirer

ses skis et de dormir pendant des heures, jusqu'à ce que son corps exténué ait récupéré. Cependant, plus vite elle repartirait, plus vite elle regagnerait le chalet, se prélasserait au coin du feu et savourerait la fierté de Hugh et de Will, tout en se répétant qu'elle ne s'infligerait plus jamais cela.

— Oui, allons-y, dit-elle.

Hugh rit.

— Tu commences à y prendre goût !

Elle ne répondit pas, se contentant de placer ses skis parallèlement l'un à l'autre et repartant.

Réchauffée par le pâle soleil, la neige était plus poudreuse en aval. On ne sentait pas la glace crisser sous les skis, et Pamela arrivait à avancer plus en douceur. Elle suivit Will, traçant des figures obliques sur la piste. Quelle joie d'être guidée par son fils sur le flanc de la montagne ! Elle regarda la silhouette solide de Will devant elle. Il paraissait déjà plus viril. Ces vacances à la neige lui avaient fait énormément de bien ; il avait une attitude protectrice envers elle, était enchanté de ses progrès. Quel bonheur de penser qu'il serait toujours là pour veiller sur elle !

Ce furent les bruits qui attirèrent d'abord son attention. Des cris d'avertissement, un hurlement aigu de douleur, puis des cris de panique étouffés. Pamela regarda en bas de la piste. Un enfant était tombé et pleurait bruyamment, bizarrement étendu dans la neige, ses skis et ses bâtons éparpillés plus bas. Will l'avait déjà dépassé et il essayait de remonter la pente pour l'aider. Deux autres skieurs, sans doute les parents de l'enfant, faisaient de même, leur raideur trahissant leur anxiété. Pamela changea de cap pour atteindre l'enfant, mais au lieu de ralentir comme elle en avait eu l'intention, elle se surprit à prendre de la vitesse. Soudain, elle se mit à dévaler la piste, incapable de s'arrêter. Elle appela Will dans un cri perçant, mais il était trop loin. Quant à Hugh, il était à trop grande distance derrière elle pour lui venir en aide. À cette vitesse, elle allait heurter l'enfant de plein fouet.

Elle appuya de toutes ses forces sur son ski droit et dévia de sa route quelques mètres à peine avant l'impact. Mais maintenant, elle fonçait vers l'à-pic. Que devait-elle faire ? Elle avançait à vive allure vers la forêt qui bordait la piste. La neige y était verglacée, les arbres empêchant le soleil d'y répandre sa douce chaleur. Elle passa sur une plaque de verglas et fila comme une flèche vers un arbre ; elle essaya de se pencher en arrière pour ralentir son approche, mais cela n'eut pour effet que de la faire accélérer.

davantage. Ses jambes heurtèrent violemment le tronc, et elle tomba en arrière, le souffle coupé, dans la neige.

Avant que la douleur ne rende toute pensée cohérente impossible, sa première réaction fut d'être soulagée d'avoir évité l'enfant. Sa deuxième fut de se dire que son sang paraissait très rouge sur la neige.

OceanofPDF.com

Les premiers mots que Pamela apprit en tchèque furent ceux pour demander des analgésiques ; et elle en demanda souvent, surtout de la morphine. Sa jambe avait été déclarée cassée sur les lieux de l'accident. Deux hommes du coin étaient arrivés au bout d'une demi-heure avec un traîneau, et Hugh et Will les avaient aidés à la déposer dessus avec délicatesse. Elle avait tout de même hurlé de douleur.

L'ambulance l'avait conduite à l'hôpital le plus proche, à une trentaine de kilomètres de là, la secouant atrocement sur les routes de montagnes, même si on lui avait déjà administré de la morphine à ce moment-là. Après une attente interminable pour passer une radiographie, un médecin lugubre leur avait annoncé dans un anglais approximatif qu'elle s'était cassé le tibia. Heureusement, comme la cassure était nette, une fois qu'on lui eut mis la jambe dans un plâtre et qu'on l'eut rehaussée, il n'y eut plus rien d'autre à faire qu'attendre qu'elle guérisse. Six semaines, dit le médecin.

— *Six semaines ?* répéta Pamela, les yeux embués de larmes. Mais mon mari doit retourner au travail et mon fils reprend bientôt l'école ! Ne puis-je pas prendre le train pour rentrer en Angleterre avec eux ?

Le médecin haussa les épaules.

— Vous pouvez, dit-il, mais le mieux serait de rester ici.

Hugh hocha la tête.

— Je suis sûr que le docteur a raison, Pammie. Il ne faudrait pas aggraver les choses. Je n'ai pas du tout envie de te laisser ici toute seule, tu vas me manquer terriblement, mais je sais que tu seras en sécurité et bien soignée.

— Comment feras-tu pour te débrouiller tout seul ? gémit-elle.

Elle s'était attendue à ce que Hugh lui dise « Je te l'avais dit ! » quand elle avait eu l'accident, mais il n'en avait rien fait, et c'était tout à son honneur. Néanmoins, le reproche tacite restait comme suspendu entre eux.

Il lui serra tendrement la main.

— Ne t'inquiète pas, ma chérie. Kitty prendra soin de moi. Et nous

pourrons nous écrire. Tu seras de retour à la maison en un rien de temps.

Pamela regarda tristement Will. Toutes les bonnes couleurs que l'air frais avait données à ses joues avaient disparu, et il semblait plus pâle qu'avant les vacances.

— Je vais rater tes prochaines vacances, dit-elle.

Will s'essuya les yeux du revers de la main.

— Je t'écirai aussi, maman. Tous les jours. Je te le promets.

— Pas tous les jours, mon chéri. Tu seras bien trop occupé.

— Tous les jours, répéta Will d'un ton ferme.

Pamela lui adressa un sourire tremblotant, puis elle serra dans ses bras ses deux hommes tour à tour, trouvant du réconfort dans les larges épaules de Hugh et dans l'étreinte étroite de Will. Hugh afficha un grand sourire, mais Pamela voyait bien l'inquiétude sur son visage. Ce ne fut qu'après leur départ qu'elle se laissa aller à pleurer véritablement ; et elle pleura alors un très long moment.

Quand ses sanglots s'espacèrent pour s'entre couper de hoquets, elle s'aperçut soudain que la dame allongée dans le lit à côté du sien la regardait avec pitié. Elle disait quelque chose qui ressemblait à *Tack leeto* .

Pamela haussa les épaules d'un air contrit.

— Anglaise.

La dame hocha la tête et se montra elle-même du doigt.

— Ada, dit-elle.

Cela devait être son prénom. Pamela imita son geste.

— Pamela.

Ada sourit. Elle devait avoir à peu près le même âge que Pamela, mais il lui manquait des dents comme à une vieille dame. Pamela se demanda si elle les avait perdues dans un accident. Comme elle, elle avait une jambe dans le plâtre.

Pamela ne sut pas quoi ajouter après cela. Elle avait conscience que la dame continuait à la dévisager, alors elle tourna la tête pour éviter son regard scrutateur, faisant mine d'observer ce qui l'entourait, même si son environnement ne lui était que trop familier. Le service était rudimentaire mais propre : douze lits métalliques étaient disposés en deux rangées bien ordonnées, et chacun était pourvu d'une couverture rose et de draps blancs amidonnés. Une vieille dame était allongée dans le lit en face de celui de Pamela, et elle gémissait à intervalles réguliers, comme un animal blessé. Deux dames d'âge mûr se trouvaient un peu plus loin dans la rangée ; l'une

tricotait et l'autre regardait dans le vide. Dans le lit de l'autre côté de celui de Pamela, une jeune fille au visage pâle et aux cheveux plats était recroquevillée sous sa couverture, les yeux fermés. Pamela se demandait ce qu'elle avait. Les autres lits étaient vides.

Au bout d'un moment, une jeune infirmière souriante apparut. Elle traversa la pièce, remettant un peu d'ordre çà et là, jusqu'à ce qu'elle arrive à la hauteur du lit de Pamela. Elle lui prit la main, lui enserra le poignet tout en consultant une montre en argent épinglée à son uniforme, puis elle hocha brièvement la tête avant de s'approcher d'Ada.

Pamela se laissa aller en arrière sur ses oreillers. Le premier assaut de douleur s'était calmé ou avait été endormi par les médicaments. Elle n'éprouvait plus qu'un élancement, une lourdeur dans la jambe et de furieuses démangeaisons qui lui faisaient monter les larmes aux yeux tant elle était frustrée de ne pouvoir les soulager. *Six semaines !* Comment allait-elle bien pouvoir tuer le temps ? Sur la petite table de chevet, elle avait un exemplaire du *Crime de l'Orient-Express*, que Hugh lui avait offert récemment, mais elle essayait de le faire durer en n'en lisant que quelques pages par jour. Elle doutait que l'hôpital possède le moindre livre en anglais, et même si Hugh lui avait promis de lui envoyer quelques magazines, ils arriveraient probablement après son départ.

Elle s'efforça de ne pas imaginer Will en train de faire ses valises pour retourner au lycée, sans personne pour retrouver ses chaussettes ou plier ses vêtements. Kitty ferait de son mieux, mais elle serait plus occupée que jamais par les tâches ménagères sans Pamela pour rédiger les menus ou les listes de courses. Elle espérait simplement que Hugh ne crierait pas trop après la pauvre fille. Il ne savait vraiment pas s'y prendre avec elle. Et son travail auprès des réfugiés ? On devrait se passer d'elle pendant des semaines à Drayton House ; en temps normal, elle y allait presque tous les jours pour emballer les vêtements que les gens avaient envoyés pour les enfants. Parfois, elle pressait un petit pull-over contre son visage ou prenait une jolie robe et imaginait une petite Polonaise ou une petite Allemande dedans, trouvant un réconfort dans la chaleur du tissu. Puis elle pliait le petit vêtement avec soin, espérant que sa sollicitude serait prise dans ses fibres. Elle serra le poing et donna un coup sur sa couverture. C'en était trop ! Et tout ça parce qu'elle avait voulu que Will passe de bonnes vacances !

Elle sentait de nouveau le regard d'Ada posé sur elle. Celle-ci marmonnait

quelque chose d'inintelligible. Pamela lui adressa un sourire triste, et Ada lui répondit par un air affligé. Puis elle se pencha pour prendre un sac de voyage en tapisserie sur le sol, le tira sur le lit et fouilla dedans pendant un moment avant d'en sortir une petite barre chocolatée. Elle en retira l'emballage violet, cassa la barre de chocolat en deux et en lança délicatement une moitié dans la direction de Pamela. Elle atterrit juste devant elle. Pamela rit et leva le pouce en signe d'approbation. Ada en fit autant. Toutes deux mordirent dans leur chocolat en même temps et échangèrent un regard de plaisir. C'était vraiment bon.

— *Co-co-larder* , dit Ada.

Pamela répéta le mot, s'efforçant d'imiter l'accent de la dame, puis elle lui en proposa la version anglaise, qu'Ada répéta à son tour.

— Très bien, dit Pamela.

Après cela, Ada montra du doigt son lit, sa couverture, ses draps, sa table de chevet. Chaque fois, elle donnait le mot en tchèque ; chaque fois, Pamela le répétait, puis lui donnait l'équivalent anglais.

Pamela s'habitua aux voix tchèques maintenant ; aux sons doux et gutturaux, à l'étrange façon dont les Tchèques prononçaient la lettre R – à moitié en la roulant, à moitié comme un J, les dents serrées. Ce n'était assurément pas une langue facile ; mais elle refusait de s'avouer vaincue. Elle montra sa jambe et haussa les sourcils d'un air interrogateur.

— *No-ha* , dit Ada.

— *No-ha* , répéta Pamela avant de dire le mot « jambe » en anglais.

Elles identifièrent différentes parties du corps, puis se mirent à l'épreuve mutuellement. Quand le chariot du déjeuner arriva dans un grondement dans le service, Pamela s'aperçut que deux heures s'étaient écoulées. Deux heures au cours desquelles elle n'avait pas pensé à Hugh, à Will ou à l'horrible frustration causée par le fait qu'elle était coincée dans un lit d'hôpital. Tout en prenant des cuillerées de soupe de pommes de terre (*bram-bor-ova po-lev-ka*) et en mâchant l'épais pain noir (*tcher-ni chleb*), elle se dit qu'elle allait s'en sortir d'une manière ou d'une autre.

Ada ne sembla pas avoir envie de reprendre leur leçon après le déjeuner. Elle tritura sa robe de nuit, frotta ses joues cireuses et se passa les mains dans les cheveux. Quand la porte du service s'ouvrit brusquement et que deux jeunes enfants la franchirent à toute allure, suivis d'un homme de petite taille vêtu d'un costume à carreaux qui avait l'air fatigué, Pamela comprit pourquoi.

Ada tendit les bras, et son fils et sa fille sautèrent sur le lit pour lui dire bonjour.

— *Oh-pat-rin-yeh* ! s'exclama-t-elle, haletante.

Sa grimace de douleur fit bien comprendre le sens de ses paroles. Les enfants s'immobilisèrent, puis ils se blottirent avec douceur entre les bras ouverts de leur mère.

Pamela sentit sa gorge se serrer. Elle détourna la tête quand le mari d'Ada se pencha pour l'embrasser. Peut-être était-il temps de se plonger dans son roman d'Agatha Christie.

Elle prit le livre sur la table de chevet, mais après avoir lu seulement quelques pages, elle perçut la respiration d'un enfant et une faible odeur de lait. La petite fille se tenait à côté d'elle et la regardait, bouche bée. Pamela abaissa son livre et sourit. L'enfant lui montra la poupée crasseuse qu'elle avait à la main. Elle était faite de calicot, sans ornement à part de la laine grossière en guise de cheveux, des yeux et une bouche brodés au point de croix. Pamela serra solennellement la main rembourrée de la poupée. L'enfant eut un petit rire, puis elle fit plonger la poupée sous la couverture de Pamela. Pamela fit mine de la chercher et la fillette rit de plus belle. Elle finit par sortir la poupée de dessous la couverture dans un geste théâtral. Ses yeux noirs brillaient de joie.

Ada dit quelque chose de sec à sa fille, dont les épaules s'affaissèrent.

— Il n'y a pas de mal, dit Pamela, faisant signe à Ada qu'elle était contente de jouer avec la petite fille.

Ada la remercia d'un hochement de tête, et le jeu continua.

Le visage d'Ada était pâle quand sa famille repartit. Elle se laissa aller en arrière contre ses oreillers et ferma les yeux.

Pamela reprit son livre. De toute évidence, les leçons de langue devraient attendre le lendemain ; mais, au moins, quelques heures de plus s'étaient écoulées.

Pamela avait la sensation qu'une procession de fourmis rouges montait sur son tibia, le léger grattement de leurs pattes minuscules la démangeant à tel point qu'elle mourait d'envie d'arracher son plâtre et de se gratter jusqu'au sang. Elle se réveilla en sursaut, le front moite de sueur, le cœur martelant la poitrine. Les murs de la pièce lui semblaient se resserrer comme un étau autour d'elle. Une douce lueur bleue tombait sur les silhouettes endormies dans les autres lits. Les gémissements de la vieille dame s'étaient

interrompus pour être remplacés par une respiration sifflante. L'atmosphère était saturée des odeurs d'antiseptique et de chaleur humaine.

À l'autre bout de la pièce s'élevait un petit bruit sec, comme du morse. Pamela leva la tête. Une infirmière imposante aux sourcils froncés était serrée derrière un bureau et tricotait frénétiquement, une grosse pelote de laine sautillant sur les dossiers médicaux empilés devant elle. Pamela aperçut le reflet du métal à la clarté de la lune et s'imagina saisir l'une des longues aiguilles et la glisser le long de son plâtre pour soulager avec délice les démangeaisons incessantes. Elle se mordit la lèvre. Elle ne pouvait même pas se lever pour aller aux toilettes ; elle devait faire ses besoins dans un bassin derrière un paravent placé à cet effet.

Elle ferma les yeux et essaya de s'imaginer en train de tricoter. Quand elle était enceinte de Will, elle avait passé des heures à lui confectionner de petits gilets et de petits chaussons de bébé. Sa mère avait été un bon professeur. À mesure qu'il grandissait, elle lui avait tricoté des écharpes et des bonnets à pompons, jusqu'à ce que la nécessité de l'uniforme scolaire et le désir nouveau de choisir ses propres vêtements l'aient poussé à rejeter les créations de sa mère.

Une image de la poupée de la fille d'Ada s'imposa à Pamela. Elle aurait probablement pu se débrouiller pour tricoter quelques petits vêtements pour couvrir sa nudité crasseuse. Cela vaudrait la peine, pour voir les yeux de la fillette briller, son grand sourire ravi. Et ce serait une façon de remercier Ada de sa gentillesse. Elle lissa la couverture aussi loin qu'elle le pouvait. Pour une fois, elle attendait le lendemain avec impatience.

En mimant consciencieusement pour Ada et en insistant pour lui donner quelques-unes des couronnes qui lui restaient au fond de son sac à main, Pamela réussit à obtenir de Jan, le mari d'Ada, qu'il lui apporte quelque chose lors de sa visite suivante. Il déposa sur son lit un sac en papier bien rempli, et elle le retourna pour en faire tomber le contenu : trois pelotes de laine – une rouge, une bleue et une verte – et trois paires d'aiguilles à tricoter de différentes tailles. *Parfait !* Elle regarda Jan avec un sourire rayonnant et esquissa un mouvement pour prendre davantage d'argent dans son sac, mais il secoua la tête. Pamela haussa les épaules sans se départir de son sourire.

La petite fille, dont Pamela savait maintenant qu'elle se prénommait Agata, était cette fois encore venue avec sa poupée. Pamela la montra du doigt et l'enfant la lui apporta. Un autre dialogue mimé indiqua une

demande de bonnet bleu, de pull-over rouge et de jupe verte. Sous le regard scrutateur d'Agata, Pamela prit un brin de laine bleue et monta les mailles. Cinquante devraient suffire. Elle tricoterait tout droit sur quelques rangées, puis ferait des diminutions. Peut-être pourrait-elle-même faire un pompon pour le haut du bonnet. Elle était si occupée à tricoter qu'elle mit un certain temps à s'apercevoir qu'Agata était perchée sur le lit à côté d'elle, la tête posée sur son ventre. Depuis combien de temps Will n'avait-il pas fait cela ? Depuis qu'il était entré à Marlborough, ses étreintes manquaient de conviction, et il ne l'embrassait que lorsqu'elle le priaient de le faire. Elle rapprocha le haut de son corps de cette petite fille confiante, appréciant sa chaleur, et elle essaya de tricoter de la façon la plus fluide possible pour ne pas la déranger.

Elle aurait été heureuse de câliner aussi le petit garçon, mais il restait auprès de sa mère. Il avait un avion miniature à la main et le faisait piquer au-dessus de la couverture d'Ada. Pamela lui sourit, mais il évita de croiser son regard.

Le tchèque de Pamela s'améliorait de jour en jour. Elle poursuivait ses leçons avec Ada, et maintenant, Agata aussi essayait de lui enseigner sa langue. Elle s'asseyait souvent avec Pamela après avoir parlé à sa mère, la regardait tricoter et lui posait des questions pour évaluer son vocabulaire récemment acquis. Même les médecins et les infirmières participaient, expliquant dans un anglais hésitant ce qu'ils faisaient, avant de repasser au tchèque et de faire répéter leurs mots à Pamela. C'était une élève appliquée, et elle ne tarda pas à maîtriser les bases de la langue.

Il y eut bientôt une petite pile de vêtements de poupée sur la table de chevet de Pamela. Après avoir coupé le dernier brin de laine verte de la petite jupe, elle la montra à Ada pour qu'elle l'admire. Ada essaya de sourire, mais n'y parvint pas. Pamela la regarda fixement. Elle avait été tellement occupée, au cours des derniers jours, qu'elle n'avait pas remarqué que sa voisine était plus décharnée que jamais, ses yeux d'un marron terne. Sur son plateau-repas, qu'elle avait mollement reposé sur sa table de chevet, il y avait encore la moitié d'un bol de soupe maintenant figée et un gros morceau de pain intact. Pamela avait envie de parler à sa nouvelle amie, de lui demander si cela allait, mais elle n'avait pas les mots. Elle aurait aimé pouvoir lui essuyer le front ou lui tenir la main, mais elle était impuissante avec sa jambe maintenue surélevée. Et maintenant, les yeux d'Ada étaient fermés, sa poitrine qui se soulevait et s'abaissait étant le seul signe de vie.

Pamela prit une lettre de Will. Il avait tenu sa promesse : des enveloppes bleues de papier pelure avec le cachet de la poste britannique arrivaient à quelques jours d'intervalle, généralement par plusieurs, grâce aux caprices du service postal. Elle avait déjà lu celle-ci plusieurs fois, mais peu lui importait. Tandis qu'elle se replongeait dans les descriptions vivantes que son fils faisait des cours de latin et des entraînements de rugby, les bruits de l'hôpital s'assourdirent et ce fut son propre enfant bien-aimé qui retint toute son attention.

La première pensée de Pamela fut que c'était étrange qu'Ada veuille un cours de langue à 2 heures du matin. Puis, alors qu'elle se réveillait, elle s'aperçut que ce n'était pas à elle que la Tchèque parlait ; elle marmonnait de manière inintelligible dans son sommeil. Pamela regarda sa voisine agiter la tête sur son oreiller et tressaillit quand la poulie de la jambe d'Ada grinça en signe de protestation. L'infirmière de garde accourut en l'entendant s'agiter, elle posa une main sur le front d'Ada, alla chercher un paravent à l'autre bout de la pièce, le traîna jusqu'au lit d'Ada et le plaça à côté, la dissimulant aux regards inquiets de Pamela. Elle en fut réduite à tenter d'interpréter les bruits sourds et les bruissements qui lui parvenaient de derrière le paravent. Il finit par être de nouveau déplacé, avec plus de douceur cette fois, et le visage d'Ada parut plus calme à Pamela.

Cependant, elle était encore inconsciente le lendemain matin, et quand Pamela vit l'éruption cutanée sur sa poitrine, elle appela l'infirmière, éperdue. Le paravent fut de nouveau dressé et, cette fois, les bruits trahirent un plus grand affolement. L'infirmière finit par s'en aller précipitamment, pour revenir quelques minutes plus tard avec un médecin. Pamela écouta l'échange entre eux, perçut leur ton pressant, mais elle ne reconnut aucun des mots qu'ils prononcèrent.

Plusieurs membres du personnel médical vinrent voir Ada au cours de la journée, avec des seringues, des comprimés et divers dispositifs médicaux, mais le paravent resta toujours à sa place. Comme Pamela était trop inquiète pour tricoter ou pour lire son livre, elle se contenta de regarder dans le vide, écoutant avec inquiétude la respiration *staccato* de sa voisine quand il n'y avait pas de bruit, ou les conversations rapides des médecins quand ils s'occupaient d'elle. De quoi pouvait bien souffrir Ada ? Cela semblait très grave. Le ventre de Pamela se nouait chaque fois qu'un médecin arrivait, et son cœur lui sembla bientôt ne battre plus qu'au rythme de sa peur pour sa douce voisine.

Après le déjeuner, Jan et les enfants vinrent rendre visite à Ada. Jan blêmit en voyant le paravent. Un médecin s'approcha et lui parla à voix basse, ce qui eut pour effet d'intensifier les signes de frayeur sur son visage. Il finit par passer les bras autour de ses enfants pour les guider vers Pamela. Elle comprit tout de suite quelle était son intention.

— Je veillerai sur eux, dit-elle, faisant signe à Jan de retourner auprès de sa femme.

Elle aida Agata à monter sur son lit. La petite fille avait apporté sa poupée, et elle laissa bien volontiers Pamela l'aider à lui enfiler les vêtements qu'elle lui avait tricotés. Le garçon, Tomas, resta immobile comme une statue, ses yeux noirs rivés sur le paravent qui cachait le lit de sa mère et derrière lequel son père aussi avait disparu. Il avait apporté son avion, mais il ne fit pas mine de le faire décoller.

Les enfants restèrent avec elle tandis que l'obscurité descendait sur la pièce. Une aide-soignante apporta à Pamela son dîner, un peu de viande fumée accompagnée de chou rouge et de boulettes de pommes de terre, qu'elle partagea avec Agata. Tomas refusa de manger. Les infirmières et les médecins avaient arrêté de venir auprès du lit d'Ada. Seule une respiration rauque s'élevait de temps en temps de derrière le paravent. Puis l'on n'entendit plus rien. Quand le hurlement de douleur de Jan déchira l'air, Pamela serra Agata contre elle ; mais elle ne put atteindre Tomas, et il lui fut impossible de passer un bras autour de ses épaules tremblantes. Elle aussi frémissait d'horreur.

Jan finit par réapparaître. Il avait les yeux rouges et il paraissait plus frêle que d'habitude. Il remercia Pamela d'un hochement de tête mal assuré, entraîna les enfants derrière le paravent pour qu'ils fassent leurs derniers adieux à leur mère et traversa lentement la pièce avec eux.

Pamela se retrouva seule, à écouter les bruits des aides-soignantes qui hissaient le corps d'Ada sur une civière et l'emmenaient dans le couloir, le cœur lourd pour le pauvre mari et les pauvres enfants de la dame, et pour la nouvelle amie qu'elle avait perdue.

Malgré ses efforts pour se représenter les visages souriants et en bonne santé de Will et de Hugh l'attendant en bas de la piste de ski, tout ce qu'elle parvenait à voir alors qu'elle essayait de trouver le sommeil, c'étaient les expressions tourmentées de la petite famille d'Ada.

Elle ne les oublierait sûrement jamais.

OceanofPDF.com

Le petit matin était leur moment privilégié. Miriam se réveillait à 5 heures, comme d'habitude, pour réclamer son biberon, et Eva se glissait hors du lit, laissant Josef à ses ronflements, pour aller préparer le biberon dans la cuisine glacée, avant de rejoindre à pas feutrés la petite fille, la prendre dans son petit lit et la serrer contre elle pour la maintenir au chaud tandis qu'elle tétait goulûment, plongeant ses yeux marron dans ceux d'Eva. Avec les rideaux tirés, la pièce était sombre, l'air chargé d'une odeur de bébé. Âgée de près de trois ans, Miriam était lourde, maintenant, mais elle se blottissait encore contre Eva comme si elle se rappelait avoir fait partie de son corps. Sa naissance avait été simple : la corpulente sage-femme, très compétente, l'avait accouchée sans difficulté, pendant que Mutti assistait à la scène et que Josef et Abba étaient assis à l'extérieur, parlant et priant à voix basse. Au cours des derniers mois de sa grossesse, Eva avait essayé de refouler ses peurs, le souvenir de la douleur et de la terreur, mais elle n'aurait pas dû s'inquiéter. Miriam était venue facilement, et Eva avait ensuite été transportée d'une joie si vive qu'elle aurait voulu qu'elle dure éternellement.

Elle baissa les yeux sur l'enfant encore à moitié endormie. C'était extraordinaire que Miriam puisse téter même dans son sommeil, sa petite bouche rose retroussée autour de la tétine, ses doigts en étoile de mer pressés contre la poitrine d'Eva. *Tu es tout à moi*, pensa-t-elle. *Je ne t'abandonnerai jamais*. Une pointe acérée de peur la transperça à la pensée de la tension palpable dans le quartier juif. Depuis les lois de Nuremberg, adoptées à l'automne précédent, les Juifs n'avaient plus le droit de se marier avec des Aryens, et les Juifs allemands avaient perdu leur citoyenneté. Quelques familles du quartier de Josefov s'étaient déjà enfuies pour la Grande-Bretagne, mais Josef les considérait comme des alarmistes.

Pourtant, Eva avait quand même frissonné quand, dans l'été, elle était passée devant des kiosques à journaux avec la poussette de Miriam et

qu'elle avait vu des photos de Hitler souriant tandis qu'il présidait les Jeux olympiques à Berlin. Il y avait quelque chose chez lui qui la mettait mal à l'aise. Peut-être était-ce l'uniforme ; depuis cette nuit fatidique, dans le cimetière, elle était instantanément prise de panique à la vue des uniformes allemands. Elle serra Miriam un peu plus étroitement dans ses bras. Elle protégerait cette enfant jusqu'à son dernier souffle.

*

Enfin de retour en Angleterre après de longues semaines à Prague, Pamela fut exhortée à la patience par Hugh. Elle resta à la maison tout au long d'un printemps froid et humide, puis, l'été y faisant place, elle passa de longues journées étendue sur une chaise longue, à lire, ou les yeux fermés, éblouie par la lumière, bercée par le bourdonnement des abeilles, laissant la chaleur du soleil bienveillant s'infiltrer dans sa peau et ses os.

Après avoir quitté l'hôpital, il lui avait semblé sentir l'odeur nauséabonde du savon au phénol et du désinfectant pendant des semaines ; ce n'était qu'ici, dans le jardin, que le parfum poivré des géraniums et la douceur exquise des roses l'avaient enfin remplacée. En revanche, le souvenir du visage blanc d'Ada était plus dur à effacer.

Quand arriva septembre, elle brûlait de reprendre son travail bénévole. Au moins, de cette façon, elle se rendrait utile. Hugh avait insisté pour la conduire à Drayton House quand il le pouvait, et à faire venir un taxi quand il ne le pouvait pas. Pamela veillait à être rentrée à la maison à temps pour se peigner les cheveux et se pincer les joues avant qu'il ne revienne du travail. Elle ne voulait pas qu'il voie à quel point elle était épuisée ou à quel point sa jambe était encore douloureuse quand elle était debout. Bien souvent, elle devait s'asseoir pour trier les vêtements.

À mesure que les jours passaient, elle s'aperçut que la rosée restait plus longtemps sur l'herbe, le matin, et que les mûres vertes serrées les unes contre les autres au fond du jardin rougissaient et se desserraient dans le soleil indolent. Par un beau dimanche d'octobre, après le départ de Hugh pour son club, elle décida qu'elle était assez en forme pour faire le trajet jusqu'à Whitechapel pour une visite trop longtemps différée à ses parents. Elle prit un bus bondé jusqu'à la rue principale, puis se dirigea vers le sud à pied jusqu'à Buckle Street. Bien qu'elle eût mis ses chaussures plates, elle avait encore du mal à ne pas boiter. Ce serait un soulagement de pendre son

manteau dans la petite entrée sombre de sa mère et d'être escortée à l'intérieur pour boire le thé dans le petit salon impeccable.

Cependant, sa mère, d'ordinaire si calme, l'accueillit avec nervosité, lançant des coups d'œil de droite et de gauche dans la rue avant de verrouiller la porte derrière elles. C'était étrange. Ses parents ne poussaient le verrou que la nuit, d'habitude. « Nous pouvons faire confiance à tout le monde ici, disait sa mère. Même les plus pauvres ne voleraient jamais un voisin. » Parfois, quand elle revenait des courses, elle se rendait compte qu'elle n'avait même pas fermé la porte d'entrée, qu'elle était restée grande ouverte, mais personne n'avait jamais touché à rien. Pamela la suivit dans la cuisine. Il y faisait plus clair que dans l'entrée, et elle y vit mieux le teint cireux de sa mère, les nouvelles rides qui partaient de ses yeux, l'affaissement de sa bouche.

— Qu'est-ce qui ne va pas, maman ? Tu n'as pas l'air bien.

Sa mère prit la bouilloire et la remplit d'eau froide, dans le tambourinement du jet sur le métal, puis elle la reposa sur la cuisinière.

— Maman ? insista Pamela dans le lent *crescendo* du sifflement de la bouilloire.

Sa mère disposait dans un cliquetis de vaisselle des tasses et des cuillères sur un plateau, qu'elle avait recouvert d'un torchon amidonné. Elle sortit du placard une boîte de biscuits Huntley & Palmers, ornée d'une scène de chasse. C'était curieux que sa mère éprouve le besoin de traiter Pamela comme une reine depuis qu'elle s'était mariée. Elle s'était contentée de pain et de graisse de rôti quand elle vivait avec ses parents.

Enfin, l'eau se mit à bouillir. Sa mère ébouillanta la théière, y versa des feuilles de thé à l'aide d'une cuillère, et laissa infuser sur le plateau le thé dont la vapeur parfumée imprégnait le couvre-théière en tricot rouge.

Elle emporta le plateau dans le petit salon, s'assit enfin sur le canapé à côté de Pamela et la regarda droit dans les yeux.

— C'est ton papa. Il est allé à Cable Street.

— À Cable Street ?

Pamela se couvrit la bouche d'une main. Elle comprit tout de suite la raison de l'inquiétude de sa mère.

— Cela n'a rien à voir avec cette manifestation ?

Sa mère hocha la tête sans mot dire.

Hugh avait dit à Pamela que Mosley et sa bande allaient manifester dans l'East End ce jour-là. S'il avait su qu'elle avait l'intention de rendre visite à

sa mère, il l'aurait sans aucun doute mise en garde. Elle savait qu'il allait y avoir foule – l'excitation était palpable dans le bus –, mais elle avait cru être en sécurité à ce point au nord. Qu'est-ce qui avait bien pu pousser son père, d'habitude si raisonnable, à participer à cela ?

— Il grommelle contre les fascistes depuis des semaines, dit sa mère. Ce que ces gens-là disent des Juifs est choquant. L'East End ne le tolère pas. Les rues ont été barricadées pour empêcher les Chemises noires d'entrer.

Pamela prit la main de sa mère dans la sienne. Quand sa peau était-elle devenue si flasque et couverte de taches brunes ?

— Je suis sûre que la police va régler cela, maman. Et papa n'est pas du genre à se battre.

— Non, ma chérie, mais il n'est pas non plus du genre à accepter l'injustice.

Pamela se mordit la lèvre.

— Est-ce que quelqu'un l'accompagne ?

Sa mère hocha la tête.

— Deux des anciens. Norman Townsgate et Ray Dunning.

— Oh, tant mieux ! Ce sont tous les deux des hommes raisonnables. Je suis sûre que ça va aller.

Sa mère prit son plus beau pichet et versa du lait dans leurs tasses de thé.

— J'espère que tu as raison.

Pamela resta avec sa mère jusqu'à ce que le crépuscule tamise davantage la faible lumière du petit salon et que l'air semble s'immobiliser. Elles avaient depuis longtemps épuisé leurs sujets de conversation. Pour une fois, la mère de Pamela s'intéressait à peine à ce que devenait Will. Elle ne lui demanda même pas comment allait Hugh. Pamela essaya de lui parler des vêtements qu'elle avait tricotés, et elle décrivit en détail les livres qu'elle avait lus, mais, lasse des réponses monosyllabiques de sa mère, elle finit par se taire.

Elle avait allumé un feu dans la cheminée, un peu plus tôt, et elle s'apprêtait à tirer les rideaux, grimaçant à cause de la douleur dans sa jambe ; sa mère l'arrêta.

— J'ai besoin de voir ton père rentrer à la maison.

Pamela se laissa retomber lourdement dans son fauteuil. Elle regarda fixement le mur tandis que les minutes s'écoulaient lentement. Enfant, elle avait passé des heures à réaliser minutieusement au point de croix le sampler maintenant accroché au-dessus de la cheminée. *Heureux ceux qui procurent la paix*, disait-il. Évangile selon saint Matthieu, 5:9. Elle avait

encore du mal à baisser les yeux vers l'endroit où le télégramme avait été posé toutes ces années auparavant.

Le garçon l'avait apporté par un matin d'été et il l'avait regardée avec compassion tandis qu'elle le prenait d'une main tremblante. Elle l'avait placé sur la tablette au-dessus de la cheminée, et les yeux de sa mère s'étaient immédiatement posés dessus quand elle était revenue des toilettes extérieures. Cependant, elle ne l'avait pas ouvert. La tâche était revenue à Pa quand il était rentré du travail. Entre-temps, ses yeux avaient rougi et elle avait renoncé à essayer de s'occuper. Le télégramme avait confirmé leurs pires craintes au sujet de leur fils. Le pauvre Tommy, mort. Raillé et hué pour avoir refusé de se battre, pour être resté fidèle aux convictions religieuses de leur famille de quakers, puis tué en portant une civière. Ses parents n'avaient jamais surmonté leur chagrin.

Quand la pendule sonna 18 heures, sa mère insista pour que Pamela s'en aille.

— Tu vas peut-être déjà devoir attendre le bus un moment. Je dirai à Pa d'aller à la cabine téléphonique de Camperdown Street pour t'appeler quand il sera rentré. Vas-y, Hugh va s'inquiéter.

Pamela se dirigea vers l'entrée et prit son manteau. Effectivement, Hugh s'inquiéterait quand il rentrerait de son club. Surtout quand il apprendrait où elle était allée. Elle embrassa sa mère, consciente de l'étroitesse de ses épaules et de la fragilité de sa silhouette. N'était-elle pas plus grande la dernière fois qu'elles s'étaient vues ?

— Prends soin de toi, maman. Et ne t'inquiète pas.

Sa mère se força à sourire et la conduisit à la porte.

— Tu as fait *quoi* ?

Pamela n'avait encore jamais vu le visage de Hugh s'empourprer aussi vite. Elle osait à peine soutenir son regard.

— Je n'ai pas mis les pieds à proximité de Cable Street.

— Tu savais pourtant qu'il allait y avoir cette manifestation. Tu savais que cela allait être violent. Qu'est-ce qui t'a pris de faire une chose pareille ?

Pamela leva la tête.

— Je croyais que ce serait une manifestation pacifique. Tu n'arrêtes pas de me dire que Mosley perd son emprise. Pa n'y serait pas allé s'il avait su que cela allait dégénérer.

Hugh jeta presque une cuillère de sucre dans son thé, faisant claquer le

métal contre la porcelaine délicate. C'était une chance que la tasse ne se casse pas.

— Je suis désolé, Pamela, mais ton père est un idéaliste irréfléchi. Je travaille au sein du gouvernement, tu te souviens ?

Il posa sa cuillère pour ajuster sa cravate.

— Oppose une bande de fascistes au sang chaud à un groupe de Juifs et de travaillistes, ajoute quelques policiers au mélange, et tu es sûre d'avoir des ennuis.

Pamela se leva gauchement et s'approcha de la petite table à côté de Hugh. Elle épousseta les grains de sucre de sa surface en acajou dans son mouchoir et le mit en boule dans sa poche.

— Les Chemises noires ont eu un comportement scandaleux envers les Juifs. Tu sais très bien que Pa est un pacifiste ; il voulait y aller seulement pour manifester son soutien.

Hugh avala bruyamment une grosse gorgée de thé et la regarda par-dessus le bord de sa tasse.

— Et en quoi se faire rouler de coups, ou pire, pourrait être utile à qui que ce soit ?

Elle prit une profonde inspiration.

— Parfois, il nous faut défendre ce en quoi nous croyons.

Elle prit sa serviette de table et essuya la moiteur de son front.

— Ton père est un vieil homme, Pamela. Une cible facile. Mosley et sa clique n'ont pas de scrupules. Il aurait pu être réduit en bouillie, écrasé par un membre de la police montée, jeté en prison... Que deviendrait ta mère si cela se produisait ?

Pamela fit plusieurs tentatives pour sortir son mouchoir de sa poche. Elle finit par le trouver et, ignorant le sucre qui en tomba, le pressa contre sa bouche.

— Enfin...

La voix de Hugh se radoucit.

— Heureusement, tout s'est bien terminé cette fois-ci. Ta mère a téléphoné avant que tu arrives. Ton père est sain et sauf, il n'a qu'une légère ecchymose. Il a eu la présence d'esprit d'éviter le feu de l'action. Apparemment, il est profondément ébranlé, mais au moins il a survécu.

Pamela se laissa tomber dans un fauteuil.

— Dieu merci !

Hugh s'approcha d'elle et lui caressa les cheveux.

— Il y a trop de tensions ces temps-ci. Les esprits s'échauffent à la moindre provocation.

— Les gens peinent à joindre les deux bouts, murmura Pamela.

— C'est une époque difficile, dit Hugh en se rasseyant dans son fauteuil. Le ministre de l'Intérieur a convoqué une réunion demain à la première heure pour réfléchir à tout cela. Le tumulte dans lequel toute l'Europe est plongée n'arrange pas non plus les choses.

Pamela ferma les yeux quelques instants. Elle avait soudain la sensation qu'elle allait se trouver mal.

— Fais ce que tu peux, Hugh. N'oublie pas ta foi.

Hugh tendit sa tasse vers elle.

— Bien sûr que non. Bon ! Est-ce qu'il reste du thé ?

Quand Pamela mit sa main devant sa bouche pour étouffer un bâillement, une pelote de laine bleue tomba de ses genoux. Elle jeta un coup d'œil à la pendule. Il était déjà minuit, et Hugh n'était toujours pas rentré. D'habitude, il lui téléphonait pour la prévenir s'il devait rentrer tard, mais il n'avait cette fois donné aucune nouvelle. Elle rembobina la pelote, glissa les aiguilles dedans et posa le tout sur la petite table à côté d'elle. Depuis son séjour à l'hôpital tchèque, elle continuait à tricoter. Les vêtements de bébés pour les réfugiés étaient de plus en plus demandés, et c'était une bien meilleure façon d'occuper son temps que de lire *Meurtre en Mésopotamie* ou de prendre le thé avec Josephine.

Toutefois, elle ne pouvait attendre Hugh plus longtemps. Pour être honnête, elle devait reconnaître qu'il l'avait avertie que ces dernières discussions ministérielles se prolongeraient jusque tard dans la nuit. Eden et Chamberlain étaient en désaccord, comme d'habitude. « L'un d'eux va devoir partir, lui avait dit Hugh pendant le petit-déjeuner, le matin même. Ce n'est qu'une question de temps. »

Pamela était à moitié endormie quand un crissement de pneus sur les graviers et le bref éclat de phares dans la chambre la réveillèrent complètement. Elle entendit les pas lourds de lassitude de Hugh dans l'escalier, et le regarda se déshabiller et laisser ses vêtements en tas sur le sol. Elle se retint de l'admonester quand il se glissa dans le lit à ses côtés sans même s'être lavé le visage.

— Hugh ?

— Hmm ?

Sa voix était déjà somnolente.

— Comment est-ce que cela s'est passé au cabinet ?

— Nous sommes dans l'impasse, marmonna-t-il avant de s'endormir instantanément.

Le lendemain matin, le petit-déjeuner fut interrompu par la sonnerie

stridente du téléphone. Kitty alla décrocher et elle leur annonça que c'était un appel pour Hugh. Il posa son journal et se dirigea vers l'entrée d'un pas vif. Pamela tendit l'oreille pour l'entendre malgré le fracas que Kitty faisait avec la vaisselle dans la cuisine, mais il parlait trop bas.

Il finit par revenir et s'asseoir lourdement.

— Eden a démissionné, dit-il.

— Oh !...

Pamela jeta un coup d'œil en direction de la porte, mais à en juger par les bruits qui provenaient de la cuisine, Kitty n'allait pas revenir tout de suite.

— Est-ce une bonne chose ?

Hugh massa l'espace entre ses sourcils.

— Je crois, oui. Cela ouvre la voie pour Halifax. Il se présentera à Gandhi chapeau bas, et cela stoppera Hitler dans son élan.

Une image s'imposa à Pamela, du télégramme sur la cheminée, des mains tremblantes de son père, du hurlement de chagrin de sa mère, des mois de douleur silencieuse.

— Nous devons à tout prix éviter une autre guerre, murmura-t-elle.

Hugh hocha la tête tout en prenant une cuillerée de porridge.

— Chamberlain est un homme bien. Nous sommes nombreux à le soutenir. Cela n'en arrivera pas là.

— Dieu merci.

Pamela essaya de manger son propre porridge, mais elle n'avait aucune prise sur sa cuillère. Elle la reposa. Will avait maintenant seize ans. On parlait déjà d'Oxford. Tommy n'avait que quatre ans de plus quand le tireur embusqué l'avait abattu. Qui pouvait être assez lâche pour tirer sur un homme qui essayait seulement d'aller chercher des corps sur un champ de bataille pour leur donner des funérailles chrétiennes ? Elle but une gorgée de thé pour calmer la nausée qui la prenait soudain.

Hugh la regarda.

— Il n'y aura pas de guerre, insista-t-il. Will ne sera pas mobilisé. Je lutterai de toutes mes forces pour la paix.

Pamela eut un sourire tremblant.

— Je t'en prie, fais-le, dit-elle.

Trois semaines plus tard, Pamela écoutait les informations à la T.S.F. quand Hugh arriva à la maison. Il s'accroupit à côté d'elle et lui prit la main tandis que Chamberlain dénonçait « l'usage de la force coercitive contre un

État indépendant afin de créer une situation incompatible avec son indépendance ».

— Il a échoué, dit-elle.

Hugh serra sa main dans la sienne.

— Il a été totalement ignoré. La France et l'Italie aussi. Hitler a envahi l'Autriche.

Pamela s'essuya les yeux de sa main libre.

— Que va-t-il se passer ?

— Nous allons faire tout notre possible pour protéger la Tchécoslovaquie. Elle sera la suivante sur la liste de Hitler.

Pamela pensa au visage naïf d'Agata, au courage de Tomas qui s'était efforcé de se comporter en homme alors qu'il devait n'avoir envie que de sangloter comme un petit garçon, au désespoir de Jan qui allait devoir jouer à la fois le rôle de mère et celui de père pour ses enfants. Elle pensa à la gentillesse des médecins de l'hôpital et à la patience des infirmières. Tous s'étaient pris d'affection pour une Anglaise perdue et apeurée.

Hugh passa son bras autour d'elle tandis qu'elle enfouissait son visage dans sa veste.

— Le cousin de Neville Chamberlain est mort pendant la Grande Guerre. Abattu par une mitrailleuse. Il est bien décidé à protéger nos gars à tout prix.

Il lui fit lever la tête avec douceur.

— Il est tellement pacifiste qu'on croirait que c'est un quaker !

Pamela rit faiblement.

— Voilà, j'aime mieux ça ! Neville parle de rencontrer Hitler en personne. Un ou deux d'entre nous l'accompagneront. Nous ferons entendre raison à ce misérable, et ce sera réglé.

Pamela émit un grognement.

— C'était aussi ce que tu avais dit à propos de l'Autriche.

— Il nous a tous pris au dépourvu. Cela ne se reproduira plus.

Elle se cramponna à sa main.

— Il faut que vous protégiez la Tchécoslovaquie.

Hugh lui rendit son étreinte.

— Nous allons le faire.

Pamela soupira et éteignit la T.S.F.

— Encore une fois, Miriam !

Eva, qui se tenait derrière la petite silhouette dodue de sa fille, s'efforça de ne pas faire la grimace tandis que l'enfant appuyait sur les touches du piano.

— Non, je vais te montrer...

Elle se pencha par-dessus l'épaule de Miriam et joua la gamme. Même après tout ce temps, ses doigts savaient exactement ce qu'ils avaient à faire. Les notes coulaient en cascade.

— À toi maintenant !

Miriam tendit des doigts qui n'avaient pas perdu leur rondeur enfantine.

— C'est trop loin, je n'y arrive pas.

Elle se tourna vers Eva avec une moue boudeuse.

— Essaie.

Eva reposa avec douceur la main de sa fille sur le clavier.

— Il n'y a que si tu t'exerces que tes muscles apprendront. Si tu persévères, tu arriveras à en faire un peu plus chaque jour. C'est comme cela que j'ai appris.

Elle regarda ses propres mains, avec leurs veines saillantes et leurs articulations rougies par les tâches ménagères. Même à l'âge de Miriam, elle avait de longues mains fines. La pauvre enfant avait hérité des doigts courtauds de son père, et non des doigts effilés de musicienne de sa mère.

Tandis que Miriam se remettait à cogner sur les touches, le regard d'Eva se perdit dans le vague et elle se laissa aller à songer à ce qui aurait pu être. Ses parents n'avaient jamais eu à l'obliger à s'exercer ; elle le faisait d'elle-même. À vrai dire, il leur arrivait au contraire de devoir l'arrêter. « Va jouer dehors, Eva, la suppliait sa mère. Ce n'est pas une vie, pour une enfant, de passer des heures assise au piano. Les enfants des Meyer habitent au bout de la rue... Va jouer avec eux, allez ! » Pourtant, Eva secouait la tête et retournait à son clavier, jouant et rejouant le même morceau, encore et encore, jusqu'à ce qu'elle ne fasse plus aucune faute.

Aurait-elle pu être une pianiste célèbre aujourd'hui, donnant des récitals dans le monde entier ? Elle avait à peine joué depuis l'événement fatidique. Au cours des deux premières années de leur mariage, Josef et elle n'avaient même pas de piano. Puis, quand Miriam était née, Eva avait convaincu Josef de lui acheter un piano droit modeste, même si cela représentait plusieurs mois de salaire, dans l'espoir vain de raviver son ambition à travers sa fille. Elle avait chanté des berceuses à Miriam dès le jour de sa

naissance, et quand elle ne chantait pas elle-même, elle trouvait quelque chose d'approprié à lui faire écouter à la T.S.F., même pendant les tétés matinales. L'enfant avait grandi avec la musique. Quel dommage qu'elle semble n'avoir aucune aptitude pour le piano ! Parfois, Eva se demandait si, dans le cas où elle aurait un autre enfant, il promettrait davantage.

Quand elle avait composé sa propre berceuse, au cours de ces mois effroyables au sanatorium, la discipline nécessaire pour composer la musique, pour vérifier et modifier les notes jusqu'à ce qu'elles soient parfaites, lui avait apporté un certain sentiment de sécurité, alors qu'elle se sentait par ailleurs profondément défaite. Elle repensait souvent à la partition jaunissante et se demandait si d'autres mains l'avaient trouvée, si d'autres doigts avaient joué les notes qu'elle avait assemblées avec tant de soin. Elle ne le saurait probablement jamais.

Les petites jambes potelées se balançaient d'avant en arrière tandis que Miriam restait assise sur le tabouret de piano ; elle n'atteignait pas les pédales. Elle jouait le do du milieu du clavier, encore et encore, changeant de doigt chaque fois, jusqu'à ce qu'on ait l'impression d'entendre une cloche démente.

— Ça suffit, Miriam !

En dépit de son ton agacé, Eva ne put s'empêcher de se pencher pour embrasser la nuque de la petite fille sous ses cheveux bruns. Cela restait son endroit favori ; il y avait quelque chose de particulier dans la nuque d'un enfant, comme si toute leur innocence y était concentrée, chaude et douce. Elle déposa aussi un baiser sur le sommet de son crâne.

— Allez, va t'amuser ! Je crois que tu en as fait assez pour aujourd'hui.

Miriam se tortilla pour descendre du tabouret.

— Merci, maman.

Elle quitta la pièce en courant sur ses petites jambes robustes ; sans aucun doute jusqu'à sa chambre pour retrouver Lilli, impatiente de mettre son pouce dans sa bouche et de faire un câlin à la poupée avant de lui faire des tresses ou de réarranger ses vêtements. C'était vraiment étrange qu'elle puisse passer des heures à s'occuper de sa poupée, alors que même cinq minutes au piano semblaient lui paraître trop longues.

Eva prit la place de sa fille sur le tabouret et joua distraitement les quelques premières mesures de la villanelle de Berlioz. Elle ne s'était jamais résolue à l'apprendre comme elle l'avait promis au Pr Novotny, mais d'une manière ou d'une autre, le refrain était resté gravé dans son esprit.

Elle aurait cru que la mélodie la hanterait, étant donné qu'elle l'associait à cette atroce soirée, mais, étrangement, elle lui apportait plutôt un certain réconfort. Au fil des ans, elle avait fini par symboliser ses espoirs amoureux de jeune fille. Les gentils garçons de ses rêves, qui ne s'étaient jamais réalisés. Au lieu de cela, elle était tombée sur une bande de prédateurs qui lui avaient volé sa virginité et sa jeunesse. Josef était un homme bien, malgré son hypocondrie, mais ce n'était pas son prince charmant. Celui-ci n'existerait jamais plus que dans son imagination.

Elle se leva. Elle avait promis à Josef de lui faire du bouillon de poulet, une garantie contre un autre de ses maux imminents, et il n'allait pas tarder à rentrer. Elle se dirigea vers la cuisine d'un pas traînant, sortit la carcasse de poulet du garde-manger, la cala dans la cocotte, puis la recouvrit d'eau avant de la poser sur la cuisinière. Elle éminçait des oignons et des carottes en attendant que l'eau bouille. La vieille recette de Mutti fonctionnait chaque fois.

Ses parents avaient été ravis quand Miriam était née, presque comme si elle rachetait le passé. C'était vraiment dommage qu'ils n'habitent pas plus près ; mais ils venaient à Prague en train plusieurs fois par mois et ils apportaient chaque fois un nouveau cadeau pour leur petite-fille : une peluche Minnie Mouse, une dînette, un petit fauteuil à bascule qu'Abba avait sculpté lui-même. Il passait des heures à jouer à cache-cache avec Miriam ou à la laisser grimper sur son dos pour l'emmener partout à quatre pattes.

— Quel dommage que vous n'ayez pas d'autres enfants ! lui avait un jour dit Mutti en lui tendant un énième pull-over tricoté à la main.

— Eh bien, j'étais bien fille unique, *moi* , avait répondu Eva.

Mutti avait pincé les lèvres.

— Ce n'était pas notre intention.

— Ce n'était pas non plus la nôtre !

Eva chassa d'un battement de paupières l'image d'une petite fille blonde qui semblait vouloir lui parler. Elle s'était donné tant de mal pour enfouir les souvenirs.

Mutti passa un bras autour d'elle.

— Je sais, ma chérie. Tu as connu des moments difficiles. Nous devons remercier Adonaï pour Miriam.

Eva avait souri en regardant sa fille, qui bondissait sur le dos de son grand-père.

— En effet.

Quand elle rouvrit le garde-manger pour prendre des légumes, elle ne trouva que des carottes. *Zut alors !* Elle était à court d'oignons. Elle allait être obligée d'aller au marché pour en acheter.

Elle alla se tenir au pied de l'escalier.

— Miriam ! Nous allons devoir aller en ville. Descends vite, s'il te plaît !

Elle attendit quelques secondes, mais il n'entendit pas de petits pas précipités frapper le sol. Elle soupira et monta l'escalier d'un pas lourd.

Miriam était dans sa chambre, en train de bercer Lilli, les yeux fermés, comme une mère en adoration devant son enfant. C'était un spectacle familial. Cependant, elle faisait quelque chose d'autre, qui amena Eva à s'arrêter net. Alors qu'elle tenait délicatement sa poupée au creux de ses bras, elle lui fredonnait un air d'une petite voix claire et douce ; et cet air était la villanelle de Berlioz. Avec une justesse parfaite.

Eva sentit sa gorge se serrer. Sa fille n'était pas une pianiste dans l'âme, elle le savait depuis longtemps en son for intérieur ; mais ce dont elle ne s'était pas rendu compte, c'était qu'elle avait peut-être l'étoffe d'une chanteuse.

— Miriam, dit-elle d'une voix douce, s'agenouillant devant sa fille, c'est une très jolie chanson, mais nous devons aller au marché...

Miriam s'arrêta de chanter et fronça les sourcils.

— Nous sommes obligées ? Je veux rester ici.

Eva hocha la tête.

— Malheureusement, oui, nous sommes obligées.

Elle lui tendit la main.

— Je ne peux pas te laisser ici toute seule, mais nous pourrions chanter ensemble en chemin.

Miriam se leva tant bien que mal, avec une expression trahissant son mécontentement, et elle suivit sa mère hors de la pièce.

L'hiver avait enfin cédé la place au printemps, mais un vent pénétrant leur souffla tout de même au visage alors qu'elles descendaient la rue. Eva avait enroulé une écharpe rouge vif et verte autour de la tête de Miriam, encore une écharpe tricotée par sa mère. Seuls ses yeux étaient visibles, humides à cause du froid. Sa petite main protégée d'une moufle était glissée dans celle d'Eva, et elle avançait d'un pas lent, l'air grave. C'était trop difficile de chanter avec le visage couvert ; peut-être donneraient-elles un petit concert pour Josef plus tard. Cela lui ferait plaisir.

Cependant, il n'y aurait pas de soupe bien chaude pour l'accueillir si elles n'achetaient pas les oignons à temps. Eva tira sur la main de sa fille.

— Dépêche-toi, ma chérie.

Miriam accéléra le pas.

Il était tard, mais le marché était encore animé. Eva respira l'odeur forte de vinaigre qui émanait des fûts de cornichons, dont elles s'approchaient. Comme d'habitude, le vieux paysan était assis au coin et tenait dans ses mains des carrés d'épais papier blanc. À côté de lui, sa femme, vêtue d'une jupe aux broderies de couleurs vives, avait sur les genoux des meules jaunes de fromage de chèvre.

— Maman ?

Miriam regarda Eva d'un air interrogateur.

— C'est d'accord.

Miriam retira une moufle et prit le plus gros cornichon dans l'un des tonneaux. L'homme rit en le lui emballant dans du papier, et Eva lui donna vingt hellers. Puis elles se remirent en route, Miriam grignotant joyeusement.

Sur le trottoir, un groupe de musique folklorique jouait à plein volume tandis qu'elles avançaient dans le marché d'un pas rapide. L'odeur de vinaigre fut remplacée par l'odeur de terre des légumes et par le parfum délicat des fleurs. Des paysans étaient assis sur des tabourets ou accroupis devant leurs produits étalés sur des couvertures. Tandis que Miriam et elle hâtaient le pas, se frayant un chemin à travers la foule affairée de clientes munies de filets à provisions et de paniers en osier qui marchandaient, cancanaien et faisaient du troc avec les vendeurs, Eva jeta un coup d'œil aux fruits brillants, aux caisses en bois pleines de légumes venus tout droit des champs, encore couverts de terre, aux fromages cireux, aux herbes aromatiques rassemblées en bouquets et aux piles de poissons aux yeux vitreux. À l'étal de légumes le plus proche, elle prit deux gros oignons, dont la pelure jaune se détachait dans ses mains, et elle le tendit à la femme du fermier, qui fit un cornet avec une feuille de papier journal et les laissa tomber dedans. Eva lui tendit quelques pièces et la remercia d'un sourire, puis elle reprit la main de Miriam et elles repartirent en toute hâte.

Cependant, alors qu'elles remontaient la rue, de violentes rafales leur soufflant maintenant dans le dos, Eva entendit le rugissement d'un moteur. Celui-ci couvrit le brouhaha du marché, le sifflement du vent et le bruit rauque de sa propre respiration dans l'air froid. Partout, les gens levaient la

tête, se protégeant les yeux des rayons bas du soleil. Elle suivit leur regard et vit un petit avion plonger dans les nuages et en ressortir, larguant des papiers blancs qui tombaient comme des feuilles d'arbre blanches. Elle poussa Miriam à terre, se jeta à côté d'elle et la serra étroitement contre elle, son cœur martelant sa poitrine, fermant les yeux, serrant les paupières de toutes ses forces.

Ce ne fut que lorsque le vrombissement de l'avion ne fut plus qu'une rumeur lointaine qu'elle se risqua à rouvrir les yeux. Devant elle, une vieille dame se relevait avec l'aide de son mari, tout aussi âgé qu'elle. Son sac à provisions s'était déchiré et des pommes de terre et des pommes s'en étaient échappées et roulaient maintenant dans le caniveau. Eva inclina le petit visage de Miriam vers elle.

— Est-ce que ça va ?

Miriam hocha la tête, mais elle était aussi blanche que les papiers qui étaient tombés du ciel.

Eva l'aida avec douceur à se relever et ramassa le sachet d'oignons, intact, par chance.

Un jeune homme vêtu d'un costume sombre s'approcha d'elles.

— Votre petite fille est-elle blessée ?

— Non, elle va bien, merci.

Eva lissa les cheveux de Miriam et réarrangea l'écharpe autour de sa tête. Elle-même avait les doigts engourdis, tremblants. Il lui semblait entendre des rires moqueurs dans le lointain, mais elle déglutit et chassa ce souvenir de son esprit.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle à l'homme.

Il tendait le bras vers un marronnier d'Inde, au bord de la route. L'une des feuilles de papier larguées par l'avion s'était prise dans une branche basse. Il l'en libéra. C'était un tract, sur lequel était imprimé un message à l'encre noire : *Sagen Sie in Prag, Hitler lässt Sie grüßen . Dites à tout le monde à Prague que Hitler vous salue.*

L'homme cracha sur le papier, puis il le jeta contre une haie.

— Sous prétexte que l'Autriche se couche devant lui, il croit qu'il peut nous intimider, *nous* !

Il cracha de nouveau.

— Pas question !

Eva prit une profonde inspiration pour calmer les battements *accelerando*

de son cœur, puis elle entraîna à la maison sa fille fatiguée aussi vite que ses petites jambes le leur permettaient.

Ce ne fut qu'une fois que Miriam fut au lit et qu'Eva fut occupée à servir un bol de bouillon de poulet qu'elle parla à Josef du tract. Miriam avait senti l'anxiété de sa mère sur le chemin du retour, et Eva n'avait pas voulu l'effrayer davantage. Il avait fallu plusieurs interprétations de leur villanelle en duo et un long câlin avec Lilli pour rasséréner suffisamment Miriam et qu'elle pût s'endormir. Néanmoins, le message terrifiant sur le tract avait serré le cœur d'Eva toute la soirée.

— Qu'allons-nous faire, Josef ? lui demanda-t-elle tandis qu'il buvait bruyamment son bouillon.

Elle avait quant à elle l'estomac trop noué pour manger.

— Rien. Ce n'est que de l'alarmisme.

— Mais c'était un avion, il aurait pu lâcher une bombe !

Josef essuya avec ses doigts une goutte de bouillon sur sa barbe.

— Miriam et toi feriez peut-être mieux de rester à la maison pendant quelque temps. Juste jusqu'à ce que nous sachions ce qui se passe.

Eva lui tendit sa propre serviette.

— Mais comment mangerons-nous ? Et puis, Miriam a besoin d'exercice...

Josef s'essuya la barbe, puis il plia la serviette en carré.

— Nous demanderons aux Carmel de nous livrer les courses d'épicerie. Je sais que c'est cher, mais nécessité fait loi. Et tu devras tout simplement laisser Miriam se dépenser à l'intérieur.

Eva hocha la tête.

— Elle pourra faire un peu plus de piano. Cela l'occupera.

— La pauvre enfant ! Tu lui en demandes trop.

Eva se hérissa.

— J'en faisais deux fois plus à son âge, dit-elle en prenant le bol vide de Josef.

— Je sais, *Liebling* . Tu me l'as déjà dit. Mais Miriam n'a pas ton talent.

— Ni ma détermination.

— Peut-être.

Josef soupira et se laissa aller en arrière sur sa chaise.

— Tu pourrais peut-être essayer autre chose. J'ai trouvé qu'elle chantait bien, ce soir, quand vous avez fait ce petit duo.

Eva sourit à ce souvenir.

— Elle a une belle voix. Je pourrais peut-être jouer pour l'accompagner.
Elle se leva et alla dans la cuisine.

— Est-ce que tu vas me resservir un peu de bouillon ? lui demanda Josef d'un ton plaintif. Je crois que je couve encore une infection des voies respiratoires.

Eva alla remuer le bouillon qui mijotait encore sur la cuisinière ; mais alors qu'elle le faisait, le souvenir des événements de l'après-midi s'imposa de nouveau à elle. Les rues étaient plus animées que d'habitude, pleines de réfugiés juifs arrivés d'Allemagne. Depuis quelque temps, on était plus susceptible d'entendre parler l'allemand que le tchèque ou le yiddish dans le quartier de Josefov. Elle remercia Adonaï d'avoir pu ramener Miriam à la maison saine et sauve. Mais pendant combien de temps encore leur maison resterait-elle un refuge pour eux ?

*

En Grande-Bretagne, les choses traînèrent en longueur pendant tout l'été. Un été de conjectures et d'angoisse. Un été de nuages, de pluie et d'orages soudains, pendant que le pays entier retenait son souffle. En juillet, on fournit à tout le monde des masques à gaz. Pamela frissonna en les rangeant dans le placard sous l'escalier.

Hugh n'accompagna pas Chamberlain en Allemagne avant le début de l'automne.

— Il n'a encore jamais volé, dit-il à Pamela. Soixante-neuf ans, et il n'est jamais monté dans un avion. J'espère que je ne vais pas devoir lui tenir la main.

Il revint avec une expression sinistre.

— Chamberlain s'est persuadé que Hitler était un homme honorable. Il dit qu'il lui a donné sa parole.

— Et c'est vrai ? demanda Pamela tout en triant les vêtements de Hugh pour donner le linge sale à Kitty.

Hugh enfila un pull-over propre et répondit alors qu'il avait encore la tête dedans.

— C'est un homme déterminé, ça, c'est sûr. Je pense que nous allons devoir y retourner.

Il avait raison. Deux semaines plus tard, il accompagna le Premier ministre à Munich. Le lendemain après-midi, Pamela alla au cinéma pour voir *Amanda* et, pendant les actualités, elle aperçut le visage souriant de Hugh,

qui se tenait derrière un Chamberlain à l'air résolu indiquant d'un signe de la main son accord avec Hitler.

— Bien joué ! dit-elle lorsqu'elle accueillit Hugh dans l'entrée, à son retour.

— Chamberlain est confiant, répondit-il, s'essuyant énergiquement les pieds sur le paillason. Il parle de « la paix pour notre époque ».

— La paix ! Dieu merci...

Pamela tendit la joue pour recevoir un baiser.

— Dieu merci, répéta Hugh.

Le lendemain, les troupes de Hitler franchirent la frontière entre l'Allemagne et la Tchécoslovaquie et envahirent la région des Sudètes.

— Madame Denison ! Ohé !

Pamela se figea tandis qu'une dame imposante vêtue d'une robe volumineuse remontait précipitamment l'allée étroite entre les tables qui croulaient sous les vêtements d'occasion.

— J'ai un autre paquet pour vous, dit Margery Weston d'une voix sifflante. Elle posa vivement un ensemble de vêtements devant Pamela.

— Quelqu'un vient de les déposer à l'accueil. Je ne sais pas du tout qui c'était, mais ils ont l'air en parfait état.

Elle prit dans la pile une chemise de soirée d'homme bleu pâle qui semblait avoir été très peu portée.

— Il faudra des boutons de manchette. Je suis sûre que nous pourrons en trouver quelque part.

Le visage lunaire de Margery rayonnait.

— Merci, madame Weston, dit Pamela. Je m'en occupe tout de suite.

Margery hocha la tête et s'éloigna dans l'allée d'un air affairé.

Pamela baissa les yeux sur le pull-over d'enfant en tricot qu'elle avait entre les mains. Il lui rappelait un pull qu'elle avait tricoté pour Will des années plus tôt, avec une laine vert foncé mouchetée d'un vert plus clair. Elle s'était déformée sur ses aiguilles, et le pull était bien trop grand quand elle l'avait terminé ; mais il avait fini par lui aller.

Elle repensa à son fils lors des dernières vacances scolaires. Même s'il les avait régalez des mêmes anecdotes que d'habitude sur ce qui se passait au lycée et s'était plaint d'avoir de plus en plus de devoirs, il avait été plus calme dans l'ensemble. Préoccupé. Hugh avait pris l'habitude de lui proposer un petit verre de porto après le dîner, maintenant qu'il avait seize ans, et de s'attarder à table avec lui. Pamela prenait généralement son café au salon, et elle essayait de se concentrer sur son livre jusqu'à ce qu'ils la rejoignent. Un jour, elle avait demandé à Hugh de quoi Will et lui parlaient.

« D'affaires d'homme », lui avait-il répondu avec un clin d'œil, et Pamela s'était détournée, un peu blessée. Elle ne lui avait plus posé la question.

Elle colla le pull-over contre son visage. Comme la plupart des vêtements, il sentait légèrement le renfermé, mais il était tout à fait utilisable. Elle l'ajouta à la pile de vêtements d'hiver pour enfants, puis elle tira vers elle le paquet de Margery Weston. Cette fois, elle devait vraiment se concentrer.

À l'heure du déjeuner, il y avait quatre piles bien ordonnées sur la table devant elle : pull-overs, chapeaux, chemises et pantalons.

— Déjeuner, mesdames ! cria Mme Weston en frappant dans ses mains.

Pamela lissa sa jupe et se joignit aux autres femmes à la cantine.

En temps normal, elles discutaient autour de soupe et de sandwiches. Pamela connaissait bien ses collègues, maintenant, et il y avait toujours quelques histoires de famille à échanger. Toutefois, aujourd'hui, c'était différent. Elles avaient toutes entendu les nouvelles à la T.S.F., le matin même, et Margery Weston avait une annonce à faire.

— Suite à l'escalade de la violence à l'égard des Juifs en Allemagne, déclara-t-elle d'une voix de stentor, nous allons intensifier nos efforts humanitaires.

Pamela balaya la pièce du regard. Eileen Jackson était assise à côté de Margery, son visage quelconque et honnête trahissant son indignation tandis qu'elle hochait énergiquement la tête. La petite Beth Seddon se couvrait le visage des deux mains. Pamela la regarda avec compassion. Hugh lui avait donné un aperçu des détails de la situation quand il était revenu du ministère, la veille au soir. Des synagogues avaient été incendiées, des maisons, des écoles et des commerces juifs vandalisés. On estimait qu'une centaine de Juifs avaient été tués. Et ce n'était pas encore terminé.

— J'ai l'intention de prendre l'avion pour Berlin dans les jours qui viennent, continua Margery. Je veux parler aux associations de femmes juives. Découvrir ce qui se passe sur le terrain, pour ainsi dire. Si nécessaire, nous essaierons de faire partir les enfants.

Pamela pensa à Agata et à Tomas. Elle s'inquiétait pour eux depuis qu'elle avait appris que les troupes allemandes avaient envahi la région des Sudètes. Maintenant, les petits yeux brillants d'Agata pénétraient de nouveau ses souvenirs, et elle revoyait aussi l'expression de résignation stoïque de Tomas. Heureusement, ils n'étaient pas juifs. Ils couraient peut-être moins de risques que les autres.

— Je vais vous aider, dit-elle, levant la main.

Margery se tourna vers elle.

— Merci, madame Denison, répondit-elle. Attendons que je sois de retour d'Allemagne, je serai alors en mesure de vous fournir plus de détails.

Pamela acquiesça d'un hochement de tête. Elle en avait assez de tricoter et de prévoir le dîner de Hugh. Il s'était déjà débrouillé sans elle par le passé, pendant des semaines, quand elle était à l'hôpital à Prague. Elle voulait jouer un rôle actif. Tout son corps vibrait d'énergie réprimée.

À la réunion suivante de l'Association, Margery était de retour. Elle se leva pour faire son compte rendu et parla d'une voix sonore. Pamela aurait aimé avoir son assurance.

— Mon séjour à Berlin a été très productif, dit-elle, s'interrompant pour adresser à son auditoire un sourire rayonnant. Notre petite délégation a rencontré Wilfrid Israel et nous en avons conclu que les enfants non accompagnés devraient être autorisés à être accueillis en Grande-Bretagne. Je vais présenter mes conclusions au Premier ministre sur-le-champ.

Un murmure d'approbation parcourut la pièce bondée.

— Redoublons d'efforts pour venir en aide à ces enfants !

Elle descendit de l'estrade d'un pas décidé et, suivie d'une file de bénévoles enthousiastes, se dirigea vers la salle de tri.

Néanmoins, Chamberlain refusa.

— Tu dois bien pouvoir faire quelque chose, dit Pamela.

Elle inclina un peu trop sa cuillère, et quelques gouttes de soupe éclaboussèrent son chemisier. Elle prit sa serviette de table et les tamponna.

Hugh prit sa propre cuillère avec un soin exagéré et la passa lentement à la surface de son assiette creuse.

— Je vais contacter le consortium juif et quaker dans la matinée, pour voir si nous pouvons mettre en place une délégation pour aborder Hoare. Et éviter de passer par Neville.

Pamela hocha la tête.

— Merci, chéri. Il faut faire quelque chose. Les pauvres enfants !

Hugh prit son petit pain.

— Les pauvres parents aussi... C'est épouvantable. Il ne fait pas bon être juif en ce moment.

— C'est sûr, dit Pamela, pressant sa serviette contre ses lèvres. Fais tout ton possible, Hugh. Rappelle-toi pourquoi tu travailles au sein du gouvernement. Pour faire bouger les choses.

Hugh cassa un morceau de pain et le mit dans sa bouche. Il le mâcha d'un

air pensif.

*

Eva arriva en retard à la gare de Wilson, et le train était déjà à quai, dans un nuage de vapeur et un vacarme de sifflements. Elle se fraya un chemin à travers la foule des passagers, balayant leurs têtes du regard pour voir si elle apercevait le *schtreimel* caractéristique d'Abba, sa fourrure brune oscillant au-dessus des foulards, des feutres à larges bords et des bonnets de laine. Cependant, ce ne fut que lorsque le quai fut presque désert qu'elle vit les deux silhouettes familières avancer péniblement dans sa direction. *Ils ont l'air vieux*, pensa-t-elle. Abba croulait sous le poids des sacs de voyage en tapisserie ; il en avait un dans chaque main, et un troisième en bandoulière. Quant à Mutti, qui se dandinait, aussi grosse qu'une *matriochka* ⁹, elle semblait porter une garde-robe complète.

— Bienvenue !

Eva serra ses parents dans ses bras.

— Que vous êtes chargés ! Je croyais que vous ne restiez qu'une semaine...

Était-ce le fruit de son imagination, ou Abba et Mutti venaient-ils d'échanger un coup d'œil ?

Mutti rit, un peu nerveusement, sembla-t-il à Eva.

— Eh bien, je ne sais jamais quoi mettre à *Pourim* ¹⁰, alors je me suis dit que j'allais apporter plein de vêtements pour avoir le choix.

— Je vois.

Eva sourit pour faire disparaître les rides d'anxiété du visage de Mutti.

— Et toi, Abba, tu as décidé aussi de venir avec toute ta garde-robe ?

Abba haussa les épaules.

— Il y a des voleurs à Pilsen. Ils se renseignent pour savoir quand les gens sont absents, puis ils mettent leurs maisons à sac. En particulier celles des Juifs. On n'est jamais trop prudent de nos jours. C'est le chaos depuis que Hitler a envahi la région des Sudètes.

Le chef de train donna un coup de sifflet, et le train s'éloigna en faisant un teuf-teuf haletant. Eva prit l'un des sacs d'Abba et fit la grimace en s'apercevant combien il était lourd.

— C'est épouvantable, dit-elle.

Elle ouvrit la voie à ses parents sur le quai, puis à travers le hall de la gare, contournant un grand groupe d'enfants en son centre. C'était étrange de

voir tant d'enfants sans leurs parents, et si immobiles et silencieux. Eva se demanda où ils allaient. Chaque enfant portait un sac ou une valise ; des étiquettes brunes pendaient autour de leur cou, comme s'ils étaient des colis. Elle pensa à Miriam, en sécurité à la maison avec Josef, à attendre l'arrivée de ses grands-parents, et elle se sentit soudain profondément soulagée qu'ils soient tous ensemble.

— Miriam a hâte de vous revoir, dit-elle par-dessus son épaule.

Ses parents peinaient à la suivre.

— Qui va-t-elle jouer à la fête ? demanda Mutti.

— La reine Esther, répondit Eva. Je lui ai fabriqué son costume à partir de vieux draps de lit.

— Je suis sûre qu'elle sera très belle.

Mutti s'arrêta pour reprendre son souffle.

— Rentrons le plus vite possible.

Eva prit un autre sac des mains d'Abba, ignorant ses protestations, puis elle prit le bras de sa mère, et tous trois sortirent dans la rue.

— *Maintenant* , Miriam, murmura Eva.

Miriam prit les cymbales posées sur ses genoux et les frappa énergiquement l'une contre l'autre. Leurs voisins, qui tapaient des pieds ou agitaient des crécelles, regardaient en souriant la petite fille, vêtue de sa longue robe blanche et de sa ceinture dorée, et dont la couronne d'or penchait dangereusement sur sa tête. Quand le bruit se fut calmé, le rabbin reprit sa lecture. Eva promena son regard sur la synagogue. Des lampes coniques étaient suspendues au plafond, et leur lueur mettait en valeur les coiffes brillantes des enfants et le reflet de la *menorah* ¹¹ . Un léger parfum épicé de *ketoret* ¹² se mêlait à celui de la cire. Les mots bien connus de la *Megilla* la submergèrent.

Alors Haman dit au roi Assuérus : « Il y a dans toutes les provinces de ton royaume un peuple dispersé et à part parmi les peuples, ayant des lois différentes de celles de tous les peuples et n'observant point les lois du roi.

Il n'est pas dans l'intérêt du roi de le laisser en repos. Si le roi le trouve bon, qu'on écrive l'ordre de les faire périr ¹³ . »

Les huées et les sifflements habituels s'élevèrent chaque fois que le nom de Haman était mentionné, mais cette fois Eva crut entendre quelques personnes chuchoter *Hitler* ! à la place. Malgré l'ambiance festive dans la

synagogue, elle ne put réprimer un frisson. Haman avait voulu anéantir les Juifs. L'histoire ne cesserait-elle jamais de se répéter ?

Mutti, assise à côté d'elle, prit une profonde inspiration saccadée.

Abba et Josef étaient assis vers l'avant, dans la zone réservée aux hommes. Abba paraissait petit à côté de Josef. Il semblait s'être tassé au fil des ans, et, depuis cette histoire de région des Sudètes, il y avait encore plus de rides d'anxiété sur son visage. Josef était aussi content qu'Eva qu'ils soient tous sous le même toit pour la durée des festivités.

Cependant, ni Eva ni Josef ne s'étaient attendus à ce qu'ils s'apprêtaient à leur annoncer. Eva venait de servir les *hamantaschen* ¹⁴ et Miriam tendait la main pour prendre l'une des pâtisseries fourrées aux fruits confits quand Abba s'éclaircit la gorge et demanda s'ils pouvaient rester plus longtemps que prévu.

— Bien sûr, Abba, répondit Eva, jetant un coup d'œil à Josef pour se rassurer.

Josef acquiesça d'un hochement de tête, mais son expression trahissait de l'inquiétude.

— Que se passe-t-il, beau-père ? demanda-t-il.

Abba soupira et prit la main de Mutti dans la sienne.

— La vérité, c'est que nous ne nous sentons plus en sécurité à Pilsen. La moitié des habitants de la ville semblent avoir fui pour se réfugier à Prague. Les Rosenberg et les Zeleznys ont été arrêtés. Le cimetière a été profané ; le bruit court que ce sera ensuite le tour des synagogues.

Il lâcha la main de Mutti pour boire une gorgée de vin, puis il lui reprit la main.

— Certains jours, nous n'avons pas d'eau, pas d'électricité. La nourriture se fait rare...

Eva vit les yeux de son père s'embuer de larmes et elle s'empressa d'aller le reconforter.

— Je ne savais pas que les choses allaient déjà si mal ! dit-elle. Très peu de nouvelles sont arrivées jusqu'à Prague, dernièrement. Pourquoi ne nous en avez-vous pas parlé plus tôt ?

Mutti joua nerveusement avec sa fourchette.

— Nous espérions que cela s'arrangerait. Le général Kloud a réussi à repousser les Allemands pendant des mois. Le temps a joué en notre faveur, aussi. Tant de boue !

Elle frissonna.

— Mais récemment, les choses ont empiré. Maintenant que nous avons réussi à partir pour *Pourim*, nous pensons que le mieux que nous avons à faire est de rester ici le temps que les choses s'apaisent.

— Bien sûr.

Eva serra sa mère dans ses bras.

— Restez auprès de nous aussi longtemps que vous le souhaitez. Vous serez en sécurité ici.

Elle surprit un échange de regards entre son père et son mari.

— Josef ? murmura Abba.

Josef prit une pâtisserie.

— Mon travail à l'Institut nous donne l'immunité, dit-il. Vous serez en sécurité sous notre protection. Eva a raison. S'il vous plaît, restez avec nous aussi longtemps que nécessaire.

À côté d'Eva, Mutti poussa un profond soupir.

— Le président Hácha ne défendra pas les Juifs comme l'a fait l'oncle d'Esther, dit-elle, mais nous sommes certainement moins vulnérables ici.

Elle prit à son tour un *hamantasch* et se tourna vers sa petite-fille.

— Bon ! Et maintenant, Miriam, raconte-moi tout sur la reine Esther.

Quelques jours plus tard, Eva se réveilla de bonne heure après avoir fait le même cauchemar que d'habitude. Elle secoua la tête pour se défaire du son du rire nerveux. Il y avait une étrange lumière dans la chambre ; même le papier peint floqué, dont elle détestait la couleur jaunâtre, brillait d'une lueur d'un blanc bleuté. Elle se redressa. À côté d'elle, Josef ronflait, comme d'habitude, mais il se réveillerait sûrement si elle se levait pour voir de quoi il s'agissait. De plus, il faisait bien chaud sous l'épaisse couette d'hiver. Elle laissa retomber sa tête sur l'oreiller et tira la couette jusque sous ses oreilles. *Encore une dizaine de minutes !*

Cependant, elle entendit alors le crissement de bottes sur du verglas. Bien sûr, il avait dû neiger pendant la nuit ; c'était la cause de l'étrange lueur qui inondait maintenant la chambre. La neige était habituelle, mais les bruits qui lui parvinrent soudain de dehors ne l'étaient pas. Elle s'assit brusquement. Des voix gutturales traversaient les rideaux, hurlant des ordres suivis d'un *rat-tat-tat* de tambours. Il y eut un claquement sonore indiquant que *Paní* Kratz, la voisine, fermait brutalement les volets de sa chambre, et Eva se demanda si elle devait en faire autant. Elle s'approcha de la fenêtre sur la pointe des pieds, ignorant le grognement endormi de Josef, et écarta un tout petit peu les rideaux. Par l'étroite ouverture, elle

aperçut un éclair rouge, noir et jaune. Elle ouvrit un peu plus les rideaux. C'était un drapeau allemand, qui flottait à la fenêtre de la maison d'en face.

— Eva ? Que se passe-t-il ?

Josef s'était assis dans le lit et il cherchait ses lunettes à tâtons sur la table de chevet.

L'estomac d'Eva se souleva. Elle déglutit, mais sa gorge était toute sèche.

— Des Allemands, murmura-t-elle.

Josef se leva d'un bond.

Ils s'assemblèrent tous autour de la T.S.F. tandis que Josef tripotait les boutons, essayant d'extraire un son correct des bruits de parasites. Enfin, la voix tremblotante du président Hácha s'éleva dans la pièce, leur annonçant que Prague serait occupée par l'armée allemande dès 6 h 30. Il ne devait y avoir aucune résistance.

Eva regarda le visage de son père, presque translucide dans la lueur de l'aube. Elle voyait le fin réseau de ses veines, ses yeux marron profondément enfoncés. *C'est un vieil homme*, pensa-t-elle. *Un vieil homme apeuré*. Mutti porta ses doigts agités à sa gorge ; Josef passait et repassait une main sur les cheveux de Miriam, lissant ses boucles souples comme si sa vie en dépendait. Miriam se garda bien de protester.

Eva se leva. Elle ne pouvait supporter d'écouter la radio une minute de plus.

— Je vais préparer le petit-déjeuner, dit-elle.

Elle aurait fait n'importe quoi pour s'occuper, pour remplir l'estomac de ses proches de nourriture, de pain et de confiture et empêcher la peur de les tenailler. Il restait un peu de café moulu dans la boîte. Elle allait faire un café noir et fort : bon pour les nerfs. Le petit-déjeuner arrangerait peut-être tout. Elle s'éclipsa dans la cuisine.

Quand elle revint avec un plateau chargé, Mutti, Josef et Miriam étaient agenouillés aux côtés d'Abba, qui récitait pour eux la prière de protection. Eva se hâta de poser le plateau sur la table et elle se joignit à eux. Elle passa un bras autour de Miriam et sentit la chaleur qui émanait du corps de l'enfant. En dépit de son apparence fragile, Abba parlait d'une voix calme et forte.

— Que nos journées baignent dans ta paix. Protège-nous... Éloigne-nous du mal ; que notre chemin soit libre de tout obstacle du moment où nous sortons jusqu'à notre retour à la maison.

Leur *Amen* ! collectif résonna dans la pièce froide.

Plus tard, Josef s'aventura dehors pour aller acheter à manger. Il revint les mains vides. Il leur dit que les étals de légumes étaient encore recouverts de bâches ; les quelques marchands qui s'étaient présentés s'étaient tenus en silence dans le marché désert et avaient regardé les soldats allemands renverser la statue du président Masaryk. Il leur décrivit les haut-parleurs qui avaient été installés sur les réverbères et sur les arbres, les drapeaux allemands accrochés aux fenêtres et qui bordaient la rue.

— Il n'y a qu'un seul drapeau tchèque, dit-il, qui pend mollement d'un paratonnerre.

La neige dans la rue était devenue du verglas à force d'être piétinée, et Josef avait dérapé et glissé plusieurs fois en remontant péniblement la rue.

Eva lui tendit une tasse de café chaud. Il enroula ses doigts blancs autour.

— Merci, *Liebling* . J'ai touché la *mezouzah* ¹⁵ plusieurs fois avant d'entrer, je peux te le dire.

Eva sentit sa gorge se serrer.

— Allons-nous nous en sortir ?

Josef posa sa tasse.

— Je crois. Le docteur Svoboda et moi travaillons aux nouveaux antisérums depuis des mois. Nous sommes sur le point de faire une percée. Les nazis soutiennent notre travail. Ils vont nous protéger.

— Mais, et la façon dont les Juifs sont traités en Allemagne, alors ? Ils craignent pour leur vie. Tu ne crois pas que nous devrions partir ? Emmener mes parents ?

Eva avait soudain une vision de sa mère mettant de nouveau tous ses vêtements, d'Abba chargé d'encore plus de bagages.

Josef but une autre gorgée de café.

— Je ne peux pas abandonner mon travail à l'Institut. Tenons le coup et attendons de voir ce qui se passe. Il y a toujours un vent de panique dans les périodes comme celle-là. Les choses vont se tasser. J'en suis sûr.

Eva ferma les yeux. Elle savait que Josef travaillait dur, qu'il était fier de ce qu'il avait accompli. Ses recherches actuelles étaient considérables : créer un médicament pour enrayer une infection pouvait éviter à des millions de gens une mort inutile. Cependant, elle ne parvenait pas à chasser de son esprit le vrombissement *vibrato* des motos, la cacophonie des voix effrayées, le bruit mat de boules de neige contre le métal quand quelques courageux jeunes gens déchargeaient leur colère sur les chars qui approchaient, le bruit sourd des bottes des soldats qui défilaient au pas de

l'oie. Et derrière ces visions récentes se trouvaient les souvenirs plus profondément enfouis : ceux d'uniformes de couleur bise, de brassards rouges, de rires moqueurs...

Abba entra dans la pièce.

— Adonaï a protégé les Israélites de l'ange de la mort. Il protège notre peuple depuis des centaines d'années. Il va encore nous protéger aujourd'hui, je vous le promets.

Eva le serra dans ses bras.

— J'espère que tu as raison, Abba, dit-elle.

Eva n'était pas sûre qu'il ne serait pas dangereux pour Miriam de retourner à l'école, mais comme il ne s'était rien passé au bout de quelques jours, Josef insista.

— On ne nous a pas dit de ne pas l'y envoyer. Les lois de Nuremberg ne s'appliquent pas ici. Du moment que tu l'accompagnes et que tu vas la rechercher, je suis sûr que tout ira bien. Les Allemands ne vont pas s'attaquer à des enfants. Et puis, il vaut mieux qu'elle reste occupée.

Eva conduisit donc sa fille à l'école, marchant avec elle sur le trottoir glissant, s'efforçant d'ignorer les groupes de soldats allemands et les *svastikas* ¹⁶ qui pendaient aux réverbères. Une neige fine et poudreuse tombait, et toutes deux durent baisser la tête pour empêcher les flocons tourbillonnants de leur cingler le visage. Ce fut un soulagement d'entrer dans la chaleur du vestiaire de l'école, de dérouler l'épaisse écharpe autour du cou de Miriam, de lui retirer son manteau mouillé et de l'accrocher à sa patère. Néanmoins, elle ne put que remarquer que de nombreuses autres patères étaient vides.

Elle fit bouffer les cheveux de Miriam, aplatis par l'humidité, et elle essuya son nez rouge.

— Voilà, *Liebling*.

Elle prit la main de sa fille et l'emmena dans la classe, où l'institutrice les accueillit avec le sourire.

— Bonjour, Miriam !

— Bonjour, *Fräulein* Munk.

Miriam alla s'asseoir à son pupitre.

— Il n'y a pas beaucoup d'enfants aujourd'hui, remarqua Eva en balayant du regard la salle de classe.

Elle vit des additions soigneusement posées au tableau ; le premier exercice du jour, à n'en pas douter. Comme d'habitude, une odeur de craie

et de vieux livres flottait dans l'air, mais il n'y avait aujourd'hui aucune odeur de cuisine. Les enfants allaient en classe soit le matin, soit l'après-midi ; ils ne déjeunaient pas à l'école. Dans certaines familles pauvres, qui pouvaient à peine se permettre des chaussures, ceux qui étaient allés en classe le matin rentraient à la maison le midi pour donner leurs chaussures à leurs frères et sœurs, qui les mettaient pour aller à l'école l'après-midi.

— Non, répondit l'institutrice, les lèvres pincées. Certaines familles ont encore peur de les envoyer à l'école. Et...

Elle se pencha vers Eva et baissa la voix :

— ... le bruit court que les jumeaux Liebnitz sont partis pour l'Angleterre.

— Tout seuls ?

Fräulein Munk hocha la tête.

— Mais leurs parents n'ont pas peur de séparer les membres de la famille ? L'institutrice haussa les épaules.

— Si, bien sûr, mais au moins les enfants seront en sécurité.

Une image de l'expression confiante de Josef s'imposa à Eva.

— Vous croyez que le danger est si grand, *Fräulein* ?

— Nous ferons de notre mieux ici pour que les enfants soient heureux. Le ministère nous a dit de continuer à faire comme d'habitude. Mais s'il s'agissait de mon enfant...

Elle s'interrompt pour regarder Miriam ouvrir le couvercle de son pupitre et en sortir une pile de petits cahiers d'exercices.

— ... je ne sais pas ce que je ferais.

Eva regarda Miriam, elle aussi. Elle éprouva soudain une sensation de fourmillement à la base de la nuque.

— Je reviendrai à 13 heures, dit-elle à l'institutrice. Veillez à ce qu'elle soit en sécurité jusqu'à mon retour, s'il vous plaît, ajouta-t-elle péniblement, la bouche soudain pâteuse.

Fräulein Munk fit un pas en arrière pour laisser deux garçons se ruer dans la classe.

— Du calme, s'il vous plaît, leur dit-elle en levant une main.

Les garçons s'arrêtèrent net, puis ils repartirent plus lentement vers leurs pupitres. L'institutrice reporta son attention sur Eva.

— Bien sûr, lui répondit-elle.

Eva s'en alla.

Tandis qu'elle se hâtait de rentrer chez elle, elle repensa à la scène à la gare de Wilson. Tous ces enfants, avec leurs valises et leurs étiquettes brunes...

Était-ce là qu'ils allaient ? En Angleterre ? Le sang palpitait à un rythme *allegro* à ses oreilles. Elle devrait peut-être en parler à Josef.

Cependant, au dîner, ce soir-là, Josef se montra catégorique.

— Elle reste avec nous, *Liebling*. C'est malsain en Angleterre. Toute cette pluie et ce brouillard... Ce n'est pas un endroit pour une petite fille.

— Mais Prague sous occupation n'est tout de même pas plus sûre, n'est-ce pas ? La ville est pleine d'Allemands !

Elle frissonna au souvenir des corps en sueur parcourus de secousses, des terrifiants élancements de douleur, des obscénités, du désespoir glacial. Son bassin se rappelait encore la douleur.

— Je n'arrête pas de te le dire. Je suis un scientifique. Je m'en tiens à la raison et aux faits. Personne ne nous a menacés. Personne n'a menacé notre enfant.

— Mais tout le monde sait que Hitler déteste les Juifs, dit Mutti, sortant de la cuisine avec un plat de pommes de terre bouillies. Regardez ce qu'il a déjà fait à ceux d'Allemagne.

Ils avaient tous lu dans les journaux que des synagogues, des boutiques et des maisons juives avaient été démolies. Récemment, des Juifs avaient été expulsés de chez eux sans préavis, leurs radios avaient été fracassées, et ils devaient maintenant tous respecter un couvre-feu.

Josef prit son couteau et sa fourchette.

— À certains Juifs, oui ; mais je ne représente pas une menace. Je suis utile aux nazis. Ils sont contents de mon travail. Nous sommes tous en sécurité tant que je suis à l'Institut.

Abba ne dit rien, se contentant de prendre, les sourcils froncés, le plat de pommes de terre.

Le lendemain, Eva s'attarda au portail de l'école après y avoir déposé Miriam. Il y avait toujours un groupe de mères qui restaient là pendant quelques minutes à échanger des commérages avant de rentrer chez elles pour s'occuper des tâches ménagères de la journée. En temps normal, Eva les évitait, car les ragots l'ennuyaient et elle n'avait pas le sentiment d'avoir grand-chose à dire, mais aujourd'hui, elle resta à proximité. Dès qu'il y eut un blanc dans la conversation, elle leur posa la question qu'elle avait passé la moitié de la nuit à formuler.

— J'ai entendu dire que les jumeaux Liebnitz étaient partis pour l'Angleterre... Est-ce que quelqu'un sait comment ils y sont allés ?

L'une des mères, une dame corpulente qui avait un foulard vert et un bébé

pleurnichard accroché à la jambe, se tourna vers elle.

— Je crois que *Frau Liebnitz* a des parents en Angleterre. Elle les a contactés et ils ont invité les garçons à venir. Cela n'a pas dû être une décision facile.

Les autres femmes, comme le chœur d'un opéra de Smetana, secouèrent la tête et émirent de petits soupirs de compassion.

— Alors, c'est impossible de mettre nos enfants à l'abri à moins d'avoir de la famille à l'étranger ? demanda Eva.

La dame haussa les épaules. Au sein du groupe, la conversation s'était poursuivie sans elle et elle était désireuse d'y prendre part.

Sur le chemin du retour, Eva entendit des pas rapides derrière elle. Elle se retourna et vit la mère de l'une des amies de Miriam qui cherchait à la rattraper : *Frau Golder*. Une grande femme à l'expression angoissée en permanence.

— Bonjour, lui dit Eva.

La dame la salua à son tour, puis elle jeta un coup d'œil autour d'elle. La rue était déserte. Il n'y avait qu'un pigeon étique qui donnait des coups de bec dans le caniveau en quête de nourriture. Néanmoins, elle s'approcha d'Eva et baissa la voix.

— J'ai entendu que vous demandiez comment envoyer les enfants à l'étranger.

— Oui, répondit Eva. Je ne fais pas confiance aux Allemands.

— Moi non plus, dit *Frau Golder*.

Elle fouilla dans son sac à main.

— Il y a un Britannique à qui vous pouvez vous adresser. Son bureau se trouve sur la rue Vorsilka.

Elle tendit à Eva un petit bout de papier plié plusieurs fois.

— Vous pouvez lui demander s'il prendrait Miriam.

Ces seuls mots glacèrent le cœur d'Eva. Elle dut s'y reprendre à plusieurs fois pour déplier le papier de ses doigts soudain engourdis. Une adresse y était écrite à l'encre noire.

— Merci, dit-elle, touchant le bras de la dame. Irez-vous le voir aussi ?

— Mon mari est juif, mais je suis une non-Juive, répondit *Frau Golder*. Nous ne pensons pas qu'Eli soit en danger, même si nous l'avons envisagé pendant un moment quand on m'a donné l'adresse.

Eva hocha la tête. La judéité d'une personne était déterminée par la lignée maternelle. Elle glissa le papier dans sa poche.

— Je vous tiendrai au courant.
La dame fit demi-tour et reprit la direction de l'école.

OceanofPDF.com

[9.](#) Poupée gigogne.

[10.](#) Fête juive commémorant les événements relatés dans le Livre d'Esther et célébrée tous les ans le 14 Adar (en février ou mars dans le calendrier grégorien).

[11.](#) Chandelier à sept branches.

[12.](#) Encens.

[13.](#) Bible Louis Segond 1910.

[14.](#) Littéralement, « oreilles de Haman » ; spécialité culinaire juive, préparée à l'occasion de la fête de *Pourim* .

[15.](#) Objet de culte juif apposé au chambranle de la porte à l'entrée d'une demeure et composé d'un parchemin comportant deux passages bibliques.

[16.](#) Croix gammées nazies.

OceanofPDF.com

Le lendemain, après avoir conduit Miriam à l'école, elle se hâta de prendre la direction de la rue Vorsilská. Il avait gelé pendant la nuit, les toits avaient cristallisé, et de tout petits flocons, comme des grains de sucre, s'étaient nichés dans les fissures. Elle n'eut pas besoin de demander son chemin pour trouver le bureau de l'Anglais : une file d'attente serpentait jusqu'en bas de la rue. Elle prit place tout au bout, derrière une dame qui avait dans les bras un bébé emmaillotté dans un châle de couleur vive et tenait par la main une enfant aux cheveux bruns, plus âgée. La dame lui sourit.

— Vos enfants sont très jeunes, dit Eva.

La dame hocha la tête. Des mèches brunes s'échappaient de son foulard, et ses yeux marron étaient tristes.

— Le bébé est à peine sevré. Inka a trois ans, dit-elle en indiquant la petite fille d'un geste.

— Vous n'avez pas peur de les faire partir alors qu'ils sont si petits ?

— Si, bien sûr.

La dame se mordit la lèvre.

Eva s'en voulait. *Quelle question stupide !*

— Mon mari et moi avons eu des discussions interminables à ce sujet, dit la dame. Cela va me briser le cœur de les voir partir. Je ne peux pas imaginer ma vie sans eux...

Sa poitrine se soulevait et s'abaissait rapidement.

— ... mais au moins, cela leur laissera une chance, et puis, nous les retrouverons dans un an environ, quand les Allemands s'en iront.

Eva pensa au défilé résolu de chars entrant dans Prague, aux rangs terrifiants de soldats marchant au pas de l'oie, aux immenses banderoles d'Adolf Hitler. Les Allemands s'en iraient-ils un jour ?

— Cela a dû être une décision très dure, dit-elle.

— Atroce, répondit la dame, dont les yeux s'embuèrent de larmes, mais c'était la bonne.

Une violente bourrasque souffla sur la rue, agitant le foulard de la dame et ébouriffant les cheveux de la fillette. La petite poussa un cri et sa mère lissa distraitement ses boucles emmêlées, tout en la serrant plus étroitement contre son manteau.

Eva pensa au doux visage de Miriam, à ses membres potelés, à son odeur de bébé, et son cœur se serra. Elle se détourna pour cacher ses propres larmes. Comment pourrait-elle supporter de perdre sa fille ? Mais comment pourrait-elle endurer l'inquiétude et la peur de la garder ici, auprès d'elle ? C'était effectivement une terrible décision ; mais au moins, le mari de cette dame l'avait prise avec elle. Eva planifiait ceci en secret. C'était mal de duper Josef, cela allait à l'encontre de tous les enseignements juifs ; mais le souvenir de cette nuit dans le cimetière refusait de la quitter. Elle songea à en reparler à Josef pour le persuader du danger ; mais elle ne pourrait jamais lui faire part de sa propre expérience épouvantable de la cruauté allemande. Ses parents n'avaient pas pu la sauver, à l'époque ; elle devait protéger sa propre fille à tout prix. C'était la seule solution.

Il était midi quand elle atteignit la tête de la file d'attente. L'Anglais avait des yeux doux derrière des lunettes à monture d'écaille. Il était assis derrière un immense bureau couvert de dossiers et de papiers.

Il fit signe à Eva de s'asseoir, et elle s'exécuta. Elle lui donna le nom de Miriam et son adresse.

L'homme leva les yeux de ce qu'il était en train d'écrire.

— Photographie ?

Elle porta une main à sa poitrine.

— Je n'en ai pas, répondit-elle. Je ne savais pas...

L'homme soupira doucement.

— Il nous faut des photographies, dit-il, posant son stylo. Nous les envoyons aux gens en Angleterre, voyez-vous. Ils choisissent quel enfant ils vont accueillir.

— Oui, bien sûr.

Il lui faudrait emmener Miriam chez les photographes de la Staré Město ¹⁷, le lendemain, après l'école. Elle n'aurait ensuite plus qu'à espérer que les boucles brunes et les yeux brillants de sa fille plairaient à une famille anglaise.

— Revenez le plus tôt possible, dit l'homme. Il faudra aussi que vous apportiez un peu d'argent.

— De l'argent ?

Eva se sentait stupide. Pourquoi n’y avait-elle pas pensé ? Mais *Frau* Golder ne le lui avait pas dit.

— Pour contribuer à subvenir aux besoins de l’enfant, dit l’homme d’un air contrit. Je suis désolé, mais nos propres fonds sont limités.

— Bien sûr.

Eva se leva.

— Je reviendrai dès que possible.

— Merci, très chère. En attendant, Miriam est sur ma liste. Dès que j’aurai l’argent et une photographie, j’ajouterai cela à son dossier. Ensuite, je vous préviendrai quand une famille se sera proposée pour l’accueillir.

Il prit un tampon, le pressa plusieurs fois sur un coussinet imbibé d’encre, puis l’apposa fermement sur la feuille de papier qu’il avait sous les yeux.

La gorge serrée, Eva serra la main qu’il lui tendait, puis elle quitta la pièce, les jambes flageolantes.

Quand Miriam et elle rentrèrent à la maison, plus tard dans l’après-midi, Mutti regardait par la fenêtre, comme d’habitude. Depuis l’arrivée des Allemands, elle semblait s’être repliée sur elle-même. Elle ne prenait plus la peine de se faire faire de permanente et de mise en plis, se contentant de retenir ses cheveux avec des barrettes ou de les couvrir d’un foulard, même à l’intérieur. Ses yeux étaient éteints et son teint terreux.

Eva avait essayé de l’occuper ; il y avait certainement plus de cuisine à faire maintenant qu’ils étaient tous les cinq, et faire la queue pour acheter à manger prenait parfois toute la journée, mais il y avait encore des moments d’inaction pendant lesquels Mutti perdait courage et où une expression apathique s’affichait sur son visage. C’était le cas maintenant.

— Mutti...

Eva entraîna sa mère à l’écart de la fenêtre et la fit asseoir à la table de la cuisine, où Miriam buvait bruyamment un verre de lait.

— J’envisage de confectionner quelques vêtements supplémentaires pour Miriam. Elle grandit si vite, et c’est impossible de trouver quoi que ce soit dans les boutiques en ce moment.

Elle lança un regard sévère à Miriam, qui se mit docilement à boire plus discrètement.

— Je me demande si tu aimerais m’aider... Tu es beaucoup plus douée que moi pour la couture.

Mutti sourit.

— Tu as toujours préféré faire du piano que de la couture.

— Je sais. J’aurais peut-être mieux fait de t’écouter.

Si elle n’avait pas été si obnubilée par la musique, elle n’aurait jamais été au conservatoire. Son estomac se noua à cette pensée, et elle prit une profonde inspiration pour se calmer. Les Allemands étaient violents, sans merci. Miriam devait être protégée à tout prix. Eva prit la main de sa mère dans la sienne.

— Puis-je profiter de ta présence pour te demander ton aide ? Je me disais que nous pourrions anticiper, faire des vêtements à Miriam pour l’année à venir. Comme ça, elle en aura assez même si les boutiques sont à court de tissu.

Les yeux de Mutti s’égayèrent un peu.

— Quelle bonne idée ! J’ai des vêtements dont je n’ai plus besoin. C’était ridicule de ma part d’en apporter tant, vraiment... Je vais en tailler quelques-uns dedans pour Miriam. Ce sera beaucoup moins cher.

Eva avait espéré que sa mère dirait cela. En réalité, les réserves des magasins s’amointrissaient déjà. Elle n’avait pas les moyens d’acheter du tissu, de toute façon ; surtout maintenant qu’elle devait trouver de l’argent pour subvenir aux besoins de Miriam.

Alors que sa mère se précipitait dans sa chambre pour faire un tri parmi ses vêtements, Eva fit les cent pas dans la maison. Comment trouver de l’argent ? Elle n’avait pas de bijoux en dehors de son alliance, et elle ne pouvait pas vendre *cela* . Josef aurait été scandalisé. Quel autre objet de valeur possédait-elle ? Elle s’approcha du piano, s’assit sur le tabouret et caressa les touches. De toute évidence, Miriam n’avait ni aptitude ni inclination à jouer. Quant à elle, elle n’allait certainement pas reprendre sa carrière depuis longtemps abandonnée. Le piano avait coûté des centaines de milliers de couronnes. Elle contacterait Thomann le lendemain et demanderait si on voulait bien le lui racheter.

Josef serait impressionné par son sens de l’économie : elle pourrait lui dire qu’ils avaient besoin de l’argent pour Miriam. Ce ne serait pas un mensonge. Bien sûr, il croirait que ce serait pour des vêtements et des jouets, et non pour des provisions et pour le trajet jusqu’en Angleterre. Elle était torturée par l’idée de dire à Josef qu’elle projetait d’envoyer Miriam à l’étranger. Son travail à l’Institut lui mettait de telles œillères, il maintenait si catégoriquement qu’elle serait en sécurité à Prague... S’il était au courant de son expérience brutale des Allemands, il pourrait peut-être être

convaincu, mais il faudrait pour cela qu'elle livre son secret ; et c'était impossible.

— Ce vieux châle ferait une jolie robe, dit Mutti, sortant de la chambre, quelques jours plus tard, avec un grand carré de tissu rouge et orange sur le bras.

Eva prit le tissu et l'étala sur la vieille table en bois de la cuisine.

— Je ne suis pas sûre qu'il soit assez grand pour une robe, dit-elle. Miriam grandit si rapidement ! Une jupe peut-être...

— Une jupe. Oui, dit Mutti en prenant les ciseaux, et peut-être une écharpe avec les chutes.

— Veux-tu que je demande à *Paní* Kratz si nous pouvons lui emprunter sa machine à coudre ? demanda Eva. Cela doit te faire mal aux yeux de tout coudre à la main.

Mutti jeta un coup d'œil en direction de la fenêtre. À travers les rideaux de dentelle, le soleil était voilé, mais il était tout de même plus vif que quelques semaines plus tôt. Le printemps arrivait enfin.

— Je vois parfaitement bien quand je m'assieds là-bas, répondit-elle. J'aime bien coudre à la main, et puis, cela m'occupe.

Eva ramassa les petits bouts de tissu tandis que sa mère donnait de petits coups de ciseaux. L'un des morceaux était long et étroit. Elle l'enroula autour de ses doigts. Ses bords s'effiloçaient, mais si elle le cousait à la main, elle aussi, peut-être pourrait-elle en faire un ruban pour les cheveux de Miriam. Les boucles brunes de la petite lui arrivaient maintenant aux épaules, et elle devait les attacher pour aller à l'école. Mais le soir, quand elle lâchait ses cheveux, elle laissait Eva les brosser, assise au coin du feu, jusqu'à ce qu'ils soient lisses.

Eva eut l'habituelle bouffée d'angoisse. Existait-il une femme en Angleterre qui attacherait les cheveux de Miriam avec des rubans ou qui les lui brosserait pour les démêler ? La laisserait-elle porter les petites robes et les petites jupes cousues à la main, les chemisiers brodés avec soin, ou essaierait-elle de lui imposer des vêtements anglais ?

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Mutti.

Eva s'aperçut qu'elle enroulait le bout de tissu autour de ses doigts depuis plusieurs minutes.

— Tout va bien, répondit-elle. Tu veux du café ? Je crois qu'il reste quelques grains.

Sa mère secoua la tête.

— Garde-les pour Abba. Il sera frigorifié quand il rentrera.

Abba avait pris l'habitude d'errer dans les rues pendant la journée, quand Josef était au travail et Miriam à l'école. Eva n'avait pas la moindre idée de ce qu'il faisait. Parfois, il revenait avec des nouvelles de la Kotva, et avec les rumeurs sur les pauvres Juifs d'Allemagne, qui étaient maintenant emmenés par camions, perdaient leurs emplois, leurs commerces et peut-être même leurs vies. Cependant, Josef le rassurait toujours. « Nous sommes à Prague, ici, pas à Berlin. N'oubliez pas que votre beau-fils mène des recherches très importantes à l'Institut. Mon travail nous protégera tous. » Abba hochait la tête et répondait : « Adonaï nous protégera aussi. Nous avons foi en Lui. »

Hélas, le pauvre Abba n'avait rien pour s'occuper, contrairement à Mutti. Cela faisait maintenant plus d'un mois que les parents d'Eva logeaient chez eux, et rien n'indiquait qu'ils aient l'intention de repartir. Les choses s'étaient calmées depuis cette terrifiante matinée de mars, mais il n'y avait aucun doute sur le fait que Prague était entre les mains des nazis. L'autre jour, quelqu'un avait même placé un *svastika* sur la statue de saint Venceslas. Les traces des chenilles des chars allemands étaient incrustées dans les pavés. De temps en temps, la rue résonnait du martèlement de poings sur des portes. Les paysans rougeauds du marché étaient devenus blafards.

— Voilà !

De ses doigts agiles, Mutti avait déjà découpé quatre pans de tissu dans son vieux châle. Elle se leva avec raideur et s'approcha de la fenêtre pour enfiler son aiguille, plissant les yeux dans la lumière.

— Et si tu faisais un ourlet à ce ruban, Eva ? suggéra-t-elle. Il y a une autre aiguille dans ma pelote à épingles, et plein de fil dans la corbeille à ouvrage.

Eva prit la pelote percée d'épingles à têtes de couleurs vives et d'une aiguille enfoncée verticalement. Elle en sortit l'aiguille et prit une bobine de fil de coton rouge dans la corbeille à ouvrage de Mutti.

— D'accord. J'ai une heure devant moi avant de devoir aller chercher Miriam.

Elle tira une aiguillée et la coupa à l'aide de ses dents, ignorant le froncement de sourcils de Mutti, puis elle la tint à la lumière pour l'enfiler dans le chas. Elle fit ensuite un nœud à l'autre bout du fil et commença à coudre.

— Alors, dit Mutti sans quitter des yeux son propre ouvrage, le but de toute cette couture est-il vraiment de m’occuper ?

— Bien sûr. Et de fournir à Miriam des vêtements pour l’année à venir.

Les doigts habiles de Mutti enfonçaient l’aiguille dans le tissu et l’en faisaient ressortir bien plus vite que ceux d’Eva ne pouvaient le faire. Quand elle était enfant, ses mains étaient bien trop occupées à jouer du piano pour coudre. Aujourd’hui, en revanche, c’étaient les travaux ménagers qui les occupaient le plus.

— Et tu ne me caches rien ?

Eva se piqua le doigt avec l’aiguille. Une goutte de sang bien ronde apparut aussitôt.

— Bien sûr que non, Mutti.

Mutti continua à coudre. Elle n’avait toujours pas regardé Eva.

— Parce que, tu sais, si tu projetais d’envoyer Miriam à l’étranger sans consulter Josef, ce serait une transgression terrible de l’autorité de ton mari.

— Je sais. Mais la garder ici pourrait mettre sa vie en péril. Quel est le plus grand péché ?

Eva essuya la goutte de sang avec le ruban. Cela tombait bien qu’il soit déjà de couleur rouge.

Mutti posa son propre ouvrage et lui prit le bout de tissu des mains, puis elle appuya son pouce sur la piqûre d’aiguille qui continuait à saigner sur le doigt de sa fille.

— Dis-moi la vérité, Eva, fit-elle d’une voix douce.

Eva passa sa main libre sur ses yeux.

— J’ai parlé à Josef d’envoyer Miriam à l’étranger, j’ai essayé de le convaincre. Il maintient qu’elle est en sécurité avec nous... mais je sais de quoi les Allemands sont capables.

Mutti regarda dans le vide comme si elle se rejouait une scène dans sa tête.

— Tu as payé un prix terrible pour t’être mise en danger.

Eva hocha la tête, muette d’horreur. La faible mélodie d’une berceuse lui traversa l’esprit.

— C’est mal de désobéir à ton mari.

Eva hocha de nouveau la tête.

— Je sais.

— On ne répare pas une injustice avec une autre.

Eva regarda fixement Mutti.

— As-tu prévu d’envoyer Miriam à l’étranger ?

— Elle est sur une liste, murmura Eva. Un Anglais fait le nécessaire. Je lui ai donné de l'argent et une photographie de Miriam. J'attends qu'il me prévienne quand une famille aura demandé à la faire venir.

Mutti reprit son ouvrage.

— Eh bien, dans ce cas, je présume que nous ferions mieux de nous dépêcher de coudre ces vêtements, dit-elle.

[17.](#) Vieille Ville.

Cela faisait longtemps que Pamela n'était pas allée à la gare de Liverpool Street. Ils avaient pris le train à la gare de Saint-Pancras pour aller en vacances au ski. Elle n'avait toutefois pas eu vraiment l'occasion de regarder autour d'elle, entre Hugh qui appelait un porteur d'une voix forte et Will qui avait eu besoin d'aller aux toilettes juste avant le départ du train.

Cependant, aujourd'hui, elle était arrivée de bonne heure. Elle avait acheté un billet de quai à un homme revêché au guichet, puis elle avait flâné, avec l'intention de se payer une tasse de thé au café en attendant l'arrivée de Margery et des autres ; mais la vue du hall immense et splendide lui fit oublier ses projets. Un train attendait au quai central, crachant impatiemment sa vapeur. Pamela pencha la tête en arrière pour suivre des yeux les volutes blanches qui s'élevaient dans l'air et se dissipaient lentement pour enfin se fondre dans les rais de lumière qui tombaient obliquement sur la ferronnerie ouvragée du toit. Elle jeta un coup d'œil à la grande horloge de la gare. 16 h 40. Elle avait encore beaucoup de temps devant elle.

Un autre train était entré en gare. Le claquement *staccato* des portières ajoutait à la cacophonie des coups de sifflet des chefs de train, au bruit métallique des chariots des porteurs, au brouhaha des voix. Les gares avaient une odeur particulière aussi : un mélange de vapeur, de suie et d'odeurs corporelles. Une sensation de plaisir anticipé envahit Pamela.

Elle essaya d'imaginer la scène telle que les enfants la verraient. Par chance, c'était une belle journée ensoleillée, et il faisait encore bon. Cela devait être horrible d'arriver sous une pluie glaciale, après un long trajet déchirant. Elle avait entendu dire que les nazis rendaient les choses aussi difficiles que possible pour les enfants. Ils n'avaient pas le droit de dire au revoir à leurs parents en public ; ils devaient passer par les Pays-Bas pour ne pas « contaminer » les ports allemands. Leurs bagages étaient souvent fouillés par des gardes à la recherche d'objets de valeur. Cela devait être

effrayant et humiliant pour eux. Elle se demandait dans quel état ils allaient arriver. D'après Margery, certains d'entre eux n'avaient que quatre ans. Les pauvres petits !

Elle s'éclaircit la gorge et sortit son poudrier. L'air chaud de la gare avait fait un peu briller son visage ; elle le tamponna un peu avec sa houppette. Elle avait choisi sa tenue avec soin. Elle ne voulait pas paraître snob ou nantie. Cela aurait pu intimider les enfants. Après réflexion, elle avait opté pour un tailleur rouge tout au fond de sa garde-robe. Comme elle ne l'avait pas porté depuis environ deux ans, la jupe était un peu trop longue pour la mode actuelle, mais au moins il lui allait encore. Elle l'avait assorti d'un modeste chapeau de paille qui n'obscurcissait pas trop son visage. C'était important que les enfants voient à quel point elle était heureuse de les accueillir.

Elle jeta un autre coup d'œil à son miroir et s'exerça à son sourire le plus chaleureux, puis elle rangea à la hâte son poudrier dans son sac à main de crainte que Margery ne la voie. Elle ne voulait surtout pas paraître vaine ; surtout pas aujourd'hui, alors qu'elle représentait les quakers dans ce rôle important.

Un raz-de-marée de personnes déferla soudain sur le quai. C'était difficile d'apercevoir des silhouettes humaines sous le dais des chapeaux. La plupart des hommes portaient des canotiers ; les garçons des casquettes et les dames des feutres aux bords relevés. Certaines portaient des chapeaux de paille, comme elle. Pamela se demanda comment les enfants seraient habillés. Certains d'entre eux auraient-ils bénéficié des colis de vêtements qu'ils envoyaient depuis des années ? Elle réprima un sourire à la pensée d'un petit garçon vêtu du pull-over bleu orné d'un train qu'elle avait tricoté l'été où elle se rétablissait après son accident. Et quel bonheur de penser que les vieux vêtements de Will avaient peut-être déjà servi à quelques-uns de ces enfants. Pourtant, c'était un petit geste, étant donné tout ce qu'ils avaient perdu.

L'horloge de la gare indiquait maintenant 16 h 55. Pamela coinça son sac à main sous son bras pour éviter de le perdre dans la cohue, et elle se joignit à la foule qui se dirigeait vers les portillons automatiques. Elle aimait se sentir anonyme et faire partie de l'effervescence de la gare plutôt qu'être là en observatrice passive. Elle avait rendez-vous avec Margery devant le café. Elle n'avait plus assez de temps pour prendre un thé, mais cela n'avait pas d'importance. Pourquoi satisfaire sa propre envie d'une boisson alors que

ces pauvres enfants avaient probablement voyagé pendant des heures sans nourriture et sans eau ? Elle espérait que leurs hôtes leur auraient préparé des repas copieux. Bien sûr, toute la nourriture du monde ne suffirait pas à compenser la perte de leurs parents. Elle fit tourner son alliance autour de son doigt. Plût à Dieu que ce chaos en Europe soit rapidement résolu. Plût à Dieu que Chamberlain empêche la guerre. Cela ne devait surtout pas se reproduire.

Le jeune visage enthousiaste de Will s'imposa à elle. *Protégez-le*, supplia-t-elle intérieurement. Aussitôt, elle chassa de son esprit l'idée selon laquelle elle s'était proposée pour accueillir ces enfants juifs dans une sorte de pacte absurde pour s'assurer la sécurité de son fils. Elle était ici pour représenter l'Association des amis des réfugiés et des étrangers. Elle avait une tâche à accomplir. Margery Weston comptait sur elle.

Il était 17 heures quand elle arriva devant le café. Margery s'avança vers elle à grandes enjambées pour l'embrasser sur les joues du bout des lèvres et elle lui présenta deux collègues : un homme à l'air sérieux appelé Patrick Smith, qui portait un imperméable en dépit du temps qu'il faisait, et une jeune femme aux cheveux bruns et bouclés – Sarah quelque chose – qui sourit timidement à Pamela.

Margery brandit une liasse de papiers.

— Le train arrive à 17 h 15.

Elle jeta un coup d'œil à la feuille du dessus.

— Voie 10, il me semble. Nous irons chercher les enfants là-bas et nous les escorterons jusqu'au gymnase, où ils seront accueillis par leurs parents adoptifs.

Pamela et Sarah hochèrent la tête, mais Patrick Smith fronça les sourcils, comme si cette information était déjà trop à assimiler.

Margery l'ignora. Elle regarda sa montre et avança dans ses lourds richelieus.

— Bien ! Allons-y...

Pamela avait beau avoir imaginé la scène un nombre incalculable de fois, elle eut tout de même un choc en voyant les enfants. Certains d'entre eux étaient effectivement très jeunes. Elle vit une petite fille aux immenses yeux noirs regarder par-dessus l'ours en peluche qu'elle serrait étroitement contre sa poitrine. À côté d'elle se tenait un garçon plus âgé emmitouflé dans un épais manteau et une grande écharpe. Elle imaginait leur mère angoissée mettre le jouet entre les mains de sa fille, puis se tourner vers son fils pour

lui nouer son écharpe avant de leur dire courageusement au revoir à tous les deux, se forçant à afficher un sourire crispé sur son visage blême. Des enfants plus âgés se tenaient derrière, tenant des valises cabossées et jetant nerveusement des coups d'œil autour d'eux. Tous avaient une étiquette brune autour du cou et un masque à gaz à la main. Pamela prit une profonde inspiration. En Grande-Bretagne, l'occupation n'était qu'une vague possibilité ; en Europe du Nord, c'était une épouvantable réalité.

À eux quatre, ils accompagnèrent une cinquantaine d'enfants anormalement silencieux jusqu'au gymnase, puis ils les conduisirent derrière l'épaisse corde tendue en son milieu. De l'autre côté de la corde se tenaient les parents adoptifs. L'espace d'un instant, Pamela regretta de ne pas être parmi eux, tendant le cou pour regarder les enfants, se demandant quelle petite main serrerait la sienne tandis qu'elle les accompagnerait à la maison ; mais au lieu de cela, elle se contenta de se tenir docilement derrière Margery, qui appelait d'une voix tonitruante les noms sur sa liste.

Chaque fois qu'elle disait un nom, parfois à deux reprises, quand les enfants ne comprenaient pas sa prononciation, un enfant s'avancait pour être accueilli à la corde par sa famille adoptive, et ils s'éloignaient ensemble. Pamela s'approcha de la corde pour faciliter le processus. Parfois, deux enfants étaient appelés ensemble. Cependant, la petite fille à l'ours en peluche fut emmenée d'autorité par une dame impressionnante vêtue d'un tailleur en tweed, tandis que son frère partait avec une jeune mère qui avait un bébé dans les bras. Pamela enfonça ses ongles dans ses mains pour se retenir de crier qu'elle allait prendre les deux enfants. Elle aurait fait n'importe quoi pour que le frère et la sœur ne soient pas séparés ; mais elle savait que Hugh serait horrifié s'il rentrait du travail pour trouver des réfugiés chez lui alors qu'elle ne lui avait pas demandé sa permission. Cette conversation devrait attendre.

Elle était épuisée quand elle regagna Hampstead. Elle s'était plus ou moins attendue à ce que Hugh soit là, mais il n'était pas encore revenu de Westminster, et c'était la demi-journée de repos de Kitty, alors un dîner froid attendait dans la cuisine.

Pamela erra tristement d'une pièce à l'autre. Le trajet à pied depuis le métro avait été agréable, l'air du soir était encore chaud, mais dans la maison, l'atmosphère était étouffante. L'odeur y semblait stérile, en quelque sorte. Elle s'imagina en train de remonter l'allée, tenant deux enfants par la main, de montrer au garçon l'ancienne chambre de Will (elle n'avait pas

réfléchi à ce qui se passerait pendant les vacances), d’emmener la petite fille dans la chambre d’amis et de poser son ours en peluche sur la tête de lit en bois. D’asseoir l’enfant sur le lit, de lui broser les cheveux...

C’était ridicule. Elle devait trouver de quoi s’occuper. Elle alla s’asseoir à son secrétaire, prit quelques feuilles de papier et son stylo-plume. Quand Hugh arriva à la maison, elle avait écrit à Will une lettre de six pages. Quant à savoir si le récit détaillé de son excursion pour aller accueillir les réfugiés intéresserait Will, c’était une autre histoire ; mais au moins, écrire lui avait fait du bien.

Après avoir mangé une salade de poulet peu satisfaisante sur un plateau, dans le salon, tout en faisant à Hugh un résumé de son après-midi, Pamela alla dans la cuisine pour faire du café. Tout en préparant des tasses et des soucoupes, en attendant que l’eau bouille, elle se décida à aborder le sujet de l’accueil d’un enfant. Elle ne pouvait plus se contenter de regarder les autres faire leur part. Peut-être pourrait-elle rappeler à Hugh les responsabilités des quakers. Ils avaient tant de place chez eux, et tant à offrir ! Il ne trouverait tout de même pas une excuse pour ne pas le faire ?

Elle posa la tasse de Hugh sur la petite table à côté de lui.

— J’ai trouvé cela très dur, cette après-midi, dit-elle, de voir ces pauvres enfants juifs partir avec des familles et de savoir que je ne reviendrais pas ici avec l’un d’entre eux.

Hugh avala une gorgée de café, s’aperçut qu’il était trop chaud et reposa sa tasse.

Pamela prit sa propre tasse et but une petite gorgée de café avec prudence, du bout des lèvres. Elle veilla à garder une voix douce. Si elle parvenait à lui laisser entendre que c’était une requête tout à fait raisonnable, Hugh serait peut-être plus disposé à accepter.

— Mon chéri... Puis-je accueillir l’un des enfants ? Il y a beaucoup de place ici ; nous pourrions offrir un excellent foyer à un petit garçon ou à une petite fille.

Hugh fronça les sourcils.

— Pammie, tu as assez à faire à t’occuper de moi – et de Will quand il est là. Et puis, je sais qu’il t’arrive encore d’avoir mal à la jambe. Tu ne peux pas décemment courir après un enfant.

Le moral de Pamela s’effondra. Hugh avait raison. Elle avait encore mal à la jambe de temps en temps. Pourtant, ce n’était rien ; elle était prête à le supporter pour apporter sa contribution. Elle repensa au poids du corps

d'Agata quand elle se blottissait contre elle sur son lit d'hôpital, à son parfum doux et laiteux, à ses yeux brillants, à son rire quand elles jouaient avec la poupée.

— Je t'en prie, Hugh. Je dois absolument faire plus pour venir en aide à ces enfants. Les gens à travers toute l'Angleterre font d'immenses sacrifices. On m'a appris à aider, pas à rester assise à ne rien faire à longueur de journée. Kitty s'occupe de la maison, et tu passes de longues journées au bureau, mon chéri.

— Fais plus de bénévolat alors.

Pamela but une autre gorgée de café.

— Je passe des heures à Bloomsbury House avec l'Association des amis, mais j'ai besoin d'en faire plus. J'ai besoin d'être active. Nous sommes des *quakers*, Hugh. Nous *aidons* notre prochain.

Hugh tripota un fil tiré sur le fauteuil.

— Que crois-tu que je fasse au ministère des Affaires étrangères, Pammie ? Je me démène à empêcher qu'une guerre n'éclate dans ce pays.

— Je sais, mon chéri, et tu fais un travail admirable, mais c'est *toi*. J'ai besoin de faire quelque chose, moi aussi.

Hugh se leva, lui prit sa tasse et lui déposa un baiser sur le sommet du crâne.

— Pas un enfant, Pamela. Ce serait trop pour toi, en plus de tout le reste. Ce serait trop pour *nous*.

Son geste avait été tendre, mais son ton était ferme. Sans équivoque. Il emporta la tasse et la soucoupe dans la cuisine.

Pamela soupira, mais intérieurement elle avait encore un peu d'espoir. Peut-être pouvait-elle amener Hugh à accepter quelque chose. Elle se laissa aller en arrière dans son fauteuil et croisa les jambes pour essayer de paraître détendue.

— Il y a un Britannique qui s'occupe de faire venir des enfants de Tchécoslovaquie, dit-elle quand Hugh revint dans la pièce et se rassit.

— Ah oui, j'ai entendu parler de lui. Winton. Un type bien. Il est du coin.

— C'est exact. Je crois qu'il est agent de change...

Cela impressionnerait Hugh.

— ... mais il a pris des congés pour aller à Prague et porter secours à ces enfants.

— C'est très louable.

— Il est de retour en Angleterre, maintenant, mais il cherche des bénévoles

pour aller chercher d'autres enfants à Prague et les ramener ici.

Hugh se redressa brusquement dans son fauteuil.

— Tu ne suggères pas que j'y aille ?

— Non, pas toi. Moi.

— Absolument pas. La Tchécoslovaquie est un pays occupé. C'est bien trop dangereux.

Avoir un air fervent n'aurait fait qu'inciter Hugh à s'obstiner davantage.

— Mon chéri, je ne peux pas me contenter de trier des vêtements pour les réfugiés.

— C'est hors de question.

Pamela s'éclaircit la gorge.

— Margery Weston est allée en Allemagne plusieurs fois. Son mari la laisse volontiers partir.

Hugh émit un grognement railleur.

— Si j'étais le mari de Margery, je serais ravi de la voir partir pour deux ou trois semaines, moi aussi !

Pamela eut un sourire pincé.

— As-tu réussi à te débrouiller quand j'étais à l'hôpital ?

— Oui, je suppose. Il y avait Kitty.

— Exactement. Et je partirai quand Will ne sera pas là, alors je ne le négligerai pas.

Elle lissa sa jupe.

— Il faudra d'abord me passer sur le corps.

Elle se pencha en avant.

— Hugh, je serais sous la protection de Nicholas Winton tout le temps. Tu as dit toi-même que c'était un type bien. Et j'irais en tant que quaker. Tu sais bien que les Allemands ont confiance en nous.

Hugh examina ses ongles.

— C'est vrai.

Ils avaient été surnommés les « amis des Huns » pendant la Grande Guerre, et les Allemands les avaient laissés entrer pour nourrir les enfants.

— Exactement. Ils savent que nous venons en paix. Et puis, je connais encore quelques mots de tchèque. Cela pourrait être utile pour parler aux enfants.

Elle était passée chez Mme Brevda assez régulièrement depuis qu'elle s'était rétablie, après son accident, sous prétexte de faire confectionner ou retoucher des vêtements, mais en réalité pour réviser son tchèque. Cela

n'avait pas l'air de déranger Mme Brevda de laisser Pamela s'asseoir à côté d'elle pendant qu'elle cousait et de lui parler dans sa langue natale. Pamela n'aurait pas vraiment su dire pourquoi elle avait éprouvé le besoin de travailler son tchèque. Elle voulait faire fonctionner son cerveau et elle s'était dit que cela pourrait lui être utile un jour ou l'autre. Peut-être était-ce là l'occasion pour laquelle elle s'était inconsciemment préparée.

— Hmm... Je pourrais demander à Halifax d'envoyer quelqu'un pour t'accompagner, j'imagine.

Pamela osait à peine parler.

— Et ce ne sera pas long. Trois jours, tout au plus. Je te manquerai à peine. Hugh se leva.

— J'espère que tu ne le regretteras pas, Pamela.

Pamela se leva aussi et lui posa les mains sur les épaules.

— Je te le promets.

— Mais pas d'enfant adoptif !

Hugh quitta la pièce à grands pas.

Deux semaines plus tard, Pamela était dans le train pour Prague, à l'étroit dans une voiture à côté de la corpulente Margery Weston, qui semblait consommer un sandwich toutes les demi-heures. Eileen Jackson était assise de l'autre côté de Margery, et Beth Seddon se trouvait en face d'elle, aux côtés de deux autres dames qui les avaient rejointes à la gare de Saint-Pancras. Toutes deux s'étaient endormies avant même que Pamela n'ait l'occasion de leur demander leur nom. Dans l'angle était assis un homme mince presque entièrement caché derrière son exemplaire du *Times*, seuls son chapeau mou et le bas de ses jambes maigrichonnes étant visibles. Pamela se demandait si c'était l'homme de Halifax. Si tel était le cas, il n'allait manifestement pas parler ; et il n'avait pas l'air d'être assez musclé pour faire un très bon garde du corps.

Il y eut un crissement de papier sulfurisé, et l'odeur forte d'œufs durs flotta dans l'air comme Margery offrait à Pamela un énième sandwich.

Pamela secoua la tête et essaya de se forcer à sourire. Comment cette femme pouvait-elle manger autant ? Elle-même n'avait même pas touché au sandwich au jambon que Kitty lui avait mis dans la main le matin même.

— Vous prendrez bien soin de monsieur Denison, n'est-ce pas, Kitty ? lui avait-elle demandé en glissant son déjeuner dans son sac et en le refermant.

Kitty avait hoché la tête avec assurance.

— Ne vous inquiétez pas, madame. Il ne remarquera même pas que vous

êtes partie.

Pamela avait senti sa gorge se serrer. Elle espérait bien manquer à Hugh ! Mais au moins, Will serait au lycée, et Hugh semblait passer de plus en plus d'heures au ministère, ces derniers temps, à mesure que la menace de guerre s'intensifiait. Elle lui avait dit au revoir en l'embrassant avec une désinvolture feinte.

— Je serai de retour en un rien de temps. Et c'est tellement agréable d'avoir enfin la sensation de faire quelque chose d'utile !

Hugh avait fait la moue.

— Toutes ces heures que tu passes à faire du bénévolat ne suffisent-elles pas ?

Le nombre de réfugiés venus d'Europe avait considérablement augmenté. Plus tôt dans l'année, l'Association avait quitté Drayton House pour s'installer à Bloomsbury House. La quantité de travail s'était beaucoup accrue. Cependant, Pamela avait encore le sentiment qu'elle pouvait en faire plus pour venir en aide aux enfants. La dernière fois, elle n'était allée que jusqu'à la gare de Liverpool Street. Cette fois, elle irait jusqu'en Tchécoslovaquie. Elle appuya la tête contre l'appui-tête rembourré. Le petit visage d'Agata s'imposa de nouveau à elle, puis celui de Tomas. Elle n'avait aucune raison de penser qu'ils étaient juifs, mais ils vivaient tout de même dans un pays occupé. Elle se demanda si Jan s'en sortait. Ses pensées se tournèrent alors vers les réfugiés qu'elle avait accueillis plus tôt dans l'année. D'après ce qu'elle savait, ils s'acclimataient bien, apprenaient la langue, allaient à l'école. Les enfants étaient capables de s'adapter, mais leurs parents devaient leur manquer horriblement. Et réciproquement. Quel malheur ! Elle n'aurait pas pu supporter de ne pas voir Will toutes les quelques semaines ; mais au moins, il était en sécurité. Ces pauvres enfants tchèques avaient déjà fait face à des dangers inimaginables.

Josef fut surpris de voir le couvert mis pour cinq personnes à la table du dîner.

— Avons-nous un visiteur pour le *Shabbat* ? demanda-t-il à Eva.

— Non, répondit-elle tout en commençant à allumer les bougies. J'ai pensé que Miriam pourrait se joindre à nous ce soir. Veiller un peu, pour le plaisir, maintenant qu'elle a cinq ans. Il est temps qu'elle en apprenne un peu plus sur nos coutumes.

Elle agita les mains au-dessus des bougies pour rassembler la lumière sur son visage.

Josef hocha la tête.

— Je pourrais réciter la bénédiction pour les filles pour elle.

Eva eut un sourire, que Josef trouva un peu pincé.

— J'espérais que tu le ferais.

Josef alla chercher le vin pour la coupe de *kiddouch* pendant qu'Eva posait la '*hallah*' sur la table et appelait ses parents.

Ils descendirent avec Miriam. La mère d'Eva avait enroulé un foulard autour de la tête de l'enfant. Josef sourit en voyant le visage rond de sa fille enveloppé dans le tissu sombre. Ses yeux brillants étaient écarquillés sous l'effet de la curiosité. Un jour, elle serait aussi belle que sa mère, il en était sûr. C'était triste qu'ils n'aient pas eu d'autres enfants, mais Miriam était une véritable bénédiction pour eux. Ils pouvaient vraiment s'estimer heureux. Tous les soirs, il remerciait Adonaï de l'avoir encore auprès d'eux. Heureusement qu'ils n'avaient pas dû l'envoyer à l'étranger, comme les enfants de certains de leurs amis. Son travail au sein de l'Institut se passait toujours bien ; les nazis étaient manifestement contents de lui, même si l'on parlait depuis peu d'un nouveau projet qui l'inquiétait un peu. Les antisérums en étaient bientôt au dernier stade de développement, mais peut-être pourrait-il faire durer un peu les choses. Faire attendre le nouveau projet, quel qu'il soit.

Avec la famille au complet assemblée autour de la table, Josef entonna le *Shalom Alekhem* ¹⁸, et les autres se joignirent à lui. Eva avait dû apprendre les paroles à Miriam : la voix claire de l'enfant s'éleva au-dessus des autres, forte et assurée. Josef lui sourit et se leva pour lui placer les mains sur la tête.

— Bravo, Miriam. Tu as merveilleusement bien chanté. Maintenant, je vais réciter la bénédiction pour les filles pour toi. *Que tu sois comme Sarah, Rébecca, Rachel et Léa...*

Tandis qu'il prononçait les mots qu'il connaissait si bien, quelque chose le poussa à jeter un coup d'œil à Eva. Ses lèvres tremblaient. Elle se tamponna les yeux avec sa serviette. Josef finit de réciter la bénédiction, puis il s'approcha de sa femme et passa un bras autour d'elle.

— Tout va bien, *Liebling* ?

Eva s'éclaircit la gorge.

— Bien sûr. C'était très émouvant de t'entendre bénir Miriam.

Elle porta de nouveau sa serviette à son visage.

— Tu as failli me faire pleurer !

Josef lui déposa un baiser sur le sommet du crâne, sentant sa chaleur à travers le foulard.

— C'est une adorable petite fille.

Eva hocha la tête, mais elle ne dit rien.

Josef prit la coupe de *kiddouch*.

Dans la nuit, il lui sembla entendre Eva étouffer un sanglot, mais quand il se pencha vers elle pour lui parler, il n'entendit que la respiration lente et régulière de quelqu'un qui dormait profondément. Peut-être s'était-il fait des idées. Cependant, elle avait bel et bien les yeux cernés, le lendemain matin, et les mains tremblantes alors qu'elle cassait son petit pain en morceaux et en mettait un dans sa bouche pour le mâcher sans enthousiasme, comme si c'était du carton.

— Eva, est-ce que tu couves quelque chose ? Tu as peut-être attrapé un rhume, avec ta petite robe légère, hier ?

Eva eut un faible sourire.

— Tout va bien, mon chéri. Je t'assure.

Elle se tourna vers Miriam.

— Finis ton petit-déjeuner, ma chérie. Il faut que tu gardes tes forces.

Josef se faisait-il des idées ou Eva et sa mère avaient-elles échangé un regard à cette remarque ? Décidément, il devenait trop sensible. Ce devait

être à cause de tous ces bruits de couloir, au travail. Cela l'avait perturbé. Il but une petite gorgée d'eau – ils n'avaient plus de café depuis bien longtemps – et se leva.

— Je vais me préparer pour aller à la synagogue.

Il monta chercher son châle de prière ; mais quand il redescendit, Eva était toujours attablée.

— Tu ne vas pas te changer, *Liebling* ?

Eva secoua la tête.

— Tu avais raison, Josef. Je ne me sens vraiment pas bien. Allez-y sans moi. Je vais garder Miriam avec moi. Mutti a du mal à s'occuper d'elle toute seule.

Josef acquiesça d'un hochement de tête.

— J'en étais sûr. Je m'en aperçois toujours quand tu couves quelque chose. Il lui déposa un baiser sur la joue.

— Prends soin de toi, ma chérie. Je vais aller chercher tes parents.

Eva hocha la tête.

— Embrasse aussi notre fille.

— Bien sûr.

Josef s'approcha de Miriam et la serra dans ses bras.

— Veille sur ta mère, mon petit.

Avant de quitter la pièce, il jeta un dernier coup d'œil à Eva. Elle était aussi blanche que la blouse qu'il mettait pour travailler.

Dès que Josef et ses parents furent partis, Eva se précipita à l'étage. Elle attrapa une valise tout en haut de son armoire et la remplit des vêtements que Mutti et elle avaient si soigneusement confectionnés au fil des semaines. Mutti avait dit au revoir à Miriam avant de partir pour la synagogue, mais elle avait feint de rester désinvolte pour ne pas éveiller les soupçons d'Abba ou de Josef. Eva sentit son cœur se serrer en voyant l'ouvrage de sa mère. Ses parents seraient désespérés d'être privés de leur petite-fille adorée, et elle ne pouvait même pas imaginer la réaction de Josef. Cependant, elle continua à se répéter qu'elle faisait ce qu'il fallait. Elle ajouta une pile de pull-overs et de sous-vêtements dans le sac, puis elle le ferma.

Une fois qu'elles furent seules, Eva annonça à Miriam qu'elle allait partir pour quelque temps. Elle essaya de lui présenter son voyage à venir comme une aventure et insinua qu'elle ne tarderait pas à rentrer à la maison. Elle pria pour que cela fût vrai.

— Je peux emmener Lilli ? lui demanda Miriam, qui l’avait suivie dans la chambre.

— Bien sûr, ma chérie. Lilli veillera sur toi.

Eva s’agenouilla devant sa fille et la prit dans ses bras.

— Quand tu te sentiras triste ou seule, serre-la fort dans tes bras – et je te serrerai fort dans mes bras, moi aussi, dans mon cœur.

Sa gorge se serra. Elle avait soudain la bouche trop sèche pour parler.

L’expression de Miriam était grave.

— D’accord, maman.

— Allez, viens, *Liebling* .

Eva prit sa fille par la main et descendit l’escalier avec elle. Elle ouvrit la porte d’entrée, vérifia que la rue était déserte – tous leurs voisins devaient être à la synagogue – et elle entraîna Miriam dans la rue d’un pas pressé.

Il faisait déjà chaud, le trottoir était collant sous leurs pieds. La poignée de la valise s’enfonçait dans la main d’Eva, et sa paume fut bientôt moite de sueur. Miriam commença à se plaindre de leur allure rapide, et Eva ralentit un tout petit peu.

— C’est encore loin, maman ?

— Il n’y en a plus pour longtemps, et ensuite, tu pourras te reposer tout ton soûl dans le train.

— Maman...

Miriam s’arrêta net, et Eva résista à l’envie de la tirer par la main pour la faire avancer.

— Qu’y a-t-il, *Liebling* ?

— Est-ce que le train va nous faire traverser une rivière ?

— Eh bien, oui, il va traverser l’Elbe à un moment donné.

— Et est-ce que le train va tomber dans l’eau ? demanda Miriam, croisant les bras sur sa poitrine.

Eva rit.

— Qu’est-ce qui a bien pu te mettre une idée pareille en tête ? Le train va traverser la rivière sur un pont. Tu n’auras rien à craindre.

Miriam glissa sa petite main dans la sienne.

Elles croisèrent quelques Allemands en chemin : ils roulaient des cigarettes aux coins des rues, se tenaient en groupes menaçants dans leurs uniformes gris caractéristiques et leurs bottes noires et brillantes, regardaient les passants et parlaient tout bas entre eux. Il y avait des drapeaux allemands partout. Toutefois, personne ne les arrêta pour leur demander où elles

allaient. L'idée de rater l'office avait été bonne ; les Allemands supposaient que tous les Juifs étaient à la synagogue. Eva s'en voulait de sa duplicité, mais au moins, sa décision les protégeait.

Elle n'osait pas courir de crainte d'éveiller les soupçons, mais, ignorant ses protestations, elle pressait Miriam dans les rues pavées, dont les maisons s'inclinaient vers elle de façon menaçante. Quand elles arrivèrent à la gare de Wilson, une foule importante y était assemblée. Il y avait des enfants de tous âges, munis de valises et d'étiquettes brunes. Ils portaient des vêtements d'hiver, des écharpes et des bonnets. Ils étaient bien trop couverts pour une journée d'été. Eva se fraya un chemin à travers la foule et entraîna Miriam en direction d'une dame vêtue d'un tailleur rouge, assise à un bureau de fortune, d'un côté du hall.

— Nom ?

Au grand étonnement d'Eva, la dame prononça ce mot en tchèque. De plus, son accent n'était pas mauvais, bien qu'elle fût manifestement anglaise.

— Miriam Kolischer.

La paupière droite d'Eva palpitait. Elle la frotta rapidement.

La dame se pencha sur le bureau.

— Bonjour, Miriam. Quelle jolie poupée ! Comment s'appelle-t-elle ?

— Lilli, répondit Miriam, souriant à la dame, confiante.

Quelle prévenance de la part de ces Anglais de prévoir quelqu'un qui parlait le tchèque ! Peu d'étrangers prenaient la peine d'apprendre leur langue. Eva connaissait quelques mots d'italien grâce à ses études musicales et elle parlait couramment l'allemand, bien sûr, ainsi que le tchèque et l'hébreu, mais son anglais était très rudimentaire.

La dame consulta une longue liste et repéra le nom de Miriam presque tout en bas.

— Miriam, ma chérie, dit-elle, se penchant de nouveau au-dessus du bureau, tu vas loger chez la famille Williams, au pays de Galles. Ils t'ont choisie tout spécialement. Je suis sûre que tu seras très heureuse avec eux.

Elle regarda Eva et hocha la tête d'un air bienveillant. Le rythme *staccato* des battements du cœur d'Eva se calma un peu.

Elle ne savait pas exactement où se trouvait le pays de Galles, mais elle croyait se souvenir, d'après une carte des îles Britanniques qu'elle avait vue un jour, que c'était très loin de Londres. Pauvre Miriam ! Un autre long trajet en train.

La dame anglaise écrivit quelque chose sur une étiquette brune et la donna à Eva pour qu'elle la mît autour du cou de Miriam. *Comme un colis*, pensa Eva.

— Quai numéro 1, dit la dame.

Elle leur sourit de nouveau, puis elle invita la famille suivante à s'approcher du bureau.

Eva et Miriam rejoignirent le groupe grandissant de parents et d'enfants qui se tenaient près des portillons automatiques du quai numéro 1. La plupart des enfants étaient accompagnés de leur mère et de leur père ; et nombreux d'entre eux d'un frère ou d'une sœur, ou deux. Il n'y avait pas beaucoup de mères seules avec un unique enfant. Eva se demanda une fois de plus si elle aurait dû le dire à Josef ; mais il l'en aurait sûrement empêchée. Si Mutti aussi s'était opposée à elle, elle y aurait peut-être réfléchi à deux fois, mais sa mère l'avait soutenue. Son estomac se noua. Neuf années s'étaient écoulées depuis l'agression dans le cimetière, mais elle se demandait si Mutti éprouvait encore l'impuissance d'une mère qui n'avait pas été en mesure de protéger son enfant. Était-ce pour cette raison qu'elle l'encourageait à envoyer Miriam en lieu sûr ? Pauvre Mutti ! Elle aussi avait souffert.

Eva jeta encore un coup d'œil aux enfants. Certains pleuraient, enlaçant leur mère. D'autres regardaient autour d'eux d'un air angoissé. Le petit visage rond de Miriam affichait une expression perplexe, et elle se cramponnait à la main d'Eva.

Eva se frotta de nouveau la paupière droite. Elle palpitait comme s'il y était attaché un fil tiré par une main invisible. Elle sentit sa gorge se serrer. La Grande-Bretagne était un lieu sûr. Son gouvernement tenait Hitler à distance. Elle s'était tellement réjouie quand la lettre lui annonçant qu'une famille britannique se proposait pour accueillir Miriam était arrivée, par chance à un moment où Josef était au travail. C'était la meilleure chose à faire. La lettre l'avait confirmé. Et puis, ce n'était que pour quelques mois, le temps que toute cette histoire se termine.

La foule devant les portillons automatiques était maintenant beaucoup plus dense, et Eva tint Miriam tout contre elle dans une attitude protectrice, pour qu'elle ne soit pas écrasée. Son petit corps était fort et chaud contre le sien. À côté d'elle, une dame vêtue d'une robe verte était penchée pour boutonner le manteau de sa fille. La pauvre enfant ! On étouffait dans la gare, la vapeur chaude rendant l'atmosphère encore plus oppressante, mais

la mère était bien décidée à maintenir sa fille au chaud. Peut-être pensait-elle la maintenir également en sécurité. Le petit garçon à côté d'elle était assis sur sa valise, qui se gonflait légèrement sous son poids, et il parlait à un homme de grande taille qui avait de longues papillotes et une immense barbe noire. L'homme se baissa pour caresser les cheveux de son fils. Eva en eut le souffle coupé. Tant de Juifs manquaient la synagogue ! Que diraient les rabbins ?

L'expression impassible et le regard dur, quelques-uns des soldats allemands présents dans la gare observaient les familles. Eva eut de nouveau la sensation que son sang palpitait à ses oreilles. D'autres, cependant, avaient l'air d'être mal à l'aise, gênés par tant de détresse, et ils se détournèrent. Eva déglutit péniblement. Elle considérait les Allemands comme des ennemis depuis si longtemps qu'elle avait du mal à se rappeler qu'ils étaient aussi des êtres humains.

On finit par ouvrir les portillons automatiques, et la foule avança en masse vers le train à l'arrêt. Eva avait regardé autour d'elle pour voir si elle reconnaissait quelqu'un, mais elle n'avait vu aucun visage familier.

Soudain, Miriam montra quelqu'un du doigt.

— Il y a Sammie là-bas ! s'écria-t-elle.

Eva regarda dans la direction qu'elle indiquait et vit un petit garçon vêtu d'un pull-over immense qui se cramponnait à la main de sa mère et regardait autour de lui d'un air inquiet. Il semblait avoir à peu près l'âge de Miriam.

Eva ne l'avait encore jamais vu.

— Il est dans ton école ?

— Oui. Il est en 1a.

C'était dommage que ce soit un garçon et qu'il ne soit pas dans la classe de Miriam ; mais au moins, c'était quelqu'un. Eva entraîna Miriam dans la direction de Sammie et de sa mère.

— Excusez-moi...

La dame leva les yeux vers elle.

— Ma fille dit qu'elle connaît votre fils, ils sont à l'école ensemble.

La dame hocha la tête. Elle avait des cheveux bruns et bouclés et un visage ouvert.

— Ils pourraient peut-être s'asseoir côte à côte dans le train...

— Bien sûr. Ça te plairait, Sammie, n'est-ce pas ?

Le petit garçon haussa les épaules, mais une lueur de soulagement passa

dans ses yeux. Sa mère ouvrit la portière et fit signe aux deux enfants de monter.

La mère de Sammie et Eva montèrent aussi dans la voiture. Miriam s'assit sur une banquette en bois poli à côté de la fenêtre, ses pieds touchant à peine le sol, et Sammie s'assit en face d'elle. Des enfants étaient perchés sur les filets à bagages, au-dessus de leurs têtes. Eva posa la valise de Miriam sur le siège à côté de sa fille, l'ouvrit et en sortit Lilli. Miriam agrippa sa poupée et la serra contre sa poitrine. Eva fouilla dans sa poche et en sortit du pain et une pomme. Elle avait dû marchander âprement pour obtenir le fruit, mais elle tenait absolument à ce que Miriam ait quelque chose de bon à manger pendant le trajet. Elle referma vivement la valise et la hissa dans le compartiment à bagages. Puis elle s'assit à côté de sa fille et passa un bras autour d'elle.

— Voyons, Miriam, as-tu tout ce dont tu as besoin ?

L'enfant hocha la tête, les yeux pleins d'incertitude.

— Fais durer ton pain. Tu n'auras peut-être rien d'autre à manger avant un moment.

Eva s'efforça de garder une voix calme.

— Et n'oublie pas ce que je t'ai dit. Quand nous te manquons, serre Lilli dans tes bras, et ce sera comme si tu nous serrais nous aussi dans tes bras.

Les larmes lui montèrent aux yeux. Elles menaçaient de couler sur ses joues.

— Il n'y en aura pas pour longtemps, ma chérie. Tu seras de retour très vite.

Elle se passa une main sur les yeux.

— Et imagine comme tu auras grandi !

Miriam ne dit rien, mais elle enfouit son visage dans le creux de l'épaule de sa mère.

Un sifflement strident retentit.

— Nous devons y aller !

La mère de Sammie posa une main sur le bras d'Eva.

Eva hocha la tête et se leva. Elle n'arrivait plus à parler, de toute façon. Elle descendit du train à la suite de l'autre femme, referma la portière et regarda à travers la vitre. Miriam serrait Lilli contre elle, et Sammie examinait ses sandwiches.

Soudain, Miriam se mit à pleurer. De gros sanglots la secouèrent.

— Je ne veux pas partir ! hurla-t-elle. Ne m'oblige pas à partir, maman, s'il

te plaît ! Je veux rester avec toi...

Le cœur d'Eva fit un bond dans sa poitrine. Sans réfléchir, elle ouvrit la portière d'un mouvement brusque, bondit dans la voiture, empoigna sa fille et, sans prendre la peine de récupérer sa valise, sauta sur le quai avec Miriam dans les bras. Elle la ramènerait à la maison. Josef n'avait pas besoin de savoir quoi que ce soit. Et peut-être avait-il raison depuis le début. Peut-être que Miriam serait en sécurité. Peut-être qu'ils pouvaient tous continuer à faire comme d'habitude.

Elle serra Miriam contre elle, se réjouissant de la solidité de la petite fille et presque défaillante tant elle était soulagée. Cependant, alors qu'elle faisait demi-tour pour remonter le quai, elle aperçut un groupe de soldats allemands qui fumaient et riaient. Soudain, son sang se mit à marteler à un rythme *affrettando* à ses oreilles et son estomac se souleva avant même qu'elle n'ait pu prendre conscience de ce qu'elle avait entendu. Elle n'avait pas été aussi terrifiée depuis la nuit dans le cimetière. Elle était bouleversée à l'idée de quitter Miriam, rongée par l'inquiétude et la culpabilité anticipée quand elle imaginait Josef en train de tout découvrir, mais cet effroi total était une sensation nouvelle.

Elle se força à regarder de nouveau. Dans le groupe de soldats se trouvait un jeune homme aux cheveux blancs. Pouvait-il s'agir d'Otto, son tortionnaire du cimetière ? De la bile monta dans sa gorge et son cœur se mit à marteler sa poitrine. Alors que ses jambes se dérobaient sous elle et que la mère de Sammie tendait vers elle ses bras forts pour la retenir, elle prit une autre décision. Elle remit brusquement Miriam dans le train et la fit asseoir de force sur la banquette, ignorant ses cris perçants. Quand le chef de train approcha pour claquer la portière, elle descendit d'un bond sans même avoir eu le temps de dire au revoir à sa fille.

Tandis que le train se mettait en route, un mélange de soulagement et de terreur l'envahit. Cependant, les hurlements de désarroi de Miriam la hanteraient toute sa vie.

Ce ne fut que lorsqu'elle passa à côté des soldats pour sortir de la gare qu'elle se risqua à mieux regarder l'Allemand aux cheveux blancs. Ce n'était pas Otto du tout. Elle s'était trompée.

¹⁸. Salutation hébraïque signifiant « Paix sur vous ».

Le chef de train donna un coup de sifflet. Pamela passa la tête par la fenêtre pour vérifier que tous les enfants étaient montés à bord. Plus loin sur le quai, une mère manifestement bouleversée forçait une enfant à monter dans une voiture. C'était vraiment horrible. Tandis que le train démarrait, Pamela remonta précipitamment le couloir pour aller voir comment allait la petite fille. Ce faisant, elle croisa le regard de la mère. Elle n'aurait pas eu le temps de lui crier que tout allait bien se passer, même si elle avait pu trouver les mots, mais dans cette fraction de seconde de contact elle concentra tous ses efforts pour assurer silencieusement à cette dame qu'elle protégerait son enfant. Elle vit la dame se tourner vers sa compagne, et toutes deux s'étreignirent. Pamela ne pouvait pas imaginer à quel point ce devait être dur pour elles de leur confier leurs enfants. Elle fit tourner son alliance autour de son doigt et, pensant à Will, elle remercia intérieurement le ciel parce qu'il était sain et sauf.

Elle trouva la petite fille assise à côté de la fenêtre, ses petites jambes pendant dans le vide, le visage enfoui dans sa poupée. En face d'elle se trouvait un garçon du même âge à peu près, qui mâchonnait un gros morceau de pain noir, imperturbable. L'espace d'un instant, Pamela pensa à Margery Weston, qui aurait sans nul doute acheté de nouvelles provisions et qui devait être en train de les attaquer de bon cœur. Que c'était étrange que certaines personnes continuent à manger même dans des conditions extrêmes ! Elle n'aurait quant à elle rien pu avaler.

Elle s'assit avec précaution à côté de la petite fille. Ses longs cheveux, probablement brossés avec soin par sa mère, étaient frisottés à l'endroit où ils avaient frotté contre le siège. Pamela mourait d'envie de les lisser, mais elle ne voulait pas l'effrayer. L'enfant avait des yeux marron apeurés dans un petit visage blanc, et elle devait avoir cinq ou six ans.

— *Seef por ardku* ? demanda Pamela.

« Est-ce que ça va ? » Mme Brevda avait été une très bonne professeure.

Elle parlait couramment le tchèque maintenant.

La petite fille hocha tristement la tête.

— *Yak-say-manyouyesh ?*

« Comment t'appelles-tu ? »

— Miriam, murmura la fillette.

Pamela caressa doucement les cheveux de la poupée.

— *Jakka hezka panenka !*

« Quelle jolie poupée ! » Quelle chance qu'elle se soit si bien exercée avec Agata ! Elle serra la main de la poupée, comme elle l'avait fait avec la poupée d'Agata à l'hôpital. L'enfant esquissa un sourire. Pamela lui fit signe de lui tendre sa poupée et, bientôt, elles se mirent à jouer à cache-cache avec elle. Même le petit garçon participa. Quand le train s'arrêta, une heure plus tard, les enfants avaient commencé à rire un peu.

Pamela remonta le couloir du train pour voir pourquoi ils s'étaient arrêtés. Ils étaient dans une gare. *Terezín*, indiquait un panneau. Elle aperçut Margery, qui s'adressait à un agent et gesticulait d'une main tenant encore une pomme. De petits morceaux de la chair du fruit volaient.

— Ah, Pamela ! Vous allez peut-être pouvoir nous aider.

— Je vais essayer.

Pamela s'avança et échangea quelques phrases avec l'homme.

— Apparemment, il nous manque des papiers importants. Nous ne pouvons pas entrer en Allemagne sans eux.

Margery gonfla les joues.

— Oh, non ! C'est très contrariant. On m'avait pourtant assuré que tout était en règle.

Pamela se mordit la lèvre. Ils avaient un très long trajet devant eux, et il y avait déjà un problème, alors qu'ils venaient à peine de partir.

Margery fut contrainte de renvoyer Patrick Smith à Prague pour qu'il aille rechercher les papiers nécessaires. Pamela regarda à travers la vitre et le vit remonter le quai en courant dans son imperméable noir, d'un air important, pour prendre le train dans l'autre sens. Smith était peut-être plus compétent qu'il n'en avait l'air.

Cela avait été agréable d'être de retour à Prague, même brièvement. En dépit de la douleur de son accident et de l'atrocité de la mort d'Ada, Pamela gardait de bons souvenirs de la Tchécoslovaquie : la chaleur et la gentillesse des gens, la beauté des paysages... Même la nourriture était intéressante, quoique très différente de celle de Hampstead. Par-dessus tout, c'était

merveilleux d'avoir le sentiment de faire quelque chose. Elle avait son rôle à jouer : elle devait prendre le nom des enfants, leur donner des étiquettes brunes, s'efforcer de consoler les mères bouleversées. Cela faisait bien longtemps qu'elle ne s'était pas sentie vraiment utile. *Je me sens à nouveau quaker* , se dit-elle soudain. Enfin, la culpabilité des compromis, l'hypocrisie, même, commençaient à s'estomper. Hugh faisait sa part au ministère des Affaires étrangères ; *elle* portait secours à des réfugiés. Ils faisaient enfin un travail d'équipe.

Leur train attendit à Terezín pendant quatre heures, alors que d'autres trains s'arrêtaient dans la gare et en repartaient, passant à côté d'eux. Pendant quatre heures, il fallut surveiller les enfants, chanter avec eux *Hoppe, hoppe Reiter* , qu'ils semblaient avoir envie de chanter un nombre incalculable de fois, vérifier qu'ils ne mangeaient pas toutes leurs provisions, mettre une couverture sur ceux qui s'endormaient, réconforter ceux qui étaient angoissés. Et, pendant tout ce temps, Pamela dut écouter Margery tempêter, exaspérée, et elle sentit sa propre tension monter de façon alarmante. Quand Patrick Smith fut enfin revenu avec les papiers essentiels et que le train s'ébranla de nouveau, Pamela était épuisée et agacée. Ils avaient tant de retard à rattraper !

Le mouvement du train berça la plupart des enfants qui ne dormaient pas encore, et Pamela eut enfin la sensation de pouvoir se détendre. Au cours des quelques premières heures, elle vit les montagnes et les forêts à travers les vitres, comme lorsqu'ils avaient traversé l'Allemagne pour aller faire du ski. Elle avait oublié à quel point le pays était beau. Comment une telle splendeur et une telle sérénité avaient-elles pu engendrer un peuple si belliqueux ? Adolf Hitler était un homme puissant, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute. Dieu merci, Chamberlain le tenait à distance pour le moment, mais Pamela avait vu l'inquiétude et la peur sur le visage des gens à la gare de Wilson. L'occupation était quelque chose de terrible. Elle espérait que cela n'en arriverait jamais là en Grande-Bretagne.

Quand ils s'arrêtèrent à Cologne, des officiers allemands montèrent à bord du train. Pamela entendit le martèlement de leurs bottes tandis qu'ils remontaient les couloirs. Elle regarda à travers la vitre. Des drapeaux nazis étaient accrochés à tous les réverbères ; il y avait des *svastikas* noirs dans des cercles blancs et des affiches de Hitler partout. La tension était palpable dans l'air.

Soudain, la porte de leur compartiment s'ouvrit violemment et un officier

allemand apparut, tanguant légèrement sur le pas de la porte. La bouche de Pamela devint aussitôt toute sèche, et elle retint son souffle. L'officier s'approcha de Miriam à grandes enjambées et indiqua sa poupée d'un signe.

— Qu'est-ce que nous avons là ?

Miriam lui tendit la poupée d'une main tremblante. L'homme la prit et la fit pendre par la fenêtre, agitant de ses doigts les petits membres de tissu.

— Au secours ! cria-t-il d'une voix aiguë, avant de rire de sa propre pantomime.

Miriam était glacée d'horreur.

Le petit garçon remua sur son siège. Pamela lui posa une main sur l'épaule pour le retenir, puis elle s'approcha de la fenêtre à grands pas.

— Arrêtez, dit-elle avec autant de véhémence qu'elle l'osait. Vous faites peur aux enfants.

Elle n'aurait pas su dire si l'officier comprenait ses paroles, mais il perçut son ton. Il haussa les épaules, ramena la poupée à l'intérieur et la jeta sur les genoux de Miriam. Pamela espérait qu'il les laisserait tranquilles après cela, mais il tira les valises des enfants du compartiment à bagages. Quand il les laissa tomber par terre, l'une d'elles s'ouvrit brusquement, révélant une pile bien ordonnée de vêtements.

L'Allemand sortit les vêtements de la valise et les lança par-dessus son épaule, créant un tas désordonné de jupes et de robes, dont plusieurs étaient faites dans le même tissu. La gorge de Pamela se serra. La mère de Miriam avait dû les confectionner pour elle. De toute évidence, elle s'attendait à ce qu'elles soient séparées un certain temps. L'officier empoigna d'autres affaires dans la valise et les jeta par terre. Quelque chose se cassa.

— Je peux vous assurer que tout est en ordre, dit Pamela.

L'Allemand l'ignora.

La colère lui noua la poitrine.

— Ça suffit ! hurla-t-elle.

Furieuse, elle se dirigea droit sur l'Allemand, referma la valise d'un coup sec et la traîna sur le sol pour l'écarter de lui.

— Quel genre d'homme êtes-vous pour persécuter des enfants sans défense ? Vous devriez avoir honte ! siffla-t-elle, mettant le plus de hargne possible dans sa voix.

Même s'il ne parlait pas anglais, il n'y avait aucun doute possible sur sa colère. Qu'il s'en prenne à elle s'il le souhaitait – l'homme au chapeau mou ne tarderait sûrement pas à lui venir en aide –, mais ces enfants étaient

terrifiés. Ils avaient déjà si peu de choses à eux ; comment osait-il fouiller leurs valises ?

L'Allemand se renfroigna. Pamela tint bon. Où diable était passé l'homme au chapeau mou ?

— Laissez ces enfants tranquilles. Vous n'avez pas à leur prendre leurs affaires.

Elle agita la main pour le chasser.

— Sortez immédiatement !

L'Allemand écarquilla les yeux. Il donna un coup de pied dans l'une des valises, puis il quitta le compartiment.

Pamela avait soudain les jambes en coton. Quand elle s'agenouilla devant Miriam, c'était autant pour ne pas tomber que pour rassurer l'enfant.

— Allez, ma chérie, dit-elle en tchèque.

Elle avait peine à parler tant sa bouche était sèche.

— Refaisons ta valise.

Elle commença à replier les robes de la petite fille et à les remettre soigneusement dans la valise. Une photographie dans un cadre brisé avait glissé sous le siège. Elle la ramassa et vit un couple juif souriant, la petite fille assise entre l'homme et la femme.

— Ne t'inquiète pas, lui dit-elle, nous ferons réparer cela pour toi dès que nous arriverons en Angleterre.

L'enfant déglutit et serra étroitement sa poupée contre elle.

Pamela hissa de nouveau les valises dans le compartiment à bagages au-dessus de leurs têtes.

— Ça va aller maintenant ?

Miriam et le petit garçon hochèrent la tête.

Elle se dirigea à grandes enjambées vers le compartiment voisin et trouva, toujours assis derrière son journal, son feutre mou intact, l'homme que lord Halifax avait soi-disant envoyé pour qu'il garde un œil sur elle. Les pages tremblaient légèrement entre ses mains.

Elle se posta devant lui, les mains sur les hanches, jusqu'à ce qu'il abaisse son journal. Son visage était pâle et son front moite de sueur.

— Je croyais que vous étiez là pour nous aider, dit-elle.

L'homme déglutit.

— Euh, désolé. Je me suis laissé accaparer par ma lecture.

Il essuya ses paumes sur son pantalon.

— Tout va bien ?

— Maintenant, oui. Il faudrait plus qu'un Allemand voleur pour m'effrayer... mais on m'avait donné à croire que vous étiez là pour nous protéger.

— Hum. Oui, mais vous sembliez maîtriser la situation. Je suis plutôt un diplomate, voyez-vous, j'interviens si les choses dégénèrent.

Pamela leva les yeux au ciel et quitta le compartiment.

Le paysage était devenu plus plat, et l'on voyait de nombreux moulins à vent. Bientôt, le train s'arrêta en haletant. Pamela regarda à travers la vitre et vit des jeunes filles souriantes vêtues du costume traditionnel hollandais qui tenaient des plateaux de nourriture et de boissons.

Margery apparut dans l'embrasure de la porte.

— Faisons sortir les enfants pour qu'ils se dégourdisent un peu les jambes. Apparemment, les habitants du coin ont préparé un véritable festin.

Les enfants burent le chocolat chaud qu'on leur offrit, mais certains regardèrent le pain d'un air perplexe.

— Il est mouillé ! dit un petit garçon coiffé d'une casquette d'ouvrier, mordant dans l'un des petits pains blancs et faisant la grimace.

Pamela rit.

— Il n'est pas mouillé, lui expliqua-t-elle, il est simplement mou. Tu n'avais encore jamais vu de pain blanc ?

Le petit garçon secoua la tête.

— En Angleterre, tout le pain est blanc et mou. Tu t'y habitueras vite.

Ce n'était pas la seule chose à laquelle il devrait s'habituer. Il devrait s'habituer à ne plus être bordé par sa mère, ne plus faire ses prières avec ses parents, être loin de sa maison, de son village, de ses amis. Et qui aurait pu dire combien de temps ? Elle espérait simplement que tous les parents adoptifs seraient des gens bien. L'espace d'un instant, elle s'imagina en train de pousser une petite fille sur une balançoire au parc, lui lire des histoires au coin du feu, la prendre par la main pour la conduire à l'école. Hugh avait été catégorique. Pas d'enfant adoptif. Mais au moins, elle faisait quelque chose.

Ils descendirent enfin du train à Hoek van Holland et emmenèrent les enfants à bord du bateau. Certains d'entre eux eurent l'air d'avoir peur en voyant comme il était gros.

— Je parie que la plupart de ces enfants ne sont jamais montés à bord d'une embarcation plus grosse qu'un bateau à aubes à Bratislava, dit Margery avec un petit rire.

Pamela aida un tout petit garçon à rajuster son sac à dos.

— Que de nouvelles expériences en une seule journée ! répondit-elle.

La nuit commençait à tomber. La mer était d'un noir d'encre, et les panaches de fumée grise qui s'élevaient du bateau étaient la seule couleur plus claire dans le ciel. Le quai sentait le hareng et l'eau salée.

— Viens, dit-elle en passant un bras autour d'une fillette qui suçait son pouce. Vous avez des couchettes spéciales à bord du bateau. Je vais te montrer.

Tandis qu'ils traversaient, plongée dans l'obscurité, la Manche qui tanguait en dessous d'eux, un chant leur parvint des cabines : *Kde domov můj, kde domov můj* ? « Où est ma patrie ? » C'était l'hymne national de la Tchécoslovaquie.

À 21 heures, ce soir-là, le train arriva enfin à la gare de Liverpool Street. Pamela se leva avec raideur pour aider les enfants à rassembler leurs bagages et prendre les plus petits dans ses bras pour les faire descendre sur le quai. Elle dut remonter dans le train deux fois, la première pour aller chercher un ours en peluche égaré, la seconde pour récupérer un pull-over abandonné, mais ils furent bientôt tous sur le quai, qu'ils remontèrent d'un pas lourd. Elle rattrapa Miriam, qui traînait sa valise derrière elle, indifférente à la façon dont elle cahotait et rebondissait.

— Il n'y en a plus pour longtemps, dit-elle à la petite fille. Je vais porter ta valise pendant que tu montes l'escalier.

L'enfant dormait presque debout, les yeux mi-clos, ses boucles brunes formant un enchevêtrement mou autour de son visage. Pamela marcha derrière elle, au cas où elle tomberait, tandis que Miriam montait l'escalier d'un pas trébuchant.

En dépit de son propre épuisement, Pamela éprouvait un sentiment de triomphe. Ils avaient accompagné plus de deux cents enfants en lieu sûr ; peut-être leur avaient-ils même sauvé la vie. C'était horrible que des familles aient été séparées, que de jeunes enfants soient élevés par des étrangers pendant que leurs parents se languissaient – et Dieu seul savait pour combien de temps –, mais au moins étaient-ils en sécurité. Bénis soient l'Angleterre et Chamberlain, et l'extraordinaire Nicholas Winton qui avait mis en branle ces sauvetages.

Elle suivit une file irrégulière d'enfants jusque dans le grand hall. À présent, la procédure était devenue une habitude. Les parents venus accueillir les enfants tendaient le cou, les petits Tchèques se montraient

timides et craintifs. Un par un, ils furent placés. En fin de compte, il ne resta plus que six enfants : cinq jeunes garçons et Miriam. Pamela revoyait sa mère la pousser dans le train à la gare de Wilson. La pauvre enfant ! Elle s'approcha d'elle.

— Ne t'inquiète pas, lui dit-elle en tchèque, je suis sûre que quelqu'un va venir te chercher très bientôt.

Un agent de police traversait le hall à grandes enjambées dans leur direction.

— Il en reste ?

Pamela hocha la tête.

— Je ne sais pas ce qui s'est passé.

— Il y a forcément des anicroches avec une foule de cette taille, dit le policier. Écoutez, attendons encore une demi-heure. Si personne n'est venu les chercher à ce moment-là, j'aviserai.

— D'accord. Merci.

Pamela se tourna vers les autres.

— Je vais attendre, dit-elle. Ce n'est pas la peine que nous restions tous ici.

— Eh bien, si vous en êtes sûre, dit Margery.

Elle se frotta le ventre.

— Je ne vous cache pas que j'ai hâte de retrouver la cuisine britannique. Ma cuisinière a reçu l'ordre strict de préparer un poulet à la cocotte pour m'accueillir à la maison !

Pamela se força à sourire.

— Je vous tiendrai au courant.

— Volontiers, ma chère.

Margery et les autres se dirigeaient déjà à grands pas vers la sortie.

— Merci de bien vouloir rester !

Pamela reporta son attention sur Miriam et les garçons.

— Bon ! Pouvez-vous m'apprendre encore *Hoppe, hoppe Reiter* ?

Au bout du compte, personne ne vint chercher les enfants. Pamela fut soulagée de voir revenir l'agent de police.

— Il y a un chauffeur de taxi qui finit tout juste sa journée. Il dit qu'il peut emmener les garçons chez lui, si vous voulez. Sa femme et lui seraient ravis de veiller sur eux.

Il dut remarquer l'expression angoissée de Pamela, car il ajouta :

— Ne vous inquiétez pas, les garçons seront en sécurité avec lui. Je le connais depuis des années, c'est un type bien.

— C’est très gentil, répondit-elle. Je vais emmener Miriam. Juste le temps que nous comprenions ce qui s’est passé.

— Très bien, madame.

Le policier inclina son casque pour la saluer, puis il fit signe aux garçons de le suivre.

— Venez avec moi, vous autres ! Quelque chose me dit qu’il y a du poisson pané et des frites en perspective...

Les garçons ne pouvaient pas l’avoir compris, mais ils prirent docilement leurs sacs à dos et leurs valises et le suivirent hors de la gare.

Pamela tendit la main à Miriam.

— Viens, ma chérie. En route pour Hampstead !

*

Dès que Josef ouvrit la porte et fit entrer les parents d’Eva, il sentit que quelque chose n’allait pas. L’air dans l’entrée était stagnant. Pourquoi n’était-il pas accueilli par une appétissante odeur de *tcholent* ¹⁹, comme c’était le cas d’habitude ? Son estomac avait gargouillé pendant la dernière partie de l’office, et il avait eu l’eau à la bouche à la pensée des pommes de terre et des oignons qui auraient longtemps mijoté, de la richesse des haricots et de l’orge, du goût épicé du paprika. Eva ne pouvait plus acheter de bœuf, mais elle arrivait néanmoins encore à concocter un bon plat sans la viande. Cependant, aujourd’hui, il n’y avait rien. Aucun bruit non plus. Peut-être qu’Eva dormait – elle n’avait vraiment pas l’air bien –, mais où était Miriam ?

Il monta l’escalier. Eva n’était pas au lit. Elle était assise à la table de la salle à manger, les yeux injectés de sang, le teint diaphane dans la lumière de midi. Un sentiment d’angoisse s’empara de Josef.

— Qu’y a-t-il, Eva ?

Il eut vaguement conscience que sa belle-mère, derrière lui, émettait un *tss-tss* désapprobateur tout en déplaçant le *blech* ²⁰ dans un fracas métallique pour poser la cocotte de *tcholent* sur la cuisinière.

— Eva ?

Elle leva enfin le visage vers lui. Elle tenait fermement entre ses doigts une photographie de Miriam qu’il n’avait encore jamais vue. On aurait dit qu’elle avait été prise dans un studio – le sourire de Miriam semblait un peu forcé, comme si elle avait tenu la pose un long moment. C’était très étrange qu’Eva ne la lui ait jamais montrée.

— Où est Miriam ? demanda-t-il.

Eva prit une profonde inspiration, tremblante.

— Partie.

Quelque chose tomba avec fracas sur la cuisinière.

— Partie ? Où ça ?

Josef s'assit à côté d'Eva. Il lui fit lâcher la photographie et referma les mains autour de ses doigts.

Eva le regarda enfin droit dans les yeux.

— Elle est dans un train pour l'Angleterre.

— Non !

Le mot franchit ses lèvres sans même qu'il ne le formule consciemment.

— Qu'as-tu fait ?

Eva se frotta une paupière.

— Elle était sur une liste. Une place s'est libérée. Je l'ai emmenée à la gare de Wilson ce matin.

— Pourquoi était-elle sur une liste ? Qui l'y avait mise ?

Josef lâcha la main d'Eva et frappa du poing sur la table.

— Je t'avais dit de la garder ici.

— Je sais. Je t'ai désobéi. J'en suis sincèrement désolée, mais je ne regrette pas d'avoir envoyé notre enfant en lieu sûr. C'était ce qu'il y avait de mieux à faire pour elle. J'en suis certaine.

— Qu'est-ce qui t'a pris, Eva ? De désobéir à ton mari comme ça ?

La voix du père d'Eva était calme, mais elle n'en était pas moins ferme.

Eva tourna vers lui un visage bouffi.

— Je suis désolée... mais tu sais que l'on ne peut pas faire confiance aux Allemands. Je devais protéger ma fille à tout prix.

Josef se leva.

— *Notre* fille, Eva.

La mère d'Eva restait totalement silencieuse. Était-elle déjà au courant ? Cela n'avait plus d'importance maintenant. Ce qui importait, c'était que sa femme avait expressément ignoré ses instructions, qu'elle avait fait monter sa fille bien-aimée à bord d'un train avec des étrangers et qu'elle l'avait envoyée dans un pays lointain avec l'idée folle de la protéger. Elle était en sécurité *ici*, avec sa famille. Protégée par son travail, protégée par leur amour. D'une main tremblante, il prit la photographie sur la table. Elle était si jeune, si vulnérable. Il regarda son petit sourire courageux, ses yeux

confiants et brillants, et il posa ses lèvres sur son visage, tandis que de grosses larmes coulaient silencieusement sur ses joues.

[19.](#) Plat typique de la cuisine juive ashkénaze, composé d'orge perlé, de pommes de terre, de haricots et de viande.

[20.](#) Plaque de métal couvrant les brûleurs de la cuisinière.

OceanofPDF.com

Deuxième partie

1939-1944

OceanofPDF.com

Même si elle savait que la déclaration allait être faite, ce fut tout de même un choc. Pamela passa un bras autour de Miriam, qui suçait son pouce, et elle jeta un coup d'œil à Will, qui montait le volume de la T.S.F. tandis que la voix empreinte de gravité de Chamberlain s'élevait, annonçant « l'état de guerre » entre la Grande-Bretagne et l'Allemagne.

« Vous pouvez imaginer quel coup dur c'est pour moi de voir que tout mon long combat pour gagner la paix a échoué, dit le Premier ministre. Pourtant, je ne peux pas croire que j'aurais pu faire quoi que ce soit de plus ou de différent pour avoir davantage de succès. »

Pamela imagina le visage sombre de Hugh, assis à côté de la T.S.F. dans son bureau. Il avait l'air tellement abattu ces derniers temps. Il avait des cernes sous les yeux et son visage était pâle en permanence en dépit de la chaleur des journées de cette fin d'été. Il avait fait tout son possible pour garantir la paix. Le gouvernement avait fermé les yeux quand la région des Sudètes avait été envahie ; il n'était pas allé à la rescousse de la Tchécoslovaquie quand les troupes de Hitler avaient marché sur Prague ; il avait temporisé pour ne pas se mettre les Russes à dos ; mais l'invasion de la Pologne avait été la goutte d'eau qui avait fait déborder le vase. Le matin même, comme l'annonça Chamberlain, l'ambassadeur britannique avait remis au gouvernement allemand un dernier avertissement spécifiant qu'à moins qu'il n'annonce avant 11 heures du matin qu'il était prêt à retirer immédiatement ses troupes de Pologne, les deux pays seraient en guerre l'un contre l'autre. Le silence de Hitler avait été éloquent. Chamberlain n'avait pas eu le choix.

Le premier trimestre n'avait pas encore commencé à Marlborough, et c'était pour cela que Will était assis avec elles dans le petit salon, le visage baigné de la vive lumière matinale qui inondait la pièce. Il avait passé l'été à jouer au tennis et au cricket chez des amis, et il avait l'air jeune et en bonne santé, contrairement au pauvre Hugh fatigué. Ce serait sa dernière

année complète à Marlborough. Il passerait son certificat de fin d'études l'été suivant. Hugh tenait à ce qu'il reste un trimestre de plus pour passer l'examen d'entrée à Oxford, mais Will n'était pas convaincu. Pamela observa l'expression sérieuse de son fils tandis qu'il écoutait la déclaration de Chamberlain. Will savait très bien que c'était l'échec du travail de son père pour le gouvernement, mais y avait-il aussi une lueur d'enthousiasme dans ses yeux ou Pamela l'imaginait-elle ?

Elle fut parcourue d'un frisson et se tourna vers Miriam. Dieu merci, la petite était encore avec eux : les Williams leur avaient écrit quelques jours après son arrivée pour leur dire qu'ils ne pouvaient pas l'accueillir. Mme Williams, qui avait déjà de grands enfants, avait été surprise de découvrir qu'elle était enceinte, et elle se sentait trop mal pour s'occuper d'une autre enfant. Ils avaient demandé à Winton de ne pas leur rendre l'argent qu'ils avaient envoyé ; c'était le moins qu'ils pussent faire. Et même si Hugh marmonnait fréquemment qu'ils auraient dû trouver à Miriam une famille d'accueil convenable ou l'envoyer à Hinton Hall, l'école tchèque qui avait ouvert ses portes à Whitchurch, près de la frontière avec le pays de Galles, Pamela avait jusque-là réussi à l'empêcher de prendre des mesures. À la vérité, il passait tant de temps à Whitehall qu'il partait pour le travail avant que Miriam ne se réveille et qu'elle était déjà couchée quand il rentrait à la maison. En dehors des quelques heures qu'il grappillait avec eux le week-end, il la voyait à peine ; et, bien souvent, Pamela s'arrangeait pour que Miriam aille chez ses parents le dimanche. Miriam les adorait. Elle parlait souvent à Pamela d'Oma ²¹ et Opa ²² , ses grands-parents maternels. Peut-être trouvait-elle rassurant d'être avec des personnes âgées.

Pamela s'était promis de ne pas trop s'attacher à l'enfant. Cela aurait été si facile de la traiter comme la fille qu'elle n'avait jamais eue. Quand elle s'était mariée, elle avait espéré avoir plusieurs enfants, comme sa propre mère. Son enfance avait été pauvre et chaotique, mais heureuse aussi. Elle avait eu envie de reproduire cela. Cependant, Hugh avait été inflexible. « Un seul enfant, Pammie. De cette façon, nous aurons les moyens de lui offrir une bonne éducation. Tes parents n'avaient pas un sou, et regarde où tu en es, toujours inquiète de faire un faux pas. »

Pamela n'avait rien répondu à cela, mais Hugh avait raison. Pendant des années, elle avait été terrifiée à l'idée d'avoir un accent populaire ou de dire *toilettes* au lieu de *commodités* par inadvertance. Hugh avait été un enfant unique choyé, à l'abri du besoin financièrement, instruit et bien élevé. Il

n'avait jamais à se demander quelle fourchette utiliser lors d'un dîner mondain. Il voulait la même chose pour sa progéniture. Quand Pamela lui avait donné un fils, il avait été fou de joie – inutile d'essayer d'avoir un autre enfant. Il rêvait d'avoir un garçon. Pamela avait appris à refouler la vision d'une petite fille aux anglaises dorées ou aux cheveux bruns tombant en cascade sur ses épaules. Elle serra Miriam un peu plus étroitement contre elle, respirant le parfum délicat de savon. Peut-être pouvait-elle faire comme si l'enfant était la sienne. Juste pendant quelque temps.

Quand la déclaration fut terminée, Will éteignit la T.S.F.

— Pauvre papa ! se contenta-t-il de dire.

— Oui.

Pamela se leva, dérangeant Miriam. Elle posa une main sur les cheveux bruns de la petite fille.

— Il a fait de son mieux. Ils ont tous fait de leur mieux.

Will haussa les épaules.

— Eh bien, je suppose que nous sommes en guerre.

— Je suppose.

Pamela sursauta quand le hurlement strident d'une sirène retentit soudain de l'autre côté de la fenêtre.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Elle saisit la main de Miriam et fit signe à Will de ne pas bouger.

— Cela ne peut tout de même pas déjà être les Allemands ?

Pendant quelques secondes, Will eut l'air inquiet, puis, comme il ne se passait rien d'autre, son visage se décrispa.

— Je parie qu'ils testent la sirène d'attaque aérienne. Il n'y a aucune raison de s'inquiéter, maman.

Pamela posa une main sur sa poitrine. Les battements galopants de son cœur ne se calmaient pas. Était-ce ainsi que les choses allaient se passer, dorénavant ? On allait devoir faire durer la nourriture, avoir la peur au ventre avant d'écouter les informations, afficher un faux optimisme, éprouver un terrible sentiment de perte ? La dernière guerre avait été menée en territoire étranger. Et si les Allemands les envahissaient cette fois ? La Grande-Bretagne aurait pu devenir un pays occupé. Elle sentit sa gorge se serrer. Comme ce serait ironique si elle avait secouru Miriam uniquement pour l'exposer à un nouveau danger ! Elle et Will deviendraient-ils allemands ? Elle chassa d'un battement de paupières la vision de son fils dans un uniforme nazi, contraint à se battre ; celle de Miriam ne revoyant

jamais ses parents. Hugh et ses collègues pacifistes n'avaient pas réussi à éviter la guerre, mais elle se battrait de toutes ses forces pour la sécurité de ses enfants.

La sonnerie stridente du téléphone fit tambouriner son cœur de plus belle. Les pas rapides et légers de Kitty résonnèrent dans le couloir.

— Monsieur Denison au téléphone, madame, annonça-t-elle sur le pas de la porte.

Les battements du cœur de Pamela s'espacèrent un peu.

— Oh, merci, Kitty.

Elle se tourna vers Will.

— C'est papa. Garde un œil sur Miriam, veux-tu ?

— Bien sûr, répondit Will, prenant la petite fille sur ses genoux. Écoute bien, Miriam... Je vais te raconter une histoire.

Bien que son anglais fût encore limité, Miriam semblait adorer le son de la voix de Will et aimer se pelotonner contre lui. De toute évidence, ses parents lui manquaient cruellement, elle réclamait encore *Mutti* tous les soirs, mais Pamela voyait bien que la petite fille se détendait progressivement en leur compagnie, en particulier celle de Will.

Miriam mit son pouce dans sa bouche – Pamela n'avait pas eu le cœur de lui faire perdre cette habitude – et elle se blottit contre Will. Il leva machinalement la main pour lui caresser les cheveux, et Pamela sentit encore sa gorge se serrer.

Elle était plus calme quand elle prit le combiné.

— Hugh ?

— Je présume que tu as entendu la nouvelle...

— Bien sûr. Will a allumé la T.S.F. à 11 heures pile.

— Triste journée !

La voix de Hugh était rauque.

— Effectivement. Espérons que tout cela va se terminer rapidement.

— On disait la même chose quand la dernière guerre a éclaté, rappelle-toi.

Pamela se le rappelait très bien. « Ce sera fini à Noël », disait-on en 1914. Comment aurait-on pu se douter que cela se prolongerait pendant quatre longues années ? Cette guerre pouvait durer aussi longtemps ; ou même plus.

— Quand rentres-tu, Hugh ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Il y a une réunion exceptionnelle du cabinet. Cela peut durer toute la nuit.

— Je vois. Je dois aller à la gare de Liverpool Street tout à l'heure. Un autre train d'enfants va arriver. Le plus important à ce jour. Je demanderai à Will de s'occuper de Miriam.

— D'accord !

Pamela entendit quelqu'un s'adresser à Hugh derrière lui.

— Je dois y aller, ajouta-t-il. À plus tard !

— D'accord, mon chéri. Je t'aime.

Hugh envoya un baiser dans le combiné, puis la communication fut coupée.

Pamela vérifia que Will s'occupait toujours de Miriam, puis elle appela Kitty.

— Pouvez-vous nous apporter un thé bien fort, Kitty ? Et peut-être un peu de ce pain d'épices dont Miriam raffole ?

— Très bien, madame.

Kitty s'éloigna en direction de la cuisine.

Will avait installé le plateau du jeu de société Serpents et Échelles sur le sol, et il était étendu à côté, avec Miriam assise en tailleur sur le tapis. Comme d'habitude, Lilli était posée à côté d'elle. Pamela avait réussi à trouver du tissu similaire à celui des jupes de Miriam, et Kitty avait fabriqué un petit ensemble de vêtements pour la poupée.

— Compte les cases en anglais, dit Will.

— Un, deux, trois, psalmodia Miriam avec à peine une pointe d'accent.

— Très bien.

Le visage de Miriam était tout rouge à cause de la chaleur de la pièce, et ses cheveux bruns brillaient dans la lumière. Elle avait pris un peu de poids au cours des quelques dernières semaines et elle avait déjà l'air plus robuste. *La fille que je n'ai jamais eue*, pensa de nouveau Pamela en regardant la petite fille sourire à Will, tandis qu'il jetait les dés.

Kitty arriva avec un plateau et disposa les tasses et les soucoupes sur la table. Elle servit le thé d'une main tremblante. *J'aurais pu préparer le thé moi-même*, songea Pamela. Était-elle devenue snob depuis peu ? Elle essayait toujours d'être courtoise envers Kitty, de ne pas lui aboyer des ordres sans même un merci comme le faisaient certains de ses amis avec leurs domestiques, mais elle était préoccupée par Miriam, dernièrement, ainsi que par l'afflux régulier d'enfants tchèques. De plus, il y avait toujours plus de choses à faire quand Will était à la maison. Toutefois, peut-être abusait-elle de Kitty.

— Venez, ma chère, asseyez-vous, dit-elle. Et si vous preniez le thé avec nous ? Je vais aller chercher une autre tasse.

— Oh, non, madame ! Je dois finir de préparer le repas.

— Cela peut attendre, Kitty. Venez !

— Oui, venez, dit Will, se levant d'un bond et envoyant valdinguer les dés. Il y a bien trop de pain d'épices pour nous... et Miriam ne va pas en vouloir, ajouta-t-il en faisant un clin d'œil à Kitty.

— Si, j'en veux bien, s'il vous plaît ! protesta Miriam, bondissant à son tour.

Will rit et lui tendit une assiette.

— Mange alors ! Sinon, je vais manger ta part...

Miriam mit un morceau entier de pain d'épices dans sa bouche et regarda Will, les yeux exorbités.

Cependant, alors que Pamela disparaissait pour aller chercher une tasse pour Kitty, il lui sembla entendre celle-ci renifler.

Elle se hâta de revenir de la cuisine et lui servit du thé.

— Prenez du sucre, ma chère. C'est bon après un choc.

Kitty prit le sucrier et se servit une bonne cuillerée de sucre, qu'elle mélangea à son thé d'un air pensif.

Pamela se pencha vers elle.

— Est-ce la guerre, Kitty ?

Comme c'était stupide de sa part ! Elle s'était tant inquiétée pour Will et pour Miriam qu'elle en avait oublié que le père de Kitty avait été tué à Ypres.

Une larme tomba dans le thé de la jeune femme.

Pamela lui tendit un mouchoir et attendit qu'elle se tamponne les yeux et retrouve son calme. Elle était opposée à l'idée d'avoir une bonne quand elle avait épousé Hugh. Sa propre mère les avait tous nourris et habillés sans la moindre aide extérieure, alors pourquoi n'aurait-elle pas pu en faire autant ? À la vérité, elle en avait voulu à Hugh de l'obliger à prendre de grands airs sous prétexte qu'il travaillait au sein du ministère des Affaires étrangères. Au bout du compte, c'était sa mère qui l'avait amenée à voir les choses différemment. « Tu lui donneras un bon salaire, n'est-ce pas ? Elle pourra donner cet argent à sa pauvre veuve de mère. Ce sera d'une grande utilité à la famille. » Peut-être était-ce bel et bien une façon de se rendre utile ; et cela avait permis à Pamela de consacrer son temps à Will quand il était né

et, plus tard, à l'Association des amis. Néanmoins, elle avait toujours évité d'abuser de son rang avec Kitty. Cela ne lui aurait pas semblé correct.

Elle lui passa un bras autour des épaules.

— Et si vous rentriez chez vous, Kitty ? Pour vérifier si votre mère va bien. Je peux me débrouiller ici.

Kitty avait les yeux rouges, mais elle esquissa un faible sourire.

— Merci, madame. Je veux bien, si vous êtes sûre de pouvoir vous débrouiller.

— Bien sûr !

Tandis que Kitty filait, Pamela eut un grand sourire.

— Will, je crois que Miriam en a eu assez maintenant.

Miriam avait des miettes tout autour de la bouche et un air béat.

— Vous pouvez continuer votre partie pendant que je prépare le repas ?

Will acquiesça d'un hochement de tête et se baissa pour ramasser les dés.

— Viens, Miriam... Cette après-midi, je t'apprendrai à jouer au cricket !

Pamela se surprit à avoir hâte d'accueillir le nouveau contingent d'enfants, en dépit des circonstances qui les amenaient ici. Elle n'était pas retournée à Prague depuis qu'elle avait recueilli Miriam ; cela n'aurait pas été bien de l'abandonner – elle avait déjà été abandonnée par ses propres parents, même si c'était pour une raison valable, et cela aurait pu la perturber que Pamela disparaisse pendant deux jours. D'autres bénévoles pouvaient prendre sa place dans le train, et elle faisait plus que sa part en accueillant une petite Tchèque. Parfois, elle envoyait Kitty, qui restait à la maison et s'occupait de Will et de Miriam, mais son désir d'aider ces pauvres enfants était plus fort que tout. Elle continuait donc à accueillir chaque nouveau groupe arrivant à la gare de Liverpool Street. C'était le neuvième qui devait arriver aujourd'hui, et cela avait demandé des semaines d'organisation, car c'était le plus grand à ce jour : on attendait deux cent cinquante enfants. C'était réconfortant de pouvoir en accueillir tant – même si une Angleterre en guerre était loin d'être la perspective rassurante qu'on avait fait miroiter à leurs parents. Cependant, ils n'étaient pas occupés au moins. Pas encore.

Elle sortit son habituel tailleur rouge de l'armoire. C'était devenu son uniforme. Elle enfila ensuite ses richelieus marron et fit bouffer ses cheveux. Elle ne mettrait pas de rouge à lèvres. Elle ne voulait pas paraître trop étrange aux enfants. Peut-être mettrait-elle juste un peu de poudre pour que son visage ne brille pas trop dans l'air chaud et moite de la gare.

Ce que Nicholas Winton avait accompli était impressionnant. Il avait mis

dans les journaux des publicités demandant des bénévoles pour accueillir les enfants tchèques, et les Britanniques avaient répondu à l'appel, faisant une place au sein de leur foyer et de leur cœur à ces pauvres réfugiés. Les lettres et les chèques de parents adoptifs potentiels avaient afflué. Cinquante livres équivalaient à trois mois de salaire pour bien des gens ; et les parents adoptifs n'avaient pas tous l'air d'être riches. Pour certains d'entre eux, cela avait dû représenter un immense sacrifice, mais ils l'avaient fait de bon cœur, par générosité d'esprit. Malgré leur célèbre réserve, ses compatriotes étaient de bonnes personnes. Pendant quelques instants, elle repensa à la petite famille d'Ada. Eux aussi étaient de bonnes personnes. Elle n'avait pas pu sauver Agata et Tomas, elle n'était pas restée en contact avec eux, mais elle avait été bien soignée et entourée par les Tchèques. C'était agréable d'avoir la sensation de leur rendre la pareille dans une certaine mesure.

Alors qu'elle prenait le train pour la gare de Liverpool Street, une image de Will et de Miriam en train de jouer à Serpents et Échelles sur le sol du petit salon s'imposa à elle. C'était bien pour Will d'avoir une sœur, même si ce n'était que temporaire, et elle était heureuse d'être elle-même enfin personnellement impliquée dans le travail auprès des réfugiés. Elle pouvait regarder les autres parents adoptifs en face, sachant qu'elle était l'une des leurs.

Il faisait lourd dans la gare. La chaleur persistante du début du mois de septembre s'associait à l'atmosphère enfumée habituelle générée par la vapeur et la foule. Devant Pamela, deux pigeons dodus donnaient des coups de bec sur le sol, en quête de miettes. Ils auraient fort peu à manger si le rationnement était instauré comme lors de la dernière guerre. Elle s'appuya sur l'estomac, se rappelant qu'elle avait faim. Pendant les vacances scolaires, elle avait quatre bouches à nourrir, cinq en comptant Kitty, à supposer qu'elle ne parte pas pour aller travailler dans une usine d'armement comme de nombreuses jeunes femmes l'avaient fait la dernière fois. Elle avait elle-même été tentée de le faire, à un moment donné, quand elle avait vu ce que ses amies avaient gagné ; mais ses parents lui auraient interdit de fabriquer des engins de guerre, même si elle en avait eu envie, et quand elle avait vu la peau de ces mêmes amies jaunir à cause de la TNT, elle s'était rendu compte qu'elle avait pris la bonne décision.

Sa mère avait fait des miracles en les nourrissant tous pendant la Grande Guerre. Elle se levait à 5 heures du matin pour faire son propre pain, s'était

privée de sucre pendant des mois pour pouvoir continuer à faire le crumble aux pommes dont ils raffolaient tous. Pamela se demanda quels sacrifices *elle* pourrait faire. Hugh se porterait bien. Il y aurait encore de la nourriture en abondance au ministère des Affaires étrangères, mais peut-être ferait-elle mieux de demander à sa mère quelques-unes de ses vieilles recettes de guerre. Quel dommage qu'ils n'habitent pas à la campagne, où ils auraient eu la place pour faire pousser leurs propres fruits et légumes !

L'un des pigeons battit des ailes et s'envola dans un flou gris et blanc. Peut-être sentait-il qu'il allait bientôt devoir aller plus loin pour trouver de quoi manger.

Quand Pamela arriva au gymnase, une foule de parents adoptifs y était déjà assemblée. Margery se tenait devant eux avec une grosse liasse de papiers dactylographiés, léchant la mine de son crayon et cochant des noms.

— Ah, Pamela ! Je suis contente de vous voir. Aucun signe du train pour le moment.

Pamela jeta un coup d'œil à sa montre. 16 h 58. Les trains de Prague pouvaient avoir plusieurs heures de retard après un si long trajet.

— Vous croyez que la déclaration d'aujourd'hui pourrait changer quelque chose ?

Margery cligna des yeux.

— J'espère que non, ma chère, mais l'idée m'a traversé l'esprit. Ce sera peut-être le dernier contingent avant un bon moment.

Pamela hocha la tête.

— Quelle chance que nous en ayons déjà accueilli un grand nombre !

Margery baissa les yeux sur sa liste.

— Six cent soixante-neuf.

Pamela fit le calcul dans sa tête.

— Alors, cela fera juste un peu moins de mille une fois que ceux d'aujourd'hui seront arrivés.

— Formidable ! Mille chères petites âmes sauvées.

Pamela avait soudain la gorge trop serrée pour répondre.

À 17 heures, il n'y avait toujours aucun signe du train. Pamela alla se renseigner au guichet de la gare, mais il n'y avait eu aucune nouvelle de Prague. Elle se demanda si les enfants étaient seulement montés à bord du bateau aux Pays-Bas.

— Je vais faire une annonce, dit Margery. Suggérer aux gens d'aller manger un morceau pendant que nous veillons ici.

— Bonne idée, répondit Pamela. Cela devrait faire plaisir aux propriétaires du café Bishopsgate.

Margery agita ses bras potelés pour attirer l'attention de la foule.

Il ne resta bientôt plus que deux dames. Pamela s'approcha d'elles. On aurait dit des sœurs, toutes deux avaient les cheveux blancs et fins et le visage rose et brillant. Ni l'une ni l'autre ne mesurait plus d'un mètre cinquante.

— Voulez-vous aller manger quelque chose ? leur demanda-t-elle. Je crois que le train n'arrivera pas avant un moment, et s'il arrive, nous veillerons sur les enfants ici jusqu'à ce que leurs familles d'accueil viennent les chercher.

Les deux dames échangèrent un regard.

— Nous n'avons pas faim, dit celle qui était très légèrement plus grande.

— Il faut que vous gardiez vos forces. La nuit risque d'être longue, intervint Margery d'une voix tonitruante, s'approchant à grandes enjambées et entendant la dernière partie de la conversation.

Un autre regard fut échangé.

— Je vais prendre une tasse de thé, dit Pamela. Je crois que le café est encore ouvert, et nous pourrions voir les trains arriver si nous nous asseyons derrière la vitre. Ne voulez-vous pas vous joindre à moi ?

Elle tendit le bras pour indiquer le chemin.

— Ma foi, peut-être juste une tasse de thé, murmura l'une des sœurs.

Quand elles arrivèrent à la caisse, il apparut qu'elles voulaient littéralement dire *une* tasse, à partager.

Margery haussa un sourcil tandis que l'une des dames fouillait dans son porte-monnaie pour en retirer des pièces.

— Comme c'est étrange !

Pamela regarda l'une des sœurs empiler les demi-pennies et les farthings sur le comptoir, et l'autre sœur fouiller dans ses poches. Elles finirent par trouver assez d'argent et elles suivirent Pamela et Margery jusqu'à une table, avec leur précieux thé, qu'elles entreprirent de boire à tour de rôle à petites gorgées.

Pamela se pencha vers elles.

— Que je suis sotte ! dit-elle. Je voulais prendre une tasse de café. Je ne devais pas être très concentrée.

Elle poussa sa tasse de thé sur la table vers les sœurs.

— Je ne peux pas la rapporter maintenant, mais je n'y ai pas touché. Est-ce

que l'une de vous voudrait bien m'aider ?

Elles échangèrent un autre regard, puis l'une d'elles accepta.

Pamela retourna au comptoir, s'acheta un café et demanda à ce qu'on leur apporte quelques biscuits.

— Bonne idée ! dit Margery quand une serveuse déposa devant elles une assiette de sablés. Je suppose que nous serons bientôt rationnés. Autant faire des réserves tant que c'est possible !

Elle en prit deux.

Pamela pinça les lèvres et glissa l'assiette plus près des deux sœurs.

À ½ heures, le train n'était toujours pas arrivé. Elles avaient fait durer leurs boissons le plus longtemps possible, mais le cliquetis de clefs et le bruit de la caisse semblaient indiquer que le propriétaire du café avait envie de fermer. Elles regagnèrent donc le gymnase vide d'un pas traînant et restèrent debout, à parler, dans l'air de plus en plus froid.

Les sœurs s'appelaient Win et Dolly. Elles avaient fait le trajet depuis le Devon le matin même.

— Quand nous avons vu l'annonce dans le journal, nous avons eu beaucoup de peine pour ces pauvres enfants, dit Dolly. Nous n'avons pas beaucoup d'argent, mais nous avons encaissé quelques bons d'épargne pour faire face aux frais.

Il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'elles n'aient plus d'argent pour s'acheter à manger.

— Nous avons choisi une petite fille parmi les photos que monsieur Winton nous a envoyées, ajouta Win, fouillant dans son sac pour leur montrer la photographie. Elle s'appelle Rebecca.

Les yeux de Dolly s'embuèrent de larmes.

— Nous n'avons pas grand-chose à lui offrir, mais elle sera aimée.

Win prit la main de sa sœur dans la sienne.

— Très aimée, confirma-t-elle.

Pamela leur sourit et dit, d'une voix soudain rauque :

— C'est un geste admirable. Je suis sûre que cette petite fille, quand elle sera enfin arrivée, sera très heureuse avec vous.

Elle se tourna vers Margery.

— Malheureusement, je dois vraiment y aller maintenant. J'ai confié Miriam à Will, mais ce n'est pas juste d'attendre de lui qu'il s'occupe d'elle pendant si longtemps, et Hugh ne rentrera pas à la maison avant encore plusieurs heures. Il fallait que cela tombe aujourd'hui !

— Bien sûr, répondit Margery. Allez-y, ma chère. Win et Dolly pourront m’accompagner à la maison.

Elle balaya du revers de la main les protestations des deux sœurs.

— Ne dites pas de bêtises, voyons ! J’insiste. La cuisinière nous accueillera avec un bon rôti, et nous avons plein de place.

Elle se tourna vers Pamela.

— Je vous préviendrai s’il y a du nouveau, mais je crois que les enfants n’arriveront pas avant demain matin.

Le téléphone resta silencieux toute la soirée. Vers minuit, Pamela finit par aller se coucher, et Hugh rentra, titubant de fatigue, au petit matin.

— Comment était-ce ? lui demanda-t-elle, encore dans les brumes du sommeil.

— Sinistre, répondit Hugh. Et de ton côté ?

— Le train de Prague n’est pas arrivé.

Elle était mieux réveillée maintenant. Elle se redressa contre son oreiller et regarda Hugh se démener pour retirer ses chaussettes. Pauvre homme, il était tellement fatigué qu’il arrivait à peine à se débrouiller.

— Je ne veux vraiment pas te déranger, mon chéri, mais pourrais-tu te renseigner pour savoir ce qui s’est passé ?

Hugh émit un grognement plaintif.

— C’est sûrement à cause de la déclaration. Les communications ont été complètement décousues toute la journée... mais je verrai ce que je peux faire. Deux cent cinquante enfants n’ont pas pu se volatiliser.

— Bien sûr que non, répondit Pamela, remettant son oreiller en place. Je suis sûre que tout va s’arranger.

Pourtant, alors même qu’elle se tournait et essayait de se rendormir, l’angoisse lui étreignait le cœur.

[21.](#) Grand-mère.

[22.](#) Grand-père.

Josef était penché sur la table, dos tourné à Eva, et son stylo-plume grattait le papier.

— Abba et Mutti qui t'aiment, déclama Eva, regardant l'arrière de sa tête, où sa *kippa* elle-même semblait être perchée d'un air réprobateur.

Josef s'interrompit pour traduire les mots dans sa tête, puis il écrivit à l'encre noire. Il relut la lettre en silence, puis il la fit glisser de côté sur la table pour qu'Eva la signe. Il ne s'était toujours pas retourné. Sa tête demeurait inclinée.

Cette fois encore, Eva regrettait de ne pas parler anglais et de ne pas pouvoir écrire elle-même à Miriam. À quoi servait l'italien d'opéra quand on avait besoin de dire à sa fille adorée à quel point on l'aimait ? Miriam ne savait lire et écrire que quelques mots de tchèque quand elle était partie pour l'Angleterre, et même si Mme Denison avait des notions de tchèque, qu'elle leur avait promis d'utiliser pour aider Miriam à entretenir sa langue maternelle, c'était l'anglais qu'elle apprenait à l'école. C'était donc Josef, grâce à ses connaissances de la langue, qui pouvait lui écrire. Eva devait se contenter de lui dicter les mots qu'elle mourait d'envie de coucher sur le papier. Toutefois, elle doutait que Miriam fût capable de lire la lettre toute seule, n'ayant pas été à l'école si longtemps que cela. Ce serait probablement Mme Denison qui la lui lirait.

Elle prit la lettre et alla chercher une enveloppe. Au moins, elle connaissait l'adresse par cœur et pouvait l'écrire toute seule : *32 Templewood Avenue, Hampstead, London* . Elle ajouta quelques bisous sous sa signature, puis elle plia la lettre et la glissa dans l'enveloppe. Même le papier se faisait rare. Il ne leur en restait plus que dix feuilles. Josef devait écrire tout petit, et il ne pouvait pas se permettre de faire de ratures, de peur de prendre trop de place. Elle laissa la lettre dans l'entrée pour la poster plus tard.

Josef étant toujours penché sur la table, perdu dans ses pensées, Eva se dirigea d'un pas traînant vers la cuisine, où Mutti éminçait des légumes. La

faible lumière du soleil faisait ressortir les mèches blanches de sa chevelure. Comme d'habitude, Abba déambulait dans les rues. Chaque jour, quand il rentrait, il avait l'air un peu plus âgé que la veille.

Sa mère lui montra une pomme de terre verdâtre.

— Elles sont dans un triste état. J'en enlève plus que je n'en garde.

Eva prit une carotte caoutchouteuse et trancha les fanes qui formaient une touffe à son extrémité.

— Les fanes donneront un peu plus de volume. Et je ne vais pas la peler. Josef dit toujours qu'il y a plus de nutriments dans la peau que dans la chair, de toute façon.

— Bonne idée. Je me demande ce que mange Miriam. Il paraît qu'il n'y a que du pain blanc en Angleterre.

Eva essaya d'imaginer Miriam assise à une table anglaise élégante.

— La famille a l'air d'être assez riche. Je parie qu'elle prend de la confiture à la cuillère dans un bol en argent.

Le visage fatigué de Mutti s'éclaira brièvement à cette pensée, puis il s'affaissa de nouveau et elle se remit à découper les légumes.

Eva passa un bras autour des frêles épaules de sa mère.

— Josef a écrit une autre lettre.

— Est-ce qu'il lui a dit que nous l'embrassons ?

— Bien sûr. J'espère juste qu'elle lui arrivera à destination. Maintenant que la Grande-Bretagne est entrée en guerre, cela va être bien plus difficile d'envoyer des lettres.

Mutti hocha la tête.

— Nous allons devoir prier pour qu'elle la reçoive... et pour qu'elle soit en sécurité là-bas.

Eva appuya sa tête contre celle de sa mère, s'efforçant de faire taire le sifflement des bombes et les hurlements des enfants, les sons qui la hantaient depuis quelque temps.

— J'ai fait ce qu'il y avait de mieux à faire, n'est-ce pas, Mutti ? Je croyais l'envoyer en lieu sûr, mais maintenant, j'ai l'impression de l'avoir précipitée dans la gueule du loup.

Mutti lui caressa les cheveux.

— Tu ne pouvais pas savoir que l'Allemagne affronterait la Grande-Bretagne. Au moins, c'est une île. C'est un territoire bien plus difficile à occuper. Je suis sûre qu'on y est plus en sécurité que dans la plupart des pays d'Europe, ces temps-ci.

— Je ne sais toujours pas si Josef me pardonnera un jour, dit Eva avec un soupir. Je ne suis pas sûre de me pardonner à moi-même.

Mutti s'écarta d'elle avec douceur, s'approcha de la cuisinière et fit tomber les légumes dans la casserole.

— Abba et moi prions pour notre petite-fille tous les soirs, dit-elle. Je sais qu'Adonaï la protégera.

— J'espère que tu as raison.

Eva ouvrit le placard pour en sortir des assiettes creuses, et elle vit la petite assiette rose de Miriam à côté des autres. Elle avait voulu la cacher, mais Mutti l'en avait empêchée. « Cela reviendrait à faire comme si elle n'avait jamais existé, lui avait-elle dit. Nous devons laisser toutes ses affaires en place pour quand elle reviendra. »

Ils avaient donc laissé sa chambre telle qu'elle était, ils avaient laissé la rangée d'animaux en peluche sur le rebord de la fenêtre, placé le fauteuil à bascule qu'Abba avait fabriqué dans un coin de la pièce, rangé la dînette au pied du lit ; et Mutti ou Eva passaient dans la chambre chaque jour pour vérifier que rien ne prenait la poussière.

Sans Miriam, la vie n'était que routine. Il n'y avait rien de palpitant, aucun but. Maintenu à flot par la joie et le défi d'élever une enfant, Eva ne s'était pas rendu compte à quel point son existence était monotone sous la surface : ses journées étaient définies par la cuisine, le ménage, le repassage ; et les restrictions de guerre avaient rendu ces tâches infiniment plus dures. Sans Miriam, ces tâches étaient de vraies corvées, sans jeux, sans histoires, sans rires pour les rendre amusantes.

Autrefois, la musique avait donné un sens à sa vie. Même si cela exigeait une discipline stricte, elle connaissait la joie de découvrir de nouvelles mélodies, de nouveaux motifs ; la satisfaction tranquille de maîtriser un morceau difficile, la gloire de le partager avec un public admiratif. *Je ne pensais vraiment pas que j'aurais cette vie-là*, se disait-elle. *N'y a-t-il donc plus rien pour lui donner un sens ?*

Elle avait trouvé un vieux manuel d'anglais très abîmé dans une librairie poussiéreuse de la Staré Město et elle avait essayé d'apprendre la langue toute seule ; mais le livre était si vieux et les idées qu'il énonçait si éloignées de son univers que ses progrès étaient lents. À quoi bon apprendre à dire « Pardonnez-moi, mais votre postillon a été touché par la foudre » quand on voulait demander à sa fille si elle s'était fait des amies à l'école,

comment les Denison la traitaient ou si son pauvre Abba et sa pauvre Mutti lui manquaient ? C'était terriblement frustrant.

Devoir communiquer par l'intermédiaire de Josef lui faisait l'effet d'un châtiment. Il n'avait de cesse de lui répéter qu'elle n'aurait pas dû agir de son propre chef, qu'elle aurait dû le consulter avant d'envoyer Miriam à l'étranger – même si elle lui rappelait avec insistance qu'elle l'avait bel et bien consulté et que c'était l'entêtement et la naïveté dont il avait fait preuve qui l'avaient poussée à agir comme elle l'avait fait. Ils étaient en froid depuis des semaines, et elle doutait que cela s'améliore un jour.

Cependant, ils avaient eu des nouvelles douces-amères. Elle avait croisé *Frau* Golder dans la rue, l'autre semaine, la mère qui lui avait donné les coordonnées de M. Winton, et celle-ci lui avait dit que le dernier train d'enfants qui devait partir pour l'Angleterre n'avait jamais quitté la gare. C'était horrible pour les pauvres parents, mais Eva ne pouvait s'empêcher d'être soulagée d'avoir envoyé Miriam plus tôt. En dépit de la désapprobation persistante de Josef, elle était sûre que sa fille était plus en sécurité en Angleterre, même si le pays était maintenant en guerre, qu'elle ne l'aurait été à Prague.

Une fois que la soupe fut sur le feu et que Mutti eut regagné sa chambre pour s'allonger un peu, Eva alla dans l'entrée, enfila son manteau et prit son panier. Cela lui ferait du bien de s'éloigner ne serait-ce que quelques précieuses minutes de la souffrance et de la réprobation ambiantes, d'être un peu seule, de souffler un peu.

— Je vais à la poste ! cria-t-elle à Josef.

Cependant, il la retint.

— Attends, *Liebling* . J'irai poster la lettre plus tard. Je voudrais te parler d'abord.

Eva retira son manteau. Il n'allait tout de même pas lui faire un autre sermon ? N'en avait-il pas dit assez ? Cependant, pour une fois, ce n'était pas de Miriam que Josef voulait lui parler, mais de son travail.

— Maintenant que les recherches sur les antisérums sont terminées, on m'a confié une nouvelle mission, lui dit-il, se massant le front.

— Ah oui ?

Eva tira une chaise pour s'asseoir à table avec lui, sans cesser de penser à Miriam. Elle espérait que cela ne prendrait pas trop longtemps. Le repas serait prêt dans une heure, et elle ne voulait pas attendre la levée de l'après-midi.

Josef se frotta l'arête du nez.

— J'étais content de travailler aux antisérums. Je savais que cela permettrait de sauver des vies, de donner de l'espoir aux gens. Même si j'étais financé par les nazis, j'avais la conscience tranquille. Et je sais que cela protégeait ma famille.

Du coin de l'œil, il lui lança un regard réprobateur.

Eva prit une profonde inspiration. Elle ne réagirait pas à la provocation.

— Alors, qu'est-ce qui a changé ?

Josef retira sa montre dans un geste quasi machinal et il la tripota nerveusement. Il ne regarda pas Eva.

— Avant même que la guerre n'éclate, les nazis fabriquaient de la Pervitin.

— De la Pervitin ?

— C'est une drogue à base de méthamphétamine, qui permet à ceux qui en consomment de rester éveillés. Cela leur donne un sentiment d'euphorie. D'invincibilité. On en a donné aux troupes quand Hitler a envahi la Pologne.

Il remit sa montre.

— C'est probablement ce qui les a rendus si puissants.

L'attention d'Eva s'éveilla.

— Alors les Allemands étaient *drogués* quand ils ont conquis la Pologne ?

Josef hocha la tête.

— Les salauds !

Il ne la réprimanda même pas.

— Cela a été un tel succès que les nazis veulent en produire en très grande quantité. Ils ont besoin de trente-cinq millions de comprimés.

— Alors, où est-ce que tu intervies dans tout ça ?

— Actuellement, créer de la Pervitin est coûteux et prend du temps. Le docteur Svoboda et moi-même avons été chargés de trouver des procédés de fabrication plus rapides et moins chers.

— Non, Josef, tu ne peux pas faire ça ! Les Allemands ne sont pas dignes de confiance. Ils sont déjà assez brutaux et inhumains comme ça...

Elle ravala la bile qui lui montait dans la gorge.

— Si tu leur donnes des drogues, ils deviendront démoniaques !

Josef la regarda, l'air épuisé.

— Je sais, *Liebling*, mais n'est-il pas écrit dans la Torah que nous devons venir en aide à nos ennemis ?

— Nous sommes censés leur donner du pain et de l'eau, oui. Cela

amassera les charbons ardents sur sa tête. Nous ne devons pas les aider à nous dominer. Il n'y a rien dans la Torah qui dise cela.

Josef baissa la tête.

— Je sais. Je me raccroche à des chimères. J'essaie de trouver un moyen de concilier tout cela avec ma conscience... mais je vais devoir dire non et en assumer les conséquences.

Eva frissonna. Ces conséquences risquaient d'être terribles. Peut-être avait-elle bien fait d'envoyer Miriam à l'étranger, après tout.

— Ne peux-tu rien faire d'autre ?

Josef retira de nouveau sa montre, enroula le bracelet autour de ses doigts.

— On parle d'un travail sur l'acide cyanhydrique. Les nazis veulent mettre au point un pesticide sans cruauté pour tuer la vermine. Pour améliorer la production agricole.

Il avait l'air un peu évasif.

— Eh bien, c'est quelque chose de positif, n'est-ce pas ? demanda Eva.

— Oui. Bien sûr, c'est extrêmement toxique, mais nous devrions réussir à trouver un moyen de le manipuler avec précaution.

— Alors, n'as-tu pas ta réponse ?

Cette fois encore, Josef fuit son regard.

— Oui... Je vais voir si je peux les convaincre de me mettre sur ce projet.

Eva lui prit la montre des mains avec douceur.

— Je sais ce que c'est qu'être tiraillé, dit-elle. Crois-moi, j'ai été aux prises avec moi-même pendant des semaines à essayer de décider s'il fallait ou non envoyer Miriam à l'étranger.

Josef se raidit.

— C'est pour cette raison que tu aurais dû en discuter avec moi.

— Mais tu étais tellement catégorique ! Tellement persuadé que ton travail nous protégeait tous.

Elle posa sa main sur la sienne.

— Maintenant, il semblerait que nous soyons tous vulnérables. J'ai fait ce que j'estimais qu'il y avait de mieux à faire, Josef.

Pour une fois, il ne se détourna pas, ne se leva pas, n'argumenta pas. Il se contenta de dire, très tristement :

— Je sais.

D'une certaine façon, c'était plus douloureux que tout le reste.

— Miriam ! Tu as reçu une lettre !

Pamela ouvrit la porte de la chambre de Miriam, qui dégageait cette odeur indéfinissable de petite fille, si différente des notes terreuses qui imprégnaient la chambre de Will, et elle jeta un coup d'œil à l'intérieur. Le couvre-lit était soigneusement lissé, la petite brosse et le petit peigne roses qu'elle lui avait achetés posés sur la coiffeuse, sa robe de nuit en lin méticuleusement pliée sur le fauteuil en osier à côté du lit ; mais Miriam n'était pas là. Pamela s'arrêta pour regarder la petite pile de livres au chevet du lit. *Pierre Lapin* , *Histoire de Babar* , *La Forêt enchantée* . Elle les lisait à Miriam chaque soir, même si la petite fille avait récemment commencé à lire les deux ou trois premiers paragraphes elle-même, pointant son petit index à l'ongle rongé sur les mots, les prononçant avec soin, en anglais, presque sans une trace d'accent.

Les grommellements de Hugh pour l'envoyer à Hinton Hall n'avaient toujours pas abouti. Officiellement, ils étaient en guerre depuis près d'un an. On venait de commencer à rationner le thé, au grand déplaisir de Kitty, mais en dehors de cela, peu de choses avaient changé à Hampstead. Dieu merci, les Allemands les avaient laissés tranquilles jusque-là. Il n'y avait aucune raison d'envoyer Miriam ailleurs.

D'autres avaient eu moins de chance. On ne savait toujours pas ce qui était arrivé au dernier train de Prague. Win et Dolly étaient reparties les larmes aux yeux pour le Devon, sans l'enfant qu'elles avaient tant eu envie d'aimer, et l'Association des amis des réfugiés avait été dissoute à contrecœur, l'accès à l'Europe étant maintenant fermé. Hugh avait essayé de retrouver la trace des enfants, mais sans succès. « Personne ne sait ce qui leur est arrivé. Ce n'était vraiment pas de chance qu'ils soient censés partir le jour où la guerre entre nous et l'Allemagne a été déclarée. » Pamela avait été horrifiée. Même si plus de six cents enfants avaient été secourus, c'était la perte de ces deux cent cinquante enfants-là qui la hanterait toujours. Dieu

merci, Miriam était arrivée saine et sauve. Pamela essayait de se concentrer sur Miriam et de faire taire les terribles conjectures sur les autres.

— Ah, te voilà !

Elle ouvrit tout grand la porte de la cuisine et trouva Miriam assise sur un petit tabouret, avec sa poupée Lilli, un peu abîmée, à ses côtés, comme d'habitude. Elle aidait Kitty à faire du pain d'épices au gingembre. Elle avait les joues rouges, et quelques grosses gouttes de pâte à pain d'épices étaient accrochées aux mèches folles de cheveux qui s'étaient échappées de ses longues tresses.

— N'est-ce pas notre ration de sucre, Kitty ?

— Si, madame. Je l'ai économisée. Non pas qu'il y ait beaucoup de thé à boire ces temps-ci, mais ni vous ni moi ne prenons de sucre dans notre thé, et comme monsieur Will et monsieur Denison ne sont pas là pour prendre chacun leurs trois cuillerées habituelles, j'ai réussi à en mettre un peu de côté.

Pamela rit.

— D'accord ! Et c'est sûr que Miriam adore le pain d'épices.

Elle s'avança pour retirer les gouttes collantes des cheveux de la petite.

Miriam pressait la pâte dans sa petite main potelée, elle l'étalait sur la table couverte de farine, puis elle découpait de petites formes dedans à l'aide d'un couteau émoussé. Kitty graissait une grande plaque en étalant de précieux bouts de beurre dessus.

Pamela prit une chaise.

— Tu veux ouvrir ta lettre, Miriam ?

Miriam secoua la tête et continua ses découpages de pâte.

— Allez, mademoiselle, dit Kitty. Il faut mettre cette fournée à cuire.

Elle décolla les créations de Miriam de la table, ignorant son gémississement de protestation, et elle disposa les formes sur la plaque. Il ne restait plus qu'une petite boule collante de pâte. Tandis que Kitty se retournait pour glisser la plaque dans le four, Miriam la mit dans sa bouche. Son petit visage s'empourpra davantage.

— Lave-toi les mains, Miriam, dit Pamela, la soulevant du tabouret et l'emmenant vers l'évier.

Elle tint Miriam par la taille d'une main, soutenant son poids sur son genou replié, et elle ouvrit le robinet de l'autre, puis elle lui fit mettre les mains sous l'eau courante. *Bon sang !* L'enfant était lourde. Elle avait beaucoup

grandi au cours des quelques derniers mois. Pamela la reposa par terre avec un grognement de soulagement, et elle alla chercher le torchon.

Miriam se rassit et Pamela en fit autant, lui tendant le torchon pour qu'elle puisse s'essuyer les mains. Kitty nettoyait les restes de pâte sur la table et empilait saladiers et couteaux dans l'évier. Les premiers effluves de gingembre et de sucre s'élevaient du four.

Pamela donna la lettre à Miriam, et la petite fille l'ouvrit en silence. Elle sortit de l'enveloppe une unique feuille de papier fin, recouverte d'une écriture ronde impeccable, et elle la tendit à Pamela.

— C'est toi qui la lis, s'il te plaît.

Miriam faisait des progrès quand il s'agissait de lire les mots imprimés dans les livres, mais l'écriture dense de son père la déconcertait. Même Pamela avait parfois du mal à la déchiffrer.

— *Ma chère enfant*, commença-t-elle.

Ce serait un soulagement quand Miriam pourrait lire elle-même son courrier. C'était très dur de retenir ses larmes alors que l'affliction de ses parents transparaissait de façon si évidente entre les lignes.

— *J'espère que tu es bien sage et que tu ne déranges pas M. et Mme Denison.*

Pamela regarda Miriam par-dessus la feuille.

— Bien sûr que tu ne nous déranges pas, n'est-ce pas, ma chérie ?

Miriam secoua la tête. Ses tresses décrivirent un mouvement de balancier.

— *Nous sommes très occupés ici. Oma et Opa sont encore avec nous, et ils t'embrassent. Mutti nous nourrit tous bien, même s'il n'y a plus beaucoup à manger dans les commerces. Je travaille dur à l'Institut.*

Pamela savait que le père de Miriam était un scientifique. Elle se demandait dans quel genre de recherches il était impliqué ; mais c'était pour Eva qu'elle avait le cœur lourd. De toute évidence, le père de Miriam ne voulait pas inquiéter sa fille, mais Prague était occupée depuis maintenant dix-sept mois. Les réserves de nourriture devaient avoir sérieusement diminué. Cela devait être très dur pour cette dame de nourrir quatre personnes. Miriam n'avait jamais mentionné une version tchèque de Kitty ; Eva devait être obligée de tout faire toute seule. Pamela tendit une main pour remettre derrière les oreilles de Miriam les mèches de cheveux qui s'étaient échappées. Tout ce qu'elle pouvait faire, c'était s'occuper au mieux de la fille de la pauvre femme ; et prier Dieu qu'elle puisse la lui renvoyer saine et sauve le moment venu. Miriam lui manquerait

terriblement, bien sûr, mais elle avait son propre enfant ; ce n'était pas juste de garder celle d'une autre.

Le reste de la lettre était décousu. Des bribes de nouvelles au sujet des voisins, de visites à la synagogue, d'un livre qu'il lisait, de la chatte du quartier. Pamela imagina le pauvre homme en train de chercher des cancons acceptables à raconter à sa fille, alors qu'il avait en fait probablement envie d'écrire : *La vie est horrible, tu nous manques atrocement*. Elle lut à haute voix la bénédiction pour les filles avec laquelle il terminait chaque lettre. Elle la connaissait par cœur maintenant.

Quand ils avaient accueilli Miriam, Hugh et elle avaient discuté de ce qu'ils devaient faire quant à la judéité de l'enfant. Margery lui avait dit que certains rabbins étaient allés trouver Nicholas Winton, un jour, pour se plaindre parce que les enfants réfugiés étaient envoyés dans des familles chrétiennes. La réponse de Winton avait été lapidaire : « Si vous préférez un Juif mort à Prague qu'un Juif vivant élevé dans un foyer chrétien, c'est votre problème, ce n'est pas le mien. » Il n'avait plus jamais entendu parler d'eux.

Pamela avait veillé à ne pas lui servir de viande de porc, quoiqu'il n'y en eût plus beaucoup dans les commerces, de toute façon, et Hugh et elle l'avaient emmenée à une assemblée quaker, un dimanche, peu après son arrivée, mais elle avait gigoté tout au long de l'office et, la semaine suivante, ils l'avaient laissée avec Kitty. L'idée lui était venue à l'esprit de demander aux Segal, qui habitaient au bout de la rue, s'ils voulaient bien l'emmener à leur synagogue, mais elle ne voulait pas les déranger. Il n'y avait eu dans les lettres des Kolischer aucune requête concernant la foi de l'enfant. Quelques mois dans toute une vie ne lui feraient pas de mal, et elle pourrait reprendre son éducation juive dès qu'elle serait de retour à Prague. Il faudrait bien que cela suffise.

Ce soir-là, Pamela n'arriva pas à trouver le sommeil. Quand Hugh rentra, à 2 heures du matin, elle était encore éveillée. Churchill avait succédé à Chamberlain au mois de mai, et il exigeait des réunions à toute heure du jour et de la nuit.

— Cet homme ne se repose jamais, grommela Hugh, alors nous ne pouvons pas non plus !

À peine quelques minutes plus tard, il ronflait.

Pamela dut s'endormir vers 3 heures, mais elle fut réveillée par un ronflement particulièrement fracassant. Elle se redressa brusquement, prête

à donner un petit coup de coude à Hugh, mais elle se rendit alors compte qu'il y avait aussi de la lumière. Des flamboiements soudain illuminaient la pièce, puis s'évanouissaient instantanément.

Le hurlement plaintif de la sirène retentit, et l'estomac de Pamela se souleva.

— C'est un raid aérien ! cria-t-elle.

Hugh peinait à s'arracher à un sommeil profond.

— Nous sommes bombardés !

Le cœur de Pamela martelait sa poitrine.

Hugh se redressa vivement, mais elle était déjà debout, fouillant dans l'armoire pour en sortir la boîte du nécessaire d'urgence qu'elle avait rassemblé à l'automne précédent : des biscuits, une torche électrique, une gourde d'eau, un jeu de cartes. Elle attrapa sa robe de chambre à la patère de la porte et jeta la sienne à Hugh.

— Je vais réveiller Miriam. Kitty est chez sa mère.

Dieu merci, Will était au lycée.

Hugh hocha la tête. Ses cheveux étaient hirsutes dans la faible lumière, son visage fermé à cause de l'épuisement.

Pamela se dirigea vers la chambre de Miriam sur la pointe des pieds. Elle éprouva une pointe de culpabilité en voyant les cheveux bruns de la petite fille étalés sur l'oreiller, en entendant le rythme régulier de sa respiration. Elle suçait son pouce, comme d'habitude. Pamela lui caressa le visage.

— Miriam, ma chérie...

La petite ne réagit pas.

La sirène était plus insistante, maintenant, son hurlement strident fendant les ténèbres. C'est alors qu'il y eut la détonation d'une énorme explosion. Pamela prit Miriam dans ses bras, courut sur le palier et descendit les deux volées de marches le plus vite possible.

Hugh était déjà au sous-sol, traînant sur le sol les deux vieux fauteuils qu'ils y avaient relégués des années plus tôt.

— Voilà, donne-la-moi, dit-il.

Pamela lui confia l'enfant. Hugh la prit dans ses bras et s'affala dans l'un des fauteuils avec Miriam sur les genoux. Elle se pelotonna, encore à moitié endormie, suçant furieusement son pouce. Pamela retourna précipitamment chercher la boîte du nécessaire d'urgence, ignorant les protestations de Hugh qui trouvait qu'il serait plus prudent qu'elle reste là. Elle ramassa la boîte sur le sol de la chambre et redescendit, s'arrêtant un bref instant à la

porte de la cuisine avant de décider de ne pas prendre la peine de faire du thé. Elle n'avait que trop attendu pour se mettre à l'abri.

Quand elle arriva au sous-sol, Hugh regardait fixement le plafond, la tête inclinée en arrière, et Miriam dormait profondément. Pamela sortit une couverture de sa boîte et en fit un petit nid par terre, puis elle souleva Miriam des genoux de Hugh et la déposa avec douceur sur ce lit de fortune. Miriam gigota un peu et se rendormit. Pamela expira lentement.

Au sous-sol, les bruits étaient étouffés, les bombardements assourdis par les épais murs de l'époque édouardienne. Non loin d'eux, la chaudière gargouilla et un tuyau d'eau gémit. L'air était lourd et stagnant ; la pièce humide, comme une grotte.

— Sais-tu combien de temps cela va durer ? chuchota Pamela.

Hugh haussa les épaules.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Nous nous en sommes tirés à bon compte jusqu'à présent. C'est probablement notre tour maintenant.

La blancheur de son visage contredisait son ton désinvolte. Pamela sentait l'adrénaline monter en elle. Une fois encore, elle remercia Dieu de ce que Will était au lycée.

Comme elle fermait les yeux, une image s'imposa à elle d'elle-même lorsqu'elle était adolescente, en train de regarder un zeppelin suspendu dans les airs et émettant un épouvantable vrombissement. Un garçon muni d'un claxon avait circulé à vélo dans les rues pour les avertir de son approche. Alors que Pamela regardait par la fenêtre, le zeppelin avait pris feu, suscitant de vives acclamations de la part de ceux qui se tenaient encore dehors. Les flammes avaient embrasé le ciel nocturne avec un grand *zoum* ! jusqu'à ce qu'il fasse aussi clair qu'en plein jour. Puis le grand ballon blanc s'était ratatiné et était tombé lentement vers la terre. Depuis ce jour-là, elle détestait les incendies.

Elle était bien décidée à refouler les autres souvenirs. Les visages enthousiastes des amis de Tommy tandis qu'ils partaient pour la guerre. Les yeux tourmentés de leurs mères quand ils n'étaient pas revenus. Tous les morts. Tout le chagrin. *Par pitié, mon Dieu, faites que cela ne recommence pas !*

Elle remua dans son fauteuil. Sans le coussin pour le rendre plus moelleux, le dossier lui entraît dans le dos. Heureusement que Miriam dormait ! C'était incroyable de voir à quel point l'enfant pouvait se couper de ce qui se passait autour d'elle. Peut-être avait-elle appris à faire cela à Prague.

Pamela se demandait quelles atrocités elle avait bien pu voir là-bas. Que diraient ses parents quand ils s'apercevraient que leur unique enfant s'abritait actuellement d'un bombardement avec ceux-là mêmes qui s'étaient proposés pour la protéger ?

Elle prit une décision.

— Hugh...

— Hmm ?

Hugh avait les yeux fermés.

— Je crois que tu as raison. Nous ne pouvons pas laisser Miriam rester ici. Les Allemands risquent de continuer pendant des semaines. Elle n'est pas en sécurité. Ce serait irresponsable de la garder auprès de nous alors qu'elle nous a été confiée pour que nous la protégions.

Hugh la regardait maintenant intensément.

— Envoyons-la à Hinton Hall, comme tu l'as suggéré. Elle y sera hors de danger et entourée d'autres Tchèques, de gens qui parlent sa langue et connaissent sa culture. Les Allemands ne s'occuperont pas de la campagne. Ce sont les villes qu'ils veulent détruire.

Will était en sécurité à Marlborough pour la même raison. Il faudrait qu'ils lui disent de ne pas rentrer à la maison pour ses prochaines vacances.

Hugh acquiesça d'un hochement de tête.

— Il faudra que tu organises son voyage.

— Je m'en occuperai demain.

Dehors, un sifflement strident fut suivi de plusieurs détonations sonores. Pamela tressaillit et s'agita de nouveau dans son fauteuil. La nuit promettait d'être longue et épouvantable.

Eva errait, désespérée, sur la place du marché. Trois ans plus tôt, elle était venue ici avec Miriam, à une époque où l'air vibrait du beuglement du groupe de musique folklorique, des cris des marchands, de l'odeur des cornichons et des oignons. Aujourd'hui, il n'était plus que l'ombre de lui-même. Les étals délabrés, dépourvus des produits sous le poids desquels ils croulaient autrefois, oscillaient au vent, leurs montants de bois abîmés et décolorés. Quelques marchands rebelles, qui soufflaient sur leurs doigts pour les réchauffer, se tenaient derrière des tonneaux à moitié vides de pommes talées ou de navets couverts de terre. Une bourrasque envoya un sac en papier vide rouler sur le sol.

Eva s'avança vers un marchand qui se tenait devant un cageot de panais qui avaient l'air caoutchouteux. Elle plongea la main dans le tas pour voir s'il y en avait de plus frais en dessous, ignorant l'air renfrogné de l'homme, et en tira deux qui avaient l'air d'être presque comestibles.

— Trente hellers, dit-il, évitant de croiser son regard.

— C'est scandaleux, répondit Eva. Tenez...

Elle laissa tomber deux pièces dans sa paume malpropre.

— Je vous en donne vingt, pas plus.

Le vendeur lui lança un regard noir, mais hocha la tête. Eva mit les panais dans son panier. Si elle arrivait à trouver des oignons, elle pourrait préparer un ragoût de légumes le soir même. Il n'y avait aucun espoir de trouver de la viande, mais il lui restait un peu de sel pour en relever le goût.

Cependant, elle n'était pas venue là dans le seul but d'acheter des légumes. Elle cherchait en réalité un cadeau pour Miriam. Sa fille aurait bientôt sept ans. Eva aurait tant aimé lui acheter une maison de poupée, avec de petits volets roses et de minuscules lits en bois ! Miriam se serait bien amusée à examiner toutes les pièces, à habiller les petits personnages, à les faire asseoir à table pour leur donner à manger de la nourriture miniature, à harceler Mutti pour qu'elle l'aide à coudre des vêtements de poupée. Eva

pouvait presque imaginer la voix de sa fille inventant des conversations entre les différents personnages. L'année dernière, Abba avait réussi à obtenir un peu de bois et il avait sculpté un beau bâton auquel emmancher une tête de cheval. Mutti avait réalisé la tête du cheval et les rênes dans des coupons de tissu, et Josef avait trouvé une paire de roulettes à fixer au bout du bâton ; mais le cheval avait passé l'année entière appuyé derrière la porte de l'ancienne chambre de Miriam, à attendre une cavalière qui n'était jamais arrivée. Même s'il y avait eu une maison de poupée pour l'accompagner, quelles étaient les chances que Miriam revienne un jour pour s'amuser avec ses jouets ? Ou qu'elle soit encore assez jeune pour avoir plaisir à jouer avec si elle revenait bel et bien ?

Eva se dirigea d'un pas lourd vers un étal au milieu de la place, devant lequel il y avait une longue file d'attente. Peut-être y avait-il eu une nouvelle livraison. Cependant, alors qu'elle s'en approchait, elle s'aperçut que ce n'était pas de la nourriture présentée sur la grande table, mais un assortiment d'objets ménagers : de la vaisselle ébréchée, quelques colliers clinquants et deux petits tableaux aux angles moisiss.

Elle ne voyait pas vraiment ce que les gens pourraient faire de ce genre de choses, mais elle décida de faire la queue quand même. Peut-être achèterait-elle l'un des colliers pour Miriam. Cela lui donnerait peut-être plus l'impression d'être une grande fille ; et Eva trouverait peut-être le moyen d'envoyer quelque chose d'aussi petit en Angleterre.

Quand elle prit sa place dans la file, la personne devant elle, une dame d'âge mûr aux cheveux poivre et sel et aux yeux marron foncé, se tourna vers elle et sourit.

— Qu'est-ce qui vous fait envie ?

Eva lui rendit son sourire.

— C'est bientôt l'anniversaire de ma fille... Je pensais lui offrir l'un de ces colliers.

La dame tendit le cou pour voir les articles exposés sur l'étal.

— Le vert est joli...

— Oui, très. Espérons que personne ne l'achète avant moi !

— Je suis sûre que vous trouverez quelque chose.

Eva haussa les épaules.

— C'est curieux que ce soit l'étal le plus prisé alors qu'il n'y a rien à manger.

La dame rit.

— Oui. On ne peut rien faire à manger avec de la porcelaine ou du métal... mais peut-être que lorsque l'on est entouré de jolies choses, la vie devient un peu plus supportable.

— Peut-être.

Pourtant, Eva n'avait pas besoin de choses matérielles. Seule la musique rendait la vie supportable ; et il n'y en avait plus eu beaucoup dans sa vie depuis qu'elle avait vendu le piano.

La dame avançait, traînant les pieds, tandis qu'un homme s'éloignait de l'étal avec un vieux livre très abîmé.

— Je me demande d'où viennent tous ces articles, remarqua Eva, pensant tout haut.

— Oh, vous n'êtes pas au courant ? Pour la plupart, ce sont des objets qui viennent de maisons vides. De Juifs qui ont été déportés. Peu importe à quel point ils protègent leurs propriétés, les gens entrent, prennent tout ce qui leur fait envie et le revendent.

Eva se figea d'horreur.

— Comment les gens peuvent-ils être si insensibles ?

La dame haussa les épaules.

— Ces Juifs ne reviendront jamais chercher leurs affaires. Autant qu'elles soient utiles à d'autres.

Eva eut brusquement envie de vomir. Elle fit un signe de tête à la dame.

— Achetez le collier, vous, dit-elle. Il est un peu terni à mon goût.

Là-dessus, elle s'éloigna d'un pas rapide avant de pouvoir entendre la réponse de la dame.

*

Will griffonna son nom dans le cahier d'exercices abîmé posé sur la table de l'entrée, poussa la lourde porte et remonta d'un bon pas l'allée du lycée avant de tourner dans Pewsey Road. Par chance, la rue principale n'était pas loin ; il n'avait pas besoin de prendre le bus. Il avait une permission de sortie pour l'après-midi et quelques pièces de monnaie sur lui, prudemment économisées sur son argent de poche, et il était bien décidé à acheter un cadeau à Miriam pour son anniversaire. Il savait qu'il n'aurait pas lieu avant encore un certain temps, mais si les autres projets qu'il avait en tête aboutissaient, il risquait de ne pas la voir avant des mois.

Pendant ses vacances scolaires, il lui avait appris à jouer à la bataille avec

de vieilles cartes, et elle avait vite compris. Un jour, il avait mélangé les cartes après une partie et en avait disposé quelques-unes sur la table.

— Tu vois cette forme noire ici, Miriam ? Cela s'appelle un pique.

— *Peque* , avait-elle dit.

— Non, pas *peque* , *piiique* .

Il étira le I au milieu du mot.

— *Pique* , avait dit Miriam, avant d'afficher un grand sourire.

— Très bien !

Il lui avait ensuite montré un trèfle, un cœur et deux carreaux, répétant soigneusement les mots et recevant en réponse une imitation presque parfaite.

Sa mère disait que Miriam avait l'oreille musicale ; ce qui était sûr, c'était qu'elle écoutait attentivement et son anglais s'améliorait très bien.

Il s'engagea dans la rue principale et regarda l'éventail de boutiques devant lui. Peut-être offrirait-il un jeu à Miriam. Quelque chose de plus sophistiqué que la bataille. Elle aimait jouer à des jeux de société avec lui, et cela l'aiderait à élargir son vocabulaire. Il trouva la boutique de jouets au milieu de la rue et ouvrit la porte, provoquant le tintement joyeux d'une clochette et un « Bonjour ! » encore plus enjoué du commerçant qui se tenait derrière le comptoir et gribouillait sur un bloc.

— Que puis-je faire pour vous ?

— Je cherche un jeu...

Will balaya la boutique du regard, remarqua les étagères vides, les couvertures jaunies des livres, les boîtes puzzle poussiéreuses.

— Ces jouets sont neufs, je présume ?

Le vendeur eut un rire un peu forcé, sembla-t-il à Will.

— Aussi neufs que possible. Il y a une pénurie de jouets, ces derniers temps, comme de tout le reste. Et les gens sont trop occupés à essayer de remplir l'estomac de leurs enfants de nourriture pour s'inquiéter de leur acheter des jeux.

— Bien sûr.

Will s'éclaircit la gorge.

— Néanmoins, je suppose que vous avez bien quelques jeux à vendre.

— C'est exact.

Le commerçant contourna le comptoir et le conduisit jusqu'à un rayon où étaient alignées quelques boîtes.

— Nous avons le Monopoly, le Ludo, Serpents et Échelles...

Will fronça les sourcils. Le Monopoly était trop difficile, et ils avaient déjà Serpents et Échelles, mais le Ludo pourrait être amusant.

— Je vais prendre celui-ci, s'il vous plaît, dit-il, prenant la boîte avec soin, qui était vive avec ses couleurs primaires.

Convient aux enfants de 6 ans et plus, était-il écrit dessus. C'était parfait.

— Très bien, monsieur. Cela fera un shilling.

Will tendit l'une de ses pièces à l'homme, qui emballa la boîte dans du papier journal et la lui donna. Will le remercia d'un signe de tête et sortit de la boutique. Maintenant, il pouvait passer le reste de son temps à essayer de trouver des Black Jack ²³ et des sucettes à tremper dans leur poudre acidulée pour réapprovisionner sa réserve de friandises. Il adorait ces bonbons depuis qu'il était petit garçon ; mais la décision qu'il avait prise récemment ferait de lui un homme.

S'il arrivait à ses fins, il ne retournerait jamais au lycée.

*

Miriam trempa une cuillère dans le pot de miel, la fit tourner sur elle-même pour qu'aucune goutte ne tombe, et la tint au-dessus de son pain jusqu'à ce que l'épais liquide coule dessus et s'étale pour former une flaque dorée. Elle replia le pain sur lui-même et l'enfonça dans sa bouche. Le pain était aussi insipide que d'habitude, mais quand le miel toucha sa langue, le délicieux goût de sucre lui fit fermer les yeux de plaisir.

— Allez, Miriam.

Vera lui donna un violent coup de coude. Vera avait fui la Tchécoslovaquie dans une valise. Ses parents lui avaient fait passer la frontière pour la mettre à l'abri. Peut-être se servait-elle plus librement de ses membres maintenant parce qu'elle avait passé toutes ces heures à devoir rester immobile. Miriam lui tendit le pot à contrecœur, et Vera y plongea sa cuillère.

Les fûts de miel avaient fait tout le chemin depuis le palais de Buckingham.

« Vous en avez, de la chance, n'est-ce pas ? avait dit *Pan* ²⁴ Čapek, le directeur. C'était un cadeau du gouvernement argentin, mais les enfants de la famille royale ont insisté pour qu'on vous l'envoie immédiatement. » Miriam imaginait les princesses anglaises avec leurs couronnes dorées et leurs longues robes scintillantes emballer le miel et l'envoyer à Hinton Hall. Qu'elles étaient gentilles !

Miriam adorait être avec les autres enfants tchèques de l'école, et c'était

merveilleux de parler de nouveau sa propre langue. Le soir, dans le dortoir, elles se racontaient leurs histoires à voix basse. L'une des autres filles lui avait parlé du petit Rene, qui avait traversé les Pyrénées à pied avec sa mère. Une patrouille frontalière les avait aperçus et avait tué leurs compagnons, mais la mère de Rene lui avait dit de rester immobile et de faire comme s'il était un rocher. En rampant et en se cachant, ils avaient fini par réussir à se mettre à l'abri.

La plupart des enfants avaient des récits d'évasion et de sauvetage. La propre expérience de Miriam avait été assez ordinaire par comparaison avec d'autres. Cependant, au bout de quelque temps, ils arrêtaient de parler du passé. Les enseignants étaient gentils, les lits douilletts, les leçons amusantes, et en dehors des moments où ils recevaient une lettre de leurs parents, leur rappelant la chance qu'ils avaient eue de pouvoir s'enfuir, ils étaient simplement contents d'être ensemble.

Elle essaya de mettre de côté son inquiétude au sujet de Mutti et d'Abba. Ils lui manquaient toujours terriblement, mais la seule façon de le supporter était d'éviter de trop penser à eux. Pourtant, la crainte suscitée par l'absence de lettre récente commençait à ronger ses défenses bien construites. Peut-être avaient-ils envoyé une lettre à Hampstead par erreur et Mme Denison avait-elle oublié de la lui faire suivre. Elle espérait en recevoir une bientôt.

Le premier cours de la journée était celui de chant. Le préféré de Miriam. Le bruit courait qu'un homme très important allait venir les voir, et ils répétaient des chansons tchèques pour l'accueillir.

— Pauvre président Beneš, obligé de fuir son pays, comme cela ! dit *Paní Černý*, leur professeure de musique, écartant de son visage la mèche de cheveux qui s'échappait toujours de son chignon. Nous devons veiller à très bien chanter toutes les chansons pour lui remonter le moral !

Miriam n'avait pas besoin de se l'entendre dire. Mutti lui avait appris qu'elle devait toujours chanter le mieux possible, que quelqu'un l'écoute ou non. Elle se joignit aux autres enfants, en rangs au fond de la salle, prenant soin de se placer le plus loin possible de la grosse Ester Hirsch, qui avait une voix monotone comme le vrombissement d'un vieux tracteur.

Paní Černý s'assit au piano et ajusta la partition posée sur le support métallique.

— *Okolo Třeboně*, annonça-t-elle d'une voix forte en faisant un accord de sol majeur. Allez-y !

Miriam se tint bien droite, comme Mutti le lui avait enseigné, et prit une

profonde inspiration, gonflant le ventre, jusqu'à ce que sa poitrine soit emplie d'air. Mutti lui avait appris cette chanson ; elle la connaissait bien. Les premières notes franchirent ses lèvres, douces et onctueuses comme le miel qu'elle avait mangé au petit-déjeuner. Olga et Hana, à ses côtés, chantaient merveilleusement bien, et elle sentait le souffle de Hans Becker sur sa nuque tandis que sa voix retentissait derrière elle. La mélodie folklorique qu'elle connaissait si bien déferlait comme les vagues sur la mer, et Miriam avait la sensation d'être enveloppée dans une houle chaude de voix. Mis à part le grondement lointain d'Ester, au bout de la rangée, ils chantèrent bien.

— Continuez à chanter, dit *Paní Černý*.

Elle abandonna le piano et remonta les rangées d'enfants, inclinant la tête pour entendre chacun d'entre eux chanter *a cappella* . Quand elle arriva devant Ester, elle pinça les lèvres, mais ne dit rien. Miriam s'efforça de laisser sa propre voix prendre son essor quand la professeure approcha. *Paní Černý* s'arrêta devant elle, sa mèche rebelle flottant dans la brise de leurs voix, puis elle sourit et se remit à marcher.

À la fin de la leçon, elle retint Miriam.

— Aimerais-tu chanter en solo devant le président Beneš ? lui demanda-t-elle.

— Oui, s'il vous plaît !

L'enseignante rit.

— C'est bien ! Viens après les cours, tu pourras t'exercer.

Miriam jubilait quand elle quitta la salle. Un solo devant leur président ! C'était merveilleux. Cependant, tout au fond d'elle-même, elle se sentait vide. Elle aurait tant aimé pouvoir voir sa famille dans le public tandis qu'elle chanterait, croiser le regard de Mutti, apercevoir le sourire plein de fierté d'Abba, regarder Oma et Opa articuler silencieusement les paroles et lui adresser un sourire rayonnant. Ce serait son premier solo, et il n'y aurait personne de sa famille pour l'entendre. Il faudrait qu'elle fasse un dessin d'elle-même en train de chanter au concert. Si ses proches ne pouvaient pas être là pour de vrai, elle veillerait à ce qu'ils voient à quoi tout cela ressemblait.

Elle travailla tous les soirs au cours des quelques semaines qui suivirent, répétant la chanson encore et encore jusqu'à ce que chaque note soit parfaite. Elle la chanta en explorant les prés et les champs autour de l'école, en barbotant dans l'étang, emplissant l'air des sons les plus doux qu'elle pût

émettre. Elle la chanta dans le bain hebdomadaire auquel ils avaient droit, appréciant la façon dont sa voix résonnait dans la pièce pleine de buée. Elle répéta les paroles dans sa tête en s'endormant. Même si Mutti ne pouvait pas être là pour l'écouter, Miriam ferait en sorte qu'elle soit fière.

Quand Miriam s'avança pour chanter son solo, elle avait les jambes flageolantes. Elle fut étonnée d'arriver à atteindre le devant de la scène sans tomber, mais dès que *Paní Černý* commença à jouer, sa nervosité se dissipa. La musique était tellement joyeuse qu'elle avait envie que sa voix la suive pour toujours, montant et descendant, claire et lumineuse, pleine de bonheur. Quand elle entendit les applaudissements, elle se rendit compte que les gens étaient heureux aussi.

Après le concert, Miriam fut invitée à s'asseoir à côté de M. Beneš pendant qu'il prenait le thé dans la salle des professeurs. Apparemment, il avait demandé à la voir, elle, en particulier. Il avait des mèches de cheveux plus longues sur l'arrière du crâne et les cheveux fins devant, comme ceux d'un bébé. Sa moustache avait la même forme que celle de *Herr* Hitler sur une photographie qu'elle avait vue de lui, sauf qu'elle était grise et non noire. Ses sourcils étaient épais et noirs, mais ses yeux marron étaient bienveillants.

— Où as-tu appris à chanter comme cela, ma petite ?

— C'est ma maman qui m'a appris.

M. Beneš but une gorgée de thé.

— Est-ce qu'elle chante, elle aussi ?

— Non, elle faisait du piano. Avant ma naissance.

— Elle et ton père doivent te manquer énormément.

Une goutte de thé brune était restée accrochée à sa moustache. Il l'essuya du revers de la main.

— Oui, mais nous nous écrivons souvent. Même si...

Miriam s'essuya les paumes sur sa jupe.

— ... je n'ai pas reçu de lettre depuis longtemps.

Peut-être qu'Abba était trop pris par son travail, ou Mutti trop fatiguée d'essayer de trouver de quoi manger pour eux tous. La dernière fois qu'il lui avait écrit, Abba lui avait dit que Šťastný, la chatte du quartier, allait avoir des chatons. Ils devaient être nés maintenant.

M. Beneš regardait par la fenêtre. Quand il reporta son attention sur elle, son visage était triste.

— C'est une période très dure pour le peuple tchèque. Je voudrais pouvoir

faire plus pour aider.

— Pouvez-vous aller voir mes parents et leur demander pourquoi ils ne m'ont pas écrit pour me parler des chatons ?

M. Beneš soupira.

— J'aimerais pouvoir, mais j'ai bien peur que les Allemands ne me laissent pas regagner Prague. Je dois rester à Londres jusqu'à la fin de la guerre...

Il marqua un temps d'arrêt et but une autre gorgée de thé.

— ... mais si tu veux, j'essaierai de me renseigner.

Il ouvrit sa veste et en tapota la poche intérieure avant d'en sortir un crayon et un petit calepin, qu'il tendit à Miriam.

— Écris-moi le nom et l'adresse de tes parents, et je verrai ce que je peux faire.

Miriam posa le calepin en équilibre sur son genou et écrivit avec soin : *Josef et Eva Kolischer, 18a Maiselova, Praha 1, Československo* . Puis elle le lui rendit. M. Beneš remit le crayon et le calepin dans la poche intérieure de sa veste et il lui sourit.

— Je ferai de mon mieux, petit rossignol.

Deux semaines plus tard, Miriam reçut une lettre et une carte d'anniversaire de ses parents. Ils se portaient bien, et les chatons aussi.

*

Pamela posa les instructions griffonnées à la hâte contre la boîte métallique contenant la farine et lut la liste d'ingrédients. *Chou-fleur, panais, carottes...* Par chance, Kitty était allée chez le marchand de fruits et légumes le matin même et elle avait rapporté d'abondantes réserves de légumes. Dieu merci, ils n'étaient pas encore rationnés. De nombreuses femmes faisaient maintenant pousser leurs propres légumes, retournant leurs pelouses et leurs parterres de fleurs pour planter des tubercules comestibles, mais Pamela doutait que la récolte pût être prospère dans leur petit jardin de maison mitoyenne. Tant qu'il restait assez de produits dans les commerces, c'était plus simple d'acheter ce dont elle avait besoin. Elle avait bien planté quelques herbes aromatiques dans des jardinières, au grand amusement de Hugh, mais c'était sa seule tentative d'autarcie. Elle prit le bouquet de persil qu'elle venait de cueillir et enfouit le nez dedans, savourant son parfum frais et herbeux. Au moins, elle aurait quelque chose de son jardin d'herbes à mettre dans la tourte.

Elle regarda de nouveau la liste et commença à découper les têtes du chou-fleur, s'amusant du bruit satisfaisant de chaque cassure. Disposés sur le torchon, les bouquets ressemblaient à des arbres blancs miniatures. L'abattage de fantômes arboricoles. Elle s'apprêtait à jeter à la poubelle les trognons plus ligneux, mais elle se ravisa. *L'économie protège du besoin*. Elle prit un couteau et les coupa en morceaux.

Kitty avait son après-midi, et Pamela avait décidé de cuisiner pour faire une surprise à Hugh. Ils étaient allés au Savoy la semaine précédente avec l'ambassadeur des États-Unis, et le chef leur avait servi cette tourte. Elle était délicieuse : chou-fleur émincé, panais et carottes dans une sauce au goût de viande surprenant. Quand elle avait demandé au serveur quels en étaient les ingrédients, *monsieur* Latry était venu en personne vers Pamela, s'inclinant devant elle, la recette écrite à la hâte.

— Comment avez-vous fait pour que cette sauce soit si délicieuse ? lui avait-elle demandé. Y a-t-il du brandy ou du vin rouge ?

Le chef avait eu un haussement d'épaules typiquement français, et il avait indiqué du doigt l'un des ingrédients sur la liste.

— Marmite ²⁵, avait-elle lu à haute voix.

Hugh avait ri.

Elle éplucha une carotte en une seule spirale et la mit de côté pour la couper en morceaux plus tard. C'était agréable de faire quelque chose de manuel, pour une fois. Ces derniers temps, elle avait passé bien trop d'heures à réfléchir à ce qu'elle allait écrire à Will et à Miriam pour faire paraître la routine monotone de sa vie légère et passionnante dans ses lettres et elle était passée plusieurs fois chez ses parents pour vérifier que les raids aériens incessants n'avaient pas rongé davantage leurs nerfs déjà à vif. Les habitants de l'East End étaient à plaindre : ils devaient courir se réfugier dans l'abri antiaérien de Whitechapel Road nuit après nuit, et les maisons de quelques-uns des amis de ses parents avaient même été détruites. Pamela avait essayé de les convaincre de venir habiter avec Hugh et elle, au moins pendant quelque temps – ils avaient beaucoup de place et ne devaient pas partager leur sous-sol avec qui que ce soit d'autre –, mais son père refusait catégoriquement de quitter sa maison, et Pamela savait que cela n'aurait servi à rien de lutter contre son entêtement.

La nuit, allongée dans l'obscurité, l'oreille tendue, à l'affût de sifflements et de sirènes, elle composait des messages interminables destinés à sa famille, ses pensées tournant en boucle à l'infini. Les mots étaient si

fatigants. Que c'était apaisant de concentrer tous ses efforts sur l'épluchage, le découpage et le mélange de légumes. Toutefois, c'était égoïste de sa part de rester à la maison. Ses valeurs quakers lui interdisaient de s'engager dans les forces armées ou dans tout effort de guerre flagrant. Elle devait trouver un autre travail utile auprès des réfugiés.

Elle ouvrit l'un des placards, écarta une boîte de crème pâtissière en poudre, une boîte de conserve de petits pois, un paquet de sel et prit le pot noir caractéristique. Will adorait la Marmite quand il était petit. Kitty lui en tartinait sur du pain grillé dégoulinant de beurre qu'elle découpait en mouillettes. Quand il avait fini de manger, il avait une moustache brune et son haleine sentait la levure. Il détestait qu'on lui essuie la bouche avec un gant de toilette ; elle avait beau faire tout son possible pour essayer de le distraire, il la voyait venir et baissait la tête au dernier moment. Elle emballait toujours un pot de Marmite dans sa malle pour le pensionnat. Le trimestre dernier, il était reparti avec l'un des rasoirs de Hugh, en plus, désireux de s'initier au rituel du rasage. Comme c'était étrange que des hommes qui avaient passé leur enfance à éviter qu'on leur essuie le visage passent leur âge adulte à se racler la peau pour éliminer le moindre poil qui traînait !

Will avait fini par accepter de rester à Marlborough un trimestre de plus pour étudier en vue d'aller à Oxford. Il rapportait des piles de livres à la maison à toutes les vacances scolaires, mais Pamela l'avait surpris plus d'une fois à jouer avec ses modèles réduits d'avions alors qu'il aurait dû être en train de réviser.

Elle espérait ardemment que la guerre serait terminée avant qu'il ne commence ses études.

Elle prit une casserole sur le portant au-dessus de la cuisinière et la remplit à moitié d'eau avant de faire tomber les légumes dedans et d'y ajouter deux cuillères à café de Marmite. Elle préparerait la pâte pendant que le bouillon chauffait. Comme il y avait un reste de purée de pommes de terre du dîner de la veille dans le garde-manger, elle n'avait plus qu'à mélanger la farine et la sauce du rôti.

Elle commença à faire pénétrer le gras comme elle le faisait enfant. « Une bonne pâtissière doit avoir les mains froides », lui disait sa mère, essuyant ses propres mains rouges sur un torchon et faisant signe à Pamela de prendre le relais. Il y avait quelque chose d'artistique à faire une pâte, à tenir le paquet de farine au-dessus du saladier et à la laisser tomber en pluie

pour qu'elle soit légère et aérienne, à écraser les grumeaux entre le pouce et l'index, jusqu'à ce que le mélange ne soit plus collant mais homogène.

Le bouillon commença à frémir sur la cuisinière, la vapeur qui s'en élevait couvrant les vitres et embaumant l'air d'une bonne odeur poivrée. Il y avait une atmosphère chaleureuse dans la cuisine. Pamela passa le côté non tranchant d'un couteau de chaque côté de ses doigts pour retirer les derniers restes de farine collante, puis elle tendit la main pour allumer la T.S.F. La voix des sœurs Andrew se mêla au chœur des bruits de la cuisine. Elle se passa les mains sous l'eau, puis elle alla chercher le saladier de purée de pommes de terre dans le garde-manger.

Elle n'entendit pas tout de suite le téléphone sonner, à cause de tous les autres bruits, mais son intuition la poussa à ouvrir la porte de la cuisine et à tendre l'oreille une seconde, et elle courut alors dans l'entrée pour décrocher le combiné.

— Hampstead 4529, dit-elle, un peu essoufflée, essuyant ses mains sur son tablier comme si la personne qui l'appelait l'inspectait pour s'assurer de son aspect soigné.

— Madame Denison ?

— Oui ?

— Francis Heywood à l'appareil.

— Oh !...

C'était le proviseur de Will. Pourquoi lui téléphonait-il ? Elle se reprit.

— Y a-t-il un problème ?

— Je me demandais si William était avec vous...

Le ventre de Pamela se noua.

— Non. Il n'est pas à l'école ?

Elle imaginait le froncement de sourcils se former à l'autre bout du fil.

— Nous ne l'avons pas vu depuis le déjeuner. Il a manqué l'entraînement de rugby cette après-midi et il n'est pas allé en cours ensuite. Ses affaires sont toujours dans son dortoir, mais William lui-même semble avoir disparu.

— Oh, mon Dieu ! Je suis vraiment navrée...

Pamela eut soudain la nausée.

— Je vais contacter mon mari pour lui demander s'il est au courant de quoi que ce soit.

— C'est une bonne idée, je vous remercie. J'espère avoir de vos nouvelles très bientôt.

Il y eut un petit bruit sec, suivi d'un bourdonnement sourd. Elle reposa le combiné sur son socle.

Hélas, Hugh, manifestement agacé d'être interrompu en pleine réunion et plutôt abrupt, ne savait rien non plus.

— C'est probablement une plaisanterie de gamin, dit-il. Préviens-moi quand tu auras de ses nouvelles.

— Bien sûr, répondit Pamela, s'efforçant de garder une voix ferme. Je te préviendrai immédiatement.

Pamela retourna à sa pâtisserie le cœur gros.

*

Ils mangèrent leur tourte en silence. Pamela craignait que le seul bruit que Hugh faisait en mastiquant la croûte pâteuse, avec un air de martyr, fût trop fort pour qu'ils entendent la sonnerie du téléphone ou la sonnette. Sa mère avait raison : après l'appel de M. Heywood, l'anxiété l'avait enfiévrée et ses mains moites avaient gâché la préparation de la pâte, et même si elle avait continué à faire la tourte dans un état d'hébétude, elle avait la tête ailleurs. La création qui en avait découlé était fade et molle, et ne ressemblait en rien au célèbre plat de *monsieur* Latory. De toute façon, cela n'avait plus d'importance. Tout ce qui importait, c'était de retrouver Will.

Tout de suite après avoir eu le proviseur au téléphone, elle avait appelé toutes les mères des amis de Will pour voir si elles savaient quelque chose. Ils avaient rappelé le lycée deux fois, mais personne n'avait de renseignements à leur donner. En fin de compte, ils allèrent se coucher et restèrent immobiles dans l'obscurité, aucun des deux ne souhaitant avouer à l'autre son insomnie.

Hugh partit de bonne heure pour Whitehall. Quand Pamela lui jeta un coup d'œil tandis qu'il enfilait sa chemise dans la pénombre, son visage était pâle d'épuisement et ses yeux étaient vitreux.

— Je te préviendrai dès que j'aurai du nouveau, dit-elle.

Hugh se contenta de hocher la tête, mit sa veste et s'en alla.

Pamela se leva, chancelante, et s'approcha de la fenêtre d'un pas lourd. Elle était trop affolée la veille au soir pour pendre ses vêtements, et elle les avait donc entassés sur la méridienne placée dans l'alcôve. Elle les ramassa et passa sa gaine. Elle avait deux vieux corsets dans son tiroir, mais elle ne les mettait presque jamais. Les usines de vêtements avaient cessé d'en fabriquer – on avait besoin de l'acier pour la guerre – et de toute façon, les

gaines étaient bien plus confortables. Néanmoins, le bruit courait que le caoutchouc serait bientôt rationné ; elle risquait de devoir faire durer sa gaine très longtemps. Elle mit des bas, agrafa son soutien-gorge et enfila sa combinaison. Enfin, elle mit son chemisier vert et sa jupe et les boutonna rapidement. Pas besoin de maquillage aujourd'hui ; elle n'avait pas l'intention de sortir de chez elle. Même si elle avait eu une voiture, ils n'avaient pas l'essence nécessaire pour qu'elle fasse un tour en auto à la recherche de Will comme elle en avait envie. Elle se sentait tellement impuissante à rester à la maison !

Kitty était entrée avec sa clef un peu plus tôt et elle était déjà dans la cuisine, occupée à préparer le petit-déjeuner.

— Bonjour, Kitty.

— Bonjour, madame Denison.

Pamela regarda l'assiette encore pleine de tartines grillées sur la table.

— Monsieur Denison n'a-t-il pas voulu de son petit-déjeuner ?

Kitty pinça les lèvres.

— Il n'en a pas pris une bouchée. Il s'est contenté de boire une gorgée de thé et il est parti précipitamment.

— Oh là là...

Pamela avait l'impression que ses jambes allaient se dérober sous elle. Elle s'assit et raconta tout à Kitty au sujet de Will.

— Il reviendra quand il aura faim, dit Kitty en servant à Pamela une tasse de thé et en y ajoutant une bonne cuillerée de sucre de leurs réserves qui s'épuisaient. Voulez-vous que je vous apporte tout cela dans la salle à manger ?

Pamela se frotta les yeux. Elle avait encore les jambes trop faibles pour la soutenir.

— Vous savez quoi ? Je crois que je vais prendre mon petit-déjeuner ici.

Kitty fit glisser l'assiette de tartines grillées vers elle.

— D'accord !

Les heures s'étirèrent interminablement. Pamela les passa à essayer d'écrire à Miriam, à tenter de se forcer à avaler les sandwiches au pâté de hareng saur malgré sa gorge sèche, à se creuser la cervelle pour trouver d'autres parents d'amis de Will à appeler, à passer à côté du téléphone et à souhaiter de toutes ses forces qu'il sonne. Ses émotions passaient de l'angoisse à la colère. Will s'était-il enfui pour ne pas avoir à passer l'examen d'entrée à Oxford ? Ou pour aller rendre visite à une fille quelque

part ? Était-il perdu et effrayé ? Comment avait-il bien pu leur faire une chose pareille ?

À 17 heures, elle somnolait dans le salon, épuisée d'avoir passé une nuit et une journée entières à s'inquiéter ; mais elle se leva d'un bond de son fauteuil en entendant la porte de l'entrée s'ouvrir. Il était trop tôt pour que ce soit Hugh, et n'importe qui d'autre aurait frappé. *Se pouvait-il que... ?* Elle courut dans l'entrée et se trouva face à un Will arborant une expression de triomphe, déjà plus grand et plus large d'épaules que quelques semaines plus tôt, se passant les doigts dans les cheveux, les joues rouges, les yeux brillants.

— Kitty ! Il est revenu ! cria Pamela par-dessus son épaule, avant de se ruer sur son fils pour l'embrasser.

Elle le serra étroitement dans ses bras, savourant la chaleur qui émanait de son corps ferme, et respirant le parfum rassurant de son huile capillaire et de son eau de Cologne.

Kitty sortit de la cuisine d'un air affairé, une assiette de sandwiches à la main.

— Bonsoir, monsieur Will. Vous avez fait très peur à vos parents.

Will lâcha doucement Pamela et hocha la tête. Il lui fit signe de le précéder dans le salon, où Kitty posa l'assiette devant lui.

— Je suis désolé, maman, dit-il en prenant un sandwich.

Pamela essaya de prendre un air courroucé, mais son soulagement était trop grand.

— Le lycée m'a téléphoné hier après-midi. Nous étions fous d'inquiétude !

— Je sais. Je suis désolé. Je ne pouvais pas vous en parler à l'avance ; je savais que vous essaieriez de m'en dissuader.

Un frisson glacé parcourut l'échine de Pamela.

— Te dissuader de faire quoi ?

Will soupira et posa son sandwich.

— Je suis allé à Boscombe Down. J'y suis allé à pied depuis le lycée hier soir. J'ai passé la nuit dans une grange et je me suis engagé ce matin au plus tôt.

Un seul mot frappa Pamela.

— Tu t'es... *engagé* ?

Will hocha la tête.

— Je suis désolé, maman, mais je suis dans la Royal Air Force. J'ai passé la visite médicale hier.

Il déglutit.

— Je suis maintenant un pilote en formation.

Le sang bourdonnait aux oreilles de Pamela.

— Non ! Will, c'est impossible ! Tu sais très bien ce que nous pensons de la guerre. Et le lycée ? Et Oxford ?

— C'est pour les gamins, répondit Will, donnant un petit coup de pied dans le bord du tapis devant lui. Je ne pouvais pas rester au lycée alors que des garçons de mon âge se battent pour leur pays. La culpabilité et la frustration me rongeaient. Je devais faire quelque chose.

— Non, tu ne devais pas ! Nous sommes des *quakers* , Will. Si tu tenais vraiment à faire quelque chose, tu aurais pu conduire une ambulance.

Le visage de Will s'empourpra.

— Ou porter des civières comme l'oncle Tommy pour finir abattu quand même... Quelle différence ? Au moins, comme ça, je ne suis pas un lâche.

Pamela se leva d'un bond.

— Mon frère n'était *pas* un lâche ! As-tu la moindre idée du courage qu'il fallait pour être objecteur de conscience quand on te crachait dessus tous les jours, quand le jardin de tes parents était saccagé toutes les nuits ? Quand ta propre mère ouvrait la porte d'entrée pour trouver des excréments humains sur le seuil ?

Will se frotta l'arête du nez.

— Je suis désolé. Oncle Tommy était courageux. Vous avez tous été courageux.

Il se leva aussi et passa un bras autour d'elle.

— Mais je dois emprunter une voie différente.

Pamela se rassit dans son fauteuil, se couvrit le visage des mains et parla entre ses doigts. Elle était horrifiée que Will veuille combattre alors que toute sa vie on lui avait inculqué les valeurs de la paix.

— Attends un peu que ton père entende ça, dit-elle avec lassitude.

[23.](#) Bonbons à l'anis.

[24.](#) Monsieur.

[25.](#) Pâte à tartiner à base de levure de bière.

Dans la lumière vive du laboratoire, Josef, qui portait une blouse tachée et pleine de trous, installait le matériel. Il aligna une éprouvette, une seringue et une pipette sur le bois sombre et poli de la paillasse. Comme l'éprouvette roula légèrement de travers, il la redressa, admirant brièvement la précision de la disposition. Il choisit ensuite deux ballons à fond arrondi sur l'étagère derrière lui et les plaça parallèlement aux autres objets. Enfin, il graissa deux bouchons en caoutchouc. C'était important qu'ils soient bien ajustés : il ne voulait surtout pas que du gaz s'échappe. Le laboratoire résonnait de ses bruits habituels : le bourdonnement de la hotte, le gargouillement des pompes à eau, le vrombissement des agitateurs automatiques. Ils masquaient les bruits du monde extérieur, l'isolant dans cet espace familier et sûr.

Josef adorait la science. Il adorait sa précision, son exigence d'absolue concentration, la façon dont elle récompensait souvent une patience abrutissante et un dur labeur par des découvertes électrisantes. Comme maintenant. Après des mois d'efforts répétitifs et chronophages, il y était presque.

Depuis que Miriam était partie, il passait de plus en plus de temps au travail. Au laboratoire, c'était lui qui était aux commandes : c'étaient ses expériences, ses recherches. Il avait encore du mal à être en présence d'Eva, même s'ils faisaient tous les deux tout leur possible pour surmonter la douleur et la méfiance.

Chaque jour, davantage d'habitants du quartier juif disparaissaient. Parfois, quand Josef n'arrivait pas à dormir, il regardait par la fenêtre à l'aube et voyait les membres d'une autre famille sur le trottoir avec une petite pile de bagages à leurs côtés, l'air désespéré, à attendre qu'un camion vienne les chercher. Des listes de noms étaient publiées tous les jours ; et tous les jours, il les parcourait fébrilement pour voir si son nom et celui d'Eva y figuraient. Pendant un moment, il avait été soulagé de savoir Miriam en

Angleterre : au moins, cette peur quotidienne lui était-elle épargnée ; mais depuis quelque temps, les journaux ne parlaient que des raids aériens que les Allemands lançaient contre Londres. Il espérait juste que les bombardements ne s'étendraient pas à la campagne. Cela faisait quelque temps qu'ils n'avaient pas reçu de lettre. Dans la dernière, Miriam racontait en détail son solo devant le président Beneš, et, en dépit de son anxiété, Josef était fier que les autres reconnaissent le talent de sa fille.

Il inséra le tube dans un bouchon, qu'il enfonça dans le goulot de l'un des ballons. Ensuite, il déboucha prudemment la bouteille de solution d'hydroxyde d'ammonium et en versa une petite quantité dedans, avant de relier l'autre extrémité du tube à un second récipient. Il alluma le bec Bunsen et réduisit la flamme. Il ne fallait pas générer trop de chaleur ou il se retrouverait avec de la vapeur d'eau en plus de l'ammoniac.

Il était tellement absorbé par la tâche qu'il n'entendit même pas la porte s'ouvrir. Il ne s'aperçut qu'il n'était plus seul que lorsqu'il vit le Dr Svoboda à côté de lui, qui regardait les bulles se former dans le liquide tandis que le gaz s'échappait de l'eau.

Josef se tourna vers son collègue pour le saluer.

— Bonjour, docteur.

— Bonjour, Kolischer. Comment ça se passe ?

— Je commence par créer un peu d'ammoniac pour voir si je peux affiner le processus.

— Bien, répondit le Dr Svoboda en posant une liasse de papiers sur la table et en scrutant le contenu du ballon. Et croyez-vous que nous serons en mesure de produire l'acide cyanhydrique dans les quantités nécessaires ?

Josef hésita.

— Combien nous en faut-il au juste ?

Le regard de Svoboda se porta juste derrière l'oreille droite de Josef.

— Environ dix mille tonnes.

— *Dix mille tonnes* ? Pour un pesticide ?

Cette fois encore, Svoboda évita son regard.

— Les nazis veulent l'essayer dans les prisons.

— Pourquoi ?

Josef essaya, sans succès, d'attirer sur lui le regard de son collègue.

Le Dr Svoboda tendit la main et lissa la feuille de papier sur le dessus de la pile.

— Les prisons sont surpeuplées, et les cellules grouillent de vermine. Ils

ont l'intention d'évacuer les prisonniers, puis d'utiliser le gaz pour nettoyer les cellules. Au bout de quelques heures, quand le gaz se sera dissipé, les prisonniers pourront retrouver un environnement exempt de vermine. C'est la solution idéale.

Josef fit un rapide calcul mental.

— Il y a quelque chose qui cloche. C'est beaucoup trop de gaz. Même pour des prisons surpeuplées.

Le Dr Svoboda regardait maintenant ses ongles.

— Eh bien, il est aussi question de s'en servir comme d'un instrument d'abattage sans cruauté pour le bétail.

— Pourquoi ne les abat-on pas en leur tirant dessus ? C'est bien plus sûr. Aucun risque d'empoisonner la chaîne alimentaire.

Le Dr Svoboda haussa les épaules.

— Nous n'avons pas à discuter, Kolischer. Notre travail est d'exécuter les ordres. Continuez vos recherches, je vous prie.

Ce ne fut que lorsque son collègue eut quitté la pièce que Josef s'aperçut que la liasse de papiers était toujours sur la table.

*

Tandis que l'avion avançait à toute allure sur la piste de décollage dans un rugissement de moteurs, Will déglutit pour atténuer la pression dans ses oreilles. Alors même que le bruit devenait presque insupportable, l'Albatross décolla et s'éleva en flèche. Le train d'atterrissage se rabattit avec un bruit sourd et la vibration des moteurs se stabilisa. Will se laissa aller en arrière dans son fauteuil et desserra les poings. C'était ridicule d'être aussi nerveux alors qu'il s'apprêtait à commencer lui-même sa formation de pilote, mais il ne s'était pas rendu compte à quel point les gros avions étaient bruyants. L'Albatross était un énorme avion de passagers ; les choses seraient très différentes dans un avion monoplace.

Soudain fatigué, il inclina la tête en arrière sur l'appui-tête. Il ne s'agissait pas seulement de l'agitation des quelques derniers jours : la préparation des bagages, la paperasse, les dispositions à prendre pour le vol à destination du Canada. C'était l'épuisement émotionnel dû à la confrontation avec ses parents. Son père avait été furieux. Il avait maintenu de façon catégorique qu'il aurait dû rester pour préparer l'examen d'entrée à Oxford, quitte à reporter son inscription, horrifié d'apprendre qu'il s'était engagé sans le consulter. Sa mère avait donné dans le reproche blessé et silencieux :

comment pouvait-il, *lui* , un quaker, aller à l'encontre de toute son éducation, des convictions qui leur étaient chères à tous (« Qui te sont chères à toi, maman, ne prétends pas parler en mon nom, s'il te plaît » , avait-il eu envie de dire ; mais il n'avait pas pu supporter de lire la peine sur son visage).

Étrangement, c'était Miriam qui l'avait fait hésiter le plus. Ils étaient allés dans le Shropshire pour la voir, pour que Will puisse lui dire au revoir et lui donner son cadeau d'anniversaire. Au cours du trajet à travers la campagne détrempée par la pluie, le bruissement de métronome des essuie-glaces était le seul bruit que l'on pouvait entendre pendant des kilomètres. Miriam n'avait rien dit ; elle s'était contentée de passer les bras autour de sa taille et d'enfouir son visage dans sa chemise. Quand il l'avait relâchée, sa chemise était maculée de larmes. Comment pouvait-il lui infliger une autre séparation ? Mais comment aurait-il pu vivre en paix avec lui-même s'il n'apportait pas sa pierre à l'édifice ? La RAF avait perdu tant de bons pilotes, tant de gars courageux qui avaient donné leur vie pour leur pays pendant que lui n'avait rien fait de plus que rester assis à un bureau et étudier. Ainsi, quand les représentants étaient venus à Marlborough, ce jour-là, pour enjoindre aux élèves de terminale de suivre la formation, il avait eu envie de se porter volontaire immédiatement. C'était uniquement la pensée de la réaction de ses parents qui l'en avait empêché. Cependant, après avoir passé quelques heures à s'entraîner aux coups de pied tombés tout seul tout au bout du terrain de rugby, il avait pris sa décision. En dépit des disputes, en dépit de la peur qui lui nouait l'estomac, il était sûr que c'était la bonne décision.

Les moteurs étaient beaucoup moins bruyants maintenant. Autour de lui, les gars discutaient, riaient ou se passaient du chocolat. Will avait la chance d'être assis à côté d'un hublot. Il ne se sentait pas encore tout à fait prêt à participer à la camaraderie générale, et cela lui donnait une excuse pour continuer à regarder à travers le hublot. L'enchevêtrement de champs et de routes paraissait déjà minuscule, les arbres comme de petits points de fourrure verte, les véhicules çà et là comme de petites voitures pour enfants. Ils survoleraient bientôt la vaste étendue de l'Atlantique, des kilomètres et des kilomètres d'océan jusqu'à ce qu'ils atteignent le Canada. Il n'avait encore jamais quitté l'Europe. Il n'était d'ailleurs jamais monté à bord d'un avion auparavant – ils étaient allés en Tchécoslovaquie en train. Le nœud de peur qui lui étreignait le ventre commençait à se desserrer, pour être peu à

peu remplacé par un sentiment d'exaltation. Il était désolé pour sa mère et pour son père, désolé de leur avoir fait de la peine et de les avoir mis en colère, mais il avait dix-huit ans, pour l'amour du ciel, il était assez grand pour penser par lui-même, pour se libérer des chaînes de son existence privilégiée et apporter sa propre contribution. À certains égards, sa vie ne faisait que commencer.

Il allongea les jambes sous le siège devant lui et sortit de sa poche le manuel qu'on leur avait donné à tous : *Formation de pilotage élémentaire*, était-il écrit sur la couverture bleue. En dessous était dessiné un hibou à l'air prédateur, les ailes déployées. Le livret n'était pas plus épais que l'ongle de son pouce.

On avait besoin de tant de nouveaux pilotes à former que la Grande-Bretagne ne pouvait plus faire face. De plus, on avait besoin des meilleurs instructeurs pour le combat aérien, pas pour mettre à l'épreuve les nouvelles recrues nerveuses. Les gars étaient envoyés dans tout le Commonwealth pour suivre leur formation. C'était une bonne chose que Will soit en route pour le Canada. Il devait mettre de la distance entre lui et ses parents. Sinon, il risquait de craquer avant même d'avoir commencé.

Il ouvrit le manuel de formation à la première page. Quand l'avion arriva à Montréal, il le connaissait presque intégralement par cœur.

Par une journée d'automne, Eva rentra à la maison après une visite à la synagogue avec un sachet en papier sous le bras.

Elle le posa sur les genoux de Mutti alors que celle-ci était assise à côté de la fenêtre et reprisait des chaussettes dans la lumière déclinante de l'après-midi, qui éclairait de manière impitoyable ses cheveux blancs et ses rides profondes. Sa main gauche était glissée dans l'une des chaussettes noires d'Abba, le lainage tendu sur sa paume, tandis que les doigts de sa main droite recousaient habilement un trou. Cependant, dès que le trou fut refermé, de nouvelles échelles apparurent dans la laine fine. La tâche était impossible. Le talon avait été reprisé tant de fois déjà ! Elle prit une paire de ciseaux pour couper un fil, puis roula la chaussette en boule et la plaça sur le rebord de la fenêtre, sur une pile grandissante.

— Que m'apportes-tu, ma chérie ? demanda-t-elle à Eva en prenant le sachet dans un bruissement de papier. Des *hamantaschen* ?

Eva fronça les sourcils.

— J'ai bien peur que non. Davantage de couture, c'est tout.

Mutti ouvrit le sachet et en sortit une étoile jaune. Elle faisait à peu près la taille de sa paume et était bordée de noir. Elle était composée de deux triangles l'un sur l'autre. *Juif*, était-il écrit dessus.

— Alors comme ça, cette terrible humiliation est finalement arrivée.

Eva haussa les épaules avec une nonchalance feinte.

— On nous avait prévenus.

S'ils se laissaient affecter par le nouveau pouvoir en place, cela représenterait une autre victoire pour les Allemands. Pourtant, sa colère aussitôt ravivée, elle posa les mains sur ses hanches.

— Mais je n'arrive pas à croire qu'ils aient eu le culot de nous les faire payer !

Mutti fouilla dans sa corbeille à ouvrage à la recherche de fil jaune.

— Va me chercher les manteaux, dit-elle. Ces étoiles sont des médailles

d'honneur. Nous les porterons avec fierté.

Eva hocha la tête, refoulant d'un battement de paupières les larmes qui lui montaient soudain aux yeux.

— Avec fierté, répéta-t-elle.

Plus tard dans la soirée, après avoir essayé, comme d'habitude, de faire durer le plus longtemps possible leur ragoût trop liquide, Eva et Mutti débarrassèrent la table de la cuisine pendant qu'Abba et Josef s'installaient pour écouter le World Service. Puis Mutti se remit à son reprisage, plissant les yeux dans la lumière tamisée du lampadaire, tandis qu'Eva sortait son matériel de correspondance du tiroir. Elle dévissa lentement le bouchon de son stylo-plume et posa une précieuse feuille de son papier à lettre en biais sur la table.

Elle adorait recevoir les lettres de Miriam. Josef et elle avaient été ravis quand elle leur avait raconté qu'elle avait chanté devant le président Beneš ; Eva était très fière que le talent de sa fille soit entretenu en Angleterre – cela la confortait dans l'idée qu'elle avait bien fait de l'y envoyer. Cependant, la lettre qu'elle s'appropriait à écrire allait être la lettre la plus dure qu'elle eût jamais eu à écrire. Elle protégeait Miriam des réalités de la vie à Prague depuis trop longtemps. Elle dictait depuis trop longtemps à Josef de longues lettres sur la dernière portée de chatons de Štátný, sur les engelures d'Oma ou sur les rhumatismes d'Opa. Elle cherchait depuis trop longtemps les petites bribes de leurs misérables existences qui n'inquiéteraient pas leur enfant. Elle lui avait laissé entendre que la nourriture manquait, essayant d'insinuer que c'était amusant d'inventer de nouvelles recettes ; mais maintenant, le moment était venu d'être totalement honnête. Miriam n'entendrait peut-être plus jamais parler d'eux ; il fallait lui dire la vérité.

Malgré le contenu très dur de la lettre, cela faisait du bien d'écrire enfin à Miriam par elle-même. Miriam apprenait à lire et à écrire le tchèque dans sa nouvelle école, même si elle lisait mieux l'anglais grâce au zèle de la famille Denison ; mais la plupart de ses professeurs étaient tchèques, et il y aurait dans l'école des enfants plus âgés pour lui lire la lettre si nécessaire. L'un d'eux pourrait peut-être lui tenir la main pendant que les mots douloureux feraient leur effet.

Eva appuya le bout du stylo-plume contre ses dents de devant pendant encore quelques secondes, réfléchissant à la meilleure façon de commencer, puis elle se lança.

Ma très chère Miriam,

J'ai bien peur d'avoir de tristes nouvelles à t'annoncer. Il faut que tu sois très courageuse et que tu essaies de comprendre ce que je t'écris, car c'est très important. Garde précieusement cette lettre, peut-être dans ta petite valise ou sous ton oreiller, pour pouvoir la relire encore et encore. Tu devras peut-être la montrer à des adultes si tu n'as plus de nouvelles de moi pendant quelque temps.

Comme tu le sais, ton cher Abba fait un travail important à l'Institut, ici, à Prague. Il a contribué à inventer un médicament qui va sauver des centaines et des centaines de vies. Les nazis ont été très contents de son travail, et cela a assuré notre sécurité.

Certains de nos voisins n'ont pas eu notre chance.

Elle s'interrompt, se remémorant le bruit des soldats allemands martelant la porte de *Paní Kratz* au petit matin, voyant encore le visage blême aux traits tirés de leur adorable voisine lorsqu'elle était venue frapper à la porte pour demander à Eva de garder ses bijoux et ses tableaux en lieu sûr jusqu'à son retour, entendant encore le grondement du camion qui emmenait la vieille dame. Tous les jours, il y avait de nouvelles convocations pour les déportations. Personne ne savait où l'on conduisait les gens. D'après une rumeur, on les emmenait en Pologne. Tous les jours, d'autres familles quittaient le quartier de *Josefov* sous escorte armée, et le quartier juif se vidait peu à peu, de plus en plus désolé. Eva s'était toujours dit qu'ils étaient à l'abri du triste sort des autres Juifs, mais la décision de Josef leur avait arraché à tous cette sécurité. Ils vivaient maintenant dans la peur constante d'être les suivants.

Elle prit une profonde inspiration et recommença à écrire.

Il y a quelques jours, on a demandé à ton père de trouver le moyen de fabriquer un produit chimique en très grande quantité. Il ne peut pas en être sûr, mais il a peur qu'il soit utilisé pour tuer des gens, y compris notre peuple. Il a eu une décision très difficile à prendre. Nous avons tous prié de toutes nos forces, et nous pensons qu'Abba a bien fait de refuser de créer ce produit chimique. Il ne veut pas prendre part à quelque chose qui risque d'être utilisé à des fins malfaisantes ; mais les nazis vont sûrement être en colère contre lui, et cela nous met tous en danger.

Il est possible que nous soyons obligés de quitter la maison et d'aller vivre ailleurs, avec d'autres Juifs, jusqu'à la fin de la guerre. J'ai bien peur que nous n'ayons pas le droit de t'écrire de là-bas, alors je t'en prie, ne

t'inquiète pas si tu n'as pas de nouvelles de nous pendant un long moment. Nous t'aimons de tout notre cœur, Miriam, et nous continuerons à espérer et à prier pour que nous soyons tous réunis très bientôt, dans notre propre maison, en famille. D'ici là, il faut que tu sois très courageuse. Souviens-toi de ce que je t'ai dit : quand tu es triste ou inquiète, serre fort Lilli dans tes bras, et je te serrerai dans les miens, dans mon cœur.

*Avec tout notre amour, ma petite fille adorée,
Mutti et Abba*

Eva s'empressa de tourner la tête pour que ses larmes ne tombent pas sur le papier. Miriam serait très triste quand elle lirait cette lettre, mais elle leur avait parlé des professeurs bienveillants et des enfants très gentils de Hinton Hall : de toute évidence, elle s'y plaisait, et l'on y veillait bien sur elle ; mais surtout, elle y était en sécurité. Il y avait là-bas des gens bien qui seraient là pour la réconforter et l'occuper, et il devait y avoir plein d'enfants dans des situations similaires ou pires.

Eva serra le poing. Cet Adolf Hitler était vraiment un monstre de séparer des enfants de leurs parents, de détruire le lien le plus fort qui soit, de faire de personnes vulnérables des orphelins ou des prisonniers. Josef et elle avaient eu des discussions interminables pour trouver un moyen de fuir la Tchécoslovaquie ; mais il était trop tard, les frontières étaient fermées depuis longtemps. Ils seraient tués si l'on découvrait qu'ils tentaient de s'enfuir, et ses parents étaient trop vieux pour faire face aux dangers qu'une tentative d'évasion représentait. Ils n'avaient pas le choix, ils devaient rester là et attendre que leurs noms figurent sur la liste des déportations.

Le sang palpitait à un rythme *staccato* à ses oreilles. Ce n'était qu'une question de temps avant qu'ils ne quittent le quartier de Josefov ; et malgré l'optimisme des mots qu'elle venait d'écrire, en son for intérieur, elle craignait de ne jamais revoir Miriam.

*

Will poussa la manette des gaz. Il fit tourner le nez du Tiger Moth à gauche et à droite tandis que l'avion roulait sur la piste de décollage. Le biplan prit de la vitesse et Will maintint la manette des gaz à fond et poussa sur le palonnier pour continuer tout droit. Quand le Tiger fut à environ deux cents mètres d'altitude, il amorça le vol en palier, puis il se laissa aller légèrement

en arrière sur son siège et essuya son front moite de sueur. C'était son sixième vol, et déjà, le décollage commençait à lui être plus instinctif.

Maslen leva les pouces en signe de victoire, et Will s'autorisa un grand sourire. Jusque-là, tout se passait bien. Cependant, quand il tourna la tête pour regarder un troupeau de moutons miniature en dessous de lui, le Tiger s'inclina sur le côté et tangua. Il le redressa immédiatement. Le Tiger avait la réputation de distinguer les bons pilotes des pilotes excellents. Il espérait faire un jour partie de ces derniers, mais il y avait tant de choses à retenir ! Ne pas faire basculer le fuselage, par exemple. Malgré tout, la formation de pilote était nettement mieux que de réviser des faits historiques pour l'examen d'entrée à Oxford.

Le commandant Maslen, l'instructeur de Will, était le calme incarné. On le voyait rarement sans sa pipe à la bouche. Il en tirait des bouffées jusqu'au dernier moment, puis il tendait la pipe à l'un des membres de l'équipe au sol et montait à bord de l'avion. Ensuite, il arrivait sur la piste d'atterrissage main tendue, prêt à recommencer à fumer. Son uniforme était tellement imprégné de l'odeur riche et douce du tabac qu'elle flottait même dans le cockpit.

Maslen ne haussait jamais la voix. Il donnait toutes ses instructions d'une voix mélodieuse. Seule une légère augmentation en fermeté et en volume trahissait parfois son anxiété. Une fois, alors que Will avait raté son décollage, il avait baissé les yeux et vu les articulations des doigts de son instructeur blanchir, mais c'était tout.

— Tu veux essayer de faire un tonneau ? demanda Maslen d'un ton dégagé.

Will sentit sa gorge se serrer.

— Oui, je veux bien !

L'instructeur tendit le bras pour prendre les commandes.

— Regarde le bout de l'aile.

Will tourna docilement la tête. Le monde lui sembla basculer sur le côté.

Il ne put s'empêcher de rire, tout excité, tandis que l'horizon pivotait autour d'eux, les champs et les arbres flamboyants de l'automne laissant leur place au ciel. Puis ils se retrouvèrent la tête en bas, et il regarda son harnais avec horreur. Le cuir était tendu contre son torse. Et s'il ne l'avait pas attaché correctement ou s'il se cassait en plein tonneau ? Cependant, alors même que cette pensée lui traversait l'esprit, ils reprenaient un vol

rectiligne en palier. Il riait encore quand le monde retrouva son organisation habituelle.

OceanofPDF.com

À Prague, les derniers mois de 1940 et toute l'année 1941 s'écoulèrent douloureusement et, bientôt, on fut à la moitié de 1942. De plus en plus de décrets avaient été adoptés. Les Juifs n'avaient maintenant plus le droit d'aller à plus de trente kilomètres de leur lieu de résidence. Eva était décidément soulagée d'avoir fait partir Miriam quand elle l'avait fait. On interdit ensuite aux Juifs d'être propriétaires de commerces, d'aller au restaurant, au cinéma, au théâtre, dans les confiseries et chez le coiffeur. Ils n'avaient le droit de faire leurs courses qu'à 15 heures.

Quand leur convocation arriva, ce fut presque un soulagement, tant ils l'attendaient depuis longtemps. Un matin, au début de l'été, Eva fut réveillée par plusieurs coups brusques frappés à la porte, et un sentiment de terreur s'empara aussitôt d'elle. Josef dormant encore, elle enfila sa robe de chambre, descendit l'escalier d'un pas trébuchant et entrouvrit la porte. Elle s'inquiéta d'abord d'être vue dans ses vêtements de nuit, mais la présence menaçante d'un homme vêtu d'un pardessus noir, arborant l'habituelle étoile jaune, dissipa son embarras. Elle sentait la puanteur animale de sa propre sueur. L'homme tendit une feuille de papier dactylographiée.

— Signez ici, s'il vous plaît.

Eva prit le stylo qu'il lui tendait et griffonna son nom d'une main tremblante.

— Ne vous inquiétez pas.

L'homme s'approcha un peu. Il avait des yeux doux et le visage ridé.

— Vous n'irez pas loin. Seulement à Terezín.

Eva hocha la tête, la gorge trop sèche pour parler. Au moins, Terezín était en Tchécoslovaquie ; mais c'était tout de même une forteresse. C'en était une depuis le XVIII^e siècle, époque à laquelle les dissidents politiques y étaient torturés.

Elle remonta l'escalier d'un pas lourd, son cœur martelant sa poitrine, pour aller réveiller Josef. Le nom de ses parents était aussi sur la liste. Elle avait

espéré qu'ils seraient épargnés en raison de leur âge ; mais apparemment, les Allemands ne tenaient aucun compte de l'âge, et personne n'était à l'abri de leur cruauté.

Alors qu'elle marquait un temps d'arrêt sur le palier pour essayer de se ressaisir, elle entendit les ronflements discrets en provenance de la chambre de ses parents. Ils étaient sûrement couchés côte à côte, comme d'habitude, comme deux harengs fumés dans une boîte de conserve, puisant chaleur et réconfort dans le corps l'un de l'autre, même dans leur sommeil.

Elle prit une profonde inspiration et regagna sa propre chambre sur la pointe des pieds. Josef était toujours immobile, recroquevillé sous les couvertures, sa respiration régulière. Au pied du lit était posé un sac de voyage plein à craquer. Elle l'avait rempli des semaines plus tôt d'objets indispensables : sacs de couchage, sous-vêtements chauds, chaussures robustes, trousse de secours (Josef avait insisté là-dessus), lampes de poche, bougies, carnets. Ils mettraient sur eux le plus de vêtements possible et feraient tenir les autres dans le sac. Ils n'avaient droit qu'à cinquante kilos chacun. Cinquante kilos des biens de toute une vie. Elle repensa soudain au jour où elle avait essayé de trouver un cadeau d'anniversaire pour Miriam et où elle était tombée sur l'étal du marché où l'on vendait les affaires des Juifs dont les maisons avaient été mises à sac. C'était effroyable de se rendre compte que les biens qu'eux-mêmes laissaient derrière eux risquaient fort de subir le même sort.

Elle se glissa dans le lit. Josef était couché sur le côté. Elle se pelotonna contre lui l'espace de quelques précieuses secondes, absorbant sa chaleur et essayant de graver dans son esprit le parfum de sa peau, de ses cheveux. Puis elle lui caressa le dos pour le réveiller et lui annoncer la nouvelle qu'il redoutait tant.

À 0 heures du matin, ils étaient tous dans le tramway – au fond, bien sûr ; seuls les Aryens avaient le droit de s'asseoir à l'avant – et en route pour le Centre des expositions. Quand ils entrèrent dans le bâtiment, Eva fut saisie à la gorge par l'odeur de chlore. Elle entendit une clameur confuse de voix et vit des gens inquiets assis en groupes. Des bébés et de petits enfants pleuraient sans discontinuer. Une vieille dame retira son dentier et le jeta sur un groupe de soldats qui passaient, puis elle leur cria quelque chose de sa bouche édentée.

Au fond du hall, une rangée de brancards supportait le poids de tas de haillons qui remuaient à peine. Eva remarqua un homme perché sur sa

valise, un violon coincé sous le menton, qui jouait les mêmes passages du *Concerto en ré majeur* de Beethoven, encore et encore.

Comment allait-elle trouver de la place dans une salle où s'entassaient déjà tant d'êtres humains affairés ? Il y avait des carrés dessinés sur le sol, d'environ deux mètres de large chacun. Eva, Josef et ses parents les longèrent jusqu'à ce qu'ils trouvent celui qui correspondait aux numéros qu'on leur avait donnés. À proximité se trouvait une pile de matelas crasseux. Ils en prirent deux et s'assirent dessus. Mutti essaya de faire de leurs bagages des tables de fortune.

— Combien de temps allons-nous rester ici ? demanda Josef.

Eva haussa les épaules. Personne ne semblait bouger.

Mutti regardait deux petites filles traîner à travers la salle, bras dessus, bras dessous. L'une d'elles avait des tresses attachées par des rubans blancs, l'autre une coupe au bol. Elles étaient un peu plus âgées que Miriam.

— *Baruch Hashem* Adonaï, Miriam est en Angleterre, dit Mutti, se faisant l'écho des pensées d'Eva.

Josef tendit le bras et prit la main d'Eva dans la sienne.

— À supposer qu'elle y soit en sécurité.

Eva se força à sourire.

— Elle est à la campagne, mon chéri, tu le sais bien. Elle est en sécurité et heureuse.

Josef regardait, tout autour d'eux, les gens contraints à se mettre en rangs. Devant eux, une mère au visage rouge secouait un bébé en pleurs, sous les yeux d'un officier à la mine sinistre. Josef enfouit brièvement sa tête dans le creux de l'épaule d'Eva.

— C'est ma faute, marmonna-t-il. Si seulement ma stupide conscience n'avait pas pris le dessus !

Eva lui caressa la joue.

— Quel choix avais-tu ? Ils auraient fini par nous avoir, de toute façon.

— Mais si je m'en étais rendu compte plus tôt, si je n'avais pas été aussi obstiné au sujet de mon travail, nous aurions peut-être pu nous enfuir.

— Comment aurais-tu pu savoir ce que les nazis projetaient de faire ?

Eva avait haussé la voix sans s'en apercevoir.

Abba, qui récitait les paroles du Talmud, remuant les lèvres silencieusement, leva les yeux et dit à haute voix :

— *Quiconque détruit une seule vie est aussi coupable que s'il avait détruit*

le monde entier, et quiconque sauve une seule vie a autant de mérite que s'il avait sauvé le monde entier.

Il regardait fixement Josef.

— Merci, dit Josef.

Mutti leur tendit à chacun une gamelle en métal.

— Ils nous appellent pour le déjeuner, dit-elle, s'agrippant à Abba, car elle peinait à se lever.

— *Pour le déjeuner ?* répéta Eva. Il n'est que 10 h 30.

— Mais tu as vu la queue ? demanda Mutti.

Eva suivit le regard de sa mère. Une longue file irrégulière de personnes serpentait à travers le bâtiment. Tout le monde avait une gamelle à la main. Certains parlaient à voix basse, d'autres regardaient fixement dans le vague, l'air absent. Une odeur de pommes de terre bouillies et de sauce flottait dans l'air.

Il était 14 h 30 lorsqu'ils eurent leurs portions et sortirent dans la cour pour manger. Ils s'efforcèrent de faire durer le plus longtemps possible les pommes de terre baignant dans la sauce trop claire, puis ils rincèrent leurs gamelles au robinet et, l'estomac noué par la peur à l'idée de ce qui allait bien pouvoir se passer ensuite, retournèrent à l'intérieur pour essayer de se reposer sur les matelas répugnants et défoncés.

— *Achtung. Achtung !*

Eva regarda, les yeux plissés à cause du manque de sommeil, une énième file se former. C'étaient des enfants cette fois. Les Allemands semblaient penser qu'ils pouvaient les réveiller à toute heure du jour ou de la nuit. Maintenant, c'était pour leur distribuer du lait. Au moins, les enfants recevaient quelque chose de sain. Ils ne risquaient pas de grandir et de prendre des forces avec les rations qu'on leur avait données au cours des quelques dernières heures. S'ils étaient seulement autorisés à grandir, d'ailleurs. Elle s'appuya sur un coude et regarda une toute petite fille cramponnée à la main de sa mère faire quelques pas trébuchants alors que la file avançait. Les cheveux de l'enfant étaient collés à sa tête, ses yeux étaient éteints. Eva repensa à Miriam la dernière fois qu'elle l'avait vue, à la gare. Elle était terrifiée et en larmes, certes, mais au moins, elle était en bonne santé ; et manifestement, elle s'était épanouie à Hinton Hall. Eva se demanda si elle avait déjà reçu sa lettre et, si tel était le cas, comment elle y avait réagi. Elle ferma les yeux. Il valait mieux ne pas penser à cela. Il valait mieux qu'elle se crée un lieu sûr en elle-même. Dans la lueur chaude

derrière ses paupières, elle imagina Miriam en train de chanter de tout son cœur devant le président Beneš, sa voix s'élevant, les yeux brillants. Cette vision lui donna le sourire.

Quand Miriam n'était encore qu'un bébé, elle adorait se glisser sous le tabouret de piano pendant qu'Eva jouait. Parfois, quand Eva appuyait sur la pédale *sostenuto*, elle sentait la petite main de Miriam caresser sa chaussure et elle entendait les petits soupirs qu'elle laissait échapper quand elle était très concentrée. D'autres fois, l'enfant se hissait debout et se tenait aux jambes d'Eva, le visage enfoui dans son giron. Eva jouait alors le plus doucement possible pour ne pas la déranger.

Quand elle s'endormit, ce fut le souvenir de la belle voix de Miriam qui l'apaisa.

Cependant, cette nuit-là, Eva rêva d'Otto. De sa confusion, de sa brutalité nerveuse et de son rire étrange ; du poids de son corps alors qu'il la maintenait plaquée contre le sol, de son haleine qui sentait la bière, de ses mains avides et moites. Elle entendait encore les railleries des autres garçons... Elle sentait encore la perte de ses vêtements... de son étoile de David. Elle se réveilla en sursaut, le front moite de sueur, terrifiée. Otto était-il ici ? Était-ce ce qui avait provoqué le cauchemar ?

Elle se redressa et balaya la salle du regard. Tout autour d'elle, les gens se réveillaient, se frottaient les yeux, pliaient des vêtements, cherchaient leurs gamelles. Quelques soldats allemands se tenaient dans un coin et les observaient, mais aucun d'entre eux n'avait les cheveux blancs. Les battements de son cœur s'espacèrent ; elle sentit leur rythme se calmer. Elle inspira profondément plusieurs fois, la main sur la poitrine.

— Tout va bien, Eva ? lui demanda Mutti d'un air inquiet.

— Oui, j'ai juste fait un cauchemar.

— Le même que d'habitude ?

Eva hocha la tête.

Elles parlaient rarement de ce qui s'était passé dans le cimetière, mais il lui arrivait de revoir le vin qui s'était infiltré dans la dentelle blanche quand Abba avait lâché la coupe de *kiddouch*, d'entendre encore le cri d'épouvante que Mutti avait poussé quand elle avait vu ses vêtements déchirés et son corps meurtri. Le souvenir inondait alors sa bouche d'un goût amer de bile. Elle devait s'obliger à se concentrer sur la berceuse qu'elle avait composée au sanatorium, jusqu'à ce qu'elle arrive à se calmer.

À 7 heures du matin, on leur donna l'ordre d'aller attendre dans la cour. Ils

rassemblèrent leurs rares possessions – ils avaient remis leurs objets de valeur en arrivant, sans grand espoir de les récupérer un jour – et ils attendirent pour monter à bord du train. La foule déjà peu bruyante devint totalement silencieuse quand le système de haut-parleurs émit un crépitement et qu’une voix étrangement dépourvue d’émotion retentit :

« Bonjour. Nous espérons que vous avez bien dormi. »

Abba fit la grimace.

« Nous avons le plaisir de vous annoncer que nous vous emmènerons bientôt sur de nouvelles terres, des terres où vous pourrez éviter la persécution et commencer une nouvelle vie. »

— Des terres où coulent le lait et le miel peut-être ? marmonna Abba.

Mutti le fit taire.

« On s’occupera de vous. Cela se passera bien, continua la voix. Vous contribuerez à fonder une nouvelle ville, où les Juifs pourront vivre librement. Tout ira bien. »

Josef tourna vers Eva un visage plein d’espoir.

— C’est peut-être la vérité ? chuchota-t-il.

Elle détourna la tête.

Eva était assise à côté de la fenêtre et regardait à travers la vitre tandis que le train traversait la campagne tchèque. Le paysage plat formait un patchwork de champs de différentes nuances de vert, délimités par des rangées de peupliers. Çà et là, une rivière sinueuse scintillait au soleil. Elle vit quelques groupes de maisons, dont les appuis de fenêtres étaient ornés de jardinières dans lesquelles poussaient des géraniums de couleurs vives. Devant un pavillon blanchi à la chaux, une vieille dame arrosait ses fleurs dans la chaleur du soleil. Eva aurait aimé pouvoir échanger sa place avec elle, passer la journée à désherber, à s’occuper de ses plantes, à les regarder pousser et s’épanouir, attendre la fin de la guerre dans la paix et l’anonymat. Comment avait-elle pu se plaindre du manque d’intérêt de son existence à Prague ? Celle qu’elle était aujourd’hui enviait le caractère prévisible de son passé. Il valait mieux être abruti par l’ennui que rongée par la peur.

Elle prit la main de Josef dans la sienne sans cesser de regarder au-dehors. Il y avait des collines d’un gris bleuté dans le lointain ; plus près, des fleurs de sureau s’épanouissaient dans les haies et, en bordure des champs, des coquelicots s’enroulaient autour des tiges pâles du blé en herbe.

Josef lui pressa tendrement la main.

— Je me demande comment était le trajet jusqu’en Angleterre pour

Miriam.

Ni lui ni elle n'étaient jamais allés à l'étranger.

— Semblable à celui-ci, je suppose.

— Elle doit avoir bien grandi, maintenant, dit Mutti, qui était assise en face d'eux avec Abba. Elle doit porter les plus grandes jupes que nous lui avons confectionnées.

Eva repensa au châle rouge et orange de Mutti dans lequel elles avaient découpé des pans de tissu pour fabriquer les vêtements, lors de ce printemps lointain. Cela faisait maintenant trois ans que Miriam était en Angleterre. Toutes les jupes qu'elles lui avaient faites étaient sûrement trop petites pour elle, mais Eva n'avait pas le cœur de le faire remarquer à Mutti. Elle essaya, en vain, d'imaginer sa fille dans des tenues anglaises. Existait-il seulement un costume traditionnel là-bas ? Il lui semblait que le Shropshire se trouvait près du pays de Galles. Un jour, elle avait vu la photographie d'une petite Galloise dans un livre. Peut-être Miriam portait-elle l'un de ces étranges chapeaux noirs et un tablier blanc amidonné. Ses cheveux étaient-ils longs ou courts ? Eva espérait qu'elle les brossait avec soin. Peut-être se servait-elle encore du ruban qu'elle lui avait fait pour les attacher. Serrait-elle encore Lilli dans ses bras en pensant à eux ou avait-elle perdu la poupée, depuis tout ce temps ? Si Miriam avait envoyé une réponse à sa dernière lettre, ils ne la recevraient jamais ; et Eva avait le sentiment qu'elle n'aurait jamais le droit d'écrire depuis Terezín. Quoi qu'ait pu dire la voix qui s'était élevée des haut-parleurs, elle était convaincue que c'était dans une prison qu'ils se rendaient.

Elle tripota l'étoile jaune sur son manteau. Mutti avait raison. Elle avait d'abord eu honte de la porter, et les regards curieux, moqueurs ou compatissants qu'elle recevait n'avaient fait que renforcer ce sentiment ; mais au bout d'un moment, elle avait appris à sourire quand elle voyait d'autres Juifs dans la rue, comme si cette étoile était effectivement une médaille d'honneur, comme Mutti l'avait déclaré. Elle avait fini par avoir l'impression de l'avoir toujours portée.

Soudain, il y eut un *clic* ! sonore qui arracha Eva à ses pensées et fit battre son cœur, et la porte de la voiture s'ouvrit.

Plusieurs hommes de la SS entrèrent.

— *Achtung* !

Tout le monde se leva, au garde-à-vous. Une cerise roula par terre, mais personne n'osa la ramasser. Eva lut la panique dans les yeux de sa mère.

Abba redressa les épaules dans le but de paraître courageux, mais il ne parvint qu'à avoir davantage l'air d'un vieil homme effrayé. Elle n'osait pas tourner la tête pour regarder Josef.

Aux côtés des officiers de la SS se tenait un *Ordner* [26](#) , un garçon juif, forcé à aider les Allemands. Ses yeux se tournaient nerveusement d'un côté puis de l'autre tandis qu'il marmonnait tout bas.

— Vingt-huit femmes, six enfants et vingt-six hommes, déclara-t-il ensuite, d'une voix aiguë et rauque à la fois.

L'un des hommes de la SS le toisa, balaya le compartiment des yeux et sortit sans un mot. Le garçon le suivit.

Ils se rassirent tous, tremblants, et, peu à peu, les gens se remirent à parler.

Eva remarqua, dans un coin, une dame qui portait un foulard bleu foncé. Elle s'agrippait à son panier au point d'en avoir les articulations toutes blanches. Au bruit d'un coup dans le compartiment d'à côté, elle se leva d'un bond comme si elle s'apprêtait à s'élancer, mais elle s'effondra alors contre le mur.

— Mon fils, murmura-t-elle.

Quelques minutes plus tard, le garçon réapparut, le visage gonflé et rouge. Il serra l'épaule de sa mère.

— J'ai mal compté, dit-il. Ne t'inquiète pas, ce n'est pas une claque qui va me tuer.

Le train continua son chemin en grondant.

Ils arrivèrent à Terezín à midi. Le soleil était haut dans un ciel d'un bleu perçant. Ils rassemblèrent leurs affaires et descendirent du train d'un pas chancelant. La chaleur émanait des rails de métal, et un filet de sueur coula dans le dos d'Eva. Elle portait un chemisier à manches longues et un épais pull-over sous son manteau d'hiver. C'était une tenue ridicule pour un jour d'été, mais elle savait qu'elle serait contente d'avoir ces vêtements quand le froid viendrait. Tout autour d'elle, les gens étaient habillés de la même façon, ayant mis sur eux le plus de vêtements possible afin de ne pas avoir à les porter. Josef s'épongeait déjà le front à l'aide de son mouchoir.

Ils remontèrent d'un pas traînant une route accidentée et passèrent devant des enfants qui les regardèrent fixement depuis le pas de leur porte avant que leurs parents ne les fassent rentrer. Ils finirent par arriver devant un grand bâtiment, dans le style du xviii^e siècle, dont la façade semblait avoir été peinte en jaune autrefois, mais à laquelle il manquait maintenant des

morceaux de plâtre, révélant la brique rouge en dessous. Il semblait abandonné.

— Comment se fait-il qu'il n'y ait personne ? chuchota Mutti. Tant de trains sont venus jusqu'ici... Où sont leurs passagers ?

Eva leva les yeux vers les fenêtres du bâtiment. Certaines étaient cassées, et les trous étaient couverts de papier ou de chiffons. En dépit de la lumière éblouissante du soleil, elle apercevait des visages spectraux pressés derrière les vitres. Quelques personnes firent un signe de la main, mais personne ne sortit.

— C'est la région des Sudètes, les dortoirs des hommes, expliqua l'un des charretiers. Ils n'ont pas le droit de sortir.

Eva prit conscience de deux faits épouvantables : les gens étaient emprisonnés par une belle journée d'été, et les hommes et les femmes étaient séparés.

Effectivement, alors qu'ils approchaient du bâtiment destiné à servir de logement, une voix râpeuse s'éleva :

— Les hommes à gauche, les femmes tout droit.

Le sang bourdonnait aux oreilles d'Eva. C'était donc vrai. Comment pouvaient-ils séparer les maris des femmes, les mères de leurs fils, les frères de leurs sœurs ? Quel esprit inhumain avait décidé de cela ? Hélas, on ne pouvait rien y faire. Il valait mieux faire face avec dignité que pester et s'insurger en vain. Elle passa rapidement les bras autour du cou de Josef et appuya sa joue contre la sienne.

— Au revoir, mon chéri.

Blême de stupeur, Josef lui rendit son étreinte. Par-dessus son épaule, Eva vit Mutti sangloter, cramponnée à Abba, elle vit l'expression sinistre de son père, le désespoir de sa mère. Ses parents n'avaient que rarement été séparés au cours des quatre dernières décennies. Ils avaient enduré bien des choses ensemble, mais leur couple leur avait donné des forces et du courage. L'un sans l'autre, comment allaient-ils s'en sortir ?

²⁶. Membre du service d'ordre.

À la base aérienne, Will essayait d'écrire une lettre à ses parents. Il avait du mal à savoir quoi leur dire. Son père était encore furieux contre lui, et sa mère s'inquiétait terriblement.

Greenham Common

13 juin 1942

Chers papa et maman,

J'espère que vous allez bien tous les deux. Avez-vous eu des nouvelles de Miriam récemment ? Embrassez-la de ma part la prochaine fois que vous lui écrirez.

Il n'y a aucune raison de s'inquiéter pour moi. Tout va bien. Je dois dire que j'adore voler. J'adore être dans les nuages. La sensation d'espace et de liberté est immense. Je me sens plus proche de Dieu là-haut que je ne l'ai jamais été lors des assemblées quakers.

Sa mère apprécierait la référence à Dieu ; et c'était vrai : Will n'avait jamais compris comment elle pouvait communier avec le Tout-Puissant dans une salle étouffante pleine de gens qui ponctuaient le silence de leurs reniflements et de leur toux. Il avait fait de son mieux, mais il lui semblait que ses propres prières lui retombaient dessus parce qu'elles n'arrivaient pas à s'envoler.

En revanche, c'était différent quand il était dans les airs. Là-haut, dans le ciel, quand il pilotait le Hurricane à travers les épais cumulus et dans l'étendue bleue, montant et tournoyant dans le silence ensoleillé, encore plus haut que les alouettes et les aigles eux-mêmes, il sentait la présence de Dieu. Comme c'était étrange qu'il puisse éprouver un tel sentiment de paix au beau milieu de la guerre !

Son écriture devenait à peine visible. Il dévissa le corps du stylo et le remplit de l'encre du petit pot de Winsor & Newton posé devant lui. Il gribouilla sur le papier buvard pour vérifier que l'encre descendait bien et il reprit sa lettre.

Je devrais avoir une permission bientôt, alors j'essaierai de passer à la maison. Miriam restera-t-elle dans le Shropshire pour les vacances ? Ce serait merveilleux de la revoir.

Après sa formation initiale en Ontario, on l'avait renvoyé en Angleterre à bord du *Queen Mary* avec des troupes américaines. La nuit, il était resté allongé sans dormir, guettant le bruit d'éventuels sous-marins allemands – ce serait ironique pour un pilote de la RAF de finir torpillé –, mais ils étaient arrivés sains et saufs de l'autre côté de l'Atlantique. Après une brève visite, dans un climat plutôt glacial, chez ses parents, il s'était rendu à Greenham Common pour sa formation avancée.

Il effectuait des raids aériens au-dessus de l'Allemagne depuis des mois, mais le strict impératif de discrétion associé au souhait de ne pas inquiéter sa mère l'avait obligé à rester vague au sujet de ses activités. Il valait mieux s'en tenir à des nouvelles quotidiennes.

Des pilotes tchèques sont arrivés l'autre jour pour rejoindre l'escadrille. Je discutais avec les gars, un soir, au mess, et en particulier avec l'un d'entre eux, qui s'appelle Tomas Belinsky. Après la mort de sa mère, alors qu'il était encore jeune, il a émigré en Pologne avec son père et ses deux sœurs pour aller vivre avec sa tante. C'est mieux ainsi, car il n'aurait jamais eu le droit de quitter la Tchécoslovaquie après l'arrivée des Allemands. Il s'est engagé dans la PAF ²⁷, qui s'est reformée en France, et cela fait deux ans qu'il y est. C'est un type super, et nous sommes devenus bons amis. J'espère que vous aurez l'occasion de le rencontrer un jour.

Je vous laisse pour le moment et je vous embrasse fort.

Will

*

À Hinton Hall, Miriam aussi écrivait une lettre. Elle était perchée sur son lit, avec un oreiller droit dans son dos, et elle écrivait méticuleusement, en italique, sur le papier qu'elle avait supplié Matron de lui donner le matin même. Les Denison lui avaient envoyé un stylo-plume pour Noël. C'était important qu'elle soigne sa lettre pour que ses parents puissent voir comme elle écrivait bien. Elle ne voulait surtout pas faire de ratures.

Très chers Mutti et Abba,

Je sais que vous m'avez dit que vous ne pourriez peut-être plus écrire pendant un moment, mais je m'inquiète pour vous deux. Abba doit être

très déçu de ne plus pouvoir travailler à l'Institut. Il a été très courageux de tenir tête aux nazis. Je prie pour votre sécurité tous les soirs. J'aimerais tant que le président Beneš soit là pour m'aider à vous contacter ! Je pense à vous tout le temps et je me demande comment vous allez. Avez-vous déménagé ? Si c'est le cas, pouvez-vous m'envoyer votre nouvelle adresse ? J'espère vraiment que cette lettre vous parviendra. Cela m'a fait très plaisir de recevoir une lettre de ta propre main, Mutti. Même si j'ai écrit celle-ci en anglais, je lis de mieux en mieux le tchèque. J'ai compris presque tout ce que tu m'as écrit.

Comment vont les chatons ? Ils doivent être grands maintenant. J'aimerais pouvoir les voir. Et surtout, j'aimerais pouvoir vous voir, vous ! Vous me manquez tous tellement... Le samedi, nous avons le droit d'aller à Whitchurch. La semaine dernière, j'y suis allée en vélo avec mon amie Olga. Nous sommes allées voir Dumbo, c'était amusant. Ensuite, nous avons eu le droit de dépenser notre argent de poche chez Woolworths. Certains enfants ont acheté des cadeaux pour leur mère. J'avais très envie de t'acheter quelque chose, Mutti, mais je savais que cela ne servirait à rien de l'envoyer. En fin de compte, j'ai acheté un flûtiau et des bonbons. Je me disais que je pourrais apprendre à jouer du flûtiau pour te faire une surprise, mais cela ne fait pas un très joli son et je sais que tu préférerais de beaucoup m'entendre jouer du piano.

Elle s'interrompt tandis que le souvenir de Mutti essayant de la faire jouer sur leur vieux piano s'imposait à elle. Elle se souvenait que sa mère la faisait asseoir tellement droite qu'elle en avait mal au dos. Les doigts fins de Mutti s'enfonçaient dans ses épaules quand elle s'agitait sur le tabouret. Elle entendait les enfants jouer dehors. Ce n'était pas juste pour elle de devoir rester à l'intérieur et s'exercer pendant que les autres s'amusaient. Pourtant, bizarrement, elle n'avait jamais ressenti cela avec le chant.

Elle serra son stylo entre ses doigts et reposa la plume sur le papier.

Je suis contente que tu aies été fière de moi parce que j'ai chanté devant le président Beneš. Il a été très gentil et il a eu l'air de bien aimer mon solo. Je continue à travailler avec Paní Černý. Elle m'a appris Píseň česká de Smetana. Est-ce que tu connais ? C'est une belle chanson et elle me fait penser à la maison. Je voudrais que tu puisses m'entendre la chanter. Parfois, quand nous donnons l'un de nos concerts, je regarde le public – principalement des professeurs et d'autres élèves (ceux qui ne

savent pas chanter !) – et j’imagine que tu es là, en train de m’écouter, la tête légèrement inclinée sur le côté. Je sais que tu serais fière, au fond, mais que tu me critiquerais aussi. Tu me faisais toujours remarquer mes fautes quand je faisais du piano. Mais maintenant, je sais que tu le faisais pour que je m’améliore, et je vais m’améliorer, ma très chère Mutti. Je ferai toujours de mon mieux pour vous tous.

S’il vous plaît, essayez de continuer à m’écrire, même si vous dites que c’est difficile. Je m’inquiète énormément pour vous tous, surtout maintenant qu’Abba a des ennuis, mais je suis sûre qu’il a fait ce qu’il y avait de mieux à faire.

Je suppose que c’est Abba qui te lit cette lettre et qu’il la lit peut-être aussi à Oma et Opa. Si c’est le cas, je vous embrasse tous très fort !

Je vous aime de tout mon cœur,

Miriam xxx

*

Hampstead

22 juin 1942

Mon très cher Will,

Merci pour ta dernière lettre. C’est gentil de ta part de trouver le temps de nous écrire alors que la vie est si mouvementée. J’ai écouté Winston Churchill à la T.S.F. hier soir. Il a dit que nous devons combattre Hitler dans les airs, jusqu’à ce qu’« avec l’aide de Dieu, nous ayons débarrassé la Terre de son ombre et libéré ses habitants de son joug ». Cela m’a fait penser à ce que toi et tous nos vaillants garçons faites pour nous, là-haut dans le ciel. Je dois t’avouer que cela m’a fait monter les larmes aux yeux de penser à ton courage et à ta détermination. Je sais que ton père et moi étions mécontents que tu te sois engagé pour participer activement aux combats, et nous le sommes toujours, mais j’éprouve des sentiments mitigés et une fierté maternelle grandissante en plus de la peur et de l’inquiétude. Et c’est merveilleux que tu te sentes si proche de Dieu quand tu es dans le ciel. Fais attention à toi, mon garçon adoré.

Ton nouvel ami Tomas a l’air intéressant. Il me rappelle un jeune garçon tchèque que j’ai rencontré quand j’étais à l’hôpital, à Prague. Il s’appelait aussi Tomas et il avait presque toujours un avion miniature à la main. Bien sûr, tu peux l’inviter à venir ici si tu en as l’occasion. Je serais ravie de le rencontrer.

La vie à Hampstead se passe comme d'habitude. Comme tu le sais, ton père trouve M. Churchill difficile, mais en l'écoutant hier soir, j'ai été impressionnée par sa fermeté et sa foi. Peut-être, après tout, est-il l'homme de la situation.

Kitty ayant très peu à faire sans toi et sans Miriam à la maison, je l'ai envoyée faire un ménage approfondi de vos chambres. Et, bien sûr, elle passe des heures à faire la queue pour acheter à manger, la pauvre chérie. Comme le fromage et les œufs sont maintenant rationnés, c'en est fini des bonnes omelettes moelleuses. Au lieu de cela, nous avons d'horribles œufs en poudre, avec lesquels il est bien plus difficile de cuisiner. J'espère vraiment que tu manges suffisamment. Je préférerais de beaucoup me passer de manger que de penser que tu as faim.

Je suis venue en aide aux Collins, qui habitent au bout de la rue. Ils ont une fille qui a à peu près ton âge, Janice ; tu te souviens peut-être d'elle. Quoi qu'il en soit, leur maison a été directement touchée lors du dernier bombardement aérien. Ils étaient tous sortis à ce moment-là, Dieu merci, mais ils ont dû passer quelques jours chez nous, le temps de trouver un logement provisoire. J'ai parlé à quelques-uns des voisins, et nous avons été en mesure de leur donner des vêtements et quelques articles ménagers. Ne t'inquiète pas pour notre maison, cela dit : elle est assez solide pour résister à tout.

Ton père est toujours aussi occupé. Je le vois peu ces derniers temps : seulement tôt le matin et tard le soir ; et après l'Assemblée, le dimanche, il ne demande qu'à dormir. Je m'occupe en faisant du tricot et de nouveaux vêtements pour Miriam. Elle grandit si vite et il y a si peu de vêtements d'enfants dans les magasins ces temps-ci ! J'ai réussi à me procurer de nouvelles pelotes de laine chez Mme Arnold et je vais te tricoter un pull-over. Ce sera un soulagement de savoir que je t'aide à te tenir chaud quand tu pars au combat. Le fils de Mme Arnold est en France. Elle s'inquiète terriblement pour lui. Te souviens-tu des filles de Josephine Palliser ? Elles sont toutes les deux dans la WAAF [28](#) . Tu seras peut-être amené à les croiser !

Miriam écrit souvent et je crois qu'elle est heureuse dans le Shropshire, mais cela fait quelque temps qu'elle n'a pas eu de nouvelles de ses parents. Leur dernière lettre était très inquiétante. Apparemment, on a demandé au pauvre M. Kolischer de fabriquer des produits chimiques pour les nazis – c'est un scientifique, tu te souviens –, mais il a refusé, et

maintenant, ils ont peur d'être déportés. Les pauvres ! Je me demande ce qui leur est arrivé. Cela doit être dur pour Miriam de savoir sa famille si loin d'elle, et peut-être en danger. Heureusement qu'elle nous a, nous – je suis sûre qu'elle te considère comme un frère maintenant.

Bien ! Je vais devoir y aller, car Kitty me demande ce qu'elle doit préparer pour le dîner. Ton père semble être devenu très friand de la tourte de lord Woolton, alors je vais peut-être demander à Kitty de faire cela. Il m'a formellement interdit d'en préparer une moi-même.

Prends soin de toi, mon chéri, et écris-moi dès que possible.

Je t'aime de tout mon cœur,

Maman xxx

[27.](#) Polish Air Forces , force aérienne polonaise.

[28.](#) La Women's Auxiliary Air Force .

Toujours pas de lettre d'Abba et de Mutti. Miriam avait à peine osé regarder la table du hall quand elle était descendue prendre son petit-déjeuner. Jour après jour, elle avait jeté un coup d'œil à sa surface en bois poli, espérant de tout cœur voir l'écriture ronde et soignée d'Abba sur une enveloppe, ou même les pattes de mouche de Mutti, étant donné que c'était elle qui lui avait écrit la dernière lettre. Cependant, il n'y avait rien eu pour elle. Quelques-unes des autres filles continuaient à recevoir des lettres, et la plupart essayaient de cacher leur joie d'avoir des nouvelles de leurs parents alors que tant de leurs camarades ne recevaient rien, mais la pile de lettres sur la table était plus petite chaque semaine.

Miriam était de plus en plus inquiète. Si ses parents allaient bien, elle aurait sûrement reçu de leurs nouvelles, à présent. Cela avait été très courageux de la part d'Abba de tenir tête aux nazis, mais cela les avait aussi mis tous en danger. Parfois, Miriam était tellement anxieuse qu'elle avait peine à respirer.

Elle jeta un coup d'œil à l'horloge de parquet dans le hall. Ses énormes aiguilles en fer forgé indiquaient qu'il n'était que 7 h 30. Comme d'habitude, elle s'était réveillée tôt, l'estomac noué. Il lui restait une demi-heure avant de pouvoir aller au réfectoire faire la queue pour l'habituel porridge gluant et les tranches de pain molles. Elle ouvrit la porte d'entrée et sortit. Personne ne remarquerait son absence si elle restait dehors un petit moment.

Après la fraîcheur du hall de l'école, avec ses boiseries sombres et son sol de pierre, l'air au-dehors paraissait chaud et accueillant. Miriam remonta l'allée et se dirigea vers le pré. Elle avait toujours préféré l'extérieur à l'intérieur. Marchant à pas lourds dans les hautes herbes mouillées, elle chassa ses préoccupations de son esprit et fit semblant d'être de nouveau dans la campagne tchèque, à traverser les champs avec Mutti après avoir pris le train pour revenir de Prague, où elles étaient allées passer la journée.

Elle sentait la main fraîche de sa mère dans la sienne, voyait ses yeux pétiller tandis qu'elle lui parlait des opéras et des symphonies qu'elle avait appris quand elle était enfant. Parfois, elle demandait à Miriam de lui chanter quelque chose, et Miriam fredonnait la villanelle ou *Okolo Třeboně*, la chanson qu'elle avait ensuite chantée pour le président Beneš. Quelle chance qu'elle l'ait déjà appris sous l'œil critique de Mutti ! Sa mère avait dû être si fière quand elle avait lu la lettre dans laquelle Miriam lui parlait de son solo !

Une alouette gazouilla dans le ciel, et Miriam inclina la tête en arrière pour l'écouter, fermant les yeux, éblouie par la lumière déjà éclatante du soleil. Un jour, Mutti lui avait joué un arrangement pour piano, *The Lark Ascending* de Vaughan Williams, et elle sentait les notes s'élever en spirale dans sa gorge et flotter dans l'air d'été.

Elle marcha en direction de l'étang, et regarda la surface onduler et se lisser dans la brise. Aussitôt, le ton d'avertissement d'Abba lui revint en mémoire. « Se baigner est dangereux, Miriam. On peut attraper toutes sortes de microbes et on peut facilement prendre froid, même par une belle journée. » Pourtant, la tentation était trop forte.

M. Čapek leur avait à tous appris à nager, l'été précédent, même s'ils n'avaient pas le droit de se baigner tout seuls. Elle regarda autour d'elle pour vérifier que personne ne pouvait la voir, puis elle retira son chemisier et sa jupe, roula ses chaussettes en boule, les glissa dans ses chaussures et entra dans l'eau, dans son maillot de corps et sa petite culotte. L'eau était d'une fraîcheur exquise sur ses jambes. Elle poussa sur ses pieds pour se propulser, ignorant le froid qui lui saisissait les épaules et le dos tandis qu'elle se lançait sous la surface, et elle traversa l'étang à la nage, décrivant des mouvements de bras rapides, jusqu'à ce que l'effort fasse fourmiller son corps. Comme d'habitude, l'exercice physique lui vida la tête. Elle ne sentait plus que le claquement de l'eau sur sa peau, alors qu'elle ralentissait et nageait à un rythme régulier. Par cette matinée d'été pleine de chaleur et d'espoir, elle trouverait sûrement une lettre de ses parents en rentrant, et tout irait pour le mieux. Elle eut une vision soudaine de papier jaune sur du bois reluisant, et elle prit cela pour un heureux présage.

Quand, après s'être rhabillée à la hâte et avoir retraversé le champ à grands pas, soulevant des mèches de ses cheveux pour qu'ils sèchent plus vite au soleil, elle arriva au réfectoire, celui-ci était déjà plein, et un bol de porridge

qui se figeait rapidement, mis de côté par une amie bienveillante, l'attendait à sa place habituelle.

À n'en pas douter, elle serait réprimandée de s'être absentée sans permission. Mais le pire, c'était qu'alors qu'elle traversait le hall précipitamment, ses sous-vêtements mouillés lui collant à la peau, elle avait constaté qu'il n'y avait toujours pas de lettre de ses parents sur la table.

*

La seule façon de faire face était de se replier sur soi-même. Eva se souvenait de l'époque à laquelle elle faisait du piano, quand elle s'imaginait être une carrée ²⁹ entourée d'espace et de silence. Elle avait une chambre à coucher pour elle toute seule, dans la maison où elle avait grandi. C'était un endroit où elle pouvait lire et rêver sans avoir à répondre aux questions ni à avoir une conversation décousue. C'était son refuge, son sanctuaire ; il l'enrichissait et l'apaisait. Elle essayait de recréer cette sensation aujourd'hui. Elle se concentrait sur son univers intérieur d'espoir et de souvenirs, refoulait les horreurs du dortoir – l'odeur nauséabonde d'urine et de corps sales, les relents fétides de nourriture, la puanteur des matelas crasseux ; la course précipitée des rats, les démangeaisons constantes causées par les puces – pour se retirer dans un monde propre et sain.

C'était ce qu'elle avait fait après l'agression dans le cimetière, des années plus tôt, elle s'était cachée derrière un masque de stoïcisme. Le prophète Isaïe n'avait-il pas dit : *J'ai rendu mon visage dur comme la pierre, et je sais que je ne serai pas confondu* ³⁰ .

Cependant, c'était dur d'ignorer la respiration rauque de Mutti à côté d'elle. Eva posa une main sur le front de sa mère : il n'était qu'à dix centimètres du sien, tant elles étaient serrées sur les matelas. Elle en retira une paume couverte de sueur. Mutti marmonnait dans son sommeil, et son corps dégageait de la chaleur, même dans la pièce étouffante. Eva se tourna doucement sur le dos et regarda fixement le plafond. Si Mutti n'allait pas mieux le lendemain matin, elle irait s'adresser au Conseil des Anciens pour voir si elle pouvait persuader quelqu'un ayant des connaissances médicales de l'examiner.

Elle se retourna et essaya de trouver ce lieu serein dans sa tête ; mais elle n'arriva pas à trouver le sommeil.

Mutti ne bougea pas quand la responsable du dortoir sonna le réveil ou quand Eva essaya de la réveiller. Elle décala délicatement le corps de sa

mère pour qu'elle n'ait pas d'escarres, et un jet de diarrhée gicla en travers du lit. Choquée et inquiète, Eva fit de son mieux pour l'éponger. Il faudrait qu'elle emporte les draps à la blanchisserie plus tard. Ils n'avaient le droit de laver leurs vêtements qu'une fois toutes les trois semaines, et seulement trois kilos à la fois ; mais elle ne pouvait pas laisser les draps dans cet état. Cela sentirait horriblement mauvais et risquait en plus de propager des maladies.

Elle rampa sur le matelas pour attraper ses vêtements accrochés à la patère du portant de fortune, au pied du lit, descendit de l'échelle et s'aspergea le visage d'un peu d'eau de la vasque du lavabo. Inutile d'essayer de faire plus : il y avait déjà une longue file qui se formait derrière elle. Les autres femmes s'apprêtaient à aller voir s'il y avait quelque chose à manger pour le petit-déjeuner. Eva devrait ensuite se présenter pour travailler ; mais si elle sautait le petit-déjeuner, elle arriverait peut-être à voir Aaron Rathstein.

Alors qu'elle sortait des baraquements des femmes et traversait la cour, il lui sembla apercevoir un visage familier au loin : le front dégarni, les lunettes rondes et l'expression bienveillante de Gabriel Schmidt, un ancien professeur de piano. M. Schmidt avait enseigné au conservatoire de Prague, et il lui était arrivé de donner des cours particuliers. Était-il vraiment à Terezín, lui aussi ? Peut-être devrait-elle établir le contact avec lui ? Cependant, elle n'osait pas s'attarder maintenant. Elle se hâta de remonter la rue du parc, gardant le visage baissé, entra furtivement dans la caserne de Magdebourg, se dirigea vers le bâtiment du Conseil des Anciens et frappa à la porte de M. Rathstein.

— Entrez.

Un personnage las était assis derrière un bureau. Devant lui se trouvaient plusieurs bouts de papier sur lesquels des noms semblaient être écrits. Sous les yeux d'Eva, Aaron Rathstein en raya deux, regarda dans le vide pendant quelques secondes, puis en ajouta quelques-uns.

— Bonjour, Ancien.

Il posa son stylo et écarta les papiers.

— Bonjour, jeune femme. Que puis-je faire pour vous ?

— C'est ma mère. Elle est malade. Je n'ai pas réussi à la réveiller ce matin.

M. Rathstein retira ses lunettes et se frotta les yeux.

— Malade ? Malade ! Tout le monde est malade. Que suis-je censé faire ? Savez-vous combien de gens sont morts hier ?

Eva secoua la tête.

— Plus de cent ! De plus en plus chaque jour. C'est probablement le typhus. C'est ce qu'ont la plupart d'entre eux.

Il remit ses lunettes sur son nez et rongea un petit bout de peau à côté de l'ongle de son pouce.

— Alors que me conseillez-vous de faire ?

Aaron Rathstein se leva, se dirigea vers un placard, derrière lui, ouvrit un tiroir.

— Tenez... De l'aspirine.

Il laissa tomber deux comprimés blancs dans le creux de la main d'Eva.

— Donnez-lui ceci si elle se réveille. Essayez de trouver de l'eau propre. C'est tout ce que je peux vous proposer.

Il lui fit signe de sortir.

Eva glissa les comprimés dans sa poche. L'horloge au mur indiquait 6 h 50. Elle devait être au travail à 7 heures. Elle essaierait de repasser à l'heure du déjeuner – un autre repas raté – et espérait que sa mère dormirait toute la matinée.

Elle se dirigea vers la blanchisserie, le lieu de travail qui lui avait été affecté à leur arrivée à Terezín. Avant de tomber malade, Mutti avait été affectée à l'atelier de couture. Au moins, elle avait pris un certain plaisir à faire une chose pour laquelle elle était douée ; Eva n'avait ni aptitude ni goût pour la lessive. Quand elle poussa la lourde porte de bois, elle fut accueillie par l'odeur habituelle de détergent de mauvaise qualité et de linge de lit sale. Le bourdonnement des grosses machines, le sifflement des fers, le craquement desessoreuses à rouleaux étaient assourdissants. Déjà, ses aisselles picotaient à cause de la chaleur. Elle souleva l'un des balluchons posés à l'entrée, déposa la pile de linge sale par terre et commença à le trier.

Elle laissait tomber les vêtements dans l'une des énormes lessiveuses bouillonnantes quand une femme s'approcha d'elle furtivement. Elle reconnut Elsa du *block* de Dresde, même si elle n'était pas dans le même dortoir qu'elle.

— Tu as entendu la rumeur ? lui demanda Elsa.

Ses cheveux noirs et crépus étaient encore plus frisés dans l'air chaud et humide de la blanchisserie.

— Non, quelle rumeur ?

Elsa tourna à demi la tête, puis elle approcha la bouche de l'oreille d'Eva.

— D'autres déportations.

— *D'autres déportations ?* C'est impossible ! Nous avons déjà été

déportés depuis Prague. N'est-ce pas suffisant ?

— Apparemment pas. Il y a une femme dans mon dortoir, Ruth, qui a été convoquée avec son mari et ses deux enfants. Ils doivent faire leurs bagages ce soir.

Eva ramassa deux autres vêtements et les laissa tomber dans la lessiveuse, provoquant un gros nuage de vapeur. Elle s'essuya le front du revers de la main.

— Où vont-ils aller ?

— À l'est apparemment. Dans un autre camp.

— Pourquoi ?

— D'après elle, c'est un camp de travail.

Eva en aurait presque ri.

— Un *camp de travail* ! Et ce n'est pas un camp de travail ici ?

Elsa haussa les épaules et s'éloigna.

Eva continua à ajouter des vêtements dans la lessiveuse, mais tandis qu'elle s'affairait, les pensées se bousculaient dans sa tête. Et si Terezín n'était qu'un centre intermédiaire ? Et si le pire était encore à venir ? Comment sa mère pourrait-elle bien supporter un autre trajet en train dans son état ? Il fallait qu'elle prévienne Josef.

À l'heure du déjeuner, elle se passa de nouveau de sa ration, ignorant la faim qui la tenaillait, et courut rejoindre Mutti. Sa mère était encore brûlante, et sa peau avait une teinte jaunâtre, mais au moins, elle était consciente maintenant.

— Eva... J'ai terriblement mal à la tête, murmura-t-elle.

Eva alla chercher une tasse en étain sur le lavabo et la tint sous le robinet, puis elle sortit les comprimés d'aspirine de sa poche et les tendit à Mutti ; mais Mutti peina à les avaler, elle eut haut-le-cœur après haut-le-cœur tandis qu'Eva lui tapotait le dos et essayait de l'aider à avaler plus d'eau. Enfin, après qu'Eva fut retournée deux fois au lavabo pour aller chercher davantage d'eau, Mutti parvint à avaler les comprimés et, à bout de force, elle se rallongea sur le matelas.

Eva fouilla dans son sac à dos, en sortit un stylo et du papier, et griffonna un mot à Josef pour l'informer de la maladie de sa mère et lui demander s'il avait entendu dire quoi que ce soit au sujet des déportations. Elle plia le papier plusieurs fois sur lui-même, puis elle se hâta de regagner la blanchisserie et réussit à donner le petit mot à l'un des porteurs, venu apporter un nouveau ballot de linge sale.

— Pouvez-vous apporter ceci aux baraquements de la région des Sudètes, s'il vous plaît ? chuchota-t-elle.

Le porteur hocha la tête, ouvrit le talon de sa botte, glissa le petit mot dedans, referma le talon en le tapant du plat de la paume et s'en alla.

Le lendemain, le même porteur lui remit un petit mot de Josef en réponse.

Ai parlé à Abba. Ta mère a peut-être le typhus. Elle doit être placée en quarantaine. Adresse-toi à l'un des gardes. Ils ont une peur bleue de la maladie. Ils l'isoleront.

Eva se demanda comment le pauvre Abba avait réagi en apprenant à quel point sa femme bien-aimée était malade. Elle devait faire tout son possible pour sauver Mutti.

Mais comment pourrait-elle faire ? L'accès au SS-Service Club était interdit aux Juifs, et il y avait étonnamment peu de gardes dans les rues. Peut-être pourrait-elle aller au centre de tri dans les baraquements d'Ústí, où l'on entreposait les biens confisqués. Elle s'engagea dans la rue de la gare, dépassa le parc, déjà jonché de feuilles mortes, et traversa la rue Eger en direction du dépôt.

Comme on pouvait s'y attendre, deux gardes allemands veillaient sur une pile d'objets : canifs, montres, livres, et même un gâteau. Tandis qu'Eva approchait du bâtiment et que leurs silhouettes se firent plus nettes, son estomac se contracta brusquement et ses jambes menacèrent de se dérober sous elle. Non, ce n'était pas possible... Pas après tout ce temps ? Et pourtant, si, l'une des têtes penchées sur la table chargée d'objets arborait des cheveux d'un blond presque blanc, et même si ses cheveux ne l'avaient pas identifié, sa voix et sa façon de se tenir l'auraient fait : Otto. Comment pouvait-elle s'être retrouvée dans le même camp que lui ? On aurait cru que l'univers conspirait véritablement à la torturer. Le souffle court, elle inspira profondément et adjura intérieurement son corps d'arrêter de trembler. Elle ne pouvait pas contrôler l'angoisse qui lui nouait le ventre ou le sang qui bourdonnait à ses oreilles, mais elle pouvait prendre une voix ferme, et c'était ce qu'elle allait faire.

— Excusez-moi, dit-elle, s'efforçant d'afficher une expression imperturbable.

Les gardes levèrent la tête vers elle. Était-ce l'imagination d'Eva qui lui jouait des tours ou y avait-il une lueur de reconnaissance dans les yeux d'Otto. Restait-il quelque chose du corps de celle qu'elle était à seize ans dans son corps de femme de près de trente ans ? Elle avait la même couleur

de cheveux ; elle était encore mince – probablement plus mince après des années de restrictions alimentaires –, mais celle qu’elle était devenue était fatiguée et sombre. Un court instant, il lui sembla qu’il la reconnaissait, mais cette impression se dissipa aussitôt. Ses yeux redevinrent inexpressifs.

— Oui ?

— Ma mère est malade. Nous pensons que c’est peut-être le typhus.

Une expression de dégoût passa sur le visage d’Otto. Josef ne s’était pas trompé au sujet de l’horreur que la maladie inspirait aux Allemands. Il prit un bout de papier et griffonna quelque chose dessus.

— Apportez ceci à l’infirmière de l’hôpital de la rue Long. Elle saura quoi faire.

Eva prit le papier et s’en alla avant que ses genoux ne puissent l’abandonner.

[29.](#) Voir note n° 1.

[30.](#) Bible de Jérusalem.

Ils décollèrent d'urgence à l'aube. Le ciel était gris acier, l'air vif du froid de l'automne. De la buée s'échappait de la bouche de Will tandis qu'il courait vers le Hurricane, tout en attachant son casque et son gilet de sauvetage. L'équipe au sol, qui avait déjà démarré le moteur, l'aida à monter dans le cockpit.

Will vérifia les commandes, roula d'abord doucement, puis décolla. Tomas était parti juste avant lui et il montait déjà à pic. Will suivit sa trajectoire. Ils traversèrent la Manche sans incident, et ils venaient d'atteindre la côte nord française quand il entendit une voix s'élever de l'émetteur radio :

— Plus de cinquante mille avions ennemis en provenance du sud-est. Vingt-six mille pieds.

Bon sang ! C'était à peu près vingt mille pieds de plus que ce que le Hurricane pouvait supporter, mais nécessité faisait loi. Il poussa la manette des gaz.

Un rapide coup d'œil en dessous de lui et sur le côté révéla des nuages de fumée noire. Il vola dans leur direction : les tirs antiaériens étaient inoffensifs, maintenant, mais ils lui montreraient peut-être l'emplacement des bombardiers ennemis. Toujours rien. Le dispositif AA n'avait pas dû être exact.

Il monta plus haut. Les nuages étaient magnifiques à cette altitude. De majestueuses enclumes se dressant au-dessus d'un vaste paysage enneigé. Il n'était qu'un point minuscule qui survolait des amoncellements, des tourbillons et des tas de blancheur sous un ciel d'un bleu éclatant.

Au-dessus de lui, les fritz décrivaient des cercles de fumée, des traces argentées qui s'enroulaient comme des serpents. Will monta plus haut et aperçut une ligne noire oblique sur sa droite. Des bombardiers. Il se tourna vers eux et régla le bouton pour faire feu. Comme il avait peu de visibilité, il ouvrit la verrière et fut frappé par une rafale glaciale qui lui aurait coupé le souffle s'il n'avait pas eu son masque à oxygène. Les bombardiers, qui se

rapprochaient rapidement, étaient maintenant entourés de points noirs : des Messerschmitt Bf 109. Cette fois, ils allaient avoir des ennuis. Il ne voyait plus Tomas.

Alors qu'ils attaquaient, Will remarqua le tir de canon d'un Dornier – de petits jets de fumée blanche dans son sillage. Le cockpit empestait la cordite.

Soudain, trois explosions arrachèrent son côté droit. Des obus. Il vira à droite au-dessus d'un autre Hurricane. Il y eut deux autres explosions, et quelque chose frappa de plein fouet sa jambe droite, mais il n'éprouva aucune douleur. Des vagues d'air chaud balayèrent le cockpit. Son estomac se souleva ; le Hurricane partait en vrille. Il posa le pied droit sur le palonnier et poussa de toutes ses forces. Rien. Il réessaya. Toujours rien. Sa main était prête à tirer sur la manette des gaz, mais il continuait à tourner à une vitesse alarmante et il perdait rapidement de l'altitude.

Il allait devoir sauter. Il arracha la verrière, défit son harnais à tâtons, se pencha à l'extérieur et poussa sur le tableau de bord avec ses pieds. Il ne se passa rien. Il se laissa retomber brusquement dans le cockpit, défit la fixation à baïonnette de son masque à oxygène et réessaya. Cette fois, il sortit tout de suite, mais il tomba en avant et passa à quelques centimètres de l'hélice. Le ciel sembla osciller dangereusement au-dessus de lui, puis il se stabilisa. Il tira d'un coup sec sur l'anneau de libération. Le parachute se déploya et il y eut une brusque secousse. Il était suspendu dans un silence inquiétant à environ six cents mètres du sol. Le Hurricane passa à côté de lui et descendit en vrille juste en dessous de lui avant de s'embraser.

Will allait atterrir en territoire occupé.

*

Assise à sa coiffeuse, Pamela se brossait les cheveux. Sa dernière permanente remontait à un certain temps, et ses cheveux étaient un peu plats. Elle se pencha en avant et les fit bouffer sur les côtés à l'aide de ses doigts. Voilà qui était mieux ! Elle fouilla dans le tiroir à la recherche de ce rouge à lèvres rose que Hugh aimait bien. Kitty était chez sa mère, aujourd'hui, et Pamela s'était proposée pour faire les courses. Il fallait qu'elle soit au moins présentable pour faire la queue pendant des heures. Elle avait lu un article dans un magazine qui disait que c'était la responsabilité d'une femme de rester soignée – c'était sa part de l'effort de

guerre –, mais Pamela pouvait pourtant imaginer de meilleures choses à faire pour aider les gens.

Comme elle se penchait pour appliquer son rouge à lèvres, elle aperçut un éclair bleu marine et argenté à travers la vitre, puis elle entendit le petit bruit sec du portail et le crissement des graviers dans l'allée. Elle se leva pour mieux regarder par la fenêtre. Un porteur de télégramme se tenait sur le pas de la porte, une enveloppe à la main. Elle descendit l'escalier en courant, l'estomac noué, arracha le télégramme des mains du garçon à l'air contrit.

— Pas de réponse, parvint-elle à murmurer, avant que ses jambes ne se déroboient et qu'elle ne s'effondre sur la première marche de l'escalier.

Devait-elle l'ouvrir maintenant ou attendre le retour de Hugh ? L'image d'un autre télégramme, posé sur une cheminée, s'imposa à elle. Toute la journée, il était resté là, menaçant, hantant la pièce de son terrible pouvoir, jusqu'à ce que son père rentre à la maison, l'ouvre et annonce la mort de Tommy d'une voix brisée. *Pas cette fois ! Par pitié, mon Dieu, pas cette fois !* Elle prit une profonde inspiration pour se calmer et glissa le pouce sous le rabat de l'enveloppe.

Sommes au regret de vous informer que votre fils, William Denison, a été porté disparu à compter du 3 juillet 1942. Une lettre suit ce télégramme avec toutes les informations disponibles.

Elle essaya de se raccrocher aux mots, de comprendre leur sens, puis elle posa le télégramme sur ses genoux, qui tremblaient de manière incontrôlable. *Oh, Will !* Que s'était-il passé ? *Je t'en prie, sois en vie, mon chéri, par pitié !*

Les mots « porté disparu » pouvaient signifier n'importe quoi. Il pouvait être prisonnier de guerre... blessé... perdu en mer... Elle ferma les yeux et pria silencieusement pour la vie de son fils, puis elle traversa l'entrée d'un pas chancelant pour téléphoner à Hugh.

— Je savais que nous aurions dû l'en empêcher, dit Hugh d'une voix rauque de stupeur et de chagrin.

Il était 2 heures du matin, mais cela n'avait pas été la peine qu'ils aillent se coucher. La peur et l'angoisse avaient exclu toute tentative de sommeil.

Pamela posa le coude sur l'accoudoir du fauteuil et appuya son front sur son poing.

— Mais qu'aurions-nous bien pu faire ? Il nous a mis devant le fait accompli quand il est revenu de Boscombe Down.

— J'aurais pu contacter quelqu'un de haut placé au sein de la RAF et faire refuser sa candidature.

— Pour être accusé de népotisme ? Même Winston n'a pas pu éviter à son neveu d'être capturé en Norvège.

— Giles Romilly était journaliste, pas pilote de chasse. Il était simplement au mauvais endroit au mauvais moment.

— Will aussi.

— Tu as changé de refrain. Je croyais que tu étais furieuse qu'il ne respecte pas les valeurs quakers.

— Je l'étais, je le *suis* encore, mais je suis aussi une mère. Will n'avait pas le cœur à passer l'examen d'entrée à Oxford. Il n'aurait jamais été reçu. Il était trop occupé à lire des choses sur les avions et à ignorer ses manuels scolaires. Et de toute façon, si nous l'avions empêché de s'engager, si nous avions insisté pour qu'il fasse quelque chose de moins dangereux pour participer à l'effort de guerre, il aurait peut-être quand même risqué sa vie. Comme Tommy.

Hugh se leva et passa un bras autour d'elle.

— Je suis désolé. Cela a dû te faire un choc terrible de recevoir un autre télégramme, comme ça.

Pamela hocha la tête, muette de chagrin.

— Et nous ne savons pas ce qui est arrivé à Will. Je me renseignerai demain matin. Je verrai ce que je peux faire.

— La lettre ne devrait pas tarder à arriver. Cela nous en apprendra davantage.

— Exactement. Viens...

Hugh lui tendit la main.

— Faisons au moins semblant de dormir un peu.

Pamela suivit son mari à l'étage d'un pas traînant.

Le lendemain, elle était assise sombrement à la table du petit-déjeuner, devant une tasse de thé froid, quand on frappa à la porte. Elle se leva d'un bond, son cœur martelant sa poitrine, et courut dans l'entrée, arrivant à temps pour voir Kitty ouvrir la porte à un jeune homme vêtu d'un uniforme de la RAF. L'espace d'un instant, elle crut que c'était Will ; mais son cri de joie resta coincé dans sa gorge. Cet homme faisait une bonne tête de moins que Will et il était moins solidement charpenté.

Il sourit faiblement et s'avança, main tendue.

— Tomas.

Pamela ignore sa main tendue et le serra dans ses bras, ses doigts s'enfonçant dans l'épaisseur réconfortante de sa veste en lainage. Elle sentit le parfum familier d'huile capillaire et d'eau de Cologne.

— Madame Denison... Je suis venu aussi vite que possible.

Pamela lui fit signe de la suivre dans le salon.

— Apportez-nous du thé, s'il vous plaît, Kitty... et autant de pain et de beurre que vous pourrez en trouver !

— Très bien, madame.

Kitty s'éloigna rapidement en direction de la cuisine.

Tomas s'assit. Il enleva sa casquette et la posa par terre, puis il se passa les mains dans les cheveux.

Pamela s'assit également, s'efforçant d'ignorer les battements frénétiques de son cœur. Elle savait que les bonnes manières exigeaient qu'elle remarquât qu'elle était heureuse de rencontrer Tomas étant donné tout ce que Will lui avait dit de lui, qu'elle s'enquît de sa santé, de sa famille... mais elle n'avait envie que d'une chose : savoir ce qui était arrivé à son fils.

Tomas le savait pertinemment.

— J'ai vu Will tomber, dit-il.

Pamela eut l'impression que son cœur lui montait dans la gorge et pesait sur sa langue. Elle le regarda fixement, l'adjurant intérieurement de continuer.

— Le Hurricane a percuté le sol et explosé...

Elle plaqua une main sur sa bouche pour réprimer une nausée. Tout son corps n'était plus qu'un long hurlement.

— ... mais je suis presque sûr que Will s'est éjecté. J'ai vu une forme noire flotter dans l'air avant que le Hurricane ne tombe.

Tomas se leva, l'air gêné, et s'approcha d'elle d'un pas hésitant. Il s'agenouilla à ses pieds et lui prit les mains.

— Il y a de grandes chances pour qu'il s'en soit sorti, madame Denison. J'en suis sûr.

Pamela sentait la force et la chaleur qui émanaient des doigts de Tomas. L'espoir s'éleva en elle comme une brise. Ses joues étaient couvertes de larmes, mais elle laissa ses mains dans les siennes.

— Merci, Tomas, murmura-t-elle.

La lettre finit par arriver. Elle avait été écrite par le commandant de Will. Il commençait par des remarques élogieuses au sujet de Will : sur son courage, sa franchise, ses manières engageantes, et même sa foi. Il

confirmait la théorie de Tomas selon laquelle Will s'était éjecté et ajoutait que, dans les circonstances, il n'y avait aucune raison de supposer qu'il était mort. S'il avait été fait prisonnier de guerre, ils seraient prévenus par la Croix-Rouge d'ici un mois. S'il avait réussi à s'échapper, on n'aurait pas de nouvelles de lui tant qu'il ne serait pas de retour, sain et sauf. Ces deux éventualités donnaient des motifs d'espérer.

Cependant, c'était l'attente qui rendait Pamela folle. Les Collins devaient en avoir assez d'elle, car elle passait son temps à leur rendre visite pour s'assurer qu'ils allaient bien ; mais elle devait absolument aider quelqu'un. Au moins, Hugh pouvait oublier ses craintes l'espace de quelques heures au ministère des Affaires étrangères, car il travaillait comme un fou. Il y avait des jours où elle aurait voulu pouvoir l'y accompagner.

Elle finit par le supplier de la laisser aller à Hinton Hall pour voir Miriam.

— Je dois lui dire en face, au sujet de Will. Elle est tellement attachée à lui. Hugh était d'accord.

— Je vais essayer de prendre des dispositions pour que quelqu'un te conduise là-bas. Je déteste abuser de mon rang, comme ça, mais j'estime que les circonstances le justifient.

Il lui lança un coup d'œil, les sourcils froncés, l'air inquiet.

Pamela savait que ses cheveux étaient plats, ses ongles rongés jusqu'au sang ; mais elle n'arrivait à rien faire d'autre que penser à Will. Elle mourait d'envie de voir Miriam, de serrer contre elle son petit corps chaud, de sentir entre ses bras une enfant vivante, qui respirait. Rien n'apaiserait l'horreur de la disparition de son fils, mais voir Miriam l'aiderait. Elle en était sûre.

Deux jours plus tard, elle était assise à l'arrière de la Bentley de fonction de Hugh, et un chauffeur du ministère la conduisait jusque dans le Shropshire. Elle avait été surprise de constater que le chauffeur était une femme. Elle était vêtue d'un uniforme de la WAAF, avait les yeux marron, un regard intelligent, et ses cheveux bruns étaient attachés. Elle s'appelait Kate. L'espace d'un instant, Pamela se demanda si elle avait déjà rencontré Will ; elle était jeune et jolie, et elle lui aurait plu, c'était certain. Cependant, le front plissé, Kate lui dit que son nom ne lui évoquait rien. Ce n'était pas étonnant, au fond. L'armée de l'air comptait des milliers d'hommes et de femmes. Pamela chassa de son esprit la pensée de Will mort sans avoir eu de petite amie. Il avait fait du tennis avec les sœurs de ses amis de Marlborough, mais il n'avait jamais ramené personne à la maison. Ils ne s'étaient pas attendus à ce qu'il le fasse. Il n'était encore

qu'un lycéen. Elle regarda à travers la vitre le vert et le brun flous des champs, les collines dans le lointain, le miroitement d'une étendue d'eau, ça et là. Pourrait-elle un jour à nouveau apprécier la beauté de la campagne sans lui ?

La voiture s'engagea enfin dans l'allée de Hinton Hall. Kate s'empressa de contourner la voiture pour venir lui ouvrir la portière, et Pamela s'extirpa du véhicule avec raideur.

— Je vais vous attendre ici, madame, lui dit Kate avec un sourire.

— Oh, vous ne voulez pas entrer ? Je risque d'en avoir pour un moment, et je suis sûre que vous pourrez prendre une tasse de thé et trouver quelque chose à grignoter ici.

Kate secoua la tête et sortit de la boîte à gants une Thermos et quelques sandwiches.

— Ne vous inquiétez pas, j'ai tout ce qu'il me faut.

Pamela hocha la tête et remonta l'allée.

Elle pensait emmener Miriam faire un tour dans le parc, lui annoncer la nouvelle à propos de Will à côté d'un parterre de delphiniums tandis que des alouettes passaient au-dessus de leurs têtes, mais le directeur, M. Čapek, avait insisté pour qu'elle utilise son bureau, une petite pièce exiguë, dans un coin de laquelle s'entassait un enchevêtrement de battes de cricket et de crosses. Avant d'envoyer quelqu'un chercher Miriam, il lui confirma que les Kolischer n'avaient pas donné de nouvelles depuis longtemps, et que l'absence de lettres récentes inquiétait manifestement Miriam.

Quand elle vit les épaules de Miriam s'affaïsser et ses yeux s'emplier de larmes, Pamela éprouva un vif sentiment de culpabilité. Comment pouvait-elle infliger une autre perte à cette pauvre enfant, qui, pour son propre réconfort, n'avait pas eu de nouvelles de ses parents depuis des mois ? Comme c'était égoïste de sa part d'avoir eu envie de serrer Miriam dans ses bras sans se préoccuper de son chagrin !

Elle essaya de garder une voix calme et un ton enjoué.

— Tu ne dois pas t'inquiéter, ma chérie. Monsieur Denison et moi sommes convaincus que Will va revenir. Il sera bientôt de retour, tu verras... et peut-être que les bombardements se seront calmés, d'ici là, et que tu pourras revenir aussi. Nous serons de nouveau tous réunis !

— Et mes parents ? murmura Miriam.

Pamela soupira.

— Les communications sont complètement chamboulées en Europe.

Se mettait-elle à parler comme Hugh ? Elle passa un bras autour de Miriam.

— Cela doit être très effrayant pour toi, mais essaie d’être courageuse. Ne perds jamais espoir.

Elle se demanda si ses paroles ne s’adressaient pas autant à elle-même qu’à Miriam.

Miriam acquiesça d’un hochement de tête, mais elle n’avait pas l’air d’être convaincue.

— Allons faire un tour maintenant.

Pamela avait lâché Miriam pour la suivre dans le couloir étroit, mais dès qu’elles sortirent dans l’air chaud de l’été, elle la prit par la main. Un jardinier qui portait une casquette en tissu et une chemisette arrachait des carottes dans un carré potager, dont il émanait une bonne odeur de terre. Il inclina sa casquette pour les saluer quand elles passèrent à côté de lui.

— Comment se passent tes cours de chant, Miriam ?

Le visage de Miriam s’éclaira.

— Bien, merci.

— Peux-tu me chanter quelque chose ?

La luminosité brûlait les yeux de Pamela, mais c’était agréable d’être dehors, au grand air.

Miriam commença à fredonner tout doucement un air, joyeux et folklorique.

— Et avec les paroles ?

Sa voix prit son envol.

Le cœur de Pamela était un peu moins lourd quand elle reprit la route. M. Čapek semblait être un homme bien – il avait l’air d’être fort et sportif, contrairement au proviseur de Marlborough – et Miriam avait manifestement beaucoup d’amies dans l’école. Si elle avait été bouleversée d’apprendre la nouvelle, Pamela aurait peut-être été tentée de la ramener à Londres avec elle, mais en réalité, il valait mieux risquer de la laisser bouleversée dans le Shropshire que de la mettre en danger à Hampstead. La pauvre enfant : encore quelqu’un absent de sa vie ! Cela devait lui faire tellement peur de ne pas avoir de nouvelles de ses parents.

Pamela ne pouvait pas supporter de passer tout le trajet du retour à regarder à travers la vitre. Le ciel commençait déjà à s’assombrir, des nuages violacés empourprant l’horizon. Bientôt, on ne verrait plus rien.

— Alors, racontez-moi comment vous vous êtes retrouvée dans la WAAF,

dit-elle à Kate, plus par politesse que par un intérêt sincère.

Kate sourit.

— J'ai trois frères au sein de la RAF, répondit-elle. Je n'avais pas envie de rester à la maison pour coudre et de les laisser être les seuls à s'amuser.

— *À s'amuser ?*

Pamela tourna la tête et la regarda fixement.

— Je vous prie de m'excuser. C'était maladroit de ma part. Vous devez être très inquiète pour votre fils.

Pamela resserra son étreinte sur les anses du sac à main marron posé sur ses genoux.

— Ce n'est rien. Effectivement, Will s'est probablement amusé...

Sa gorge se serra.

— Je le sentais toujours tellement vivant quand il était en permission.

Kate hocha la tête.

— C'est ça. Pour ma part, j'ai travaillé au contrôle radar, testé l'artillerie aérienne et même manœuvré des ballons de barrage. Bien sûr, nous ne sommes pas en première ligne, mais le travail que nous faisons est essentiel.

Elle s'interrompit pour dépasser un vieil homme à bicyclette.

— La plupart du temps, je suis épuisée, mais ma vie n'a jamais été aussi exaltante.

Pamela sourit. C'était ce que Will avait ressenti. Elle ouvrit son sac à main, en sortit un paquet de bonbons à la menthe et en offrit un à Kate.

— Vous avez peur que je m'endorme au volant ?

— Non... Je voulais donner ces bonbons à Miriam, elle en raffole, mais j'ai oublié.

Pamela laissa aller sa tête en arrière sur l'appui-tête. Ses yeux lui picotaient.

— Autant de gagné pour moi, madame, dit Kate.

Mais son sourire était compatissant.

— Je vous les offre, dit Pamela en se penchant de nouveau en avant. Tenez, je les mets à côté du frein à main pour que vous puissiez vous servir.

— Merci.

Kate plongea la main dans le paquet.

— Avez-vous pu participer à l'effort de guerre vous-même, madame Denison ?

Pamela lui parla de l'Association des amis des réfugiés.

— Hélas, nous avons dû nous arrêter pour le moment. La plupart des voies

d'accès à l'Europe sont bloquées.

Kate mâchonna pensivement.

— J'ai entendu dire que la Croix-Rouge cherchait des bénévoles. Cela vous plairait peut-être.

— Peut-être.

Pamela prit un bonbon à la menthe distraitement et le mit dans sa bouche. Kate avait raison. Elle était si désœuvrée depuis qu'elle n'avait plus de travail auprès des réfugiés ! Ses valeurs de quaker l'empêchaient de soutenir activement l'effort de guerre, et Hugh tenait à ce qu'elle reste à la maison ; mais maintenant que Will avait disparu, elle avait besoin de se concentrer sur quelque chose pour briser la tension de l'attente de nouvelles. Une partie d'elle était trop épuisée pour faire quoi que ce soit, mais elle savait que c'était dû à l'angoisse ; sa fatigue n'était pas physique. Et étrangement, d'une certaine manière, si elle aidait les gens par l'intermédiaire de la Croix-Rouge, elle aurait le sentiment d'aider aussi Will. Elle sourit à Kate.

— Merci. Je vais me pencher sur la question.

Elle appuya de nouveau la tête contre l'appui-tête, tandis que la voiture traversait l'obscurité en ronronnant.

Eva se tenait aux côtés d'Abba et de Josef devant la tombe creusée à la hâte dans le bassin de Bohušovice, refoulant d'un battement de paupières les larmes qui lui voilaient les yeux alors qu'elle regardait le corps de sa mère être mis en terre. Cela devait être l'un des derniers enterrements. Le bâtiment qui abriterait l'immense nouveau crématorium était presque achevé. C'était un énième affront aux Juifs, qui abhorraient l'incinération des corps. Eva était contente que sa mère ait une tombe correcte, même si sa mort était survenue trop tôt, l'épuisement et le typhus l'ayant fauchée bien avant son heure. Elle enfouit brièvement son visage dans le creux de l'épaule de Josef, puis elle jeta un coup d'œil derrière elle. Les longues ombres des murailles imposantes de la ville s'étiraient sur l'herbe, derrière eux. Un vent froid fouettait le foulard d'Eva et rougissait les joues mouillées de larmes d'Abba. Elle lui prit la main et la tint dans la sienne.

— Plus de souffrance, ma chérie, murmura-t-il.

Eva jeta un coup d'œil à son père. Ce n'était pas à elle que ses mots s'adressaient. Ses yeux étaient rivés sur la tombe.

— Je te verrai au Gan Eden.

Devant lui, dans un rai de lumière pâle, deux papillons blancs exécutaient une danse élaborée, en parfaite symétrie. Quelle que soit la distance qui les séparait, leurs mouvements étaient parfaitement synchrones.

Eva serra tendrement la main d'Abba dans la sienne. Elle repensa à la compassion dont sa mère avait fait preuve quand elle avait été agressée, aux heures que Mutti avait passées à coudre des vêtements pour Miriam, au soutien qu'elle lui avait apporté quand elle avait décidé d'envoyer Miriam en Angleterre, à toutes les fois où elle avait prétendu ne pas avoir faim pour que Miriam ait plus à manger, à son dévouement, même dans sa dernière maladie. Oui, Mutti était sûrement au Gan Eden maintenant.

Alors qu'ils retournaient vers leurs baraquements d'un pas traînant, Eva jeta un coup d'œil en direction de la petite forteresse. Un jour, on l'y avait

envoyée chercher du linge, et elle en avait profité pour flâner, savourant cette occasion unique de respirer un peu d'air frais. Elle s'était attardée sur le pont, avait baissé les yeux vers les douves à sec et avait remarqué un fouillis de myosotis aux pétales bleu ciel niché dans les mauvaises herbes. Comme elle regrettait de ne pas en avoir à déposer sur la tombe de Mutti ! Peut-être pourrait-elle en cueillir quelques-uns la prochaine fois qu'on l'enverrait à la forteresse.

Elle se demandait si elle devait se risquer à essayer de contacter Miriam. Le châtement pour tenter d'envoyer du courrier était sévère. En janvier, neuf prisonniers avaient été pendus pour avoir essayé d'envoyer des lettres chez eux ; de plus, même si elle arrivait à envoyer une lettre, il était très improbable que celle-ci parvienne à Miriam. Et puis, pourquoi faire du chagrin à l'enfant en lui annonçant la mort de sa chère Oma ? Elle serait au courant bien assez tôt.

Eva laissa Josef raccompagner un Abba soudain frêle jusqu'aux baraquements de la région des Sudètes, tandis qu'elle regagnait son dortoir dans le *block* de Dresde. Son deuil lui avait donné un jour de répit dans son travail à la blanchisserie, mais la corvée reprendrait le lendemain.

*

Pamela ouvrit la caisse en bois et plaça une boîte de riz au lait dans un coin et une boîte de harengs dans un autre. Elle cala les sachets de thé et les biscuits au milieu, et posa les articles plus fragiles, les barres chocolatées et les paquets de cigarettes au-dessus. Enfin, elle referma fermement le couvercle, colla une étiquette dessus et ficela la caisse.

C'était agréable d'avoir de nouveau un but, maintenant que les Collins étaient enfin remis sur pied et qu'ils n'avaient plus besoin de son aide. Même Hugh avait fini par reconnaître qu'elle devait faire plus. Cette fois, elle empaquetait de la nourriture, et non des vêtements, destinée à des prisonniers de guerre, et non à des réfugiés. Comme d'habitude, elle se demandait si l'un des colis parviendrait à Will. Elle l'imaginait en train de tirer sur la ficelle et d'ouvrir le couvercle de la caisse avant de se jeter sur le chocolat. Dévorerait-il tout d'un coup ou le savourerait-il petit bout par petit bout ? Il n'avait jamais fumé, mais il pourrait probablement échanger les cigarettes contre d'autres barres chocolatées ; et peut-être que, pendant quelques instants, la douceur crémeuse lui donnerait un bref répit dans les horreurs de la captivité et raviverait les souvenirs d'une enfance heureuse et

protégée. Elle avait souvent glissé des barres de Dairy Milk dans la réserve de friandises qu'il emportait à l'école.

— Vous en avez d'autres, madame D. ?

Archie Higgins poussait son chariot dans l'allée et prenait les caisses sur son passage.

Pamela sursauta. N'avait-elle vraiment préparé qu'une seule caisse ?

— Je suis désolée, Archie. Pouvez-vous repasser dans une dizaine de minutes ? Je vous en donnerai deux ou trois autres.

— D'accord !

C'était un bon garçon, de l'âge de Will à peu près. Si Will n'avait pas été si têtue, lui aussi aurait pu préparer des colis dans un dépôt de la Croix-Rouge au lieu de croupir dans une cellule de prison. Pamela pinça les lèvres. Elle ne devait pas penser à Will ; il valait bien mieux qu'elle s'occupe. Elle prit une boîte de cacao et commença à préparer un autre colis.

*

Quelques semaines plus tard, Eva rencontra enfin Gabriel Schmidt. Elsa et elle apportaient du linge au SS-Service Club dans une énorme charrette à bras noire, l'un des corbillards dans lesquels on transportait tout à Terezín, quand elles tombèrent sur un groupe d'hommes équipés de binettes et de râpeaux, en route pour les jardins. Un sourire s'afficha sur le visage de Schmidt, et il lui fit signe d'approcher dans l'ombre, sur le côté d'un baraquement.

— Eva Novak ! s'exclama-t-il.

— Gabri ! Il me semblait bien t'avoir vu il y a quelque temps, mais je n'en étais pas sûre.

Elle regarda avec un sourire le visage bienveillant et familier du musicien. Ils avaient appris à bien se connaître au conservatoire. Gabri était beaucoup plus âgé qu'elle, c'était un excellent compositeur et pianiste, même s'il avait dû donner des leçons de piano pour compléter ses revenus. Un jour, ils avaient joué en duo sous le regard vigilant du Pr Novotny. Gabriel était un homme bon et généreux, et ne plus le voir avait fait partie des tristesses du passé d'Eva. Comme c'était étrange de le retrouver dans cet endroit atroce !

— Eva... Viens !

Contrariée de devoir l'attendre, Elsa agita les poignées du corbillard.

Gabriel tourna la tête. Les hommes qui allaient aux jardins avec lui étaient déjà à une vingtaine de mètres.

— Retrouve-moi dans la cour de Dresde ce soir à 20 heures. J'ai quelque chose à te montrer.

Eva sourit et rejoignit Elsa, qui prit un air renfrogné et poussa brusquement le corbillard.

*

À 20 heures, l'obscurité était totale. Durant les mois d'été, les garçons avaient joué au football dans la cour, mais maintenant que l'hiver approchait, tous les jeux d'extérieur avaient cessé. Eva leva les yeux et vit Gabriel approcher, son souffle formant un petit nuage de buée blanche dans l'air froid. Les feuilles mortes craquaient sous ses pieds.

— Eva !

Il l'embrassa chaleureusement sur les deux joues, et Eva jeta instinctivement un coup d'œil autour d'elle, cherchant du regard Josef ou des Allemands, elle-même n'aurait su le dire.

— Que t'est-il arrivé ? Tu étais l'une des étoiles montantes du conservatoire et, tout à coup, tu as disparu et personne ne savait où tu étais passée.

Eva gratta une piquête de puce sur son bras. Elle en avait des centaines.

— J'ai décidé d'abandonner ma carrière, dit-elle. Je me suis mariée... et j'ai fondé une famille.

Gabriel hocha la tête, mais son regard était intense.

— C'est pour le monde de la musique que c'est une grande perte alors.

Elle haussa les épaules.

— Et toi ? Tu composes toujours ?

— Un peu. Même ici.

Il regarda autour de lui, mais il n'y avait pas un mouvement dans la cour. On entendait un cliquetis lointain provenir de l'un des dortoirs et, plus loin encore, quelqu'un qui criait, mais rien à proximité.

— Mais j'ai un nouveau projet, maintenant, ajouta-t-il, les yeux brillant dans le noir. Viens avec moi.

Il l'emmena dans le parc, lui fit traverser la rue principale et la conduisit dans une salle de la Maison des garçons.

— Voici le gymnase.

L'estomac noué, Eva balaya du regard la pièce caverneuse, avec sa peinture qui s'écaillait et son odeur de renfermé et de transpiration. Entrevoir Otto l'avait terrifiée et, depuis, elle était sur le qui-vive. Elle

l'imaginait maintenant en train de rôder derrière les espaliers, tapi dans l'ombre ou, pire encore, faisant irruption avec un groupe de gardes armés pour les punir. Elle posa une main sur son cœur pour le calmer.

— Viens par ici.

Gabriel lui fit signe de le suivre à l'autre bout de la salle qui résonnait. Il sortit une petite lampe électrique de sa poche et éclaira une grande forme dans un coin.

— Regarde !

Le faisceau de lumière révéla un piano quart de queue très abîmé et couvert de poussière. Il n'avait plus de pieds.

En dépit de la terreur qui l'étreignait, Eva était intriguée.

— Comment est-ce qu'il a bien pu finir ici ?

— Quelqu'un l'a découvert il y a quelques mois à Sokolovna, juste aux abords de la ville. Il a été transporté ici en cachette il y a quelques nuits de cela.

Il la fit approcher, s'accroupit et posa les mains sur les touches jaunes avant de jouer une gamme de la bémol majeur. Le son n'était pas mauvais. Peut-être que quelqu'un l'avait accordé. Elle s'agenouilla à côté de lui et pianota les quelques premières notes de la villanelle. Pourquoi ce morceau, elle n'en avait pas la moindre idée, mais il fit apparaître le fantôme du Pr Novotny à ses côtés, l'écoutant d'une oreille critique, l'ébauche d'un sourire dansant sur ses lèvres. L'espace d'un instant, elle s'imagina dans la salle de répétition du conservatoire, en train de travailler son morceau pour le concert au Rudolfinum. Quelle enfant innocente elle était alors ! Elle ne soupçonnait pas qu'elle passerait le restant de ses jours à avoir peur de son ombre, à essayer de refouler les horreurs qui menaçaient de l'engloutir.

— Quelle belle mélodie ! dit Gabriel.

Eva s'interrompit.

— Je n'avais pas joué ce morceau depuis bien longtemps.

Pas depuis qu'elle avait vendu son propre piano pour financer le trajet de Miriam jusqu'en Angleterre. Elle aurait dû s'en débarrasser un peu plus tard de toute façon : les Juifs n'avaient plus le droit de posséder des instruments de musique. Elle se releva, titubant légèrement, prise d'un vertige.

— Mais c'est interdit, n'est-ce pas ?

Elle jeta de nouveau un coup d'œil autour d'elle pour s'assurer que la salle était vide.

Gabriel se releva aussi, un peu plus lentement.

— Les Allemands sont étonnamment détendus vis-à-vis de la musique ici. Quelques-uns des prisonniers ont formé un chœur de chambre.

— C'est vrai ? Et les Allemands sont au courant ?

— Ils nous ont bien fait comprendre qu'ils fermeraient les yeux. Peut-être qu'ils estiment que c'est inoffensif.

Il y avait dans l'expression de Gabriel un entrain qu'elle avait rarement vu à Terezín. Comment se pouvait-il qu'elle n'ait pas entendu parler de cela plus tôt ? Elle avait été trop occupée à s'inquiéter pour Mutti et pour Abba – et pour Josef, en fait – et à venir à bout de son travail éreintant à la blanchisserie, pour découvrir la moindre activité culturelle.

— Mais j'ai de plus grands projets, reprit Gabriel, se tournant de nouveau vers le piano. Si je trouve quelqu'un pour le nettoyer et le réparer, seras-tu prête à jouer pour nous ?

Elle croisa ses bras sur sa poitrine.

— Je suis complètement rouillée.

Cela faisait douze ans qu'elle n'avait pas joué devant un public. Ses mains étaient gonflées et rougies par la lessive, elle avait tellement mal au dos qu'elle avait peine à se tenir droite, elle était épuisée et accablée de chagrin. Jouer du piano était une activité d'une autre époque, d'une autre vie. Pourtant, ses doigts la démangeaient, et elle tendit une paume sur sa jambe et fit un accord.

— Nous sommes nombreux à l'être. Ça va te revenir. Nous jouerons des morceaux plus simples au début. Nous nous y remettons petit à petit.

— Pourquoi veux-tu faire ça ? Est-ce que cela t'aide à oublier ce qui se passe ici ?

Gabriel rit.

— Un peu, oui. Peut-être que cela nous donne le sentiment d'avoir un but.

— Et est-ce que cela vaut la peine de prendre de tels risques ?

Il dessina un cercle sur le sol avec son pied. Quand il leva les yeux, son expression était farouche.

— Ces maudits nazis croient qu'ils peuvent nous briser. Ils nous humilient, nous font travailler jusqu'à l'épuisement, nous retirent jusqu'à la dernière once de notre humanité... mais ils ne peuvent pas nous prendre notre créativité. Ni notre âme.

— Alors la musique nous donne de l'espoir ?

— De l'espoir... une identité... l'insoumission. Un héritage.

Eva regarda le visage pâle de Gabriel. Il avait des cernes noirs sous les

yeux, ses joues étaient creuses, ses cheveux plus clairsemés que dans son souvenir ; mais son regard révélait une fougue qui ne pourrait être étouffée.

— Tu ne croiras jamais combien il y a de musiciens et de chanteurs ici : Gideon Klein, Pavel Haas, Ada Hecht. Je sais que nous pouvons travailler ensemble pour produire quelque chose d'extrêmement puissant.

— Je ne savais pas que Gideon était ici, et Pavel non plus, je les connaissais vaguement... mais c'est merveilleux d'avoir un chanteur d'opéra.

Gabriel fit un pas en avant, lui prit le bras et braqua sa lampe sur la sortie.

— Et avoir une pianiste de ton calibre est merveilleux aussi. Je crois que nous pourrions produire la meilleure représentation de nos vies. Accepteras-tu de te joindre à nous ?

Eva jeta un coup d'œil au piano par-dessus son épaule. Elle avait cru que ce chapitre de sa vie était clos ; mais elle avait également cru avoir un avenir en tant qu'épouse et en tant que mère. Maintenant, Miriam était en Angleterre – elle ne l'avait pas vue depuis plus de trois ans – et Josef et elle ne pouvaient plus vivre ensemble en tant que mari et femme. Gabriel avait raison. Comment savoir ce que l'avenir leur réservait ? De plus en plus de rumeurs circulaient au sujet des déportations vers l'est. On parlait de conditions de vie encore plus dures. De mort, même. Le but de la vie était-il seulement de survivre à la monotonie ou de créer quelque chose d'extraordinaire ? Le feu qui couvait sous la cendre depuis si longtemps commença à se ranimer. Elle regarda Gabriel avec un grand sourire.

— Je suis des vôtres ! dit-elle.

*

Le lendemain soir, après l'habituelle soupe de betteraves inconsistante et le petit pain dur qui leur servaient de dîner, Eva se rendit seule au gymnase. Elle en avait assez de jouer aux cartes avec les autres femmes du dortoir ou d'écrire des lettres décousues à Josef dans l'espoir que quelqu'un muni d'un laissez-passer les lui fasse remettre. C'était pratiquement impossible pour elle de parler à son mari, et pourtant, les Allemands autorisaient apparemment les musiciens des deux sexes à se fréquenter librement. Gabriel lui avait offert l'occasion de raviver sa passion, de prendre part à quelque chose de capital. Comment aurait-elle pu refuser ?

Elle fouilla dans son sac à dos à la recherche d'une lampe de poche et s'aperçut que si elle la posait sur le piano, elle pouvait l'orienter de façon à

éclairer les touches. Au début, elle craignit d'être entendue à une heure si tardive, mais elle se rappela alors que Gabriel lui avait assuré que les Allemands toléraient la pratique de la musique, et elle commença à se détendre.

Elle s'agenouilla et essaya de faire quelques gammes majeures, obligeant ses doigts raides à courir sur le clavier. Elle joua ensuite plusieurs gammes mineures, suivies de quelques arpèges, de quelques accords, et d'une gamme chromatique à chaque main. Sans qu'elle s'en soit aperçue, une heure s'était écoulée. Elle avait les doigts douloureux. Tandis qu'elle jouait, elle s'était à moitié attendue à ce que Mutti entre et lui reproche de trop travailler, et elle s'était représenté la scène de façon si nette qu'elle avait été replongée dans son enfance, mais bien sûr la porte était restée fermée et, de toute la soirée, elle n'avait eu d'autre compagnie que celle d'une souris dans un coin de la pièce.

Avant de se lever, chancelant un peu sur ses jambes, elle joua la villanelle en entier. Gabri avait raison : cela lui était revenu. Peut-être pourrait-elle être utile au chœur, après tout. Pendant une heure entière, elle avait oublié les punaises de lit, la faim qui la tenaillait, la séparation encore douloureuse d'avec Miriam ; et, comme Gabri le lui avait promis, elle n'avait pas été interrompue une seule fois.

*

Pamela essuya une pellicule de condensation sur la vitre et regarda au travers. Après des semaines de journées d'hiver maussades, un soleil blanc éclairait les trottoirs scintillants de givre, et la neige poudreuse sur les toits. Elle décrocha l'une des vieilles écharpes de Hugh de la patère de l'entrée, l'enroula autour de son cou et boutonna son manteau d'hiver par-dessus. Elle mit ensuite un vieux chapeau cloche et enfonça ses mains dans ses poches pour en retirer ses gants. Elle hésita à aller chercher ses bottes à la cave, mais décida que ses richelieus sur ses bas de fil seraient suffisants.

C'était agréable de laisser derrière soi la maison morne et de remonter à grands pas Templewood Avenue en direction du Hampstead Heath. Même avec le froid qui rougissait son nez et faisait pleurer ses yeux, le temps était vivifiant. Elle ne s'était pas sentie aussi vivante depuis des semaines, même si elle avait sous les yeux les maisons endommagées par les bombardements, avec leurs fenêtres condamnées par des planches et leurs toitures grossièrement réparées. En principe, ils étaient encore en danger,

mais leur vieille maison n'avait pas perdu une seule brique. D'une certaine façon, elle se serait sentie moins coupable si cela avait été le cas. Ses parents étaient bien plus vulnérables dans l'East End, mais ils avaient refusé de céder à ses requêtes de plus en plus insistantes pour qu'ils viennent s'installer avec Hugh et elle. Ils n'avaient toujours pas de nouvelles de Will, et Dieu seul savait ce qui était arrivé aux parents de Miriam. Cela ne lui semblait pas juste d'être en sécurité alors que d'autres souffraient tant.

Elle apercevait déjà l'entrecroisement des treillis au loin. Quelques mois plus tôt, des haricots verts s'enroulaient autour d'eux, mais les plants avaient dépéri depuis bien longtemps, laissant derrière eux des squelettes en bambou. Alors qu'elle approchait, elle vit des carrés plantés de choux aux feuilles dentelées, dont le cœur resserré était couvert de gouttes de rosée. Cela faisait maintenant quelques années qu'il y avait des potagers au Hampstead Heath, et elle se sentait coupable de n'avoir encore rien fait pousser en dehors du persil jaunissant qui se morfondait sur le rebord de sa fenêtre.

Elle dit bonjour à un homme qui donnait des coups de pioche dans la terre tandis qu'une fillette, sans doute sa petite-fille, s'approchait tout doucement, avec quelques miettes de pain dans la paume blanche de sa main tendue, d'un rouge-gorge peu farouche perché sur le manche d'une pelle.

L'homme toucha son chapeau pour saluer Pamela.

— Belle journée !

Elle sourit.

— Il fait un peu frais...

Elle le regarda s'essuyer le front avec son mouchoir.

— ... mais je suppose que l'on a chaud quand on travaille.

— C'est vrai, répondit-il, mais je suis bien content de faire ma part dans l'effort de guerre.

Elle hocha la tête.

— Nous avons beaucoup souffert par ici.

Pas plus tard que la semaine précédente, au croisement de West End Lane et de Dennington Park Road, une bombe avait frappé les invités d'un mariage. Dix personnes avaient été tuées, y compris deux bébés. Le seul membre de la famille qui avait survécu était le père du jeune soldat qui devait se marier plus tard dans la journée. L'incident avait fait la une du *Herald*.

Elle se demanda pourquoi la petite fille n'avait pas été évacuée.

— C'est votre petite-fille ? demanda-t-elle à l'homme.

— Oui. Nous avons perdu sa maman pendant le *Blitz* . Son père se bat au sein des Rats du désert ³¹ . Nous ne pouvions pas supporter d'être séparés de Joan, alors nous l'avons gardée avec nous.

— Cela doit être dur pour vous. Mon fils a été porté disparu. Je donnerais n'importe quoi pour l'avoir auprès de moi, à la maison.

La compassion se lut sur le visage de l'homme.

— Je suis vraiment désolé.

Pamela se détourna, s'apprêtant à partir, mais elle se ravisa.

— Est-ce difficile d'obtenir une parcelle de terre ?

L'homme s'appuya sur sa pioche.

— En temps normal, oui, mais cela fait quelque temps que je trouve que c'est un peu trop pour moi. Je pourrais vous donner un petit bout de ma parcelle, si vous voulez.

Pamela se revit soudain en train de planter des carottes avec son père, tenant les petites graines marron au creux de sa paume. Elle avait inspecté le sol tous les jours, jusqu'à ce que les premières feuilles fines comme des plumes sortent de la terre. Elle les avait ensuite arrachées trop tôt. Le rire de son père devant sa poignée de minuscules racines jaunes traversait les ans pour résonner à ses oreilles.

— Volontiers, merci.

— Nous allons bientôt avoir fini pour aujourd'hui, mais si vous revenez demain à la même heure, nous mettrons quelque chose au point.

— Merci, je n'y manquerai pas.

L'homme toucha de nouveau son chapeau, et Pamela continua son chemin, tout excitée à la perspective d'une nouvelle activité pour occuper ses journées.

S'il y avait un patchwork de jardins ouvriers en bordure du Hampstead Heath, plus haut, les zones d'avant-guerre d'herbe sèche et de sentiers étaient toujours intactes. Il n'y avait personne d'autre alentour et Pamela appréciait la solitude de sa promenade. Cela faisait du bien de marcher d'un bon pas dans le soleil hivernal, de sentir les muscles de ses jambes se contracter et se détendre, de balancer les bras à un rythme soutenu. Elle était restée prudente pendant très longtemps après son accident de ski, mais maintenant, sa jambe ne lui faisait presque plus mal.

Alors qu'elle continuait à avancer, elle vit la silhouette indistincte d'un

petit garçon courant dans la brume de la fin de matinée. Hugh et elle avaient offert un cerf-volant à Will pour son dixième anniversaire, et ils l'avaient emmené au Hampstead Heath pour l'essayer. Impatient, Will avait tiré sur la main de Hugh tandis qu'ils gravissaient la côte jusqu'à l'endroit où ils semblaient être le plus proches du ciel translucide et où le vent violent leur fouettait les oreilles. Enfin, Hugh avait placé le cerf-volant qui s'agitait follement entre les mains du petit garçon, et il lui avait dit de s'y cramponner de toutes ses forces. Puis il avait lâché la corde, mètre après mètre, jusqu'à ce que l'effort pour tenir le cerf-volant fasse crier Will.

— Très bien. Lâche-le ! avait alors crié Hugh.

Will avait ouvert les doigts et le cerf-volant s'en était aussitôt échappé, s'élevant en flèche dans l'air tourbillonnant.

Hugh avait tiré sur la ficelle et l'avait relâchée, et le cerf-volant avait décrit un arc dans le ciel. Pamela avait ri devant l'expression de joie pure de Will, devant ses mouvements saccadés tandis qu'il courait, la tête en arrière, avec des cris de joie. Elle avait regretté de ne pas avoir apporté, pour immortaliser ce moment, le petit appareil photo Brownie que Hugh lui avait offert. Elle s'était contentée d'essayer de le graver dans sa mémoire. Cependant, inévitablement, les cycles et l'affairement de la vie l'avaient enfoui au plus profond de son esprit. Jusqu'à aujourd'hui.

Elle releva son col et continua à avancer contre le vent, s'efforçant de raviver le souvenir d'une petite main dans la sienne alors qu'elle rebroussait chemin pour rentrer chez elle.

[31.](#) 7^e division blindée de l'armée britannique.

Pour une fois, Eva se réjouissait de l'atmosphère moite et embuée de la blanchisserie. Dehors, des stalactites étaient accrochés aux rebords des fenêtres et un vent glacial soufflait dans les rues du ghetto. En dépit de l'odeur fétide des toilettes, des nuages de vapeur qui s'élevaient en tourbillons des lessiveuses, c'était un soulagement de ne pas avoir à travailler dans le froid. À part au travail, elle portait des gants tout le temps, maintenant, même au lit, dans le dortoir glacial. Cela aurait été catastrophique d'avoir des engelures : elle aurait pu supporter la douleur, mais ses doigts n'auraient pas été aussi agiles sur les touches du piano. Les boursofflures dues à son travail à la blanchisserie n'étaient que passagères, elles s'apaisaient dès qu'elle sortait dans le froid ; des engelures auraient duré bien plus longtemps.

La porte s'ouvrit brusquement, laissant entrer une bourrasque d'air froid. Eva leva les yeux et vit Gabriel s'approcher d'elle à grandes enjambées avec un grand sourire.

— Que dirais-tu de jouer *La Fiancée vendue* ?

Eva fronça les sourcils.

— Je croyais que Smetana était interdit.

Le sourire de Gabriel s'élargit.

— Comme Mendelssohn, Mahler, Schoenberg, Offenbach...

— Alors n'est-ce pas prendre un très grand risque que de jouer un opéra tchèque sous le nez des Allemands ?

Gabriel mima un accord triomphant.

— Pas quand les nazis nous y encouragent activement. Ils appellent cela *Freizeitgestaltung* : les activités de temps libre. Apparemment, c'est bon pour nous.

Eva secoua la tête.

— Alors maris et femmes n'ont pas le droit de vivre ensemble, on nous

donne de maigres rations et on nous fait travailler jusqu'à l'épuisement, mais nous pouvons nous réunir librement et faire de la musique ?

— C'est l'idée. Viens au sous-sol des baraquements de la région des Sudètes ce soir. Nous allons avoir notre première répétition.

Ce soir-là, dans la pénombre d'un sous-sol humide qui sentait le renfermé, Eva observa les visages épuisés des autres prisonniers. La plupart étaient des femmes ; elle en reconnaissait quelques-unes des baraquements de Dresde, de la blanchisserie ou des cuisines. Truda Borger interpréterait Mařenka, Franta Weissenstein Jeník, Bedřich Borges Kecal et Jakob Goldring Vašek. Gabriel dirigeait. Il fit signe à Eva de s'asseoir au piano, maintenant accordé, qui avait de nouveaux pieds et qui avait été déplacé, et il lui tendit des partitions.

— Tu as apporté ça à Terezín alors que tu n'avais droit qu'à cinquante kilos ?

Gabriel hocha la tête.

— J'ai plein de partitions. Elles me sont beaucoup plus utiles que des livres ou des chaussettes supplémentaires. Je connais un violoncelliste qui a démonté son instrument, qui a enveloppé les morceaux de bois dans une couverture, avec de la colle et des serre-joints, et qui l'a remonté en arrivant ici.

Eva sentit ses yeux picoter.

— Quelle prévoyance ! murmura-t-elle. Mais, Gabri, je n'ai pas travaillé ce morceau...

Gabriel rit.

— Personne d'autre ne l'a fait ! C'est à cela que servent les répétitions.

Il donna un petit coup de sa baguette de fortune sur la table.

— Merci à tous d'être venus, dit-il. Je sais que nous sommes tous épuisés, mais j'ai pensé qu'un peu de Smetana nous remonterait peut-être le moral. Il représente le cœur de notre culture. Alors, mesdames et messieurs : le chœur d'ouverture, *Réjouissons-nous* .

Il se tourna pour regarder Eva, qui joua docilement l'ouverture. Elle parvint à ne pas faire une fausse note et fut récompensée par un crescendo de voix chantant les paroles joyeuses et triomphales du premier acte de l'opéra de Smetana. C'était difficile de rester impassible devant l'espoir et le courage qu'elles insufflaient.

Quand elle joua la dernière note, Eva regarda le chœur. Elle vit de jeunes femmes dont le visage était prématurément ridé, des filles au foulard

décoloré et au pull-over rapiécé, des hommes aux joues creuses, des gens maigres, fatigués, désespérés ; mais chacun d'entre eux se tenait droit et chantait de son mieux, les yeux brillants et le cœur plein. Oui, ils étaient des Juifs tchèques, mais même ici, dans les circonstances les plus humiliantes, ils interprétaient la chanson avec fierté et en triomphe : *Réjouissons-nous* . Oui ! Pourquoi pas ?

*

Assise à côté de la fenêtre, Pamela regardait au-dehors. Le réverbère à l'extrémité de leur jardin de devant répandait une lumière jaune sur le trottoir, et la pluie brouillait la haie de la maison d'en face. Il serait bientôt l'heure de tirer le rideau opaque pour le couvre-feu, qui les emprisonnerait encore une fois pour la nuit.

Elle était retournée au jardin ouvrier, un peu plus tôt. L'homme avait délimité une surface d'environ trois mètres carrés.

— C'est à vous !

— Merci, avait-elle dit, se baissant pour prendre une poignée de terre sablonneuse.

Il faudrait qu'elle se procure du fumier, mais les carottes pousseraient bien à cet endroit, et les panais aussi, probablement. Elle pourrait peut-être même faire pousser quelques pommes de terre. Comme ce serait merveilleux d'avoir Miriam et Will à la maison et de voir leur étonnement en leur tendant des assiettes pleines d'une épaisse soupe de légumes de son propre potager !

— Combien vous dois-je ?

— Rien, avait répondu l'homme. Donnez-moi juste quelques légumes de temps en temps.

Pamela avait ri.

— C'est d'accord !

Elle jeta un coup d'œil à sa montre. Il était près de 18 heures. Cela faisait longtemps qu'elle n'anticipait plus le retour de Hugh. Il devait en avoir assez de manger des repas réchauffés. Elle se dirigea vers la cuisine d'un pas traînant, se pencha pour sortir du four la cocotte de ragoût d'agneau que Kitty avait préparé un peu plus tôt. Elle en vida le contenu à la louche dans deux assiettes, recouvrit celle de Hugh d'un bol retourné et la mit de côté. Elle resterait chaude un moment ; plus tard, elle ferait bouillir de l'eau dans une casserole et poserait l'assiette dessus pour la réchauffer.

Elle emporta son propre repas dans la salle à manger. Elle n'avait pas faim – elle avait rarement faim –, mais elle le fit quand même machinalement, repoussant de sa fourchette les légumes mous et un tout petit morceau de viande et essayant de recueillir la sauce trop liquide. Elle avait eu l'intention de faire cuire quelques pommes de terre pour absorber le jus, mais elle avait en quelque sorte perdu la notion du temps. Il restait un quignon dans la boîte à pain. Il faudrait bien que cela suffise.

Alors qu'elle se levait pour aller le chercher, elle entendit la clef de Hugh dans la serrure. Elle se rua dans l'entrée pour l'accueillir.

— Je me suis éclipsé de bonne heure pour une fois, dit-il en s'essuyant énergiquement les pieds sur le paillason. Tu as du nouveau ?

Pamela secoua la tête.

— Et toi ?

— Ces maudits Allemands ! Ils sont censés nous fournir la liste des prisonniers de guerre, mais plus rien ne semble passer en ce moment. On croirait qu'en travaillant au ministère des Affaires étrangères, je serais le premier à avoir des nouvelles de mon propre fils, mais je ne trouve rien. Apparemment, s'il est prisonnier de guerre, il aura rempli ce que l'on appelle une carte-avis de capture à son arrivée au camp. S'il a été fait prisonnier, nous serons avertis.

La déception noua l'estomac de Pamela.

— Je suppose que nous devons juste être patients.

Elle prit le manteau de Hugh et l'accrocha à la patère.

— Le dîner est prêt. Je t'apporte le tien tout de suite.

— D'accord !

Elle alla chercher l'assiette de Hugh dans la cuisine et la posa sur le set de table en face du sien, puis elle reprit sa fourchette et son couteau sans enthousiasme. Un autre repas passé à faire semblant que tout allait bien, une autre soirée à avoir une conversation décousue. L'un comme l'autre réticents à discuter des peurs qui les rongeaient. Ou du terrible sentiment d'appréhension qui grandissait chaque jour passé sans nouvelles de Will.

*

Les femmes se rassemblèrent, dans leurs vêtements fraîchement lavés et repassés. La première bougie avait été allumée et elle projetait de longues ombres dans la pièce. La responsable du dortoir s'approcha de la *menorah* et pria. « *Ma'oz tzur yeshu'ati...* » C'était étrange d'entendre une voix de

femme prononcer ces mots, au lieu de la voix familière et bien-aimée d'Abba.

Ils étaient bien décidés à célébrer Hanouka à Terezín cette année. Dans les baraquements des femmes, quelqu'un avait « emprunté » une nappe blanche, et l'un des hommes, un ancien menuisier, leur avait donné une *menorah* qu'il avait sculptée dans du bois. Grâce à la discrétion et à l'ingéniosité de personnes qui travaillaient en cuisine, il y avait du pain frais et même un gâteau. Et, à l'aide de vieux restes, elles s'étaient confectionné des cadeaux les unes pour les autres au fil des semaines. Eva avait composé un air et, pour les distribuer plus tard, avait passé les quelques dernières soirées à le consigner soigneusement sur de petits morceaux de papier à musique que Gabri lui avait donnés. Même si ses camarades de chambrée ne savaient pas lire la musique, elles seraient touchées par l'effort, Eva en était sûre. Elle était contente d'elle. Elle n'avait rien composé de nouveau depuis qu'elle avait écrit la berceuse au sanatorium.

Soudain, il y eut un chuchotement pressant.

— Il y a un Allemand dans le bâtiment !

C'était celle qui faisait le guet qui avait couru à l'étage.

Quelqu'un éteignit la bougie. Les ombres disparurent et la pièce fut plongée dans les ténèbres. Eva saisit la *menorah*.

— Retournez dans vos dortoirs, vite ! siffla la responsable.

Tout le monde se dispersa.

— Sans bruit ! Ils ne doivent pas vous entendre.

Eva regagna précipitamment son dortoir, glissa brusquement la *menorah* sous son matelas et se jeta à plat ventre sur sa couchette, son cœur martelant sa poitrine. La porte s'ouvrit violemment ; elle entendit le bruit sourd de lourdes bottes et sentit sa poitrine se contracter. Un rapide coup d'œil en biais lui confirma ce qu'elle redoutait constamment chaque jour passé au camp : c'était Otto. Les battements de son cœur s'accéléchèrent jusqu'à devenir presque une seule longue note continue. Elle le regarda s'approcher de la table à grandes enjambées, s'asseoir sur le banc et bombarder de questions la responsable du dortoir. Pourquoi la table était-elle si joliment dressée ? Où avaient-elles eu tout ce pain ?

La responsable du dortoir prononça ses réponses en bafouillant. Dieu merci, Eva avait caché la *menorah*, même s'il n'allait pas falloir longtemps à Otto pour la trouver s'il se montrait suffisamment persévérant. Heureusement, la femme ne révéla rien.

Eva se cacha de nouveau le visage, mais elle entendait encore Otto rôder dans la pièce. Sa respiration bruyante se rapprocha ; il se tenait maintenant à côté de son lit, il la regardait. Même avec le nez enfoui dans la couverture, elle sentait son odeur nauséabonde.

Une fois de plus, elle se retrouvait au cimetière, on lui déchirait ses vêtements, son corps était démolé et déchiré. Elle se prépara psychologiquement à l'agression.

Il lui tira brutalement les cheveux pour lui faire relever la tête.

— Debout, la Belle au bois dormant !

Eva le regarda dans les yeux. Cette fois encore, elle y vit une lueur de reconnaissance. Plus nette que la fois précédente. Elle avait envie de prendre la *menorah* et de s'enfuir en courant, de continuer à courir jusqu'à ce que Terezín et toutes ses horreurs soient derrière elle ; mais elle n'arriverait jamais à s'échapper. Cette fois, elle devait affronter ses démons. La pièce entière semblait retenir son souffle. Eva continuait à regarder Otto d'un œil noir.

Otto soutint un instant son regard, et quelque chose passa entre eux, puis sa bouche se tordit et il recula. Elle laissa retomber sa tête et écouta le bruit de ses pas s'éloigner, le sang bourdonnant à ses oreilles.

La femme qui faisait le guet finit par signaler qu'il avait quitté le bâtiment. On apporta et distribua les cadeaux, elles mangèrent leur dîner ; mais le pain pesait sur l'estomac d'Eva. Cet homme n'allait-il donc jamais cesser de la tourmenter ?

Josef avait un laissez-passer maintenant. Cela signifiait qu'il avait le droit d'aller et venir dans le camp. Il pouvait aussi voir Eva plus souvent. Il parvint à aller à la blanchisserie pour lui parler un matin. Elle repassait des uniformes allemands dans la salle de repassage. Une odeur de serge chaude emplissait l'air.

— Comment vas-tu, *Liebling* ?

Elle tendit le cou pour l'embrasser. Tout le visage de Josef s'était affaissé au cours des quelques derniers mois, et sa veste semblait avoir été conçue pour un homme bien plus imposant. La blanchisseuse en elle avait envie de la défroisser, mais l'épouse en elle aspirait à le voir redevenir l'homme plus fort et en meilleure santé avec lequel elle s'était mariée – en dépit de son côté hypocondriaque.

— Ça va, répondit-elle avec un haussement d'épaules. Je suis fatiguée, évidemment, mais je tiens le coup.

Josef soupira.

— C'est toute cette musique. Ça t'épuise en plus de tout le reste.

— C'est la seule chose qui me permette de tenir. Tout le reste, ce sont des corvées.

— Y compris moi ?

Eva prit le fer à repasser.

— Bien sûr que non ! Mais nous nous voyons à peine. Nous ne sommes plus vraiment mari et femme.

— Non. J'ai davantage l'impression d'être marié à ton père qu'à toi !

Elle rit.

— Je suis désolée, mon chéri. Je sais que tu veilles sur lui et je t'en suis reconnaissante... mais nous devons tous trouver un moyen de tenir le coup.

— Et la musique est le tien ?

Elle marqua un temps d'arrêt, et un chœur de voix emplît sa poitrine.

— Oui, la musique est le mien. Je ne pensais pas y retrouver un jour autant de plaisir, mais le niveau est si élevé... Nous avons la chance d'avoir quelques-uns des meilleurs musiciens, ici, à Terezín.

— *La chance* ? répéta Josef d'un ton empreint d'amertume. Comment pourrait-on parler de *chance* dans un endroit pareil ?

— Peut-être que *chance* n'est pas le mot qui convient, mais curieusement, d'une certaine façon, je me sens de nouveau en vie.

— Et tu ne te sentais pas en vie avec moi ?

— Bien sûr que si !

Eva prit conscience de la portée de ses paroles.

— J'adorais... J'adore être ta femme, m'occuper de Miriam, passer du temps avec mes parents... mais les choses sont différentes aujourd'hui.

— Terriblement différentes. Et tout est ma faute.

— Josef. Nous en avons déjà parlé. Nous prenons tous des décisions. C'est moi qui ai décidé d'envoyer Miriam à l'étranger, rappelle-toi. J'ai dû vivre avec ce choix.

Josef lui tapota maladroitement l'épaule.

— C'était la bonne décision.

Eva hocha la tête. Après *La Fiancée vendue*, on parlait d'un opéra pour enfants. Elle aurait adoré et aurait été fière d'entendre Miriam chanter en solo, de partager avec elle la joie que la musique apportait ; mais c'était là une pensée égoïste. D'ailleurs, Miriam avait l'occasion de chanter en Angleterre, et elle y était bien plus en sécurité. Eva avait appris à réprimer

le sentiment d'envie qu'elle éprouvait chaque fois qu'elle voyait une mère avec une enfant de l'âge de Miriam. Elle avait près de neuf ans maintenant. Bien sûr, c'était aussi un immense soulagement que Miriam n'ait pas à faire face aux privations quotidiennes subies à Terezín.

— Oui, c'était la bonne décision, répéta-t-elle.

— Mais je m'inquiète pour toi, dit Josef. Tu vas te rendre malade avec toutes ces répétitions.

Eva secoua la tête.

— Elles me revigorent. Je vais au lit avec de la musique dans les oreilles, des mélodies dans le cœur. Je me réveille impatiente d'assister à la répétition suivante. Cela me permet de tenir le coup toute la journée.

— Je sais. Fais juste attention à ne pas te surmener.

Eva eut une idée.

— Il ne s'agit pas seulement de musique, tu sais. Aaron Rathstein invite toute personne ayant des connaissances spécifiques à donner des conférences. Tu pourrais parler de science.

Josef eut un rire sans joie.

— Pour dire à tout le monde comment fabriquer de l'acide cyanhydrique ?

— Non. Bien sûr que non. Mais tu pourrais parler de ton travail sur les antisérums. Les gens trouveraient cela intéressant... et je veux que tout le monde sache quelle bonne personne tu es.

— Je le ferai peut-être... C'est une bonne idée. Merci. Je préparerai peut-être quelques notes ce soir.

Josef quitta la blanchisserie, oubliant de l'embrasser pour lui dire au revoir.

Eva reprit le fer à repasser. Elle savait que cet oubli était dû à sa distraction plus qu'à un manque d'affection. Sa suggestion à propos d'une conférence scientifique avait touché une corde sensible, et elle était ravie qu'il ait quelque chose pour s'occuper l'esprit.

Ils avaient tous deux leurs passions, Josef et elle, mais contrairement aux autres couples à Terezín, qui souffraient cruellement du manque et d'être séparés, leurs passions résidaient ailleurs. C'était la musique qui faisait battre le cœur d'Eva, et elle avait ravivé la flamme dans le lieu le plus inattendu.

*

Au carré potager, Pamela avait placé la fourche verticalement, avec l'intention de l'enfoncer dans le sol couvert de givre, mais quand elle

appuya dessus, les dents heurtèrent la surface gelée, laissant à peine une marque. Elle remit la fourche à la verticale, plaça une botte en caoutchouc de chaque côté, se hissa dessus et pesa de tout son poids. Cette fois, les dents s'enfoncèrent d'environ un centimètre, mais quand elle en redescendit, la fourche resta plantée dans la terre.

— Bon sang !

Elle jeta un coup d'œil, mais le jardin ouvrier plongé dans la brume était désert, les cadavres des légumes abandonnés depuis longtemps enveloppés de blanc, les arbres squelettiques dans l'air opacifié.

Elle extirpa péniblement la fourche du sol et, tout essoufflée, la laissa tomber par terre. Puis elle s'agenouilla sur la terre gelée, retira ses gants et creusa la terre à mains nues, jusqu'à ce qu'elle ait retourné quelques cailloux et quelques mottes de terre glaise.

Il était inutile d'essayer de jardiner par un temps pareil ; elle s'en était rendu compte dès qu'elle avait essuyé la buée sur la vitre, le matin même, et vu l'épais brouillard au-dehors, mais elle n'avait pas pu supporter l'idée de passer une journée de plus dans la maison lugubre, à écouter Kitty aller et venir à pas feutrés, comme si elle avait peur de faire le moindre bruit. Elle avait eu besoin de sentir le vent froid sur son visage, la terre glacée sur ses doigts, le givre sous ses ongles rongés.

Né de la poussière, tu redeviendras poussière. Tommy était mort en hiver. Il avait été enterré là où il était tombé, près du front, dans un champ, en France. Ses compagnons d'armes avaient dû pilonner la terre dure avec des pelles et des pioches pour creuser une tombe peu profonde, sur le qui-vive, guettant les coups de feu, avant de mettre son corps en terre et de le recouvrir. Après la guerre, on avait informé ses parents qu'il avait été transféré dans un cimetière militaire. Ils n'y étaient jamais allés. « Il est dans nos cœurs, avait murmuré sa mère, s'essuyant les joues. Nous l'y garderons précieusement. »

Pamela chassa de son esprit la pensée de Will rejoignant Tommy en France, de l'oncle et du neveu enterrés dans le même sol étranger, et elle s'assit sur ses talons. La transpiration lui picotait les aisselles, et les joues lui brûlaient. Au moins, maintenant, elle avait chaud. Elle avait espéré creuser suffisamment la terre pour faire des plantations précoces, mais il n'y avait plus rien à faire aujourd'hui. De plus, elle devait se rendre à la Croix-Rouge plus tard dans la journée. Elle ramassa ses gants, glissa dedans ses

maines couvertes de terre et prit le chemin du retour à travers les rues encore blanches de givre.

Elle venait de mettre sa clef dans la serrure et s'apprêtait à essuyer ses bottes quand elle vit une carte blanche tout abîmée sur le paillason. Sa poitrine se contracta. Se pouvait-il que ce soit enfin la carte-avis de capture ? Elle la ramassa d'une main tremblante. Elle reconnut l'écriture en pattes de mouche de Will et le cachet de la poste allemande. Elle venait d'un endroit appelé Hammelburg. Les mots *Remplissez cette carte immédiatement* étaient tapés à la machine dans la partie supérieure de la carte. En dessous, il était écrit : *Je suis prisonnier de guerre en Allemagne* . Il y avait ensuite quelques détails rédigés de la main de Will : son nom, son rang et son escadrille. Sous les mots *En bonne santé* , il avait écrit *Oui* . Le mot *Blessé* avait été barré. En dessous, d'autres mots étaient dactylographiés : *Ne répondez pas à Hammelburg, attendez des informations complémentaires* .

Pamela s'appuya au mur, essayant de tenir la carte immobile. *Merci, mon Dieu !* Will était en sécurité. Il avait été fait prisonnier, mais il était en sécurité et, apparemment, il n'était pas blessé. Elle attendit que les battements de son cœur s'espacent, puis elle téléphona à Hugh.

*

La Fiancée vendue fut un succès retentissant. Non seulement l'interprétation fut d'excellente qualité, mais l'opéra ranima un peu le sentiment de fierté nationale perdu des prisonniers. C'était douloureux de se remémorer le passé, bien sûr, mais cela éveillait au fond de leur cœur quelque chose qui les faisait se tenir un peu plus droits, froncer un peu moins les sourcils, sourire un peu plus. La musique était un puissant remède.

Josef faisait partie du public, le premier soir, avec Abba, et tous deux la serrèrent chaleureusement dans leurs bras après la représentation.

— Bravo, ma chérie ! dit Josef.

— Tu as joué exactement comme tu le faisais quand tu étais petite fille, dit Abba avec un sourire plein de fierté.

Eva fit la grimace.

— J'en doute... mais c'était merveilleux de jouer de nouveau en public.

Josef hocha la tête, comme s'il comprenait enfin.

Eva avait parfois le sentiment d'avoir été un peu dure avec lui. Il ne s'était

pas imaginé que leur mariage en était un d'amour quand il l'avait épousée, mais elle avait fait de son mieux pour prendre soin de lui et le rendre heureux. Elle ne pouvait absolument pas rivaliser avec sa première femme, qui semblait avoir été la *hausfrau* ³² idéale, avant de contracter une pneumonie et de connaître une fin prématurée. Pourtant, Josef avait été un très bon père pour Miriam, et les années qu'ils avaient passées tous ensemble à Prague, quand elle était toute petite, avaient été heureuses. Josef avait passé des heures à fabriquer des marionnettes pour sa petite fille, à la faire rire en leur faisant faire des pitreries, et l'amour qu'il avait témoigné à sa fille avait accru l'affection qu'Eva avait pour lui. Cependant, une fois Miriam partie, et avec des mois de silence réprobateur de Josef suspendus entre eux, bien peu de choses semblaient encore les unir.

C'était avec Mutti qu'elle avait partagé son matelas avant que celle-ci ne tombe malade ; la séparation physique d'avec Josef avait favorisé la séparation mentale. Maintenant, deux femmes dormaient à la place de sa mère. De nouveaux prisonniers arrivaient chaque jour à Terezín ; le camp était bondé. Parfois, au lit, elles devaient toutes se retourner en même temps et coordonner leurs mouvements afin de prendre le moins de place possible. Cela évoquait à Eva des sardines en boîte – même s'ils n'en avaient pas mangé depuis très longtemps.

Elle était contente que Josef ait suivi ses conseils et se soit proposé pour donner des conférences scientifiques. Son enthousiasme pour ce projet avait un peu apaisé le sentiment de culpabilité qu'elle éprouvait parce qu'elle passait des heures en répétition. Josef était un conférencier rigoureux, quoique pointilleux, parfois, et de nombreux scientifiques à Terezín affluaient pour l'écouter. Sa popularité lui donnait confiance en lui. Chacun à sa façon, ils avaient trouvé la lumière dans le plus sombre des lieux.

³². Femme au foyer.

Un soir, après une autre représentation de *La Fiancée vendue*, Gabriel demanda à Eva de rester.

— J’aimerais te présenter quelqu’un.

Il regarda l’endroit où le public s’était assis et fit signe à une petite fille qui s’attardait au dernier rang.

— Hana... Approche, s’il te plaît.

La fillette remonta l’allée dans la direction d’Eva. En la voyant, Eva sentit quelque chose palpiter dans sa poitrine. Hana avait les cheveux blonds et un sourire timide. Elle paraissait plus âgée que Miriam – elle avait peut-être douze ou treize ans –, mais il y avait chez elle quelque chose qui lui rappelait sa propre fille.

— Bonjour...

Eva lui tendit la main. Les yeux de la petite fille brillaient.

— J’ai adoré la représentation, madame Kolischer, murmura-t-elle. C’était comme un beau rêve, que j’ai envie de refaire, encore et encore.

L’enthousiasme de Hana fit sourire Eva.

— Je crois que je vais chanter *Cœur de mère ne fait qu’aimer* dans mon sommeil !

Eva rit.

— Tu chantes ?

— Un peu, mais je préfère jouer du piano.

— J’étais comme toi. Je jouais pendant des heures.

— J’ai entendu dire que vous étiez l’une des meilleures élèves du conservatoire.

— Est-ce que tu es allée au conservatoire, toi aussi ?

Hana regarda par terre.

— J’ai suivi des cours particuliers avec monsieur Schmidt... jusqu’à ce que la musique soit interdite.

— Et maintenant, te voilà à Terezín, où la musique n’est pas interdite.

— Je sais. Malgré toutes les choses horribles qui se passent ici, c'est merveilleux de pouvoir de nouveau assister à des concerts.

Eva se leva pour laisser à Hana sa place au piano.

— Tu veux bien me jouer quelque chose, Hana ? lui demanda-t-elle d'une voix douce.

Hana semblait réticente, mais elle s'assit sans rechigner. Elle plaça ses mains sur le clavier, regarda un instant dans le vague et se mit à jouer. Elle se tint d'abord bien droite, puis, à mesure qu'elle avançait dans le morceau, elle laissa tomber une épaule et se pencha vers les touches, comme pour ne faire plus qu'un avec l'instrument, dont elle tira toute l'émotion possible.

Eva eut le souffle coupé en entendant une délicate berceuse s'élever dans la pièce, et Gabriel tendit la main vers elle pour l'empêcher de perdre l'équilibre alors qu'elle sentait le sang refluer de son visage.

Hana s'arrêta de jouer.

— Eva, est-ce que tout va bien ? demanda Gabriel. Depuis combien de temps n'as-tu pas mangé ?

— Non, ce n'est pas la faim, murmura Eva.

Il lui semblait encore que la pièce tanguait, et son cœur galopait. Elle porta une main à sa poitrine.

Gabriel s'empressa d'aller lui chercher une chaise, et Eva s'assit avec reconnaissance.

— Comment connais-tu ce morceau ? demanda-t-elle à Hana.

Hana la regarda, clignant des yeux, déconcertée.

— Je... Je l'ai trouvé, répondit-elle.

— Où l'as-tu trouvé ?

Gabriel s'approcha de Hana dans une attitude protectrice.

— Eva. Tu fais peur à l'enfant.

Eva l'ignora.

— Je dois absolument savoir où tu as trouvé ce morceau, insista-t-elle. C'est vital que tu me le dises.

Hana baissa la tête.

— Chez mes parents, répondit-elle. Dans une armoire.

— Ce n'est pas possible !

Eva criait presque maintenant.

— Si, je vous assure...

Des larmes apparurent au coin des yeux de Hana, et ses joues s'empourprèrent.

Gabriel posa une main sur le bras d'Eva.

— Eva, si Hana dit qu'elle a trouvé la partition de ce morceau dans une armoire, nous devons la croire. Je ne l'ai jamais entendue mentir. Tu es fatiguée, ma pauvre... Nous ferions peut-être mieux d'avoir cette conversation une autre fois.

Eva se passa une main sur les yeux. Gabri avait peut-être raison. Son cœur continuait à tambouriner et elle se sentait encore tout étourdie, mais c'étaient les conclusions qu'elle avait tirées, les seules conclusions qu'elle pouvait tirer, qui la plongeaient dans un tel désarroi. Elle avait besoin de temps pour réfléchir ; et peut-être faudrait-il qu'elle parle à Hana seule à seule.

— Je suis désolée, murmura-t-elle avant de quitter la pièce d'un pas chancelant.

Elle n'avait pas besoin de se retourner pour savoir que Hana et Gabriel la regardaient fixement, stupéfaits.

Eva passa une nuit blanche à regarder fixement le plafond, insensible aux soupirs et aux bruissements autour d'elle, tandis que son esprit se débattait avec ce qu'impliquait sa rencontre avec Hana. Il y avait encore plus de monde dans le dortoir maintenant, de nouveaux flots de personnes arrivant à Terezín presque toutes les semaines, mais pour une fois, Eva n'avait pas conscience de la promiscuité, du froid glacial, des démangeaisons constantes des punaises de lit. Elle ne pensait plus qu'à Hana.

Dès qu'elle eut terminé son travail à la blanchisserie, elle se hâta de regagner la salle de répétition en sous-sol du *block* de Dresde. Un autre piano à queue, remplaçant le premier, avait été apporté de Prague et installé dans le gymnase, ainsi que plusieurs autres instruments. La liberté que les Allemands leur laissaient pour leurs loisirs était extraordinaire – alors que tous les autres aspects de leur vie étaient tellement réglementés. Elle venait d'entrer dans le couloir quand le son du piano lui parvint. Cela devait être Hana : elle avait une façon de marquer un temps d'arrêt avant de jouer une phrase. Gabriel faisait la même chose ; il devait avoir transmis cela à son élève. Heureusement, elle ne jouait pas la berceuse de la veille. En fait, elle jouait le chœur triomphal de *La Fiancée vendue* . À la perfection, sans une fausse note. Elle devait l'avoir appris par cœur.

Eva se tint dans l'embrasure de la porte et regarda Hana jouer. La lumière du soleil entrait à flots par la fenêtre, tombant sur la poussière qui recouvrait le piano et illuminant chaque mèche des cheveux

exceptionnellement clairs de la petite fille. Elle jouait avec une totale concentration, le regard intense, un demi-sourire dansant sur les lèvres. Eva se demanda de nouveau comment l'enfant avait bien pu découvrir la mélodie qu'elle avait jouée la veille.

Hana s'interrompit comme Eva s'approchait du piano. Elle lui jeta un coup d'œil apeuré, comme si elle craignait que les questions de la veille se répètent. Il était important qu'Eva fasse preuve de plus de douceur cette fois.

Elle s'accroupit à côté du tabouret de piano.

— Tu joues admirablement bien, Hana.

Hana esquissa un faible sourire.

— Merci.

— Comment se fait-il que tu connaisses si bien ce morceau ? Tu n'as pas de partition.

— Monsieur Schmidt me l'a appris. Je le connais par cœur maintenant.

— C'est un morceau difficile à maîtriser pour quelqu'un de ton âge.

La fillette se redressa.

— J'ai douze ans. Cela fait huit ans que je fais du piano.

— Cela fait longtemps... et j' imagine que tu ne rechignes jamais à t'exercer.

— Jamais. D'ailleurs, ma mère me dit souvent... me *disait* souvent de m'arrêter.

— Te *disait* ?

Le visage de Hana se crispa.

— Mes parents ont quitté Terezín il y a un mois. Ils faisaient partie des déportés.

— Pauvre petite ! Mais comment se fait-il que tu ne sois pas partie avec eux ?

Les mains de Hana se mirent à trembler, et elle posa les doigts sur le clavier pour les en empêcher.

— J'étais sur la liste, avec ma mère, mais mon père a supplié le commandant de me libérer...

Sa voix s'enroua.

— Il s'est proposé pour me remplacer.

Eva posa sa main sur celle de Hana.

— C'est un homme courageux.

Hana bougea à peine.

— Le plus courageux de tous.

— Et tu as eu des nouvelles de tes parents depuis ?

De plus en plus de gens étaient déportés de Terezín à l'est, mais personne ne savait vraiment ce qui les attendait, en dépit des rumeurs qui circulaient.

— Ma mère m'avait dit qu'elle essaierait de me faire passer un message quand elle arriverait au camp suivant, même si cela représentait un très grand risque, répondit Hana. Nous nous étions mises d'accord sur un signal. Peu importait ce qu'elle écrirait, si son écriture était penchée vers la gauche, cela signifierait que les conditions étaient meilleures là où ils étaient. Si elle était penchée vers la droite, la situation était encore pire.

— Et que s'est-il passé ? demanda Eva.

Hana sortit de sa poche une carte postale très abîmée et la lui montra. *Nous allons bien et sommes heureux*, était-il écrit dessus. *Cet endroit est agréable et nous menons une bonne vie.*

L'écriture penchait nettement à droite.

Hana était trop bouleversée pour qu'Eva lui pose la question qui l'avait taraudée toute la nuit, mais elle alla trouver Gabriel avant la représentation suivante.

— Est-ce que ça va, Eva ? lui demanda-t-il tandis qu'elle disposait ses partitions sur le piano à queue.

Elle hocha la tête.

— J'ai eu un choc.

— Quel genre de choc ?

Elle marqua un temps d'arrêt. Comment aurait-elle pu dire la vérité à Gabri ? Par ailleurs, elle devait se mettre en condition pour la représentation. Cela n'aurait pas été bien pour les autres musiciens et les chanteurs qu'elle se laisse submerger par ses émotions.

— C'est moi qui ai composé la berceuse que Hana jouait, dit-elle. Il y a de nombreuses années. Je croyais que personne d'autre ne connaissait son existence.

— Tu en as peut-être laissé un exemplaire au conservatoire par inadvertance.

Eva tint sa partition, déjà parfaitement disposée, devant son visage, et elle en mélangea les pages.

— Bien sûr, répondit-elle. Ce doit être cela.

Elle reposa la partition sur le support, s'efforçant d'empêcher ses doigts de trembler.

Gabriel s'inclina.

— Bonne chance pour ce soir, dit-il.

Eva regarda le public.

— Merci.

Cependant, la question consumait Eva. Gabriel lui avait demandé d'apprendre à Hana *La Fiancée vendue* pour qu'elle ait une suppléante au cas où elle tomberait malade – ou pire. Eva passait donc des heures avec la petite fille, à étudier les morceaux encore et encore, rectifiant un accord par-ci et une phrase musicale par-là. Elle était aussi exigeante avec Hana qu'elle l'avait été avec elle-même toutes ces années plus tôt ; mais Hana ne se plaignait jamais, même si elle devait être épuisée.

Un jour, alors qu'elles venaient de finir de s'exercer, Hana s'attarda pour discuter. Leur haleine faisait de la buée dans l'air glacial du sous-sol. Hana tira les manches de son pull-over sur ses mains.

— Tu te souviens de cette chanson que tu jouais le jour où je t'ai rencontrée ? lui demanda Eva.

L'expression de Hana était circonspecte.

— Oui...

— Redis-moi comment tu l'as découverte.

— Dans l'armoire de ma mère. Un jour, je suis rentrée de l'école de bonne heure parce que j'avais de la fièvre, elle était sortie, et j'ai trouvé la partition en cherchant autre chose.

— Que cherchais-tu ?

Hana fuit le regard d'Eva.

— Mon certificat de naissance.

— Pourquoi ?

— Je n'ai jamais ressemblé à mes parents. Ils n'étaient pas musiciens, comme moi, même s'ils encourageaient mon amour pour la musique. Ils étaient assez âgés quand ils m'ont eue. Pendant un certain temps, je me suis demandé si j'avais été adoptée.

— Et as-tu trouvé le certificat ? demanda Eva, s'efforçant de garder un ton détaché.

— Non. Je ne l'ai jamais trouvé. Mais j'ai trouvé la partition de la berceuse. Je l'ai apprise par cœur pour que mes parents ne sachent pas que j'avais fouillé dans leur armoire personnelle et que je l'avais découverte. Je me la joue souvent, même si je ne comprends toujours pas pourquoi ils l'avaient alors qu'ils n'étaient pas musiciens eux-mêmes.

Eva se pencha légèrement vers la petite fille.

— Hana, la raison pour laquelle j'ai agi si bizarrement l'autre jour, c'est que c'est *moi* qui ai composé cette berceuse. Personne d'autre ne l'a jamais vue.

— Alors que faisait-il dans l'armoire de ma mère ?

— Je n'en sais rien. Je l'ai écrite pour un bébé. Un bébé que j'ai eu en secret et que j'ai dû faire adopter...

Les paroles d'Eva restèrent comme suspendues dans l'air soudain lourd.

— La seule chose que j'ai pu créer pour mon enfant, c'était une berceuse. Une berceuse dont j'espérais qu'elle la réconforterait quand je ne serais plus là pour le faire.

Elle retint son souffle tandis que Hana se détournait et regardait par la fenêtre sans rien dire. À l'autre bout de la pièce, une horloge égrenait les secondes au rythme des battements du cœur d'Eva.

Quand Hana se retourna enfin pour plonger ses yeux dans ceux d'Eva, une totale compréhension se lisait dans son regard.

— Cela l'a bel et bien réconfortée, murmura-t-elle, les joues ruisselantes de larmes.

Cette nuit-là, Eva rêva de nouveau de l'agression. Elle avait dans les narines l'odeur nauséabonde d'haleine imprégnée de bière, le dépôt visqueux du crachat sur la joue. Son corps reculait devant les mains qui la saisissaient, l'empoignaient, la tiraient ; elle se souvenait de poussées bestiales. Les railleries résonnaient à ses oreilles. Quelque chose d'aussi épouvantable pouvait-il avoir produit quelque chose d'aussi beau ? Il n'y avait eu aucune justice possible.

Quand elle était enfin arrivée chez elle, ce soir-là, en larmes, en état de choc, déchirée, ses parents avaient réussi à lui faire avouer la vérité à force de cajoleries et ils avaient échangé des regards horrifiés. Plus tard, elle s'était glissée dans un bain et sa mère avait avec tendresse lavé le sang avec une éponge, puis elle l'avait enveloppée dans une serviette. Elle n'avait pas bougé tandis que Mutti avait appliqué par touches légères du bleu de méthylène sur ses ecchymoses, mais elle s'était pelotonnée comme un enfant quand sa mère l'avait enfin mise au lit.

Elle n'avait tout d'abord pas remarqué l'absence de crampes menstruelles : la douleur dans sa tête occultait tout le reste. Cependant, quand, au bout de trois mois, elle n'avait toujours pas eu ses règles et qu'elle avait lentement pris conscience que ses nausées presque constantes n'étaient pas dues

uniquement au choc, elle avait confié à Mutti ses terribles soupçons. Le Dr Parizek avait confirmé la grossesse. L'enfant naîtrait six mois plus tard.

Alors qu'elle était allongée dans son lit, plus tard, ce jour-là, Eva entendit les chuchotements de ses parents angoissés. Elle pouvait imaginer la teneur de leur conversation : comment Mutti réagirait-elle aux commérages à la boucherie casher ? Comment Abba ferait-il face aux rumeurs de la Kotva ? Et la musique d'Eva ? Son concert au Rudolfinum ? Comment pourrait-elle élever un bébé alors qu'elle n'était elle-même encore qu'une enfant ?

Le lendemain matin, Mutti avait une suggestion.

— Il y a un sanatorium dans les Carpates. Les médecins y envoient les patients atteints de tuberculose, mais il y a aussi une aile du bâtiment réservée aux filles mères. Nous allons nous renseigner...

Eva avait hoché la tête, en état de choc. Deux semaines plus tard, elle était à bord d'un train ; et un an plus tard, elle était mariée à Josef.

On l'avait laissée tenir le bébé dans ses bras pendant cinq minutes. Sa petite fille n'avait presque pas de cheveux, juste un duvet blanc à peine visible sur sa petite tête toute douce. Ses yeux bleus essayaient de se fixer sur quelque chose. Que disait-elle à sa mère ? *Je sais que tu m'aimes.*

Et maintenant, elles étaient réunies. Bien que Hana fût manifestement encore accablée de douleur pour ses parents adoptifs, elle semblait se faire peu à peu à l'idée qu'Eva était sa mère biologique. Cependant, Eva ne pouvait se résoudre à lui avouer qu'elle était l'enfant d'un viol. Hana avait déjà dû endurer tant de choses que cela l'aurait anéantie. Toutefois, c'était peut-être justement parce que sa vie était si dure et qu'elle avait dû tant s'endurcir pour en supporter les atrocités qu'elle pourrait maintenant faire face à cela. Qui aurait pu dire si elle allait revoir un jour ses parents adoptifs ? Pourtant, ici, à Terezín, contre toute vraisemblance et dans le lieu le plus inattendu, ses deux parents biologiques avaient été réunis.

Eva établissait de bonnes relations avec Hana. Cette dernière lui rappelait tant celle qu'elle était au même âge ; elle avait même certaines de ses mimiques quand elle jouait du piano. Hana se montrait affectueuse avec elle ; mais comment Eva pourrait-elle lui parler d'Otto ?

Elle écouta le grattement des punaises de lit qui couraient sur les murs. Il y en avait partout depuis quelque temps. Elle n'osait pas lever les yeux vers le plafond de peur qu'il lui en tombe une sur le visage. C'était difficile de faire la distinction entre les puces et les punaises. Elles voulaient toutes

l'agresser, sucer sa chair, l'imprégner de leur poison, laissant derrière elles de vilains boutons rouges.

Le lendemain matin, sa décision était prise. Il faudrait qu'elle parle à Otto la prochaine fois qu'elle le verrait ; mais elle ne savait pas encore quand ni comment l'occasion se présenterait.

L'infestation empirait. Chaque groupe de nouveaux arrivants au ghetto apportait une nouvelle vague de vermine. Des poux s'ajoutaient maintenant aux puces et aux punaises de lit. Les dortoirs en grouillaient. C'était impossible de se concentrer sur quoi que ce soit d'autre que les démangeaisons, les sensations de piquûre et de brûlure. La nuit, l'air résonnait des bruits de grattements alors que les gens essayaient désespérément de soulager leur inconfort. Le lendemain, leurs bras et leurs jambes ruisselaient de sang.

Un matin, la kapo entra dans le dortoir d'Eva et fit une annonce :

— Tout le monde dehors ! Vous devez prendre toutes vos affaires avec vous et aller vous installer dans les baraquements de Hambourg pour quelques jours. Les baraquements de Dresde vont être entièrement désinfectés par fumigation.

Eva prit son sac au pied de son lit et s'empressa de fourrer dedans tous ses vêtements, sa tasse et son assiette en étain, ses couverts, la photographie de Miriam et une lampe de poche. Il ne lui restait pas grand-chose après tous ces mois à Terezín.

— Nous allons sûrement être relogées dans un hébergement cinq étoiles au lieu de quatre, dit-elle.

Personne ne rit.

Une demi-heure plus tard, le dortoir était vide. Alors qu'elles remontaient le couloir en direction des baraquements de Hambourg, elles croisèrent des hommes vêtus de combinaisons et de masques et qui portaient d'énormes cylindres de gaz munis de tuyaux. Eva fut parcourue d'un frisson.

Elle et les trente autres femmes redisposèrent leurs affaires dans un dortoir aussi lugubre que le précédent : des couchettes étaient superposées sur trois niveaux, les matelas étaient crasseux, il n'y avait qu'un seul lavabo, fêlé, très peu d'espace et aucune intimité.

— Ce doit être le Zyklon B, lui dit Josef un peu plus tard, quand ils parvinrent à se retrouver devant les cuisines. Le gaz que les nazis voulaient que je contribue à produire. Peut-être qu'ils ont changé d'avis et qu'ils s'en servent juste pour tuer la vermine en fin de compte.

— Tu crois vraiment ? lui demanda Eva, haussant un sourcil interrogateur. Josef donna un coup de pied dans une pierre détachée du chemin, devant lui. Ses yeux étaient éteints et enfoncés dans leurs orbites. Comme c'était étrange qu'un homme qui était un tel hypocondriaque à Prague mentionne si rarement sa santé à Terezín. Les épreuves faisaient surgir toutes sortes de courage.

— Dix mille tonnes représentent tout de même une énorme quantité, même pour toutes ces infestations, dit-il.

— Je suppose que cela dépend du genre de vermine que l'on veut exterminer, marmonna Eva.

Josef hocha la tête, le visage blanc comme un linge.

Eva repensa à la carte postale que Hana avait reçue de ses parents adoptifs. Que faisait-on de si atroce à ces prisonniers en Pologne ? Quoi qu'il en soit, elle devait à tout prix protéger la fillette. Une fois de plus, elle s'émerveilla des circonstances presque incroyables qui avaient confié Hana à ses soins. Elle avait mis une fille à l'abri – car même une Grande-Bretagne soumise aux bombardements était plus sûre que Terezín – et maintenant, elle devait sauver l'autre.

*

Ce fut deux ou trois semaines plus tard, lors d'une représentation de l'opéra de Smetana, qu'Eva remarqua une silhouette indistincte derrière le public : Otto. Il se tenait là avec quelques-uns des autres gardes allemands et regardait la mise en scène.

Le hasard voulut qu'il soit encore en train de discuter avec un groupe d'hommes en uniforme à la fin du concert. Elle se hâta de se lever du tabouret de piano et se dirigea vers lui, les jambes en coton.

— Puis-je vous parler, monsieur ?

Les huées et les railleries bruyantes de ses compagnons firent rougir Otto. Il ne s'était donc pas endurci au point de ne plus pouvoir être embarrassé. C'était sûrement de bon augure, n'est-ce pas ?

Le cœur d'Eva martelait sa poitrine à un rythme effréné tandis qu'il l'entraînait rapidement hors du bâtiment. Cependant, il y avait encore du monde ; les gens sortaient en masse, parlant bruyamment de la représentation. Elle éprouva une pointe de fierté en entendant quelqu'un décrire son jeu en termes élogieux.

— À un endroit plus tranquille ? demanda-t-elle à Otto, regrettant aussitôt

ces mots.

Se jetait-elle dans la gueule du loup ?

Il hocha la tête, lui fit signe de le suivre jusqu'à une autre porte et la lui fit franchir.

Ils entrèrent dans une petite réserve, où il y avait une montagne de vieilles chaises et de vieux bureaux, un poêle à pétrole très abîmé et un carton de vieux papiers. La pièce sentait le moisi. Ils n'y seraient pas dérangés, mais être si près d'Otto et toute seule avec lui était terrifiant.

Elle déglutit avec difficulté.

— Me reconnaissez-vous, monsieur ?

Otto s'approcha et braqua une torche électrique sur son visage. Elle sentit de nouveau l'odeur de bière de son haleine, remarqua ses lèvres charnues, ses cheveux encore blonds, quoique légèrement plus foncés qu'autrefois. On décelait encore, derrière le soldat endurci qu'il semblait être aujourd'hui, le garçon perdu et agressif qui l'avait violée et qui était devenu le père de son enfant.

Elle posa une main à plat sur le mur pour ne pas perdre l'équilibre.

— Permettez-moi de vous rafraîchir la mémoire. Le cimetière juif, Prague, 1930.

Otto rougit de nouveau.

— Et alors ?

— Vous y étiez, avec un groupe des Jeunesses hitlériennes. J'avais pris un raccourci pour rentrer chez moi depuis le conservatoire. Toute votre bande m'a attaquée, mais c'est vous qui m'avez violée. Je suis tombée enceinte. L'enfant, une fille, a été adoptée... mais elle est ici, à Terezín. Hana. Elle a douze ans.

Eva regarda un mélange de culpabilité, de honte, d'incrédulité et de déni passer sur le visage d'Otto.

Enfin, avec un air de défi, cette fois, il la foudroya du regard.

— Vous ne pouvez rien prouver. Vous avez tout inventé.

— Je pourrais avoir tout inventé et, non, je ne peux rien prouver, mais je vous jure sur ma vie que Hana est votre enfant.

Un cri leur parvint du dehors, et Otto eut un air inquiet.

Eva devait absolument l'empêcher de partir ; sinon, tout cela n'aurait été qu'une perte de temps et elle serait encore plus en danger. Elle l'implora du regard.

— Hana est votre fille. Venez un jour assister à l'une des répétitions de

notre chorale. Vous l'entendrez jouer du piano. Elle a vos traits, c'est incontestable, et elle a vos cheveux blonds. C'est une excellente pianiste, elle a beaucoup de talent.

Était-ce le fruit de l'imagination d'Eva ou une certaine fierté se lut-elle sur le visage d'Otto pendant une fraction de seconde avant qu'il ne se reprenne ?

— C'est ridicule. Regagnez vos baraquements.

Il ouvrit violemment la porte de la réserve et la poussa pratiquement dehors.

— Bien sûr.

Elle passa à côté de lui.

— Et pas un mot de tout ceci à qui que ce soit ! cria-t-il après elle.

Eva se hâta de retourner aux baraquements de Dresde. Elles avaient regagné leur ancien dortoir au bout de quelques jours et, pendant une délicieuse semaine, elles n'avaient pas été assaillies par la vermine. Elle se demanda si elle avait bien fait de parler à Otto. Elle avait pris un risque immense – il pouvait la faire déporter, l'envoyer en isolement cellulaire ou pire... –, mais la lueur de satisfaction qui était passée sur son visage quand elle avait fait allusion au talent de Hana pour le piano et le ton pressant avec lequel il lui avait demandé à la fin de leur échange de n'en parler à personne étaient de bon augure, n'est-ce pas ? Elle avait fait tout ce qu'elle pouvait pour le moment. Elle n'avait plus qu'à espérer qu'il protégerait Hana le moment venu.

Josef ne connaissait toujours pas son terrible secret. Quand ils avaient commencé à se fréquenter, elle lui avait avoué qu'elle n'était pas vierge ; il l'aurait découvert, de toute façon, pendant la nuit de noces. Il savait qu'elle avait été violée et qu'elle avait fait une dépression, mais Mutti et Abba avaient insisté pour qu'elle ne divulgue pas l'existence du bébé, car ils voulaient à tout prix que Josef l'épouse et ne voulaient surtout pas compromettre davantage ses chances. L'attitude de beaucoup d'hommes à son égard aurait changé après de tels aveux, mais celle de Josef était restée la même. Il l'avait acceptée et il avait été un bon mari à sa façon.

Quand Eva était tombée enceinte, Mutti lui avait conseillé d'accoucher à la maison. Par chance, Miriam était arrivée si vite qu'ils n'avaient pas eu le temps de faire venir une sage-femme, et Mutti avait donc, pour sa plus grande joie, mis au monde sa propre petite-fille ; et personne n'avait été là

pour découvrir qu'il y avait eu une précédente grossesse. Le secret avait été préservé.

Quelques semaines après la première représentation couronnée de succès de *La Fiancée vendue*, Gabriel demanda à Eva si elle envisagerait de prendre part à une mise en scène de *Brundibár*. Elle avait entendu parler de cet opéra pour enfants quand elle était encore à Prague. Hans Krása et Adolf Hoffmeister l'avaient composé pour un concours organisé par le ministère de l'Éducation et de la Culture.

— Mais n'est-ce pas dangereux de mettre en scène l'histoire d'un homme à moustache méchant à Terezín ? lui demanda-t-elle.

Gabri rit.

— Apparemment, ce n'est pas l'avis de la SS ! Les Allemands ont même demandé à Krása d'y retravailler. J'ai demandé à quelques peintres de créer des affiches pour les auditions et je les accrocherai un peu partout dans le ghetto. Notre première répétition aura lieu jeudi.

Ce soir-là, plus de cinquante enfants s'entassèrent dans le gymnase pour en apprendre davantage au sujet de l'opéra. Gabriel leur demanda à tous de s'asseoir, puis il leur raconta l'histoire.

— *Brundibár* est l'histoire de deux enfants, dit-il, qui s'appellent Aninka et Pepíček. Je vais avoir besoin d'une petite fille pour interpréter Aninka et d'un garçon pour interpréter Pepíček. Vous allez devoir être capables de chanter et de jouer la comédie. Dans l'histoire, la mère des enfants est malade. Le médecin dit qu'elle doit boire du lait pour aller mieux, mais la famille n'a pas les moyens d'en acheter. Néanmoins, Aninka et Pepíček sont bien décidés à la guérir. Un jour, ils remarquent un joueur d'orgue de Barbarie qui joue des mélodies. Les gens mettent de l'argent dans son chapeau. Les enfants se rendent compte que, de la même manière, ils pourraient chanter pour gagner de l'argent et utiliser leurs gains pour acheter du lait ; alors ils se placent près de lui et se mettent à chanter. Les gens s'approchent pour écouter leurs belles voix, mais le méchant joueur d'orgue de Barbarie essaie de couvrir leur chant. Par chance, un moineau, un chat et les enfants de la ville viennent en aide à Aninka et à Pepíček. Ils chantent tous plus fort que le joueur d'orgue et ils remportent la bataille. Les enfants gagnent assez d'argent pour acheter à leur mère le lait dont elle a besoin, et elle guérit.

Eva regarda le visage des enfants tandis que Gabri leur racontait l'histoire. Quelques-uns des plus jeunes suçaient leur pouce. Une fillette qui avait des

couettes faisait des nattes à la petite fille devant elle. Certains regardaient par terre, d'autres regardaient fixement Gabriel, bouche bée. Mais tous écoutaient attentivement, et ils applaudirent quand il eut terminé. Elle vit à son grand sourire qu'il était ravi de leur réaction.

— Tu veux bien jouer la chanson de la victoire, s'il te plaît, Eva ? Nous allons la leur faire chanter par groupes de cinq et garder ceux qui promettent.

— Et ceux que tu vas refuser ? Ne vont-ils pas avoir de la peine ?

— Eh bien, il n'y a que trois solistes. Nous mettrons ceux qui ne savent pas chanter à l'arrière du chœur et persuader ceux qui chantent faux qu'il vaut mieux qu'ils peignent les décors !

Elle rit.

— D'accord. Envoie-moi le premier groupe.

Gabriel divisa les enfants en petits groupes et envoya le premier à Eva. Elle leur chanta la chanson de la victoire et leur demanda de joindre leurs voix à la sienne. Un garçon d'environ treize ans promettait, et elle indiqua aux autres de rejoindre le chœur. Gabriel le retint pour le rôle de Brundibár, le joueur d'orgue de Barbarie.

Ils trouvèrent Pepíček dans le troisième groupe en la personne de Hans, un petit garçon qui avait une voix très forte et semblait aussi capable de jouer la comédie. En revanche, aucune des filles ne convenait pour le rôle d'Aninka. Elles étaient soit trop grandes, soit trop timides, ou bien elles ne savaient pas du tout chanter. Quand le dernier groupe arriva, Eva avait presque perdu espoir.

Elle repéra tout de suite trois enfants qui chantaient faux. Pourquoi chantaient-ils toujours plus fort que les autres ? Elle les envoya à Gabriel pour qu'il les persuade de s'occuper des décors et elle garda les deux autres, des filles, auprès d'elle.

— Pouvez-vous rechanter la chanson, s'il vous plaît ?

Elle joua la première note.

Elles chantaient bien toutes les deux, mais la plus âgée, une jolie fille au visage doux, avait une voix particulièrement belle et une vraie maîtrise du rythme.

— Comment t'appelles-tu, ma chérie ?

La petite fille rougit légèrement.

— Erika.

Eva essaya de ne pas s'attarder sur le fait que Miriam aurait pu jouer ce

rôle à merveille, et Hana aussi, même si le chant n'était pas ce qu'elle préférait. Toutefois, Erika était douée. Eva fit signe à Gabriel d'approcher.

— Je crois que nous avons trouvé notre Aninka.

Cinq nouvelles femmes avaient été affectées au dortoir. Cinq corps supplémentaires entassés dans une pièce déjà pleine à craquer, cinq espaces de moins sur les couchettes. Eva avait parfois l'impression de ne même pas pouvoir emplir ses poumons d'air ; elle devait prendre de courtes inspirations, sinon il n'y aurait pas assez d'oxygène pour tout le monde. Il ne fallut pas longtemps pour que les puces, probablement apportées par les nouvelles venues, recommencent à piquer.

Elle restait allongée dans l'obscurité glaciale, essayant de se gratter en faisant le moins de bruit possible. Elle n'avait pas revu Otto depuis ce fameux soir. Elle n'avait plus qu'à attendre maintenant. Ils avaient commencé à répéter *Brundibár* , et elle enseignait à Hana la partie pour piano. Elles se retrouvaient pour s'exercer chaque fois qu'elles avaient un moment de liberté. Au début, Hana lui avait posé des questions sur son père, mais, percevant peut-être la réticence d'Eva à en parler, elle avait vite arrêté de l'interroger. Toutefois, elle était désireuse d'en savoir davantage sur la jeunesse d'Eva et sur les cours qu'elle suivait au conservatoire, et Eva était heureuse de faire revivre ses souvenirs, même si elle évitait toute allusion à ce qui s'était passé dans le cimetière.

Hana, quant à elle, lui parla de ses parents adoptifs, et Eva fut rassurée de savoir que sa fille avait été heureuse. Elle se demandait parfois si Hana leur en voulait de ne pas lui avoir dit la vérité, mais si tel était le cas, elle n'en laissait rien transparaître. Au bout d'un moment, elles parlèrent moins et jouèrent plus. Eva ne s'était jamais sentie à ce point au diapason avec une autre pianiste. Elles exprimaient leur attachement grandissant à travers leur jeu, et Eva sentait que Hana chérissait autant qu'elle le temps qu'elles passaient ensemble.

Josef se plaignait parce que le peu d'instant volés qu'ils partageaient s'amenuisaient, mais il le comprenait : il savait à quel point la musique était importante pour elle. Parfois, Eva se demandait comment elle avait pu négliger sa pratique du piano pendant si longtemps après l'avoir épousé ; mais elle avait alors dû s'occuper de sa maison et de son mari et, plus tard, de Miriam. La musique était une maîtresse avide : elle demandait un engagement total et une concentration absolue. Des années et des années d'investissement désintéressé. Quand elle était jeune, elle s'y consacrait

bien volontiers. Elle adorait jouer ; la musique canalisait ses émotions, était un moyen d'expression. Elle était dans son âme. La satisfaction que cela lui procurait était immense. Hélas, l'agression et le malaise dans lequel elle l'avait plongée l'avaient dépossédée de toutes les joies de son talent. Pendant très longtemps, elle avait associé le piano au malheur et à la douleur. Ce n'était qu'à Terezín, dans les circonstances les plus épouvantables, qu'elle avait retrouvé un peu de son ancienne ferveur.

Que représentait donc la musique pour elle maintenant ? Elle n'avait plus une once de vanité. Elle ne jouait plus pour que les gens admirent son talent. Elle jouait pour leur faire oublier leur souffrance, pour les transporter en un lieu paisible et beau, pour les emmener dans un endroit où, ne serait-ce que pour une heure ou deux, tout était possible, même si leur journée de travail les avait meurtris et épuisés. Pourtant, ce n'était pas tout. Interpréter *La Fiancée vendue* ou *Brundibár* était une façon d'exprimer leur héritage tchèque et leur solidarité en tant que Juifs. Quand elle jouait et que le chœur chantait, ils exprimaient le pouvoir de leur peuple de résister à toute forme d'agression. Ils étaient Moïse, Josué, Gédéon, Esther, les Maccabées. Peu nombreux, insignifiants par la stature, mais le peuple élu d'Adonaï, sous la protection de Son amour, de Son pouvoir. Ils ne s'éteindraient jamais.

Tandis qu'elle restait éveillée, allongée sur sa couchette, Eva entendit le martèlement de pas dans le couloir. La porte du dortoir s'ouvrit brusquement, et le plafonnier s'alluma. C'était une soldate des trains de déportation, toute raide dans son uniforme noir, les cheveux attachés en arrière, son visage ne trahissant pas la moindre compassion. Aussitôt, toutes les occupantes du dortoir se réveillèrent, le cœur battant à tout rompre, les nerfs à vif, le sang bourdonnant aux oreilles. La peur envahit Eva, parcourant tout son corps.

— Toutes les femmes dont le numéro de déportation commence par un 3 devront avoir fait leurs bagages d'ici demain matin, annonça la femme d'une voix rauque.

Elle faisait les cent pas entre les lits superposés, repérant les numéros des gens sur leurs sacs et leur mettant brusquement des papiers dans les mains. Des gémissements d'horreur s'élevèrent dans la pièce.

Eva se rallongea. Son numéro commençait par un 7, comme ceux de Josef et d'Abba. Ils ne craignaient rien pour le moment. Cependant, en entendant les murmures terrifiés et les bruits de celles qui faisaient précipitamment leurs bagages, en percevant la peur qui régnait dans la pièce, elle sut que

leur tour ne tarderait pas à venir. On les entasserait dans les trains et on les conduirait à l'est. *L'écriture était penchée vers la droite.* Ce serait encore pire. Alors que les battements de son cœur s'espaciaient, elle se répéta encore et encore qu'elle devait convaincre Otto de la croire. Elle devait sauver Hana.

Cependant, elle devait d'abord parler à Hana de son père. Quand ses premières tentatives pour en découvrir davantage sur sa conception avaient été repoussées, Hana avait manifestement supposé qu'Eva avait eu des relations sexuelles hors mariage, et que c'était pour cette raison qu'elle avait dû être adoptée. Comment Eva allait-il bien pouvoir lui révéler la terrible vérité ? Pouvait-elle lui dire qu'elle avait été violée ? Et que le père de Hana était en fait un soldat allemand, qui se trouvait ici, dans ce camp ? Hana allait être horrifiée. Eva devait pourtant lui faire comprendre qu'elle avait besoin de la protection d'Otto, même si les circonstances de sa conception étaient épouvantables.

Alors que les ténèbres se refermaient une fois de plus sur Eva, elle répéta le discours qu'elle allait faire à Hana. Il était crucial qu'elle s'y prenne bien.

*

Le visage de Hugh était plus grave que d'habitude lorsqu'il rentra à la maison ce soir-là.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? lui demanda Pamela en tendant la joue pour recevoir son habituel baiser rapide.

Hugh brandit un magazine et elle aperçut les mots *The New Republic* sur la couverture.

— N'est-ce pas un magazine américain ?

Hugh hocha la tête.

— Si, mais il est publié par des gens fiables. Il y a un type qui a écrit un article sur les Juifs.

Il se dirigea vers la salle à manger, où la table était déjà dressée pour le dîner, repoussa les sets de table et les couverts, et posa violemment le magazine sur la table, puis il le feuilleta jusqu'à ce qu'il tombe sur un article intitulé *Le Massacre des Juifs*.

— Voilà !

Pamela prit son étui à lunettes sur le buffet et chaussa ses lunettes.

Il se passe des choses si épouvantables qu'elles sont impossibles à croire pour les hommes et les femmes bien, tellement monstrueuses que le monde

civilisé se rétracte, incrédule, devant elles. Les rapports récents faisant état de l'extermination systématique des Juifs en Europe nazie sont de cet ordre...

Les mots commencèrent à flotter, et Pamela eut soudain la nausée.

— *L'extermination systématique ?*

Hugh était blême.

— Continue.

Il y a des camps d'extermination, où les Juifs sont éliminés à l'aide de gaz toxique ou d'électricité. Il y a des camions spécialement conçus dans lesquels les Juifs sont asphyxiés par le monoxyde de carbone, en chemin pour les tranchées dans lesquelles ils sont ensuite enterrés. Il y a des mines où on les fait travailler jusqu'à la mort ou dans lesquelles on les empoisonne avec des vapeurs de métaux. Ils sont brûlés vifs dans des crématoriums, et des bâtiments sont délibérément incendiés...

Elle en avait le souffle coupé.

— Les parents de Miriam ? murmura-t-elle.

Le visage de Hugh s'empourpra.

— C'est possible. C'est tellement difficile d'avoir des informations...

Nous recevons des rapports officiels depuis des semaines, mais c'est la première fois que quelqu'un écrit publiquement sur la façon dont les Juifs sont traités.

— Mais personne ne pourrait inventer une chose pareille tout de même ?

— Il faudrait avoir l'esprit vraiment dérangé pour le faire. Ce que j'en dis, c'est que cela confirme ce que nous soupçonnons depuis longtemps.

Hugh indiqua l'article d'une chiquenaude.

— Apparemment, ce Varian Fry est un type fiable.

— Comment t'es-tu procuré ce magazine ?

— C'est Winant qui l'a apporté.

John Winant était l'ambassadeur américain au Royaume-Uni.

— Alors Miriam ne le découvrira pas ?

— J'espère sincèrement que non. La pauvre petite ! Cela m'étonnerait que la presse américaine atteigne le Shropshire, et il y aura un embargo médiatique jusqu'à ce que nous en sachions davantage.

Pamela tira une chaise pour s'asseoir avant que ses jambes ne se dérobent.

— Comment allez-vous faire pour y parvenir ?

Hugh prit une autre chaise et s'assit à côté d'elle.

— On parle d'envoyer la Croix-Rouge dans l'un des camps. Les nazis ne

pourront pas refuser.

— La Croix-Rouge ? Alors je pourrais peut-être...

Hugh posa une main sur les siennes.

— N'y pense même pas, Pammie. Ce sera le Comité international de la Croix-Rouge, de toute façon. Les Britanniques n'interviendront peut-être même pas.

Pamela s'affala sur sa chaise.

— Je vois... mais au moins, des nouvelles nous parviendront.

— Exactement.

— Qu'allons-nous faire au sujet de Miriam ?

— Rien. La petite sera au courant bien assez tôt. Attendons d'avoir quelque chose de plus concret. Laissons-la profiter encore un peu de son enfance.

Pamela se représenta Miriam la dernière fois qu'elle l'avait vue. Elle avait été attristée à la nouvelle de la disparition de Will et elle était visiblement inquiète de ne pas avoir de nouvelles de ses parents, mais elle était par ailleurs bronzée et en bonne santé. La vie à Hinton Hall lui réussissait manifestement.

— Eh bien, c'est loin d'être une enfance normale, mais tu as raison, attendons.

Hugh referma le magazine et remit les couverts en place. Pamela remarqua que ses mains tremblaient. Il devait s'inquiéter pour Miriam. Elle aussi s'inquiétait ; mais elle décida de préserver Hugh de la pensée qui était trop terrifiante pour être formulée : si les Allemands pouvaient être aussi cruels envers les Juifs, comment pouvaient-ils bien traiter Will ?

L'hiver 1942 laissa la place au printemps 1943, et ils n'avaient toujours pas été convoqués.

Hana continuait à s'épanouir avec l'enseignement musical d'Eva, et le lien affectif entre elles se renforçait. Eva souffrait toujours de la douloureuse perte de Miriam, elle pensait toujours à elle tous les jours et essayait d'imaginer ce qu'elle faisait, mais la joie inattendue d'avoir retrouvé la fille qu'elle croyait perdue lui procurait du réconfort, c'était indéniable. Elle dit à Hana qu'elle avait une sœur, et Hana fut enchantée d'entendre parler d'elle. Il commençait à faire plus chaud, et la mère et la fille passaient du temps assises dehors, au soleil du printemps, à en apprendre davantage l'une sur l'autre. Elles découvrirent qu'elles aimaient toutes les deux les carottes, mais détestaient les navets ; qu'elles débordaient toutes les deux d'énergie à l'heure du coucher, mais qu'elles avaient du mal à se lever le matin. Quand Hana riait, son nez se fronçait comme celui d'Eva. Eva avait l'impression de se retrouver elle-même enfant.

Lors de la première représentation de *Brundibár*, Eva aperçut Otto dans le public. Après avoir eu un terrible choc en découvrant qu'il était garde au sein du camp, et après avoir tout d'abord été terrifiée à l'idée de tomber sur lui, il lui paraissait moins effrayant depuis peu. Cela l'avait aidée de l'aborder pour lui parler de leur fille : le plus important était de le persuader de protéger Hana. Il était assis avec un groupe d'hommes de la SS, riant et applaudissant tandis qu'un garçon affublé d'une grosse moustache, qui se délectait de jouer le rôle du méchant joueur d'orgue de Barbarie, essayait de priver les enfants innocents de leur liberté. Eva sourit pour elle-même tout en jouant. Le symbolisme de la pièce échappait totalement à Otto et à ses acolytes. Une autre petite victoire pour son peuple !

Le projet suivant de Gabriel était encore plus ambitieux.

— J'ai pensé que nous pourrions monter le *Requiem* de Verdi, dit-il à Eva. Je te donnerai la partition pour que tu puisses commencer à le travailler.

— Le *Requiem* de Verdi ? Pourquoi diable voudrais-tu jouer ça ?

Le regard de Gabri se perdit dans le vague, comme si les accords fracassants du *Dies iræ* retentissaient déjà dans sa tête.

— C'est une messe pour les morts.

Eva frissonna.

— Pour nous, alors. C'est une messe pour nous. Mais nous sommes juifs. Pourquoi vouloir jouer une messe catholique ?

Gabriel haussa les épaules.

— C'est une œuvre magnifique.

Eva fit un pas vers lui.

— Mais ce n'est pas tout, n'est-ce pas ? Allons, Gabri, quelle est ta vraie motivation ?

— Giuseppe Verdi a écrit sur la justice et le châtement, répondit-il. *Dies iræ* signifie « jour de colère » ; *dies illa solvet sæclum in favilla* veut dire « ce jour où le monde sera réduit en cendres ». Nous chanterions peut-être un requiem pour nous, dit-il avec un sourire sans joie, mais ce serait aussi un acte de défi. C'est un requiem pour les Allemands, un requiem pour le Troisième Reich.

Il regarda de nouveau dans le vide, comme s'il cherchait dans ses souvenirs.

— *Judex ergo cum sedebit, quidquid latet apparebit : nil inultum remanebit.*

Eva haussa un sourcil interrogateur.

— Et cela signifie... ?

— « Quand donc le Juge prendra place, tout ce qui est caché apparaîtra : rien ne restera impuni », récita Gabriel.

Ses yeux marron brillaient intensément.

— Nous chanterons aux nazis ce que nous ne pouvons pas leur dire.

Eva eut soudain la chair de poule.

— Je vois.

*

Un soir de mars, Miriam et quelques-unes des autres filles se rassemblèrent autour du lit d'Olga, dans la pénombre du dortoir. À l'insu des professeurs, Olga s'était procuré une T.S.F. et elle avait réussi, après avoir tourné le bouton dans les bruits de friture et les crépitements, à trouver le World Service. La voix nette du présentateur s'éleva. D'un ton froid, il dit avec clarté et précision ce qui arrivait aux Juifs dans les camps de concentration.

« C'est la famine : les Juifs à travers toute l'Europe reçoivent des rations qui ne représentent bien souvent qu'un tiers ou un quart de ce à quoi les non-Juifs ont droit. Une mort lente en est l'inéluctable conséquence. Il y a les déportations : les Juifs ont été entassés par centaines de milliers dans des wagons à bestiaux, sans nourriture, sans eau et sans installations sanitaires, et on leur fait traverser toute l'Europe. Quand les trains arrivent à destination, environ un tiers des passagers sont déjà morts... »

Miriam posa une main sur le lit pour se retenir, tandis que tout autour d'elle semblait tournoyer.

L'une des filles, Monika, se mit à pleurer. De grosses larmes coulèrent sur ses joues.

— J'en étais sûre, dit Miriam, ravalant la bile qui lui montait dans la gorge. Était-ce ce que Mutti craignait quand elle lui avait écrit pour lui dire qu'elle risquait de ne plus avoir de nouvelles d'eux pendant un certain temps ? C'était affreux de penser qu'ils savaient peut-être ce qui les attendait. Elle présumait que tout cela avait un rapport avec le travail d'Abba. Elle était fière de lui parce qu'il avait agi honorablement, mais elle avait terriblement peur que sa conscience leur ait coûté la vie.

— Tu crois qu'ils sont encore vivants ? murmura Frida, une fille grande et mince du dortoir de Miriam.

Miriam tira les manches de son cardigan sur ses mains.

— Je n'en sais rien, répondit-elle. Je sentirais tout de même quelque chose s'ils étaient morts.

Elle n'arrivait pas à pleurer, ne ressentait rien d'autre qu'une étrange hébétude, comme si tout son corps n'était plus qu'une coquille vide.

— Peut-être qu'ils ont échappé aux déportations. Peut-être qu'ils vivent ailleurs et qu'ils ne sont simplement pas en mesure de nous écrire.

— Que devons-nous faire ? demanda-t-elle.

Miriam leva les yeux vers les rideaux tirés des fenêtres du dortoir. Au-dehors, les champs et les arbres devaient être plongés dans l'obscurité, le vent de mars ridant la surface de l'étang et couchant les herbes ; les oiseaux étaient silencieux dans les arbres encore nus. L'espace d'un instant, elle songea à contacter le président en exil pour lui demander s'il pouvait l'aider, mais trouver un moyen d'obtenir une lettre de ses parents était une chose ; les délivrer d'un camp de prisonniers en était une autre. Même si l'ancien président vivait dans un certain confort à Putney, au lieu de subir

les conditions de vie atroces des camps, il était lui aussi captif et il ne pourrait rien faire.

Elle se tourna vers Monika, la prit dans ses bras et sentit ses sanglots secouer sa poitrine, soulever ses épaules. Enfin, ses propres larmes se mirent à couler.

*

La première fois que le chœur se réunit dans l'air froid et humide du sous-sol, Gabriel fit un discours.

— Nous chantons en mémoire de Giuseppe Verdi et avec gratitude envers lui, qui a composé cette musique magnifique, dit-il, mais j'aimerais que vous vous souveniez tous de quelqu'un que vous avez aimé et perdu, et que vous chantiez aussi le *Requiem* pour cette personne, au fond de votre cœur.

Eva ferma les yeux. Elle vit Mutti et Abba serrer Miriam dans leurs bras à leur arrivée à Prague ; elle vit le visage de Miriam s'éclairer quand elle avait reçu leurs cadeaux ; elle les vit tous rassemblés autour de la table, le dernier jour, en train de chanter *Shalom Alekhem* à la lueur des bougies, la voix pure et claire de Miriam s'élevant au-dessus des autres ; mais elle refoula ce souvenir d'un battement de paupières. Elle devait se concentrer sur le présent.

— Où sont nos partitions ? demanda quelqu'un.

Gabriel soupira.

— Je n'ai qu'un seul exemplaire de la partition, répondit-il, je n'en ai pas pour vous. Mais je vais vous l'apprendre, et vous allez mémoriser les paroles. De cette façon, vous pourrez garder les yeux levés quand vous chanterez. Vous pourrez regarder votre chef de chœur et garder la tête haute.

Eva regarda les membres du chœur. Tous avaient le visage blanc et les yeux creux, signes de l'épuisement. Pourtant, en dépit de leur lassitude absolue, en dépit de la faim qui les tenaillait et les rongait jusqu'à l'os, pas un estomac ne gargouillait, pas une bouche ne se plaignait. On aurait dit que la musique avait fait d'eux des âmes plus que des corps. Ils formaient un plaidoyer collectif en faveur de la libération, l'expression unie de l'aspiration à la liberté.

Gabriel fit signe à Eva de jouer.

— Bon, alors ! Le *Dies iræ* , dit-il. *Jour de colère, ce jour où le monde sera réduit en cendres.*

Sa voix puissante retentit tandis qu'il chantait les quelques premières

mesures. Puis, suivant son indication, les membres du chœur commencèrent à chanter seuls. Ils butèrent tout d'abord sur les notes difficiles et eurent du mal à chanter sans partition et, même à la fin de la répétition, ce n'était guère parfait ; mais malgré tout, Eva entendit des voix douces, ferventes, harmonieuses s'élever de ces êtres meurtris et, par-dessus tout, elle entendit la mélodie de l'espoir.

*

Will était assis sur le banc étroit, penché au-dessus de la table. Il essayait de faire durer le plus longtemps possible le ragoût trop liquide que contenait sa gamelle. Parfois, il avait un peu de chance, et le cuisinier attrapait avec sa louche à long manche un morceau supplémentaire de pomme de terre ou de rutabaga ; il pouvait alors avoir dans la bouche quelque chose de consistant et de doux, et il avait l'impression d'avoir l'estomac rempli, ne serait-ce qu'un court moment. Hélas, aujourd'hui, les seuls éléments solides dans sa gamelle étaient les grosses gouttes de gras qui brillaient à la surface du liquide jaune, et un bout d'oignon translucide tombé au fond. Il le garda dans sa bouche le plus longtemps possible avant de l'avaler. Il essaya de ne pas penser au crumble aux pommes de Kitty ou même à la tentative de sa mère pour réaliser une tourte de lord Woolton. Il coulerait beaucoup d'eau sous les ponts avant qu'il puisse de nouveau en manger – s'il le pouvait un jour.

La porte à l'autre bout du réfectoire s'ouvrit toute grande, et une longue file de nouveaux prisonniers entrèrent en traînant les pieds. Will les regarda de ses yeux éteints tandis qu'ils faisaient la queue pour recevoir à manger et il vit à leurs expressions qu'ils étaient consternés par les maigres rations. Comme d'habitude, il observa attentivement les nouveaux détenus pour voir s'il y avait parmi eux quelqu'un qu'il connaissait, se demandant si ses compagnons de vol étaient toujours en service actif ou si d'autres que lui avaient été capturés. Il espérait que Tomas était sain et sauf. Il le considérait pratiquement comme un frère.

Les tables se remplirent, et bientôt l'un des nouveaux arrivants lui donna involontairement un coup de coude en enjambant péniblement le banc pour s'asseoir.

— Désolé.

— Ne t'en fais pas, dit Will. Ça demande de se contorsionner un peu.

Il tendit une main.

— William Denison. Bienvenue dans l'enfer de Hammelburg !

Son compagnon fixa sur lui ses yeux rouges. Son visage était émacié, il avait les traits tirés, les cheveux coupés ras. Il le remercia d'un hochement de tête et se présenta. Ernest Harper. Il faisait partie de la 16^e escadrille, et son avion avait été abattu au cours d'une mission de reconnaissance. Will se résigna à écouter un énième récit de capture et d'emprisonnement. Au bout d'un moment, ils se confondaient tous les uns avec les autres. Et pourtant, la guerre continuait à faire parler. Y serait-il à nouveau un jour partie prenante ? Y jouerait-il à nouveau un jour un rôle actif ?

*

Pamela remontait Templewood Road d'un pas traînant et sentait le soleil sur son dos. Il faisait beaucoup plus chaud maintenant ; son chemisier collait déjà à sa peau, et un filet de sueur coulait sur sa tempe. Elle l'essuya avec son pouce. Il y avait eu une autre attaque aérienne dans la nuit. Hugh et elle étaient restés assis dans la cave pendant des heures, tressaillant à chaque sifflement de bombe, à chaque explosion et au fracas de la pierre qui s'effondrait, jusqu'à ce que le signal de fin d'alerte retentisse et qu'ils puissent aller se recoucher d'un pas chancelant. Elle avait tout de suite appelé ses parents ; Dieu merci, ils allaient bien. Ce matin, ses yeux la brûlaient, tant elle était épuisée, et un mal de tête sourd lui martelait le front. Elle espérait qu'il se serait calmé quand elle arriverait au Hampstead Heath, et que la brise légère et le ciel dégagé la revigoreraient.

Alors qu'elle gravissait un talus herbeux, elle entendit un *swiii swiii swiii* . Un bécasseau passa à côté d'elle dans un battement d'ailes, sans aucun doute à la recherche d'eau. Devant elle s'étendaient les jardins ouvriers, mosaïque de nuances de vert dans le soleil printanier. Quelques lève-tôt étaient déjà occupés à bêcher et à biner leurs carrés. Un brouhaha de voix flottait jusqu'à elle, et elle entendit même des rires. Quelles que soient les perturbations de la nuit, les jardiniers arrivaient toujours à retourner à leur potager le lendemain.

Ernie Smith, l'homme qui lui avait cédé une parcelle de son carré, était en train de parler à son voisin. Il se découvrit pour la saluer, et Pamela lui sourit.

— Des nouvelles de votre garçon ? lui demanda-t-il.

Elle se mordit la lèvre.

— Pas depuis que nous avons reçu la carte-avis de capture, non.

— Ne perdez pas espoir. On ne sait jamais.

— C'est vrai, répondit Pamela, se hâtant de se diriger vers son extrémité du carré potager.

C'était dur de savoir quoi dire aux gens ces temps-ci ; ils étaient bien intentionnés, mais c'était épuisant de s'efforcer de paraître positive alors que, parfois, elle n'avait envie que d'une chose : hurler. Cependant, aujourd'hui, dans l'air doux du Hampstead Heath, elle reprit un peu courage.

Elle se mit à genoux dans la terre sablonneuse, beaucoup plus chaude, maintenant, et elle entreprit d'arracher des pissenlits à l'aide de son canif, remontant méthodiquement les rangées et jetant les mauvaises herbes sur le chemin herbeux pour les ramasser plus tard. Certes, elle avait mal au dos ; certes, elle n'avait toujours pas de nouvelles de Will ; certes, rien n'indiquait que cette guerre atroce allait bientôt s'arrêter ; mais les cultures poussaient, la terre regorgeait de vie, il y avait des oiseaux dans le ciel et de la chaleur dans les rayons du soleil.

Sur le chemin du retour, elle passa devant un kiosque à journaux. Un rai de lumière éclairait les mots sur le panneau publicitaire : *Raid aérien sur Stuttgart*. Son sentiment d'espoir persistait.

Eva était assise avec Hana sur le tabouret de piano. La fenêtre était ouverte, derrière elles, et les bruits du début du printemps leur parvenaient : un coup de pied dans un ballon, un cri de joie lointain dans le parc, le roulement toujours présent d'un corbillard, le bourdonnement forcené d'une mouche.

Elles travaillaient le *Lux Æterna* , la partie la plus difficile du *Requiem* , et les changements de tonalité donnaient du fil à retordre à Hana. Eva lui fit rejouer le même passage encore et encore.

— Tu y es presque, lui dit-elle. Veille simplement à entraîner avec toi le quatuor de solistes. Ce ne sera pas harmonieux du tout si tout le monde n'est pas parfaitement ensemble.

Les mains de Hana semblaient voler au-dessus des touches. Eva observa sa fille, dont le visage indiquait une intense concentration. Son teint était pâle et elle avait des taches de rousseur sur le nez. Elle avait un tout petit grain de beauté juste au-dessus de la bouche. À la racine de ses cheveux, une petite cicatrice. Peut-être avait-elle eu la varicelle quand elle était bébé. Sa mère lui avait-elle appliqué de la lotion calmante à la calamine et du bicarbonate de soude comme elle-même l'avait fait pour Miriam quand elle avait eu cette maladie ? Elle se demandait ce qui, chez sa fille, venait d'Otto et ce qui venait d'elle. De toute évidence, Hana avait hérité de son talent pour la musique, et sa complexion était plutôt celle de son père. Peu d'enfants à Terezín étaient aussi blonds qu'elle.

Ces temps-ci, Eva voyait souvent Otto traîner dans le fond de la salle lors des répétitions, ou regarder Hana s'exercer quand il croyait qu'elles ne pouvaient pas le voir. Parfois, elle levait les yeux et apercevait une expression étrangement mélancolique sur son visage. Commençait-il à admettre, en son for intérieur, que Hana était sa fille ?

Comme les autres filles de son âge, Hana était dans les baraquements de Hauptstrasse. Quelques-uns des aînés essayaient d'assurer chaque jour leur

instruction par le biais de ce que l'on appelait le Programme, mais Eva était convaincue que ses leçons de piano étaient plus importantes.

Hana finit de jouer et regarda Eva, dans l'expectative.

— Encore, dit Eva.

Une fois de plus, les notes tombèrent en cascade. Cependant, quelque chose n'allait pas.

Eva essayait de cerner le problème quand elle s'aperçut que certaines des touches étaient mouillées. Des larmes coulaient sur les joues de Hana.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Hana ?

La petite fille prit une profonde inspiration saccadée.

— C'est trop dur.

Eva la regarda avec stupéfaction.

— Pendant tout ce temps, je ne t'ai jamais entendue prononcer ces mots. Tu t'es exercée encore et encore, tu as encaissé avec courage toutes sortes de critiques, tu ne t'es jamais avouée vaincue – même si tu étais épuisée et même si le morceau était très difficile... Pourquoi maintenant ?

Hana s'essuya les joues du revers de la main.

— Je suis désolée. Je ne sais pas ce que j'ai.

— Nous ferions peut-être mieux de nous arrêter un moment.

Hana acquiesça d'un hochement de tête.

Eva ferma le couvercle du piano, mais elles restèrent assises sur le tabouret, côte à côte.

— Pourquoi devons-nous jouer ce morceau ? demanda Hana. Il est tellement triste !

— Je sais, mais monsieur Schmidt pense qu'il montrera notre courage aux Allemands. C'est un acte de défi.

— N'est-ce pas dangereux ?

Eva haussa les épaules.

— Probablement... mais de toute façon, tout est dangereux ici.

Elle marqua un temps d'arrêt.

— Tu sais, Hana, reprit-elle, je pourrais être déportée à tout moment.

Hana hocha la tête.

— Moi aussi.

— Je fais tout mon possible pour empêcher cela.

— Comment ?

Eva avait réussi à éluder les questions de Hana au sujet de son père

pendant des semaines ; mais cette fois, elle prononça les mots qu'elle avait préparés si soigneusement cette nuit-là dans le dortoir.

— Il y a ici un homme, un garde allemand, qui, je crois, te protégera peut-être.

— Pourquoi me protégerait-il ?

Elle devait dire la vérité à sa fille, même si cette vérité était très désagréable à entendre. Le temps lui était compté maintenant. Elle prit la main de Hana et la couvrit de la sienne.

— Parce que c'est ton père.

Le visage de Hana prit la teinte des touches d'ivoire du piano. Le souffle coupé, elle retira sa main de celle d'Eva.

Celle-ci ne tenta pas d'établir un nouveau contact tandis qu'elle lui racontait la terrible histoire de l'agression au cimetière, tout en s'efforçant de refouler les souvenirs qui l'assaillaient.

Hana eut un haut-le-cœur, comme si elle allait vomir.

— Tu es en train de me dire que mon père est un Allemand et un violeur ?

Eva hocha faiblement la tête.

— Mais ta mère est une Juive tchèque qui t'aime tendrement.

— Comment sais-tu que c'est lui ?

L'expression horrifiée et soupçonneuse de Hana rappelait à Eva la réaction d'Otto quand elle lui avait dit qu'il avait une fille, mais elle n'osait pas le lui dire.

— Je le sais. Crois-moi, je le sais.

Elle ne mentionna pas le rire. D'une certaine façon, cela semblait ridicule. Toutefois, c'était bien lui, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute pour elle ; et à en juger par les coups d'œil curieux qu'il lui lançait parfois, il commençait à l'admettre.

Hana s'affaissa sur son siège.

— Hana. À tout moment, je pourrais être forcée de quitter Terezín. Je ferai tout mon possible pour m'assurer que tu resteras ici. La guerre ne durera pas éternellement. Le bruit court déjà que les Allemands ne s'en sortent pas si bien. Cela pourrait se terminer en l'espace de quelques mois. Tu es jeune. Tu pourras reconstruire ta vie.

Hana posa ses doigts tremblants sur le couvercle du piano.

— Je veux que tu joues le *Requiem* de Verdi si tu restes ici après mon départ. Tu en seras tout à fait capable une fois que nous aurons réglé ce petit problème de changement de tonalité.

— Tu le penses vraiment ? murmura Hana.

Eva admirait sa fille. Malgré son effroi et son épuisement, la flamme de l'ambition couvait encore en elle. Elle allait en avoir besoin pour survivre, pour se bâtir un avenir. Un avenir qui tournerait autour de la musique. L'avenir dont Eva avait été dépossédée à l'âge de seize ans et dont elle allait probablement de nouveau être dépossédée très bientôt.

— Oui, je le pense vraiment. Tu joues tellement bien, Hana ! Tu es très douée dans l'absolu, mais pour une fille de douze ans, tu es brillante. Encore meilleure que moi à ton âge.

Hana sourit faiblement.

— Alors je vais travailler plus dur que jamais. Je vais te rendre fière de moi.

— C'est ce que j'espérais entendre.

Eva rouvrit le couvercle du piano et posa les doigts sur le clavier. Elle joua alors la berceuse de Hana, la mélodie qu'elle avait composée pour son bébé, avec tout l'amour et toute la tendresse qui l'animaient.

*

L'été passa. Quand le mois de novembre arriva, Abba dépérissait sous leurs yeux. Il ne partageait plus le même dortoir que Josef, car on l'avait envoyé dormir sous les combles avec les autres personnes frêles et âgées. Il y faisait un froid glacial en hiver et une chaleur étouffante en été. Les personnes âgées du ghetto recevaient de plus petites rations de nourriture que ce soit d'autre. En conséquence, elles faiblissaient, et leur faiblesse les empêchait de travailler. C'était un cercle vicieux.

Quand Josef vint trouver Eva à la blanchisserie par une journée d'hiver glaciale, son expression était encore plus sombre que d'habitude.

— Ma chérie...

Il l'entraîna à l'écart de la lessiveuse bouillonnante et l'emmena au calme relatif de la salle de repassage.

— C'est Abba, n'est-ce pas ?

Josef hocha la tête.

— Je suis désolé, Eva. Le médecin a dit que son cœur avait tout simplement lâché.

Eva revoyait le bon et solide Abba tenant la coupe de *kiddouch* et souriant fièrement à sa fille, elle le revoyait donnant la '*hallah* à Mutti, avec une expression pleine de tendresse pour celle qui était son épouse depuis près de

quarante ans. Elle pensa à la noirceur du temps qu'il avait passé à Terezín sans Mutti, à son air désorienté. Puis, soudain, quelque chose changea en elle. Ses parents étaient morts tous les deux maintenant. En dépit de la présence de Josef, et de la merveilleuse découverte de Hana, elle se sentait terriblement seule. Pourtant, peut-être était-ce égoïste de sa part. Abba était en paix maintenant.

Elle s'essuya les joues du revers de la main.

— Je suis contente, dit-elle. Sa souffrance est enfin terminée.

Au moins ne verrait-il pas de pires atrocités. C'était affreux de finir ses jours à Terezín, mais pire d'être déporté pour connaître un sort encore plus effroyable.

— Il doit être au Gan Eden avec ta mère.

Eva hocha la tête. Il n'y avait plus d'enterrements. Tous les morts étaient désormais introduits dans les immenses fours du crématorium et ils en ressortaient sous la forme d'un tas de cendres. Une autre insulte aux Juifs. Néanmoins, Abba n'avait pas besoin de son frêle corps terrestre. Elle essaya d'imaginer ses parents jeunes et pleins d'espoir, riant, main dans la main. Ils étaient à nouveau réunis, libérés de toute douleur et de toute inquiétude. Ils devaient connaître la paix.

L'espace d'un instant, elle pensa à Miriam, elle imagina à quel point elle serait bouleversée par la perte de ses grands-parents, mais il n'y avait aucun moyen de la prévenir. Elle n'en parlerait pas non plus à Hana. Hana n'avait pas connu Abba, elle n'était jamais allée à la synagogue avec lui, déguisée en reine Esther, et Mutti ne lui avait jamais donné de *hamantaschen*. C'était une perte pour Miriam, et non pour Hana.

*

Depuis plusieurs mois, la voie ferrée de Prague était prolongée jusqu'à Terezín. Josef avait été affecté à l'équipe de construction. *Je suis un scientifique, pas un ingénieur*, avait-il grommelé la dernière fois qu'Eva et lui avaient réussi à grappiller quelques minutes en tête à tête. Cependant, la vie avant Terezín n'avait plus grande importance. En dehors des conférences hebdomadaires que Josef donnait encore, et auxquelles beaucoup de monde continuait à assister, il faisait tout simplement partie de la main-d'œuvre, comme tout le monde.

Il mit sa pioche et sa pelle sur son épaule et s'éloigna au pas avec les autres membres de l'équipe chargée de poser les rails. Tant de gens avaient été

déportés depuis Prague, et plus encore avaient été conduits à l'est, à tel point que Terezín était presque devenue une plate-forme de correspondance. La pose des voies épargnerait aux gens chargés de bagages la marche pénible et lugubre de la gare au ghetto, aux côtés des charretiers qui portaient les choses lourdes et les biens de ceux qui étaient trop vieux ou trop jeunes pour se charger. C'était une solution ingénieuse, même si le travail était acharné et éreintant pour les prisonniers qui y avaient été affectés.

Josef prit son marteau et commença à enfoncer des clous dans les traverses placées à intervalles réguliers le long de la voie ferrée. La terre se ramollissait après l'hiver ; tout autour de lui, il y avait de jeunes pousses vertes et des bourgeons. Les oiseaux chantaient dans les arbres. Quel que fût le nombre de morts que le ghetto subissait, la nature réagissait à la chaleur et au soleil. Une nouvelle saison débutait.

À côté de lui, Ivor, un jeune homme de son dortoir, respirait bruyamment comme il donnait des coups de pioche dans le sol caillouteux devant lui.

— Ta femme est une excellente pianiste, dit-il à Josef entre deux coups de pioche.

Josef jeta un coup d'œil autour de lui pour vérifier qu'aucun garde ne les observait, puis il posa son marteau et se releva, un peu chancelant.

— Oui. Elle avait un niveau de concertiste quand elle était adolescente. Je suis content qu'elle ait pu recommencer à jouer ici.

Ivor posa sa pioche par terre et se frictionna le dos.

— C'est aussi une très bonne professeure. Cette petite fille, Hana, fait beaucoup de progrès. Je l'ai entendue travailler le *Requiem*, l'autre jour. Magnifique !

Il essuya la sueur de son front avec la manche de sa chemise.

— Elle ressemble un peu à ta femme d'ailleurs.

Josef le regarda fixement.

— Mais Eva est brune et Hana a les cheveux blonds.

— C'est plus subtil que ça. Elles ont toutes les deux un côté réservé. Elles sont toutes les deux parfaitement immobiles avant de commencer à jouer... comme si elles s'étaient mises sous clef.

Ivor était poète avant de devenir esclave à Terezín. Il remarquait de petits détails ; il était doué pour manier les mots.

— Silence ! Reprenez votre travail.

Un garde s'avavançait vers eux, l'air furieux.

Les deux hommes ramassèrent leurs outils et se remirent à donner des coups de pioche et des coups de marteau de toutes leurs forces. En passant à côté d'eux, le garde leur donna à chacun un coup de poing dans le dos, et tous deux firent la grimace. Cependant, une fois que la douleur lancinante se fut un peu calmée, et que Josef put penser à autre chose, son expression se fit méditative tandis qu'il retournait dans sa tête les paroles d'Ivor. L'intimité grandissante entre Eva et Hana cachait-elle plus qu'il ne s'en était aperçu ? Il eut un accès de jalousie irrationnelle au nom de Miriam. Bien sûr, il était ravi qu'elle fût en sécurité, mais Eva remplaçait-elle en quelque sorte leur fille absente par cette enfant ? C'était à sa propre fille qu'elle aurait dû enseigner si patiemment le piano, pas à la fille de quelqu'un d'autre.

Il abattit son marteau avec colère, et Ivor leva les yeux, surpris, quand un clou vola.

*

Elles travaillaient maintenant au *Requiem* de Verdi tous les soirs. Eva prenait place au piano, avec Hana à ses côtés qui tournait les pages pour elle et observait le moindre de ses gestes, et elle jouait chaque partie annoncée par Gabriel. Elle devait parfois prendre sur elle pour retenir ses larmes quand les voix chaudes s'élevaient brusquement autour d'elle, et quand ces personnes que l'épuisement, la maladie ou le désespoir pur et simple avaient, à la fin de la journée, mises à genoux trouvaient la force de se tenir droites, de rentrer leur ventre déjà creux, de dilater la poitrine et de chanter de toutes les fibres de leur corps. Elle s'émerveillait de la résistance de l'esprit humain, de la puissance interne qui permettait à un être n'ayant aucun espoir de tout donner.

Gabriel avait dit que c'était l'acte de défi par excellence et il avait raison. Comme acte de défi à l'encontre de ceux qui prétendaient que les Juifs étaient des incapables, des bons à rien inutiles à la race humaine, ils chantaient avec toute la douceur et toute la puissance dont les êtres humains étaient capables ; comme acte de défi clamant que nul ne pouvait anéantir le peuple d'Adonai, ils chantaient à pleins poumons ; comme acte de défi annonçant aux Allemands, sans même qu'ils s'en rendent compte, que la mort était le prix du péché, ils chantaient les paroles glaçantes qui les persuadaient, ne fût-ce que sur le moment, qu'aucune arme conçue dans la

colère ne pourrait jamais les terrasser. Leurs corps s'affaiblissaient, leur espoir déclinait, mais leurs âmes étaient vivantes et transcendantes.

Quand Eva jouait les notes tumultueuses du *Dies iræ* et qu'elle entendait le chœur chanter *rien ne restera impuni*, c'était le visage d'Otto qu'elle martelait, c'était de son sort que le juge décidait ; et, chaque fois, il était reconnu coupable.

*

Ils terminèrent la voie ferrée. Josef avait l'impression qu'elle était faite de leur sueur et de leur sang autant que de fer et de bois. La voie fut utilisée immédiatement : des trains arrivèrent de Prague, amenant des centaines de passagers effrayés et fatigués ; les trains quittèrent Terezín avec des centaines d'autres, encore plus maigres, encore plus malingres, et encore plus effrayés.

— Ce n'est plus qu'une question de temps, maintenant, dit-il à Eva. Nous avons fait notre temps. Nous allons bientôt partir pour l'est.

Eva hocha la tête. Tous ceux dont le numéro de déportation commençait par un 5 avaient reçu leurs convocations ; on en était maintenant au milieu des numéros commençant par un 6. Josef avait pour numéro 768, et elle 769. Ils feraient partie des suivants, c'était évident.

*

Gabriel était bien décidé à ce que le *Requiem* de Verdi soit leur meilleure représentation. Tous les soirs, les peintres travaillaient tard aux décors. Ils avaient réussi à trouver quelques planches de bois dans le ghetto, et quelqu'un avait fait entrer clandestinement un ensemble de pots de peinture. Le résultat était sensationnel : des arrière-plans sombres, des ombres immenses, des nuages menaçants ; et, dans le coin, le blanc éblouissant du soleil, qui diffusait sa lumière sur les ténèbres.

Eva concentrait tous ses efforts sur l'apprentissage de Hana. La petite fille maîtrisait enfin le *Lux Æterna*, et Eva était très fière d'elle. Il arrivait à Hana de jouer de grands passages lors des répétitions, tandis qu'Eva restait assise à côté d'elle pour tourner les pages ou lui murmurer un conseil ou un mot d'encouragement. Grâce à ses cours particuliers, Hana s'épanouissait et gagnait en dextérité et en expertise bien plus rapidement qu'elle ne l'aurait fait au conservatoire de Prague. Si elle survivait, elle pourrait devenir une virtuose du piano. *La musicienne que je voulais être*, pensait Eva.

Elles n'avaient pas reparlé d'Otto. Eva soupçonnait Hana d'avoir enfoui au

plus profond de son esprit la nouvelle choquante selon laquelle il était son père ; c'était trop horrible pour qu'elle pût le concevoir. Néanmoins, maintenant, elle lui avait enfin dit la vérité ; elle n'avait plus qu'à espérer qu'Otto protégerait sa fille le moment venu.

*

Quand Eva revit Gabriel, son visage trahissait sa sidération et son angoisse. — Il y a eu de nouvelles convocations pendant la nuit, lui dit-il. La plupart de ceux dont le numéro commençait par un 6 sont partis. La moitié du chœur a été déportée. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire ?

Il se passa nerveusement les mains dans les cheveux.

Celles d'Eva se mirent à trembler. Le numéro de Hana était 694.

— Est-ce que Hana est partie ? demanda-t-elle dans un souffle.

— Non. Pas Hana. Elle est en sécurité pour le moment. Mais Erika, Friedrich, Corrie...

Gabriel commença à énumérer quelques-uns des autres musiciens.

Erika était leur Aninka. C'était une belle petite fille à la voix exquise. Et les autres étaient si jeunes... Eva cligna des yeux alors que leurs chers petits visages apparaissaient devant elle. Elle était rassurée de savoir que Hana n'avait pas été déportée, mais dévastée pour ceux qui l'avaient été. Elle inspira profondément.

— Bien. Nous allons former de nouveaux chanteurs, de nouveaux musiciens. Nous avons trop investi là-dedans pour abandonner.

Gabriel se prit la tête entre les mains.

— Comment allons-nous faire pour faire répéter de nouveaux chanteurs en partant de rien ? Il a fallu des semaines et des semaines pour que le chœur soit parfaitement au point.

— Je n'en sais rien, répondit Eva, mais nous ne pouvons pas abandonner. Ce serait comme de capituler devant les Allemands, ce serait une insulte à la mémoire de ceux qui ont été déportés. Nous devons puiser dans notre courage plus profondément que jamais et aller de l'avant.

Gabriel abaissa lentement les mains.

— Tu as raison, murmura-t-il. Je voulais que cette représentation soit un acte de défi. Nous ne les laisserons pas nous arrêter.

Il prit une profonde inspiration.

— Je vais demander à quelques-uns des peintres d'accrocher de nouvelles affiches. Nous ne baisserons pas les bras.

*

Quand Eva revit Otto, en train de fumer une Stuyvesant, adossé au mur du centre de tri, elle se força à aller se placer à côté de lui, même si sa proximité lui donnait toujours la nausée. Il était tout seul, et pour une fois le centre de tri était désert.

— Votre fille est une excellente musicienne, lui dit-elle, s'efforçant de garder une voix ferme.

Otto lui souffla une volute de fumée au visage.

— Je vous l'ai déjà dit, vous ne pouvez pas prouver que c'est ma fille. Ça pourrait être la fille de n'importe qui.

— Pas de n'importe qui, non. Regardez mes cheveux. Ils sont bruns. Ils l'ont toujours été. La plupart des membres de ma famille ont la même couleur de cheveux. Ceux de Hana ressemblent beaucoup plus aux vôtres.

Otto eut son ricanement d'hyène.

— Vous avez très bien pu écarter les cuisses pour n'importe quel Aryen.

Eva le regarda sans ciller.

— Ou j'ai très bien pu être violée par l'un d'eux. J'étais vierge. Il n'y a qu'un seul homme qui puisse être le père de mon enfant.

Otto passa d'un pied sur l'autre.

— Vous pouvez dire ce que vous voulez. C'est votre parole contre la mienne.

— Je vous ai vu l'observer. Vous savez que c'est votre fille. Tout ce que je veux, c'est que vous la protégiez. Je sais que mes jours ici sont comptés. Personne n'est jamais revenu de l'est, n'est-ce pas ?

Otto détourna le regard et remua comme s'il était mal à l'aise.

— Je suis sûr que les décisions du Troisième Reich sont les meilleures pour tout le monde.

Une file irrégulière d'hommes munis d'outils de jardinage avançait péniblement vers eux. Eva remarqua qu'Otto se redressait un peu pour les regarder.

— Venez ici ! cria-t-il. Je dois compter vos outils.

Les hommes s'exécutèrent.

Eva resserra son cardigan autour d'elle.

— C'est votre fille, chuchota-t-elle. Personne d'autre ne pourrait être son père.

— Pas un mot, siffla-t-il comme les hommes approchaient.

Cependant, avant de se détourner pour emprunter le chemin dans l'autre

sens, elle entrevit une expression fugace de panique sur son visage blanc.

Une fois de plus, elle se trouvait dans le cimetière. Les garçons étaient là, persifleurs, comme d'habitude, mais cette fois, ils avaient tous à la main un morceau de papier. Au clair de lune, elle aperçut ce qui était écrit dessus. Sur chaque morceau de papier apparaissait un numéro, et chaque numéro était le même : 769.

Elle se réveilla en sursaut, le cœur battant *affrettando* . Une torche électrique était braquée sur ses yeux ; et derrière la torche se tenait Helga Schmidt, l'une des gardes allemandes. Elle lui fourra dans les mains un bordereau froissé.

— Votre convocation. Dépêchez-vous.

Eva s'assit sur sa couchette. Helga éclaira le papier. *Vous êtes convoqués pour être déportés à 5 heures. Merci de vous réunir sur la place du marché* . Eva se leva en chancelant et, son cœur martelant toujours sa poitrine, commença à rassembler ses maigres possessions. On entendait les pas de Helga qui s'éloignaient tandis qu'elle quittait le dortoir et remontait le couloir.

Quand elle arriva au marché, Eva vit presque tout de suite Josef. Il avait le dos voûté, maintenant, et affichait une expression d'incrédulité perpétuelle, comme s'il n'arrivait pas à comprendre ce qui lui arrivait. Il tendit les bras en la voyant, et elle avança vers lui d'un pas trébuchant.

— Au moins, nous sommes ensemble, murmura-t-il.

Elle lui déposa un baiser sur la joue, mais alors qu'elle regardait par-dessus son épaule, tout son corps s'immobilisa. Au milieu d'un groupe de fillettes, muettes d'horreur, se tenait Hana.

Eva se tortilla pour se libérer de l'étreinte de Josef et se rua vers elle.

— Toi aussi ?

Hana hocha la tête. Elle était blanche comme un linge et ses yeux étaient vitreux.

— Monsieur Schmidt va être obligé de trouver une nouvelle pianiste, dit-elle d'une voix tremblante.

— Non ! répondit Eva. Certainement pas !

Elle entendit le cri de surprise de Josef, derrière elle, et elle avait conscience des regards scrutateurs des cent autres prisonniers qui se tenaient là, mais elle ne s'en souciait pas. Tout ce qui lui importait, c'était de protéger Hana.

Elle n'eut pas à chercher loin pour trouver Otto. Le train était entré en gare

et il faisait partie des soldats qui s'assuraient que les gens montaient à bord et étaient assez étroitement serrés les uns contre les autres.

— Otto !

Il la regarda, les yeux plissés.

— C'est Hana ! Elle doit prendre le train. Vous devez faire quelque chose... s'il vous plaît !

Otto la regarda fixement, la mâchoire contractée ; mais il arrêta ce qu'il était en train de faire.

— Je vous en supplie. Même si vous ne me croyez pas, même si vous n'admettez pas que c'est votre fille, s'il vous plaît, rendez-vous compte que vous sacrifiez un grand prodige de la musique. Hana est extrêmement douée. Ne privez pas le monde du talent de votre fille.

Otto ne lui répondit pas, mais il marmonna quelque chose à l'un des autres gardes et s'éloigna à grandes enjambées.

Quand le moment fut venu pour Josef et pour Eva de monter à bord du train, Otto n'était toujours pas revenu. Eva s'assit entre Josef et un homme qui avait une bouche tombante et dont la moustache suivait la même courbe. Ils lui écrasaient les épaules et les cuisses, et elle dut tendre le cou pour voir à travers la vitre. Des gardes hurlaient, on donnait des coups de sifflet, des gens murmuraient craintivement. Où était Hana ? Où était Otto ?

Le train se mit en branle, et elle se pencha en avant, essayant désespérément de voir au-dehors. Ils passèrent devant des piles de sacs à dos... devant des charrettes... devant des gardes... Les silhouettes et les visages flous défilaient derrière la vitre. Le train prit de la vitesse, et l'homme assis à côté d'elle se pencha en avant, lui bouchant la vue. Elle se leva, ignorant les cris de protestation et la difficulté à garder l'équilibre. Elle pressa son visage contre la vitre, essayant de balayer du regard les groupes de personnes dont ils s'éloignaient rapidement : moins de cinquante mètres plus loin, la voie ferrée tournait brusquement à droite, et elle ne pourrait bientôt plus voir personne. Pourtant, juste avant que le train ne les emmène hors de vue, elle fut sûre d'avoir aperçu deux silhouettes : celle d'Otto, qui souriait d'un air sinistre, et celle de Hana, qui se tenait à côté de lui avec un air choqué.

Tandis qu'Eva se laissait retomber en arrière contre le tissu rugueux de la banquette, elle vit de la fumée s'élever du crématorium, tourbillonnant et se mêlant à la vapeur du train. *Hana est en sécurité, Hana est en sécurité*, se répéta-t-elle encore et encore, au rythme du fracas des roues du train sur les

rails que Josef avait contribué à construire. Elle appuya sa tête sur l'épaule de son mari. *Et Miriam est en Angleterre, où elle s'épanouit grâce aux bons soins des Denison.* Elle promettait déjà beaucoup en tant que chanteuse. Peut-être qu'elle et Hana seraient réunies et qu'elles pourraient même un jour se produire ensemble au Rudolfinum. Eva sourit pour elle-même. C'était un rêve absurde, mais il l'aidait à réprimer la terreur qui l'étreignait. Elle le laissa occuper ses pensées tandis que le train l'emmenait jusqu'à la destination que les nazis leur réservaient.

OceanofPDF.com

Troisième partie

1944-1950

OceanofPDF.com

Après le petit-déjeuner, Hana écarta le rideau de robes à l'odeur aigre qui pendaient mollement à l'extrémité de sa couchette, et elle s'allongea sur le matelas. Il ne s'affaissait plus sous son poids tant elle était maigre. Elle regarda fixement le plafond crasseux. Au moins, les dortoirs étaient moins bondés, maintenant que tant de gens étaient partis ; mais d'une certaine façon, c'était encore pire : l'endroit était encore plus froid et l'on s'y sentait encore plus seul sans la pression des corps, sans les soupirs et les gémissements dans la nuit, sans les chuchotements et les murmures des êtres désespérés.

Elle n'avait pas eu de nouvelles d'Eva depuis que celle-ci était partie ; et elle n'en avait pas eu non plus de ses parents adoptifs, à part l'unique carte postale qu'elle avait reçue. Étaient-ils seulement encore en vie ? Elle s'essuya les joues avec son pouce et essaya d'ignorer la peur qui lui étreignait si souvent le cœur alors qu'elle se demandait, pour la énième fois, ce qui leur était arrivé à tous. L'image du visage d'Eva quand elle la regardait jouer du piano s'imposa à elle. Elle avait travaillé d'arrache-pied à ses morceaux dans le seul but d'apercevoir le sourire plein de fierté d'Eva quand elle jouait une phrase particulièrement bien ou quand le public applaudissait avec enthousiasme à la fin. S'imposaient aussi à elle, plus lointains, les souvenirs de la première Mutti qu'elle avait connue en train de lui nouer avec soin une écharpe en laine autour du cou pour qu'elle n'ait pas froid en allant à l'école ; et ceux de son père en train de prononcer la bénédiction pour les filles pour le *Shabbat* . Elle étouffa un sanglot. Comment était-elle censée trouver l'énergie d'aller de l'avant ? Surtout aujourd'hui, alors qu'elle devait jouer la comédie comme si sa vie en dépendait.

Au mois de juin, une délégation du Comité international de la Croix-Rouge avait visité le ghetto. On avait demandé à Hana de jouer le *Requiem* lors d'une soirée de gala. Elle avait imaginé Eva à ses côtés tout au long et elle

avait joué de toutes les fibres de son être en l'honneur de sa mère. À la fin, le public s'était levé pour les ovationner.

La visite de la Croix-Rouge avait été un tel succès qu'on tournait maintenant un film à Terezín. Il devait s'intituler : *Le Führer offre une ville aux Juifs* .

— Viens, Hana.

La responsable du dortoir posa une pile de vêtements sur son lit.

— Il faut que tu t'habilles. Le tournage commence dans dix minutes.

Hana s'assit avec lassitude et retira la robe grise qu'elle portait depuis deux ans, qui était trop serrée aux emmanchures et beaucoup trop courte. Elle enfila ensuite le chemisier blanc, remarquant vaguement la légère odeur de coton neuf et frais. Depuis combien de temps n'avait-elle pas porté un vêtement qui ne fût pas vieux et rendu raide par la crasse ? Le chemisier était un peu large, mais la matière était douce sur sa peau, et, en dépit du dégoût que lui inspiraient les événements de la journée, il y avait une petite partie d'elle qui appréciait cette sensation. Elle ferma lentement les boutons de nacre. La jupe d'une *dirndl* ³³ bleue avec des broderies le long de l'ourlet était étalée sur le lit. Elle l'enfila, puis descendit prudemment l'échelle, tenant fermement la jupe pour l'empêcher de tomber. Debout devant le miroir piqué, elle roula la taille plusieurs fois sur elle-même jusqu'à ce que l'épaisseur du tissu la maintienne en place. Cela rendait la jupe un peu courte, mais elle s'évasait joliment et, au moins, de cette façon, elle ne glisserait pas.

Il y eut un sifflement bas derrière elle, et Inga la poussa doucement pour regarder sa propre tenue : une robe qui lui arrivait aux genoux en serge d'un rouge foncé soutenu.

— Tu es belle.

Hana haussa les épaules.

— Toi aussi.

Inga lui prit le bras.

— Allez, viens, finissons-en avec cette comédie.

Elles passèrent devant des parterres de fleurs resplendissantes aux couleurs de pierres précieuses et devant des pelouses impeccables lumineuses dans le soleil de la fin de l'été. Au bout de la rue se trouvait un grand groupe d'hommes vêtus de costumes neufs, quoique mal ajustés, de femmes dans d'élégantes tenues d'avant-guerre, qui faisaient paraître tout petits leurs

corps amaigris, et d'enfants aux cheveux soigneusement brossés et ornés de rubans neufs.

Le réalisateur, un homme de grande taille aux joues flasques, au front dégarni et aux cheveux épais, se précipita vers Hana et Inga en les voyant approcher.

— Juste à temps ! Venez vous asseoir ici, s'il vous plaît.

Il leur indiqua une table devant un café à la façade de couleur vive et tira deux chaises. Hana et Inga se hissèrent maladroitement dessus. Quelqu'un posa devant elles des tasses d'un ersatz de café brûlant.

— Vous devez prendre un air naturel. Souriez. Riez.

Son front plissé contredisait son ton enjoué.

Hana se força à sourire tandis qu'Inga laissait échapper un petit rire nerveux.

Le réalisateur fit un pas en arrière, fronça de nouveau les sourcils, puis se rua sur elles pour placer le bras de Hana sur la table et incliner vers elle le visage d'Inga. Il fit ensuite un signe de tête au cameraman.

— Maintenant, dit le réalisateur, se passant une main dans les cheveux, commencez à parler. Peu importe ce que vous direz. On n'entendra pas votre conversation. Mais essayez de penser à quelque chose d'agréable. C'est important que vous donniez l'impression d'être en train de passer un bon moment.

Hana jeta un coup d'œil à Inga, qui eut un haussement d'épaules presque imperceptible.

Hana avait la bouche toute crispée tant elle se forçait à sourire. À quoi pourrait-elle bien penser ? Elle chassa de son esprit les images d'Eva et de ses parents et laissa ses pensées se tourner vers la soirée à venir. Elle allait jouer pour une représentation spéciale de *Brundibár*. Elle essaya d'anticiper les notes joyeuses s'élevant dans la nouvelle salle de concert et imagina les applaudissements et les acclamations qui retentiraient à la fin du spectacle. Son visage se détendit enfin et son plaisir devint authentique.

— Coupez ! cria une voix.

Le réalisateur affichait un grand sourire.

— Bravo, mesdemoiselles ! dit-il. Cela a bien fonctionné. Nous avons fait un gros plan de toi en train de sourire à la fin, Hana. C'était très bien.

Il recula tandis que l'un de ses assistants retirait les tasses, même si elles n'avaient pas fini leur café.

— Vous êtes libres, maintenant, jusqu'aux scènes de football de cette

après-midi.

Hana et Inga se levèrent, trébuchantes, et affichèrent un sourire sans joie.

Le réalisateur se tourna pour faire face au groupe de prisonniers qui avaient assisté à la scène.

— Très bien, tout le monde, faisons un plan de vous en train de faire la queue à la banque.

La foule se tourna vers la devanture érigée à la hâte qui se dressait maintenant devant un vieil entrepôt et commença à former une file d'attente.

— Beaucoup de sourires et de bavardages, s'il vous plaît, ordonna le réalisateur.

Les prisonniers s'exécutèrent, forçant des sourires et des rires gênés, faisant la queue pour recevoir de l'argent de camp, sans valeur aucune. Le tournage se poursuivit.

— Au moins, ça change de la routine, marmonna Inga alors qu'elle et Hana regagnaient leurs baraquements.

En réalité, rien n'avait changé : il faisait toujours un froid glacial dans les dortoirs crasseux, les rations – en dehors de la nourriture délicieuse qu'on leur donnait pour les caméras et qu'on leur retirait dès que le tournage était terminé – étaient maigres et monotones, les puces et les punaises de lit mangeaient mieux qu'eux. Et, chaque jour, des trains entiers de gens au visage blanc et tourmenté étaient déportés vers l'est.

Alors qu'elles remontaient le couloir d'un pas traînant en direction du dortoir, Hana et Inga virent un officier allemand qui sortait : c'était Otto. Inga se pressa contre le mur et baissa les yeux. Ils avaient tous appris il y avait bien longtemps qu'il valait mieux ne pas attirer l'attention sur soi. Hana se serra contre elle, mais quand elles croisèrent Otto, elle lui jeta un coup d'œil. Il la salua d'un hochement de tête. Quand elle s'approcha de son lit, elle vit un petit pain posé sur la couverture grise, à côté d'une partition de musique. Elle prit le petit pain et le pressa contre son nez. Il sentait bon et était encore chaud, tout droit sorti de la boulangerie.

— Des privilèges ? demanda Inga d'un ton empreint d'ironie.

Hana avait reçu un certain nombre de cadeaux au fil des mois, mais elle les avait découverts alors qu'elle était seule. C'était la première fois que quelqu'un était témoin de la générosité d'Otto.

Elle hocha la tête.

— Il a l'air de s'être pris d'affection pour moi.

Elle cassa le petit pain en deux et en donna la moitié à Inga. Celle-ci la remercia d'un hochement de tête avant de hausser un sourcil interrogateur.

— Et qu'est-ce qu'il a en échange ?

Hana rougit.

— Rien !

Elle prit la partition. C'était l'une des *Études* de Chopin. Ses doigts brûlaient du désir de jouer.

Inga parla la bouche pleine.

— Tu t'attends à ce que je croie qu'un officier allemand t'offre des cadeaux sans raison ?

— D'accord. C'est un admirateur. Il aime ma façon de jouer.

Cette fois encore, Inga haussa un sourcil.

— Tu donnes des concerts privés, hein ?

— Non ! s'exclama Hana. Bon, allez... Nous devons nous préparer pour assister au match de football.

Elle prit un peigne grasseyé et commença à le passer dans ses cheveux.

Inga posa sur elle un regard pénétrant, mais elle n'en dit pas davantage.

Le film fut terminé en une semaine. Le lendemain du montage final, le réalisateur et le reste de l'équipe ayant rempli leur rôle, on les fit monter à bord d'un train pour l'est. Les devantures aux couleurs vives, les terrains de jeu pour les enfants, la nourriture délicieuse : tout disparut. Les foules heureuses et enthousiastes avaient fait leur travail et réussi à persuader le public que tout allait bien. Le reste du monde ignorait leur souffrance. Et Terezín était comme avant, sinon pire, après ce bref répit qu'on leur avait octroyé.

Peu de temps après le tournage, Gabriel et d'autres musiciens et compositeurs importants étaient à leur tour à bord d'un train à destination de l'est. Terezín avait été privé, presque d'un seul coup, de ses talents musicaux. Hana n'entendit plus jamais parler d'eux.

Cependant, moins d'un an plus tard, les choses commencèrent à changer. Ce ne fut tout d'abord qu'une rumeur.

« Les Russes arrivent », murmuraient les gens à la pompe à eau. « Les Allemands battent en retraite », se disaient-ils quand ils faisaient la queue pour manger. « La guerre touche à sa fin », déclaraient-ils tout bas quand ils partaient travailler tous les matins. Des Allemands commençaient à disparaître. Un matin, Hana passa devant le bâtiment de la SS et vit un grand nombre d'officiers porter des valises et les charger dans des

fourgonnettes. Il y avait moins de surveillants dans les cuisines, moins d'hommes en uniforme dans les rues.

Deux jours plus tard, Otto l'aborda alors qu'elle était assise au piano, à s'exercer pour un concert prévu le soir même.

— Je risque de ne pas être là beaucoup plus longtemps, dit-il, la regardant avec le curieux mélange de fierté et d'incrédulité qui caractérisait maintenant le plus souvent son expression. La guerre tourne mal pour nous. Les Russes avancent. Ils ont déjà libéré plusieurs camps. Retourne à Prague quand la guerre sera terminée, et je te retrouverai là-bas.

Retourner à Prague ? Hana avait beau être transportée de joie à la perspective de la liberté, elle était prise de panique. Où irait-elle ? Elle avait maintenant quatorze ans, mais elle n'avait eu aucun contact avec ses parents adoptifs depuis des années. Devrait-elle retourner à la maison où elle habitait avec les Rubenstein ? Comment y parviendrait-elle toute seule ? Son cœur martelait sa poitrine. Otto avait fait quelque chose d'ignoble ; elle ne pourrait jamais oublier qu'il avait violé Eva et qu'il n'avait rien fait pour qu'elle ne soit pas déportée à l'est. En cela, c'était un monstre ; mais c'était tout de même son père, et il l'avait sauvée, *elle* . Elle avait envie de lui demander de rester, de continuer à la protéger. Ils avaient passé peu de temps ensemble depuis qu'il l'avait sauvée de la déportation, mais elle savait qu'il la surveillait de loin. Elle n'avait pas arrêté de recevoir des petits à-côtés, mais elle avait veillé à les cacher à Inga, de crainte que celle-ci ne se moque encore d'elle en parlant de favoritisme. Elle savait qu'il n'aurait plus aucun pouvoir si les Russes prenaient le contrôle du camp, mais peut-être qu'il tiendrait parole et la retrouverait.

— Merci, murmura-t-elle, désorientée.

Otto hocha la tête d'un air un peu gêné et s'éloigna à grandes enjambées.

Puis de nouvelles personnes arrivèrent par les trains. Cette fois, il ne s'agissait pas de Juifs de Prague terrifiés et relativement robustes, mais de gens venus des camps de l'est. Hana aperçut un groupe d'entre eux. Ils descendaient du train en chancelant : des hommes aux visages cireux et aux corps squelettiques, des femmes aux crânes rasés, vêtues de haillons, des enfants dont les visages tourmentés suggéraient qu'ils avaient vu et vécu des horreurs. Elle se figea en les voyant. La situation était terrible à Terezín, mais personne n'avait cet aspect-là.

Cette nuit-là, une nouvelle jeune fille fut affectée à leur dortoir. Elle se recroquevilla sur le lit à côté de celui de Hana. Son visage trahissait son

épuisement. Hana lui offrit un verre d'eau ; la jeune fille y posa des lèvres violettes pour boire à petites gorgées et leva vers elle un regard vide.

— D'où viens-tu ? murmura Hana.

— D'Auschwitz, répondit la jeune fille.

— *D'Auschwitz* ? Ce n'est pas en Pologne ? demanda Hana.

La jeune fille esquissa un hochement de tête presque imperceptible, comme si le simple fait de faire ce geste était trop douloureux.

Hana avait soudain la bouche toute sèche.

— As-tu croisé un couple appelé Rubenstein ? Ou bien Eva et Josef Kolischer ?

La jeune fille fit non de la tête cette fois.

— Nous étions des dizaines de milliers.

Hana lui prit la main.

— Que vous ont-ils fait ?

— Ils nous ont affamés... torturés... laissés mourir. Mais j'ai eu de la chance. Tant d'autres ont été gazés !

— *Gazés* ?

— On leur a dit qu'ils allaient prendre une douche, mais ils n'en sont jamais ressortis vivants. J'ai vu les corps après...

La jeune fille ferma les yeux.

Hana avait l'impression que la pièce tournait autour d'elle. Elle essaya de se défaire de l'image insistante de Mutti, la peau de son crâne rasé tendue sur une tête ratatinée, les os pareils à des bouts de bois, les yeux ébahis par la terreur...

Elle caressa doucement le dos de la jeune fille, sentant la proéminence de sa colonne vertébrale sous sa peau.

— Merci de me l'avoir dit, dit-elle avant de se glisser dans son propre lit.

Elle passa la nuit à chasser des formes spectrales qui essayaient de s'agripper à elle de leurs mains inertes, de faire taire les hurlements inhumains, d'étouffer l'odeur fétide des corps pourrissants, les effluves pernecieux de gaz, d'occulter l'atrocité de la mort de ses parents et d'Eva, encore et encore.

Le lendemain matin, plus aucun bruit ne s'élevait du lit de la jeune fille. Hana la regarda. Elle était étendue sur le dos, le front grouillant de poux. Elle était morte, c'était évident ; et Hana se rendit compte qu'elle ne connaissait même pas son prénom.

Quelques jours plus tard, un étrange silence régnait quand Hana se réveilla.

Pourquoi les gardes ne hurlaient-ils pas comme d'habitude ? Pourquoi n'entendait-on pas les portes claquer, les camions rouler ? Pourquoi les gens ne gémissaient-ils pas à l'idée d'affronter une autre journée ? Elle s'assit dans son lit et regarda autour d'elle. Ses compagnes de chambrée faisaient la même chose.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle.

Elsa, la responsable du dortoir, était déjà habillée. Elle ouvrit la porte et sortit dans le couloir. Hana écouta ses pas s'éloigner. Il y eut un long silence tandis que tout le monde attendait de découvrir ce qui s'était passé. Elsa finit par revenir.

— Il n'y a plus personne, dit-elle. Plus d'Allemands en tout cas.

Hana se leva d'un bond et prit ses vêtements. Elle les enfila précipitamment et fit signe à Inga de la suivre. Ensemble, les filles explorèrent les baraquements, mais en dehors des autres prisonniers, aussi perplexes qu'elles, elles ne virent personne ; pas un seul garde. Elles traversèrent la rue déserte et entrèrent dans les cuisines, où les gens se servaient de nourriture apparemment sans crainte d'être châtiés. Hana regarda un homme qui se tenait devant elle et enfournait des morceaux de pain dans sa bouche. Elle était tentée d'en faire autant, mais elle ne pensait pas que son estomac le supporterait. Elle se contenta donc de prendre deux pommes, en donna une à Inga et grignota prudemment la sienne.

— Est-ce que c'est un piège ? demanda Inga. Tu crois que les Allemands nous testent, qu'ils se sont cachés pour voir ce que nous allons faire ? Peut-être que s'ils nous trouvent en train de faire une razzia, ils nous fusilleront.

Hana fourra sa pomme dans sa poche.

— Tu as peut-être raison, répondit-elle, mais je suis tombée sur l'un des gardes l'autre jour, et il m'a dit qu'il n'allait pas tarder à partir. Il a dit que la guerre tournait mal pour eux, qu'ils devaient s'enfuir avant l'arrivée des Russes.

Inga eut un grand sourire.

— Dans ce cas, profitons-en ! dit-elle.

Cependant, le lendemain, elles furent réveillées par des coups de feu.

— Ne bougez pas ! leur conseilla Elsa. Cachez-vous sous vos couvertures.

Hana s'étendit de tout son long sur son lit et tira la couverture sur sa tête. La couverture sentait horriblement mauvais et la chaleur était suffocante. C'était dur de résister à la tentation de sortir dans le soleil printanier, mais cela valait mieux que de risquer sa vie.

Au bout de plusieurs heures, au cours desquelles Hana se réjouit d'avoir glissé une pomme sous son oreiller, il sembla évident que la fusillade avait cessé.

— Habillons-nous, dit Elsa. Je crois que nous pouvons quitter le bâtiment sans danger, mais nous allons devoir être prudentes.

Elles suivirent toutes ses conseils et, bientôt, elles passaient la porte discrètement. Hana prit une profonde inspiration. L'air était encore vicié par l'odeur qui émanait du crématorium, mais on commençait à sentir un parfum floral et vivifiant. *Le parfum de l'espoir*, pensa-t-elle. Hélas, à peine se fut-elle fait cette réflexion que les coups de feu reprirent. Elles retournèrent précipitamment dans le bâtiment et, depuis l'obscurité du hall d'entrée, virent deux hommes en uniforme allemand courir dans la rue et lancer des grenades par la porte du bâtiment d'en face. Inga se cacha le visage contre l'épaule de Hana alors qu'une explosion violente retentissait, suivie de cris de douleur. N'osant pas chercher à en savoir plus, elles regagnèrent leur dortoir et y passèrent le reste de la journée, ainsi qu'une bonne partie de la nuit, à écouter le grondement des canons et les coups de feu. À un moment donné, le bâtiment entier fut ébranlé par un obus qui avait atterri à proximité, mais personne dans les baraquements de Hauptstrasse ne fut blessé.

— Je n'arrive pas à croire que nous ayons survécu à tout ça juste pour être tuées dans le baroud d'honneur des nazis, marmonna Inga.

— Nous devons rester cachées, dit Elsa. C'est un combat entre les Allemands et les Russes. Nous n'arriverons qu'à nous faire tuer si nous sommes prises entre deux feux.

Hana acquiesça d'un hochement de tête et replongea sous sa couverture. Si elle jouait tout le *Requiem* dans sa tête, les combats seraient peut-être terminés quand elle aurait fini. Elle avait joué la partie pour piano pour le chœur de nombreuses fois depuis le départ d'Eva et, chaque fois, elle et les choristes s'étaient donnés à fond en un acte de défi. C'était une petite victoire, et la musique ne manquait jamais d'éveiller leur âme.

Toutefois, elle n'en était qu'à la fin du *Kyrie* quand elle sentit quelqu'un la secouer.

— Sors de là-dessous, lui dit Inga. Il faut que tu voies ça !

Elle était penchée tout au bout de son lit et regardait par la fenêtre. Hana s'empressa de la rejoindre.

Un char russe descendait la rue, un drapeau rouge fiché dans le mantelet de

son canon. Sous les yeux des filles, les gens commencèrent alors à sortir en masse des baraquements. Leurs voix s'élevèrent dans l'air.

— Les Russes sont là ! Nous sommes sauvés !

Hana et Inga se ruèrent dehors pour se joindre à eux. Tout autour d'elles, des gens criaient et s'étreignaient, partageaient de gros morceaux de pain et des pichets de thé, se parlaient fébrilement, traînaient des sacs à dos et des valises dans la rue, chantant de leurs voix rauques leurs hymnes nationaux. Enfin, *enfin* , après tout ce temps, la guerre était terminée. Ils étaient libres.

[33.](#) Robe traditionnelle des Alpes bavaroises.

Cela faisait quelque temps que Pamela n'avait pas assisté à une assemblée du lundi, mais quand elle passa devant le bâtiment de la Société des amis alors qu'elle allait faire des courses un jour à l'heure du déjeuner, quelque chose la poussa à ouvrir la porte en bois qui donnait sur la rue et à entrer. Comme d'habitude, les chaises étaient disposées en cercle autour de la table. Elle reconnut quelques personnes – il y avait surtout des femmes, à cette heure-là de la journée. La vieille Margaret Jones était assise à sa place habituelle, la tête baissée, ses mains parcheminées jointes en prière. Un peu plus loin, vêtue d'un tailleur bleu marine et coiffée d'un chapeau noir, était assise une jeune femme que Pamela ne connaissait pas. Elle se tenait bien droite et avait les yeux fermés et une expression douloureuse.

Pamela prit place et posa son sac à main à côté d'elle, puis elle prit une profonde inspiration et essaya de se concentrer sur Dieu. Elle s'efforça d'ignorer le tic-tac de l'horloge, de trouver de l'espace et du silence dans l'air oppressant de la pièce. Elle ne vit tout d'abord que la lueur ocre derrière ses paupières, puis, soudain, Will apparut. Il était décharné, et la peau de son visage était blafarde au-dessus de sa barbe clairsemée. Il la regardait droit dans les yeux, et les siens pétillaient. « Je rentre à la maison, maman, disait-il. Tout va bien. »

Elle dit intérieurement une prière qui venait du cœur, puis elle s'en alla d'un pas chancelant.

*

Quand elle arriva à la maison, Hugh était déjà là, affalé dans un fauteuil, et il avait à la main un verre rempli d'un liquide ambré.

— Hugh ! Que fais-tu à la maison ? Et en train de boire à l'heure du déjeuner...

Il posa le verre sur la table à côté de lui, tendit les bras et attira Pamela sur ses genoux.

— C'est fini, dit-il d'un ton las. Winston fera sa déclaration un peu plus

tard dans la journée.

— Merci, mon Dieu ! s'exclama Pamela.

Elle lui passa les bras autour du cou et pressa sa joue humide contre la sienne, écoutant son propre cœur battre à l'unisson avec celui de son mari.

Au bout d'un moment, il la délogea avec douceur pour allumer la T.S.F., et ils écoutèrent ensemble la voix tonitruante de Winston Churchill s'élever :

« Nous pouvons nous octroyer une brève période d'allégresse ; mais n'oublions pas un seul instant le travail et les efforts qui nous attendent. »

Pamela sentait le poids de l'inquiétude qui pesait sur les épaules de son mari, elle voyait l'épuisement sur son visage ridé. Toutefois, elle ne lui parla pas de sa vision de Will. Elle ne voulait pas lui donner de faux espoirs. Elle se contenta donc de garder pour elle son intime conviction et elle continua à rêver.

*

Des bruits couraient depuis quelque temps, alors Miriam ne fut pas surprise quand M. Čapek les convoqua dans le hall un matin. Le printemps touchait à sa fin, les jacinthes sauvages fleurissaient dans les bois, les agneaux sautillaient dans les champs, l'air embaumait l'ail des ours. Ils s'assirent sur le parquet ciré et écoutèrent la voix sonore de M. Churchill s'élever de la T.S.F. Tandis qu'il évoquait les « malfaiteurs maintenant prosternés devant nous », le souvenir s'imposa soudain à Miriam de Mutti la jetant à terre comme un avion allemand passait au-dessus de leur tête, de papiers tombant du ciel comme des feuilles d'arbre, de l'expression terrifiée de Mutti et de la frayeur palpable dans la rue. Comme si les actualités passaient dans sa tête, elle vit les soldats défilant au pas de l'oie dans Prague, entendit les cris d'horreur, lut la lassitude sur le visage d'Abba. « Nous pouvons nous octroyer une brève période d'allégresse », continua M. Churchill ; mais comment auraient-ils pu participer à l'allégresse générale alors que la plupart d'entre eux ne savaient même pas si leurs parents étaient vivants ou morts ? Le visage d'Olga, à côté d'elle, affichait la même expression d'optimisme mêlé d'anxiété que celui de Miriam trahissait certainement. Le Premier ministre britannique avait raison : les Allemands ne pouvaient plus rien faire de pire maintenant. Cependant, et si le pire avait été fait ?

M. Čapek annonça qu'une fête aurait lieu dans le hall le soir même. Il y aurait du gâteau, de la limonade et de la crème glacée. Hélas, tous les

meilleurs aliments du monde ne compenseraient jamais l'absence prolongée de leurs parents.

— Que vas-tu faire maintenant ? lui demanda Olga alors qu'elles retournaient en classe.

Miriam haussa les épaules.

— Je vais attendre d'avoir des nouvelles de mes parents.

— Et si tu n'en as pas ?

— Je pense que les Denison me proposeront de rester chez eux, mais je considère toujours Prague comme mon chez-moi.

Elle essuya son visage avec sa manche.

— Je n'arrive pas à croire que plus aucun de mes proches ne sera là.

— Moi non plus. Nous pourrions peut-être trouver un endroit où vivre ensemble. Chercher du travail.

— Olga ! Nous avons onze ans... Nous n'aurons pas le droit.

Olga eut son drôle de petit sourire.

— Dans ce cas, je présume que nous serons obligées de rester ici.

Miriam ouvrit la porte de la salle de classe.

— Si Hinton Hall reste ouvert ! L'établissement va peut-être fermer ses portes maintenant que la guerre est terminée.

Elles s'assirent à leurs pupitres. *Madame* Lebrun se tenait devant la classe, une craie à la main, dans la même position que lorsqu'on les avait convoquées dans le hall.

— S'il vous plaît, mesdemoiselles ! dit-elle. La guerre a beau être finie, il nous reste des verbes français à apprendre.

Olga et Miriam sortirent leurs cahiers d'exercices.

*

Pamela ajusta son chapeau et croisa les bras sur sa poitrine. Même par une soirée d'été, il faisait froid à l'aérodrome, le vent balayant la plaine du Buckinghamshire, la pluie s'écrasant sur ses joues et tambourinant contre le toit en tôle du hangar.

Hugh passa un bras autour d'elle.

— Il n'y en a plus pour longtemps maintenant.

Elle hocha la tête, son cœur martelant déjà sa poitrine. Elle aurait eu du mal à exprimer ce qu'elle ressentait ; n'importe quelle mère aurait été transportée de joie et surexcitée à la perspective de revoir son fils après trois interminables années. Elle mourait d'envie de le serrer dans ses bras, de

sentir sa rassurante solidité, de revoir son cher visage d'adolescent ; mais elle était aussi inquiète. Dans quelle mesure la guerre l'aurait-elle changé ? Et, pire encore, que lui avait-on fait subir en prison ? Dieu merci, il avait été en Allemagne et non en Extrême-Orient. La guerre se poursuivait, là-bas, et des informations en provenance du Japon faisaient état de la cruauté avec laquelle les prisonniers de guerre étaient traités. En comparaison, les Allemands faisaient preuve d'humanité. Cependant, Pamela ne s'imaginait pas que Will s'en était sorti indemne.

Un vrombissement lointain indiquait que l'avion approchait. Elle se protégea les yeux de la lumière aveuglante des feux de balisage de l'aérodrome, enfin allumés après tout ce temps, et elle chercha à discerner quelque chose dans le ciel noir.

— Tu vois quelque chose ? demanda-t-elle.

Hugh lui fit incliner légèrement la tête pour qu'elle regarde plus à l'ouest et il pointa un doigt vers le ciel.

— Je crois que c'est le Dakota.

Deux sphères de lumière traversaient les ténèbres, et elle aperçut le spectre argenté d'un avion dans le lointain. Son fils se trouvait quelque part à l'intérieur de ce tube de métal. Pour une raison obscure, une image de Will en train de skier, les joues rouges, triomphant, extatique, la fois où ils étaient allés en Tchécoslovaquie, s'imposa à elle. Avait-il encore cette bonne mine, les yeux brillants ? Ou était-il un cadavre ambulant comme certains des prisonniers qu'elle avait vus dans les films de la Croix-Rouge ? La peur lui étreignait la poitrine. Elle glissa sa main dans celle de Hugh, qui la lui serra tendrement dans un geste rassurant.

Le bruit de moteur s'amplifia jusqu'à devenir un rugissement, et le Dakota approcha, s'inclinant fortement vers l'aérodrome, avant de se poser sur le tarmac noir et de s'arrêter dans un crissement de pneus.

Hugh et Pamela attendirent tandis que l'on plaçait l'escalier contre l'avion. Puis la porte s'ouvrit, et une file de silhouettes grises et décharnées descendit les marches.

— Le voilà ! dit Pamela.

Le deuxième homme en partant du haut avait les épais cheveux noirs de Will, et elle perçut une expression d'appréhension qui lui était familière. Il y avait un autre homme derrière lui.

— Tu en es sûre ?

— Sûre et certaine, répondit-elle, regardant Hugh en souriant. C'est notre

garçon.

Elle dut faire un effort de volonté considérable pour se retenir de courir sur le tarmac, se jeter à son cou, le serrer contre elle et ne plus jamais le lâcher. Les poings serrés, elle se força à garder les bras le long de son corps et attendit. Quand il arriva à leur hauteur, sa voix était calme, son expression éteinte. Pamela fut choquée de constater à quel point ses bras étaient maigres quand il les passa autour d'elle et enfouit son visage dans le creux de son épaule. Elle finit par lever les yeux et vit l'homme qu'elle avait aperçu derrière lui, quelques minutes plus tôt.

— Vous vous souvenez de mon ami Tomas, dit Will. Je ne savais pas qu'il avait été fait prisonnier, lui aussi. Nous nous sommes retrouvés dans l'avion.

— Madame Denison, je suis ravi de vous revoir, dit Tomas, tendant la main.

Pamela le serra dans ses bras presque aussi chaleureusement que Will. Si Tomas n'avait pas pris la peine de lui rendre visite après avoir vu l'avion de Will tomber, elle n'aurait pas eu un tel espoir auquel se raccrocher.

— Cela ne vous dérange pas que Tomas reste à la maison quelques jours, n'est-ce pas, maman ? Juste jusqu'à ce qu'il puisse prendre un avion pour rentrer en Pologne.

— Bien sûr que non, répondit Pamela, souriant à Tomas. Restez aussi longtemps que vous le souhaitez, je vous en prie. C'est le moins que nous puissions faire.

Tandis que Hugh et elle menaient leur fils bien-aimé et son ami à la voiture, le cœur de Pamela se gonfla de joie. Sa vie pouvait enfin reprendre son cours.

Dès qu'ils furent arrivés à la maison, Tomas insista pour aller se coucher tout de suite et, en dépit des protestations de Pamela, leur assura qu'il mangerait le lendemain matin. De toute évidence, il voulait leur laisser un peu d'intimité. Elle lui montra la chambre d'amis, dont, par chance, le lit était fait, puis elle alla faire réchauffer le bouillon de poulet que Kitty avait mis de côté pour Will et elle en apporta à celui-ci un bol sur un plateau, dans le salon, où il était assis avec Hugh.

— Je suis désolée, mon chéri... Ce n'est pas vraiment un accueil digne d'un héros.

Will tendit ses doigts maigres et pâles pour prendre la cuillère. Même le poids du couvert semblait trop lourd pour lui.

— Je ne suis pas un héros, maman, juste un rescapé.

Elle posa la main sur son épaule osseuse.

— Tu seras toujours un héros pour moi. Mange ! Il faut que tu reprennes des forces.

Alors même qu'elle prononçait ces mots, Will soupira et reposa sa cuillère. Il semblait avoir du mal à déglutir.

— Les Anglais nous ont donné plus de nourriture que nous ne pouvions en manger. Quelques-uns des gars se sont gavés et sont morts dans d'atroces souffrances.

— C'était trop pour leur estomac, étant donné l'état dans lequel ils étaient, je suppose, dit Hugh, secouant la tête.

Will hocha la tête.

— Heureusement, je n'ai pas trop mangé...

Will appuya sur son ventre.

— ... mais j'ai encore l'estomac fragile. Je vais y aller doucement.

— Bien sûr, répondit Pamela.

Elle mourait d'envie de poser devant lui des assiettes de rosbif et de hachis Parmentier, de le regarder, avec un mélange de joie maternelle et d'incrédulité, engloutir des bols et des bols de riz au lait ou de crumble aux pommes accompagné de crème anglaise. Elle voulait le voir se lécher les babines et demander à se resservir. Pourtant, même si elle avait pu lui procurer toute cette délicieuse nourriture, cet homme hésitant et fragile ne l'aurait pas mangée. Il était comme un animal sauvage blessé qu'elle allait devoir ramener à la vie en lui offrant de petits morceaux de nourriture jusqu'à ce qu'il se sente suffisamment fort et en confiance pour se détendre. Elle était contente d'avoir déconseillé à Hugh de poser trop de questions à Will ou d'essayer de découvrir quels étaient ses projets d'avenir. Ce n'était que son premier jour à la maison. C'était trop tôt, trop à vif. Ils allaient devoir faire preuve de patience.

— Je suis très contente que tu aies retrouvé Tomas et que tu lui aies proposé de venir ici, dit-elle.

Will hocha la tête.

— J'ai été ravi de le voir dans l'avion.

Il inclina la tête en arrière pour l'appuyer contre son fauteuil et ferma les yeux.

— Ça ne te dérange pas qu'il reste ici ?

— Bien sûr que non. Je vais prendre soin de vous deux. Il sera un autre

homme quand il rentrera chez lui.

Sans rouvrir les yeux, Will esquissa un faible sourire.

Ils avaient décidé de laisser Miriam à Hinton Hall pour le moment. L'essence était toujours rationnée, et c'étaient bientôt les vacances d'été : ils la ramèneraient à la maison à ce moment-là. La pauvre petite peinait encore à faire face à la perte supposée de ses parents et de ses grands-parents ; retrouver Will alors qu'il avait radicalement changé risquait d'être trop dur pour elle. Pamela espérait qu'il serait sur la voie de la guérison lorsqu'elle rentrerait à la maison.

— Je crois que je vais aller me coucher, dit-il.

— Très bien, mon chéri.

Elle avait insisté pour que Kitty la laisse laver les draps et faire le lit elle-même. Elle avait glissé un brin de lavande sous son oreiller pour qu'il dorme bien et avait réussi à lui dégoter un pyjama en pilou, même si celui-ci serait probablement trop grand. Elle voulait juste l'entourer de tout le confort de la maison jusqu'à ce que les horreurs qui l'obsédaient se dissipent. Il la laissa l'embrasser pour lui dire bonne nuit et permit à Hugh de lui tapoter maladroitement le dos, puis il monta péniblement l'escalier, les laissant déplorer la perte du Will d'autrefois.

Tomas était encore parmi eux quelques semaines plus tard. Lui et Will étaient allés se promener tous les jours ; d'abord sur de courtes distances, puis, au fur et à mesure qu'ils reprenaient des forces grâce à la cuisine de Kitty, ils commencèrent à s'aventurer jusqu'au Hampstead Heath. Pamela regarda leurs visages perdre leur pâleur et leurs yeux devenir plus brillants. Peut-être le Hampstead Heath les guérissait-il comme il l'avait guérie, *elle*.

— Cela va être bien que Tomas rencontre Miriam, dit-elle juste avant que Hugh et elle ne prennent la route pour aller la chercher. Vous êtes sûrs que ça va aller, vous deux ?

— Je crois que nous pouvons nous débrouiller, maman, répondit Will.

— Kitty va s'occuper de vous, et il y a plein de bonnes choses dans le garde-manger.

— Allez, ouste ! dit Will, lui faisant passer la porte avec fermeté.

Suivant Hugh dans le couloir, Pamela crut entendre un soupir de soulagement.

Sur la route du retour, tandis que Hugh les conduisait à travers la campagne anglaise, Miriam déclara qu'elle ne voulait pas retourner à Hinton Hall.

— J'ai onze ans, je suis assez grande pour retourner en Tchécoslovaquie toute seule.

— Mais avec qui habiteras-tu ? lui demanda Pamela d'une voix douce.

Ils n'étaient pas sûrs que ses parents et grands-parents soient morts, mais cela faisait des années qu'aucune lettre d'eux ne leur était parvenue. Elle se demanda si, au fond, Miriam n'avait pas encore une lueur d'espoir. Cependant, si tel était le cas, elle n'en laissait rien transparaître.

Miriam regarda à travers la vitre les champs de blé décolorés par le soleil brûlant.

— Je ne sais pas. Il doit bien y avoir quelqu'un.

— Ne nous as-tu pas dit que ta mère était fille unique ?

Miriam hocha la tête.

— Alors tu n'as ni tantes ni oncles ? Pas de cousins ?

Regardant toujours par la fenêtre, Miriam secoua la tête.

— Et du côté de ton père ?

— Mon père était beaucoup plus âgé que ma mère. Son frère aîné a été tué pendant la Grande Guerre. Je crois qu'il n'y avait qu'eux deux.

Sa voix se brisa, et Pamela vit ses épaules trembler. Elle leva les yeux et vit le visage de Hugh dans le rétroviseur. « Propose-lui de rester », articula-t-il silencieusement.

— Miriam, ma chérie, dit Pamela, posant une main hésitante sur le genou de la petite fille, et si tu restais avec nous quelque temps ? Jusqu'à ce que les choses se soient tassées. Le temps de terminer ta scolarité. Tu pourrais aller à Sarum Hall. Ensuite, nous verrons. Ce serait bien plus sûr d'attendre d'avoir des nouvelles de ta famille à Londres. Je sais que tu redoutes le pire, mais nous ne sommes sûrs de rien. Nous serions ravis de t'avoir auprès de nous. Tu sais que nous te considérons comme notre propre fille.

Miriam tourna enfin son visage vers elle et lui sourit tristement.

— Merci, répondit-elle. Est-ce que je peux y réfléchir ?

Pamela lui rendit son sourire.

— Bien sûr.

Un samedi matin de septembre, peu de temps après le départ de Tomas pour la Pologne, Miriam fut réveillée par le bruit du vent qui faisait vibrer la boîte aux lettres et claquer le portail de derrière. Elle regarda par la fenêtre. Des nuages rapides filaient dans le ciel d'un bleu éclatant. Elle enfila le nouveau pull-over marron que Mme Denison lui avait acheté et un pantalon à carreaux marron et blancs. Il y avait à nouveau des vêtements

dans les boutiques. Mme Denison l'avait emmenée faire des courses la semaine précédente, et elle avait choisi cette tenue chez Debenhams. C'était agréable d'avoir ses propres vêtements après avoir porté l'uniforme rêche de South Hampstead High.

Elle descendit l'escalier quatre à quatre et se dirigea vers la cuisine. Will était déjà là, occupé à manger une tartine. Il indiqua la pile de tranches de pain grillé sur la table.

— Tu en veux ? Kitty vient de les faire griller.

— Je veux bien !

Miriam prit une tranche et étala dessus un peu de la confiture faite maison de Kitty. Will avait l'air plus en forme. Quand elle l'avait revu pour la première fois, tellement maigre, tellement pâle, elle avait eu un choc. Maintenant, il ressemblait davantage au Will d'autrefois, même s'il affichait toujours la même expression tourmentée quand il croyait n'être vu de personne.

— Ça te dirait d'aller au Hampstead Heath tout à l'heure ? lui demanda-t-il. C'est une si belle journée...

Elle hocha la tête.

— Avec plaisir !

— Super ! J'ai une surprise pour toi. Finis ton petit-déjeuner, je vais la chercher.

Il quitta la pièce en courant, avec un bout de pain encore dans la bouche, et revint avec un losange de tissu rouge vif fixé à un cadre en bois, duquel pendait une longue ficelle, dont une partie était enroulée autour d'un petit bout de bois.

— Tu sais ce que c'est ?

— Bien sûr ! C'est un cerf-volant. J'en faisais voler un avec mon père sur la colline de Petřín quand j'étais petite.

— Oh, alors comme ça, tu es trop grande pour en faire voler un maintenant ?

Elle haussa les épaules.

— Un peu, mais j'irai avec toi si tu veux.

Will alla chercher son manteau dans l'entrée. Il décrocha l'imperméable de Miriam de la patère et le lui lança à travers la pièce.

— Génial ! C'est la journée idéale pour faire voler un cerf-volant. Viens !

Will avait raison. Au Hampstead Heath, le cerf-volant prit son essor dans le vent. Miriam rit malgré elle. C'était tellement drôle de regarder Will

courir dans tous les sens et crier après le cerf-volant comme s'il s'agissait d'une personne. Quand il lui donna la ficelle, elle remarqua qu'il avait les joues toutes rouges, les yeux pétillants. Elle prit le relais le sourire aux lèvres.

Le cerf-volant ne fut bientôt plus qu'un minuscule point rouge dansant dans l'immensité scintillante du ciel. Miriam sentait sa puissance et sa liberté. Était-ce ce que Will éprouvait quand il était dans un avion ? C'était merveilleux de savoir qu'il se tenait à côté d'elle, lui criait des encouragements, guidait ses mains avec douceur, riait de ses erreurs. Comment allait-elle bien pouvoir supporter de le laisser derrière elle pour retourner à Prague ?

Ils restèrent là environ une heure, puis Will déclara qu'il avait faim et qu'ils devraient rentrer déjeuner. Elle tira sur la ficelle et l'enroula rapidement autour du petit bout de bâton, attirant à elle le cerf-volant récalcitrant. Elle finit par réussir à le dompter ; Will le lui prit alors des mains et le tint fermement contre sa poitrine tandis qu'ils tournaient les talons pour rentrer.

— C'était amusant, dit-elle. Merci !

— Alors tu n'as pas été trop fière pour retomber en enfance ?

Elle haussa le sourcil gauche. C'était un truc qu'elle avait appris à Hinton Hall et elle en était assez contente.

— Toi non plus.

Il rit.

— Les choses étaient beaucoup plus simples quand nous étions plus jeunes.

Elle hocha la tête.

— Nous devrions peut-être essayer de redevenir des enfants.

— Nous ne pouvons pas remonter le temps, Miriam, mais nous pouvons toujours profiter de la vie. Au moins un peu, en tout cas.

— J'espère que tu as raison.

Il lui serra l'épaule avec tendresse.

— S'il te plaît, ne retourne pas en Tchécoslovaquie. Reste avec nous. C'est facile d'être naturel avec toi. Tomas me manque tellement ! Maman et papa me parlent tout le temps comme s'ils marchaient sur des œufs. J'ai besoin de ma sœur auprès de moi.

Ma sœur ! C'était la première fois qu'il employait ce mot. Elle sourit.

— Oui, je vais rester, répondit-elle. Maintenant que j'ai un frère sur lequel

veiller.

*

Deux semaines plus tard, Will rejoignit ses parents dans le salon. Pamela tricotait un pull-over pour Miriam, et Hugh avait un verre de scotch à la main.

— Un petit verre avant d’aller te coucher, Will ?

Hugh se leva d’un bond et s’approcha du buffet, prit l’un des verres posés sur le plateau d’argent et indiqua la bouteille de whisky.

Will jeta un coup d’œil à Pamela.

— Non, merci, papa.

Hugh haussa les épaules et retourna s’asseoir dans son fauteuil.

Pamela eut un élan d’affection pour son fils. Elle ne savait pas s’il avait commencé à boire pendant la guerre. À certains égards, elle le comprendrait si c’était le cas ; mais, au moins, il respectait sa vision des choses à la maison.

Toutes ces promenades avec Miriam l’avaient revigoré, et c’était merveilleux qu’il l’ait persuadée de rester. Il avait aussi l’air plus heureux dernièrement. Dieu merci, ils commençaient à retrouver leur fils.

— As-tu décidé de ce que tu allais faire ? lui demanda Hugh.

Pamela croyait qu’ils s’étaient mis d’accord pour ne pas lui poser de questions au sujet de ses projets d’avenir pendant quelque temps ; mais Hugh était peut-être tellement soulagé de voir son fils redevenir peu à peu le Will d’autrefois qu’il estimait que le moment était venu.

Will tripota un fil qui pendait sur la têtière de son fauteuil.

— Oui. J’y ai beaucoup réfléchi ces quelques dernières semaines.

— Et ?

Pamela trouvait que le ton de Hugh était un peu agressif.

— Et j’ai décidé de rester au sein de la RAF.

— Quoi ?

Hugh eut un mouvement vif, comme s’il allait se lever, et son whisky tangua dans son verre.

— Mais la guerre est terminée ! dit Pamela. Tu as bien dû être démobilisé ?

— Bien sûr, mais je veux m’engager dans la réserve régulière.

— Tu veux *te battre* ?

Pamela était horrifiée.

Will lissa l’accoudoir de son fauteuil.

— Non, maman. Je veux maintenir la paix.

— Mais tu pourrais toujours prendre part aux combats actifs. Il y aura d'autres guerres, d'autres conflits, dit Hugh.

Le ton de Will était empreint de lassitude, comme s'il s'était déjà expliqué des centaines de fois.

— Je reste un quaker. Je crois toujours à la paix. Plus que jamais depuis cette guerre abominable. Mais le pacifisme n'est pas la solution. Les monstres comme Hitler considèrent cela comme de la faiblesse.

— Mais les quakers sont les seules personnes que les Allemands ont tolérées. Nous avons fait presque la totalité du travail humanitaire. Ici et dans le reste de l'Europe.

Margery Weston s'était même rendue avec un groupe de bénévoles au camp de Bergen-Belsen dès que les Britanniques l'avaient libéré. Hugh avait interdit à Pamela de l'accompagner, mais elle avait passé des semaines à préparer des colis.

— Bien sûr que les quakers ont fait un travail remarquable, dit Will, posant sur elle un regard chaleureux, et ils le feront toujours. Nous croyons tous les deux en la même chose. Nous envisageons les choses sous des angles différents, c'est tout.

Hugh s'éclaircit la gorge.

— Alors tu veux rester à la RAF pour promouvoir la paix ?

— C'est ça. Nous avons besoin de forces puissantes pour jouer un rôle de dissuasion.

— Et tu ne crois pas qu'il y aura une autre guerre ?

Pamela percevait l'inquiétude dans sa propre voix. Elle ne pourrait pas endurer de nouveau cela.

— Non, je ne le crois pas, lui répondit Will avec un sourire rassurant. Je suis un bon pilote. Lis le rapport de mon chef d'escadron ! J'adore être dans le ciel, la sensation de liberté, la responsabilité que cela représente. Je suis fait pour cela.

Pamela pinça les lèvres.

— Je ne te comprends pas, Will.

— Je sais, maman, mais j'ai besoin que tu respectes ma décision. S'il te plaît.

Hugh se leva pour se resservir un verre. Pamela remarqua que sa main tremblait.

OceanofPDF.com

— Je vous demande pardon, mais est-ce que je vous connais ?

Hana leva les yeux vers la dame d'âge mûr qui se tenait à la porte d'entrée de la maison de ses parents. Elle avait des cheveux gris permanentés et un visage anguleux. Ses lèvres fines n'indiquaient pas la moindre compassion.

— Je m'appelle Hana Rubenstein. J'habitais ici avant la guerre, avec mes parents, Hilda et Kurt Rubenstein.

— Et alors ?

La dame referma un tout petit peu la porte. Celle-ci s'était abîmée au fil des ans, mais la peinture rouge cerise que le père de Hana avait appliquée avec tant de soin était encore visible.

Hana inspira profondément pour se donner du courage, comme elle le faisait quand elle devait calmer sa nervosité avant un récital.

— Alors je me demande pourquoi vous habitez dans une maison qui appartenait à mes parents.

— Des Juifs ?

Hana hocha la tête.

— Eh bien, ils ne vont plus en avoir besoin, n'est-ce pas ?

— Non. Ils sont morts pendant la guerre. Mais je suis en vie et j'ai l'intention d'habiter ici.

La porte se referma encore un peu. Hana apercevait le vieux buffet en pin de sa mère, au bout du couloir. Elle se demanda si son piano était toujours dans le salon. Cette femme s'asseyait-elle à la table familiale des Rubenstein pour dîner dans leurs assiettes en porcelaine Epiag ornées de paons et boire dans leurs tasses bleues ? Hana sentit ses joues s'empourprer.

— Je suis désolée, dit la dame, qui n'avait pas du tout l'air de l'être. J'habite ici, maintenant, avec ma famille. Vous allez devoir trouver un autre endroit où loger.

— Mais c'est ma maison ! Ce sont nos affaires ! cria Hana. J'ai grandi ici... Mon père a payé cette maison avec son salaire, ma mère l'adorait !

Elle revoyait soudain très nettement Mutti en train de broder les coussins, soir après soir, de faire les délicates têtes au crochet, que cette femme souillait maintenant avec ses doigts infâmes.

La dame haussa les épaules et ferma résolument la porte.

Hana bondit en avant et tapa du poing sur le bois dur, puis elle donna plusieurs coups de pied dedans, mais la porte demeura fermée.

Essayant de trouver quoi faire, elle finit par remonter lentement la rue, le sang martelant *fortissimo* ses oreilles.

Il se faisait tard. De longues ombres rayaient la rue. Les commerçants fermaient leurs portes et rentraient leurs auvents. Une faible mélodie s'élevait dans l'air, qui commençait à se rafraîchir. Hana la suivit instinctivement. C'était un air de piano. Chopin. Ou peut-être Schubert. Le bâtiment jaune du conservatoire se dressa bientôt devant elle, rassurant par sa solidité. Les gens avaient-ils continué à y aller pendant la guerre ? À prendre des leçons ? À s'exercer ? C'était dur d'imaginer la vie suivant son cours, comme d'habitude.

Comme elle n'avait pas croisé Otto depuis que Terezín avait été libérée, elle ne savait pas du tout s'il était à Prague ou non ; et même s'il y était, elle n'aurait pas su dire comment elle aurait réagi si elle l'avait revu. Elle éprouvait toujours de la curiosité au sujet de sa demi-sœur Miriam. Eva lui avait tant parlé d'elle ! Cependant, il était trop tôt pour la rechercher : elle n'aurait pu supporter aucun changement supplémentaire dans sa vie pour le moment. Elle voulait simplement retrouver une certaine stabilité ; et, pour elle, la stabilité avait toujours été synonyme de musique.

Elle poussa la lourde porte marron et entra.

Une dame était assise à un bureau et tapait à la machine. Elle leva la tête en l'entendant entrer.

— Bonjour ! Est-ce que tu as une leçon ?

Hana secoua la tête. Comment aurait-elle pu dire à cette dame ce qu'elle faisait là alors qu'elle ne le savait pas elle-même ?

— Je prenais des leçons ici avant la guerre.

— Qui était ton professeur, mon petit ?

La dame avait des yeux doux, marron.

— Gabriel Schmidt.

— Tu devais être douée. C'était le meilleur.

— Le meilleur et le plus courageux.

D'un battement de paupières, Hana refoula les larmes qui lui embuaient les

yeux.

La dame acquiesça d'un hochement de tête.

— J'ai appris ce qui lui était arrivé. Nous avons perdu tant de nos meilleurs musiciens ! Le conservatoire est comme une coquille vide maintenant.

Hana parla à la dame des représentations à Terezín. De *Brundibár* et du *Requiem*.

La dame s'essuya les joues du revers de la main.

— C'est tout Gabri d'avoir eu recours à la musique pour se défendre. Je suis très fière de lui.

Hana hocha la tête. La dame semblait tellement compatissante qu'elle se surprit à lui parler d'Eva.

— Eva Novak ? C'était une pianiste tellement prometteuse quand elle était jeune fille !

— Je sais. C'est Eva Kolischer maintenant. Elle a eu l'occasion de rejouer à Terezín. Elle était merveilleuse. Tout ce que je peux faire, c'est essayer d'être à la hauteur de son souvenir et d'honorer ainsi sa mémoire.

— Tu joues aussi ?

— Oui, je l'ai remplacée lors des concerts après son départ pour Auschwitz.

La dame serra tendrement les mains de Hana dans les siennes.

— Ma pauvre enfant ! Et où habites-tu maintenant ?

Hana lui raconta sa tentative ratée pour reprendre possession de son ancienne maison.

La dame hocha la tête.

— J'ai bien peur d'avoir entendu de nombreuses histoires semblables à la tienne.

Elle jeta un coup d'œil à l'horloge, plaça une housse sur la machine à écrire et se leva.

— Très bien ! Mon petit, j'ai une chambre d'amis dans mon appartement ; tu vas venir avec moi.

Hana la suivit dans la rue, sans plus chercher à endiguer le flot de ses larmes.

Petit à petit, Prague reprit vie. Des gens revinrent des forêts, où ils s'étaient nourris de baies sauvages et de déchets de nourriture récupérés dans les décharges, où ils avaient dormi à la belle étoile en été et dans des abris creusés de leurs propres mains en hiver. D'autres sortirent en claudiquant des prisons et firent de longs trajets à travers l'Europe, d'un pas traînant,

pour fuir les camps de concentration. Hana entendit parler d'un garçon dont les sabots de bois avaient dû lui être retirés par un chirurgien parce que la plante de ses pieds ne faisait plus qu'un avec eux ; elle vit une jeune femme baiser le sol devant une statue de saint Venceslas avant de s'évanouir d'épuisement ; elle entendit parler de familles qui avaient rendu visite à des amis auxquels elles avaient confié leurs biens pour la durée de la guerre et qui avaient été invitées à s'asseoir dans leurs propres fauteuils et à boire dans leurs propres verres tandis que leurs amis faisaient semblant de ne pas savoir que ces biens leur avaient seulement été prêtés.

Des gens racontaient d'horribles histoires de mort, de sang, de gaz, tandis que d'autres prétendaient que cela avait été une souffrance bien plus grande que de se contenter de lait écrémé et de se passer de beurre. Les affiches roses sur lesquelles étaient dressées de longues listes de noms de personnes qui avaient été exécutées pour « crimes contre le Reich » étaient arrachées des murs. Dans certains cas, des familles entières avaient été assassinées parce qu'elles avaient protégé un Juif ou un prisonnier évadé.

Pendant des mois, Hana s'emplit la tête de musique, dormant chez Irena, la bienveillante réceptionniste, la nuit, et allant au conservatoire le jour. Personne ne lui demanda jamais d'argent pour les leçons.

— Tu es la fille d'Eva Novak, lui dit Irena d'une voix empreinte d'admiration. C'était l'une de nos élèves les plus prometteuses. Ce sera toujours gratuit pour toi.

Chaque jour, Hana devenait plus douée, plus sûre d'elle.

*

Pamela descendit du bus et se dirigea vers Marylebone High Street. Elle n'avait parlé ni à Miriam ni à Hugh de ce qu'elle s'appêtait à faire. Il était important qu'elle soit toute seule pour découvrir l'information qu'elle cherchait. Elle pourrait ensuite décider de la façon dont elle présenterait les choses. En l'absence de nouvelles concrètes, ils avaient évité de parler à Miriam de ses parents. Quand elle les mentionnait, la petite parlait d'eux au passé, mais c'était peut-être qu'elle ne les avait pas vus depuis si longtemps. Les années qu'ils avaient passées ensemble à Prague devaient lui sembler appartenir à une autre vie. Pourtant, Pamela se demandait si elle ne nourrissait pas encore quelque espoir.

Comme elle entra dans le hall du siège de la Croix-Rouge tchèque, elle fut happée par une bouffée de chaleur étouffante. L'endroit était bondé. Elle

vit tout autour d'elle des expressions angoissées, des femmes aux traits tirés qui portaient des foulards, des hommes âgés munis de cannes, des enfants visiblement effrayés qui se cramponnaient à la main de leurs mères. Pamela se rappela ce qu'elle avait éprouvé quand elle avait appris que Will avait été fait prisonnier, et son cœur se serra pour ces pauvres gens. Le cliquetis frénétique de la bande du téléscripateur qui débitait ses nouvelles dévastatrices couvrait le brouhaha des voix.

Le silence se fit lorsqu'une jeune femme apparut au balcon avec une liasse de feuilles de papier tremblant dans les mains. Elle lut la liste d'une voix ferme, lentement. À chaque nom déclamé s'élevait un hurlement de chagrin dans le hall. Pamela pouvait à peine supporter de regarder les couples qui s'étreignaient en sanglotant, les enfants qui pleuraient dans le manteau de leurs mères, les visages blêmes de douleur et de désespoir.

La jeune femme était moins calme maintenant. Avant chaque annonce, elle devait prendre une profonde inspiration pour se donner du courage. Pamela remarqua qu'elle levait les yeux, comme si elle ne pouvait plus supporter de constater le terrible désarroi que ses mots provoquaient. Quel métier horrible !

Pamela pensa à Kate, qui l'avait conduite à Hinton Hall le jour où elle avait annoncé à Miriam que Will avait été porté disparu. Voilà une autre fille devenue une femme forte ! C'était drôle de voir l'effet que la guerre avait sur les gens. Les réserves de courage et de détermination qu'ils pouvaient trouver dans les épreuves les plus cruelles.

— Eva et Josef Kolischer.

L'attention de Pamela se reporta sur le moment présent. C'étaient les parents de Miriam. Leur mort était confirmée. Son cœur sombra. Même si c'était ce qu'ils avaient redouté en leur for intérieur, cela lui faisait tout de même l'effet d'une bombe. Elle allait devoir faire preuve d'une infinie délicatesse pour annoncer la nouvelle à Miriam. Elle attendit que la jeune femme lise les noms de famille commençant par un N, et lorsqu'elle l'entendit dire « Esther et Samuel Novak », elle ressortit dans la rue d'un pas traînant, le cœur lourd.

Quand elle se rendit ensuite à la Croix-Rouge britannique, elle supplia le réceptionniste de lui en dire davantage, mais celui-ci ne put que lui répéter que les Kolischer étaient sur la liste des personnes tuées ; que ce soit à Terezín ou ailleurs, il n'était pas en mesure de le lui dire.

Pamela resta assise à la fenêtre jusqu'à ce qu'elle voie Miriam descendre la rue dans son blazer bleu marine, sa sacoche pleine à craquer en bandoulière. Elle se leva pour aller lui ouvrir, lui prit sa sacoche, accrocha son blazer à la patère et lui fit signe d'entrer dans le salon.

— Assieds-toi, ma chérie, lui dit-elle. J'ai quelque chose à te dire.

Elle vit au visage blême de Miriam qu'elle devinait déjà la nouvelle accablante qu'elle s'apprêtait à lui annoncer.

OceanofPDF.com

Quatre ans plus tard

Miriam se tenait devant le miroir et fixait une broche au revers de sa veste de tailleur. C'était l'unique bijou qu'elle possédait : Mme Denison la lui avait offerte pour son quinzième anniversaire. Même si la broche était jolie et brillante, elle savait que les pierres étaient fausses, des émeraudes en strass et une feuille d'or. Néanmoins, elle rendait le tailleur marron d'occasion un peu plus élégant.

Même si la guerre était finie depuis longtemps, les vêtements restaient difficiles à trouver ; et même si cela n'avait pas été le cas, où aurait-elle trouvé l'argent pour en acheter des neufs ? Les Denison étaient très généreux – trop généreux, même –, mais personne ne s'était attendu à ce qu'elle reste aussi longtemps. En 1939, ils croyaient tous que la guerre durerait un ou deux ans, ou du moins que le président Beneš reviendrait à Prague en triomphe et reconquerrait la ville. Pendant des mois, Miriam s'était imaginé arriver à la gare de Wilson, courir sur le quai vers ses parents et ses grands-parents, être soulevée par Abba, étreinte par Mutti jusqu'à en avoir le souffle coupé, puis cajolée et gâtée par eux quatre sur le chemin jusqu'à la maison. Pourtant, aucune de ces choses ne s'était produite, et la guerre s'était prolongée pendant six années entières. Maintenant, les Russes avaient pris le contrôle de Prague. Apparemment, eux aussi haïssaient les Juifs – s'il en restait seulement à haïr.

Elle n'avait jamais reçu aucune autre lettre de ses parents ou de ses grands-parents. Les nouvelles que Mme Denison avait obtenues à la Croix-Rouge tchèque n'avaient fait que confirmer ce qu'au fond elle savait déjà. Elle était maintenant officiellement orpheline et elle n'avait plus de famille.

M. et Mme Denison avaient insisté pour qu'elle continue à vivre avec eux. « Tu as toujours été comme une fille pour moi, Miriam, lui avait dit Mme Denison. Rendons cela officiel maintenant. » Miriam, ne sachant que faire

d'autre, avait accepté de rester, mais seulement à condition d'arrêter l'école à quinze ans pour trouver du travail. Elle tenait à subvenir à ses besoins.

Par chance, un poste s'était libéré au sein du ministère des Affaires étrangères. Elle commençait aujourd'hui et elle allait y aller en train avec M. Denison.

— Tu es prête, Miriam ? lui cria-t-il du rez-de-chaussée.

— J'arrive !

Elle descendit l'escalier et le rejoignit dans l'entrée.

— Tu es très jolie, ma chérie, lui dit Mme Denison, ajustant sa broche. Je suis sûre que tu vas très bien te débrouiller.

Le travail de secrétaire était loin d'être la carrière musicale brillante que Miriam avait envisagée par le passé, mais elle devrait s'en contenter pour le moment.

Le train bondé s'ébranla et entama son trajet, ponctué d'arrêts fréquents, en direction de Westminster. Miriam était assise à côté de M. Denison, qui lisait le *Times*. En face d'eux étaient assis une rangée d'hommes vêtus de costumes à fines rayures, qui lisaient aussi le *Times*. Même leurs jambes étaient croisées de la même façon. À part leurs têtes différentes – l'un portait des lunettes, un autre avait les cheveux épais, un autre encore était chauve –, il aurait pu s'agir de répliques d'une seule et même personne. Il n'y avait pas beaucoup de femmes – seulement deux filles vêtues d'un uniforme scolaire bleu marine et or, qui descendirent à Goodge Street, et une dame d'âge mûr aux bas impeccables, emmitouflée dans un manteau de fourrure, qui regardait d'un air hautain par-dessus l'épaule de Miriam les affiches publicitaires accrochées derrière elle. Il y avait d'autres affiches en face de Miriam : pour les radios General Electric, le Coca-Cola et les cigarettes Lucky Strike. Miriam les regarda fixement et essaya de prendre un air aussi altier que la dame.

Le bureau de M. Denison n'était pas loin de la station de métro. Dans la rue, il marcha sans parler, sans doute déjà préoccupé par la journée qui l'attendait, et Miriam, chaussée d'escarpins ayant appartenu à Mme Denison, qui étaient un peu trop grands pour elle et dans lesquels ses pieds glissaient, fit de son mieux pour le suivre. Au bout d'un moment, ils arrivèrent devant un magnifique bâtiment de pierre blanche aux fenêtres immenses et sur le toit duquel se dressaient des statues. Un homme vêtu d'un uniforme noir aux boutons brillants leur ouvrit la porte, et Miriam suivit M. Denison à l'intérieur. Il agita son exemplaire du *Times* en guise de

remerciement et avança d'un pas vif. Miriam adressa un sourire timide à la dame à l'air plutôt désapprobateur assise au bureau de la réception, puis elle suivit M. Denison dans le hall, avec son sol aux motifs en mosaïque et ses colonnes de marbre. Au-dessus de leur tête, des lustres scintillants pendaient du plafond richement décoré. Un escalier couvert d'un tapis rouge s'élevait majestueusement vers l'étage. M. Denison tint la porte de l'ascenseur ouverte, souriant devant la stupéfaction de Miriam. Elle n'avait encore jamais vu d'endroit aussi beau.

— Tu n'as aucune raison d'être nerveuse, Miriam, dit-il tandis que l'ascenseur commençait à monter avec un soubresaut. Tout le monde va être très gentil.

Miriam essaya de sourire, mais ayant soudain les lèvres toutes sèches, elle hocha plutôt la tête. Quand le groom écarta les portes métalliques et toucha sa casquette pour saluer M. Denison, celui-ci posa une main sur le dos de Miriam pour la guider, puis il l'emmena au bout du couloir, frappa à une porte en bois foncé sur laquelle une plaque dorée indiquait *Secrétariat* et il lui fit signe d'entrer.

Une dame d'âge mûr en tailleur se leva et le salua. Sa tenue était stricte, mais elle avait un visage souriant et des boucles brunes qui lui donnaient un air plus chaleureux.

— Bonjour, monsieur Denison, dit-elle. Et tu dois être Miriam ?

Miriam hocha la tête.

— Bonjour, madame Ainsley, dit M. Denison. Oui, c'est Miriam... Bon ! Je vous laisse. On se voit à 18 heures, Miriam.

Là-dessus, il passa la porte à reculons.

Mme Ainsley prit le manteau et le chapeau de Miriam, lui indiqua son bureau et commença à lui expliquer les tâches de la journée à venir.

Quand l'heure du déjeuner arriva, Miriam s'ennuyait déjà mortellement. Comme elle ne maîtrisait ni la dactylographie ni la sténographie – même si les Denison lui avaient assuré qu'elle pourrait se former à l'un et à l'autre si cela l'intéressait –, elle se trouva reléguée au classement, au tri du courrier et à la distribution des messages. Mme Ainsley lui promit de lui montrer l'après-midi même comment répondre au téléphone. Miriam songea qu'elle avait vraiment hâte.

À 13 heures, on lui annonça qu'elle pouvait prendre une heure pour déjeuner. Elle fit donc en sens inverse le trajet qu'elle avait fait cinq heures plus tôt et sortit dans la rue d'un pas trébuchant, dans la lumière

éblouissante de Whitehall. M. Denison avait dit qu'il mangerait à son club, mais elle supposait qu'elle n'était pas invitée. Elle remonta tranquillement la rue jusqu'au pont de Westminster, trouva un banc et s'y assit pour ouvrir le papier sulfurisé qui se racornissait dans son sac à main depuis que Kitty le lui avait donné le matin même : du corned-beef, des cornichons et d'épaisses tranches de pain blanc. Le vrai pain manquait toujours autant à Miriam – les miches de pain noir qu'il y avait chez ses parents –, mais les années passées à manger du National Loaf ³⁴ l'avait aguerrie, et elle trouvait maintenant le pain britannique presque savoureux.

Elle regarda la rivière, de l'autre côté du pont. La Tamise, sur laquelle passaient quelques bateaux, brillait dans la lumière du soleil. C'était le début du printemps, et les feuilles vertes des grands sycomores qui bordaient les rives se déployaient déjà. D'autres employés de bureau – ce qu'elle était vraisemblablement maintenant – étaient assis sur des bancs, certains bavardant, d'autres lisant. Peut-être apporterait-elle un livre le lendemain. Cela lui donnerait une occupation ; si elle en trouvait un dont l'intrigue était suffisamment bonne, chercher à deviner ce qui se passerait dans le chapitre suivant lui occuperait peut-être l'esprit toute la matinée.

Elle finit ses sandwiches et replia soigneusement le papier sulfurisé en carré, puis elle sortit une pomme de sa poche.

Même si le travail était ennuyeux, la matinée n'avait pas été si mauvaise que cela. Mme Ainsley était gentille et elle expliquait bien les choses – bien qu'aucune des tâches ne fût difficile. Plusieurs personnes étaient passées au bureau : une secrétaire particulière, qui avait l'air d'être surmenée et avait demandé des papiers ; la dame qui servait le thé, qui avait donné à Miriam une tasse d'un liquide pâlot et un biscuit à 10 heures et demie ; et Hugh, qui avait apparemment oublié qu'elle était là et avait demandé à Mme Ainsley de lui réserver un billet d'avion pour Nuremberg, en Allemagne, pour dans trois jours. Miriam se demandait si Mme Denison était au courant de ce voyage.

Elle finit sa pomme, se dirigea vers la poubelle la plus proche et y jeta le trognon, autour duquel elle avait soigneusement grignoté pour s'assurer de manger tout ce qui était comestible, ainsi que l'emballage de son sandwich. Elle jeta ensuite un coup d'œil à sa montre : elle avait encore quarante minutes devant elle. Elle traversa le pont d'un pas tranquille.

Il y avait une église qui semblait imposante tout au bout, et une faible musique s'en élevait. Miriam s'en approcha. La porte était ouverte ; à côté,

une affiche sur un chevalet annonçait des concerts à l'heure du déjeuner. Aujourd'hui, apparemment, c'était *Les Quatre Saisons* de Vivaldi. Elle entra et s'assit sur l'un des durs bancs en bois.

Une belle musique émouvante se mit à vibrer en elle, et elle sentit son cœur s'égayer. L'orchestre était assez petit : il n'était composé que d'une demi-douzaine de violons et d'altos, d'un violoncelle, d'une contrebasse et d'un clavecin. De manière fugace, elle se demanda ce que Mutti en aurait pensé. Elle imagina sa mère à Londres avec elle, jouant du Chopin ou du Debussy lors d'un midi musical. Elle ne se figurait pas que Mutti ait pu écouter ou faire de la musique dans un camp de concentration. Elle était morte sans jamais reprendre sa vocation ; mais elle l'avait encouragée à chanter. Elle aurait été fière de son solo devant le président Beneš.

Miriam promena son regard sur les murs de l'église, sur lesquels des affiches annonçaient toutes sortes de formations musicales, et elle finit par trouver le numéro de téléphone d'une chorale. Elle sortit un petit calepin et un stylo de son sac à main et griffonna le numéro. Le chœur répétait à l'heure du déjeuner et en début de soirée. C'était parfait. Peut-être trouverait-elle quelque chose pour remédier à l'ennui de ses journées en fin de compte.

Comme elle reprenait la route du bureau, ses pas étaient réglés sur le rythme *allegro* de Vivaldi.

*

Quatre mois plus tard, Miriam chantait en solo lors d'une représentation de midi de la *Missa Solemnis* de Beethoven. Mme Ainsley lui permettait souvent de s'absenter – d'ailleurs, Miriam se demandait si on ne lui avait pas donné ce travail qu'à cause de M. Denison ; cela faisait un moment qu'elle soupçonnait Mme Ainsley d'avoir du mal à lui trouver de quoi s'occuper.

Elle s'avança pour chanter son solo, sa voix prenant son envol au-dessus des accords imposants et des cadences majestueuses. Le chef de chœur, un homme élancé qui avait une tignasse auburn, la regarda avec un sourire rayonnant. Les choristes formaient une sorte de mur de musique derrière elle, leurs voix lui apportant un soutien chaleureux. Cela lui faisait penser à la fois où elle avait chanté pour le président Beneš avec la chorale de Hinton Hall, mais au lieu des voix douces d'enfants s'élevaient maintenant des voix riches, mûres et puissantes. Alors qu'elle lançait la dernière note,

son regard se porta sur le public – il y avait un nombre assez impressionnant d’employés de bureau aujourd’hui –, puis elle inclina la tête.

— As-tu déjà suivi de vrais cours de chant, Miriam ? lui demanda M. Fellowes, le chef de chœur, tandis qu’elle rangeait ses affaires un peu plus tard.

Elle secoua la tête.

— Pas vraiment. Ma mère m’a donné des leçons pendant quelque temps, mais elle était en fait pianiste, et ensuite, la professeure de musique de l’école que je fréquentais m’a prise sous son aile.

— Je connais une excellente professeure de chant. Shirley Mountford. Elle forme quelques-uns des chanteurs du Royal Opera House. Aimerais-tu que je lui parle de toi ?

— Est-ce que cela coûterait très cher ?

Elle gagnait un peu d’argent, mais elle tenait absolument à en donner une partie aux Denison et elle essayait d’économiser pour l’avenir – ne sachant pas ce qu’il pouvait bien lui réserver.

— Quand un chanteur ou une chanteuse a un talent exceptionnel, il lui arrive de donner des leçons gratuitement. Je peux lui parler de toi, si tu veux.

— Oui, je veux bien, répondit Miriam.

Ce serait merveilleux de prendre de vraies leçons. Elle sourit à M. Fellowes, qui hocha la tête d’un air approbateur, comme s’il lui avait accordé un immense honneur. Peut-être était-ce le cas.

Cette après-midi-là, on ne parlait plus que de Nuremberg au bureau. On y tenait les procès de criminels de guerre nazis. M. Denison, qui parlait assez bien l’allemand, s’y était rendu plusieurs fois ; il demandait maintenant à Miriam si elle souhaitait l’accompagner, ainsi que Will, qui avait été appelé à témoigner parce qu’il avait été prisonnier à Hammelburg.

— Tu n’es pas obligée d’y aller si tu n’en as pas envie, lui dit-il. Cela risque d’être un voyage très douloureux pour toi.

Miriam sentit sa gorge se serrer. Comment se sentirait-elle dans une salle pleine de gens qui haïssaient les Juifs et qui étaient peut-être même responsables du meurtre de ses parents ? Arriverait-elle à rester assise calmement alors même que son sang bourdonnerait à ses oreilles et que ses mains trembleraient ? Ses parents et ses grands-parents n’avaient pas choisi les horreurs auxquelles ils avaient fait face. Elle, en revanche, avait été

protégée pendant presque toute la durée de la guerre ; elle leur devait d'être courageuse maintenant.

Elle regarda M. Denison sans ciller.

— Je veux y aller, dit-elle.

Il sourit.

— Brave petite, dit-il tout bas.

Pendant le dîner, ce soir-là, M. Denison lui indiqua plus en détail ce que l'on attendait d'elle.

— Tu devras principalement prendre des notes, lui dit-il tout en découpant un morceau de sa côtelette d'agneau. Nous en sommes aux procès mineurs. Nous devons rassembler assez de preuves pour que notre dossier tienne la route. Will sera interrogé, bien sûr. J'ai pensé que cela l'aiderait peut-être d'avoir de la compagnie entre deux audiences.

Miriam tendit la main pour prendre le poivre.

— Je ferai de mon mieux, dit-elle.

Elle était désormais capable de prendre quelques notes en sténo, assez pour se débrouiller, grâce à un cours qu'on l'avait autorisée à suivre le jeudi après-midi, au Pitman College d'Oxford Circus. La sténographie était quelque chose de difficile, mais c'était plus facile que la musique, et Mlle Scott, l'enseignante guindée et exigeante, était sortie de sa réserve habituelle juste assez longtemps pour lui dire qu'elle faisait des progrès notables.

Ce serait agréable de passer de nouveau du temps avec Will. Depuis ce terrible été où il était revenu d'Allemagne, maigre et tourmenté, il travaillait à l'école de pilotage de Brize Norton. À sa connaissance, il était toujours en contact avec Tomas. « Comment peut-il avoir envie de former des pilotes après tout ce qu'il a traversé ? » avait dit Mme Denison.

Will avait repris du poids, son visage avait repris des couleurs, et il lui arrivait même d'avoir l'air heureux. Miriam se demandait s'il avait une petite amie. Il n'avait jamais ramené personne à la maison. Quand elle était petite, elle rêvait de l'épouser, mais il était trop âgé pour elle et ils étaient plus comme un frère et une sœur de toute façon. Elle espérait qu'ils retrouveraient leur complicité à Nuremberg. Cela l'aiderait peut-être à dissiper la terreur qu'elle commençait déjà à éprouver à l'idée d'assister aux procès.

Le lendemain, Mme Ainsley lui montra une longue liste de noms allemands.

— Monsieur Denison m’a dit de te demander si tu voulais bien te pencher là-dessus, mon petit, lui dit-elle. Nous aimerions que tu trouves dans quel camp ces personnes travaillaient, quels ont été leurs crimes.

— Et comment dois-je m’y prendre ? demanda Miriam.

Mme Ainsley lui tendit deux liasses de papiers.

— Voici une liste de tous les camps en Europe. Vérifie simplement si les noms sont associés aux bons camps.

Miriam tendit la main pour prendre les papiers et posa les deux piles de documents côte à côte sur son bureau. La tâche allait lui demander du temps. Elle n’avait pas soupçonné qu’il y avait eu autant de camps de concentration en Europe. Rien qu’en Tchécoslovaquie, il y en avait eu dix. Une si grande partie de son peuple avait été tuée ! On lui avait dit qu’environ six millions de Juifs étaient morts pendant la guerre. Ses yeux se mirent à piquer et l’angoisse qui l’envahissait toujours quand elle pensait à la mort de ses parents et de ses grands-parents s’empara d’elle. Cela faisait des années, maintenant, et sa vie en Angleterre était plutôt heureuse, mais savoir qu’elle n’avait plus aucun parent continuait à la hanter.

Elle prit son stylo entre ses doigts soudain tremblants et s’arma de courage pour accomplir la tâche qui l’attendait.

La professeure de chant, Mlle Mountford, était un échalas de femme dotée d’une poitrine opulente – comme si toute la graisse de son corps était concentrée dans ces deux montagnes pectorales. *Peut-être faut-il avoir une poitrine généreuse pour bien chanter*, pensa Miriam, baissant les yeux sur ses propres petits seins. Elle avait quatorze ans passés quand Mme Denison lui avait acheté son premier soutien-gorge ; et il était alors encore trop grand pour elle. Peut-être devrait-elle manger davantage.

— Alors, Miriam !

Mlle Mountford alla se tenir devant le piano et enfonça une touche.

— Je vais jouer quelques gammes et j’aimerais que vous reproduisiez de votre mieux ce que vous entendez.

Elle commença par faire une gamme de do majeur, puis elle fit un signe de tête à Miriam.

Miriam ne chanta que deux notes avant que Mlle Mountford ne l’interrompe.

— Les épaules en arrière !

La professeure rejeta ses propres épaules en arrière, ce qui eut pour effet de faire trembler sa poitrine. Miriam s’empressa de retenir un arpegge de rire.

— Encore une fois, je vous prie.

Miriam redressa les épaules et commença la gamme. Elle eut le temps de chanter trois notes cette fois.

— Plus *legato* , s’il vous plaît.

Miriam lia davantage les notes, et elle parvint à aller jusqu’au bout de la gamme.

Mlle Mountford pinça les lèvres.

— Vous respirez par la gorge. Le larynx trop haut. Allez chercher votre inspiration plus bas.

Elle se donna une tape sur la poitrine, provoquant une autre oscillation sismique, et Miriam dut faire semblant de tousser pour masquer un rire.

— Allons-y !

Miriam chanta de nouveau les notes.

— C’est mieux, mais les muscles de votre visage sont trop crispés.

Mlle Mountford fit des mouvements de mastication exagérés et fit signe à Miriam de l’imiter.

— Vous devriez être plus détendue maintenant. Encore une fois !

Miriam continua, essayant de garder la mâchoire souple.

— Vous oscillez un peu. Ne bougez pas !

Elle s’exécuta.

Quand Mlle Mountford referma le couvercle du piano, Miriam se rendit compte qu’une heure s’était écoulée et qu’elle ne l’avait pas félicitée une seule fois. De toute évidence, elle estimait qu’elle était un cas désespéré, car il y avait trop à redire à sa façon de chanter. Peut-être n’avait-elle pas mis un terme à la leçon parce qu’elle avait pitié d’elle.

— Demain, même heure ? demanda Mlle Mountford.

— Oh...

Miriam était stupéfaite. Non seulement Mlle Mountford voulait poursuivre les leçons, mais elle voulait même la revoir très bientôt.

Mlle Mountford la regardait fixement.

— Oui, avec plaisir.

— Vous vous êtes montrée très prometteuse aujourd’hui. Continuez à travailler dur et vous pourrez réussir.

Elle quitta la pièce comme la figure de proue d’un galion, laissant Miriam abasourdie.

³⁴. *National Loaf* : pain à base de farine complète, auquel étaient ajoutés des vitamines et du calcium, introduit en Grande-Bretagne pendant la Seconde Guerre mondiale par la *Federation of Bakers* (Fédération des boulangers).

OceanofPDF.com

Deux semaines plus tard, Miriam était assise entre M. Denison et Will à l'arrière d'une voiture blindée. Ils traversaient la ville bavaroise aux rues pavées pour se rendre au tribunal et assister aux derniers procès de Nuremberg. La plupart des principaux criminels de guerre avaient déjà été jugés et exécutés : von Ribbentrop, Frank, Frick, Kaltenbrunner, Keitel, Seyss-Inquart, Streicher et Rosenberg avaient été pendus ; Göring et Haussmann s'étaient suicidés la veille de leur exécution.

Elle regarda à travers la vitre les maisons bombardées et les décombres et essaya d'imaginer le bruit des pas cadencés et des foules en délire, la musique galvanisante et le Führer triomphant crachant son message de haine au monde qui l'écoutait, attentif. Elle n'était même pas née quand Hitler était arrivé au pouvoir ; maintenant, lui-même était mort. Mais avant de se suicider tout au fond de son bunker souterrain, il avait pris la vie des parents et des grands-parents de Miriam. Elle avait entendu dire qu'on avait ordonné aux Juifs de chanter en entrant dans les chambres à gaz, pour qu'ils inhalent plus de gaz et qu'ils meurent plus vite. Mutti était-elle morte avec la mélodie de sa villanelle bien-aimée sur les lèvres ? Miriam baissa la tête pour cacher à Will les larmes qui lui voilaient les yeux.

Elle avait dû laisser échapper un petit bruit, car M. Denison lui prit la main.

— Je suis désolé, ma chérie. Cela ne doit pas être un voyage facile pour toi.

Miriam hocha la tête. Avant de partir, elle s'était demandé plusieurs fois si elle avait pris la bonne décision, mais chaque fois qu'elle avait revu en pensée le visage de ses parents, sa détermination s'en était trouvée renforcée.

— Je suis ici pour accomplir un travail et je vais le faire de mon mieux.

M. Denison lui sourit.

— Je n'en attendais pas moins de toi.

Pendant le procès, Will se montra très courageux, il se tint raide comme un piquet à la barre et répondit aux questions du juge à haute et intelligible voix. Miriam tressaillit en prenant ses notes. Will ne lui avait pas parlé de la nourriture épouvantable, de l'isolement cellulaire, des travaux forcés, même s'il ressortait clairement du changement psychique et physique en lui que son emprisonnement avait été très éprouvant. Elle savait aussi que les Allemands avaient traité leurs prisonniers de guerre beaucoup mieux qu'ils n'avaient traité les Juifs. Elle regarda fixement le calepin qu'elle avait sous les yeux, s'efforçant de refouler l'image de Mutti et d'Abba, le crâne rasé, déshabillés avant d'entrer dans la chambre à gaz à Auschwitz. Tout ce qu'elle pouvait encore faire pour eux, maintenant, c'était être la meilleure fille qu'elle pût être. Ici, à Nuremberg, elle ferait tout son possible pour aider M. Denison à veiller à ce que les criminels soient punis ; et par la suite, elle travaillerait son chant jusqu'à ce que sa voix soit tellement belle que ses parents l'entendraient depuis le Gan Eden.

*

Allongée sur son lit, les sourcils froncés et les yeux fixés sur le plafond jaunissant de la chambre d'amis d'Irena, Hana se mordit l'intérieur de la joue. La douleur et le goût métallique qui en résultèrent la firent aussitôt tressaillir.

Irena avait été tellement gentille, et l'appartement était confortable, même s'il était spartiate, mais ce n'était pas chez elle. Cela faisait maintenant des années qu'elle n'avait pas eu de chez-elle ; et, de toute évidence, par la faute de cette femme exécrationnelle qui se l'était appropriée, il n'y avait aucune chance pour qu'elle retourne à la maison qu'elle habitait avec les Rubenstein. Cependant, à part les souvenirs qu'elle représentait, cette maison n'était en réalité rien d'autre que des briques et du mortier. C'était la sensation d'être une orpheline qui la tourmentait le plus : tous ceux qu'elle avait aimés, tous ceux qui l'avaient aimée – Mutti, Abba, Eva – étaient morts. Seul son père biologique était encore en vie, mais elle ne l'avait pas revu depuis Terezín. Peut-être était-il resté caché jusque-là.

Elle défroissa la lettre qu'elle avait à la main et posa la feuille contre ses genoux repliés pour la lire, même si elle la connaissait déjà par cœur. En tête, il y avait l'emblème impressionnant du ministère des Affaires étrangères, un lion et une licorne, armoiries de la Grande-Bretagne, et il

s'agissait d'une assignation à comparaître pour témoigner lors du procès d'Otto Blumsfeld à Nuremberg.

Elle abaissa les genoux, et la lettre tomba en voltigeant sur le lit. En temps normal, elle n'aurait jamais envisagé d'aller à Nuremberg. Comment aurait-elle pu témoigner contre son propre père ? Toutefois, elle avait remarqué le nom en bas de la lettre : Hugh Denison. À n'en pas douter, il ne savait absolument pas qui elle était – une survivante de Terezín parmi tant d'autres, qui était en mesure de témoigner contre un criminel de guerre secondaire. En revanche, *elle* savait pertinemment qui il était : c'était incroyable, mais il ne pouvait s'agir que de l'homme dont la famille avait recueilli Miriam, en Angleterre, d'après ce qu'Eva lui avait raconté. Celle-ci lui avait parlé des lettres dans lesquelles Miriam lui assurait que les Denison la traitaient comme leur propre fille, dans lesquelles elle lui disait que M. Denison était très occupé mais bienveillant et que Mme Denison était la bonté même.

En dehors d'Otto Blumsfeld, Miriam Kolischer, sa demi-sœur, était la seule parente encore en vie de Hana. Elle avait donc accepté de se rendre à Nuremberg. C'était en partie de la curiosité de sa part : elle n'avait jamais quitté la Tchécoslovaquie de sa vie et elle se sentait opprimée à Prague ces derniers temps ; les maisons de certaines des vieilles rues qui partaient de la Staroměstské náměstí ³⁵ penchaient de façon si alarmante qu'elle avait l'impression qu'elles allaient s'effondrer et la prendre au piège. Les pavés rugueux accrochaient constamment ses chaussures, comme s'ils voulaient la déchiqueter des pieds à la tête.

Elle aspirait à voir Prague s'éloigner à toute vitesse derrière la vitre d'un train, ses flèches et ses tours se brouiller tandis qu'elle se libérerait à toute allure de l'emprise de la ville.

Cependant, ce n'était pas tout. Quelques-uns des hommes les plus mauvais du monde étaient passés par Nuremberg. Les uns après les autres, ces meurtriers avaient pris place sur le banc des accusés et avaient été condamnés à mort ou à la réclusion à perpétuité. Certains s'étaient même suicidés. Elle n'avait rien pu faire pour ses proches, mais peut-être pourrait-elle voir leurs tueurs être traduits en justice.

Et puis, il y avait Miriam. Si elle pouvait rencontrer ce Hugh Denison, peut-être pourrait-elle lui parler de sa fille adoptive. Peut-être l'inviterait-il en Angleterre pour qu'elle puisse la rencontrer. Un petit espoir germa en elle à la pensée de faire la connaissance de sa demi-sœur. Miriam lui

ressemblerait-elle ? Serait-elle musicienne ? Et que ressentirait-elle en apprenant que sa mère, *leur* mère, avait eu une autre fille ?

Aller à Nuremberg représenterait un risque ; elle avait accepté l'offre de remboursement des frais de déplacement et d'hébergement, peut-être malhonnêtement – et elle allait devoir justifier ces frais –, mais le désir d'en apprendre davantage au sujet de Miriam avait été trop fort pour qu'elle pût y résister. Néanmoins, elle ne savait toujours pas si elle allait être capable de se présenter au tribunal et témoigner contre son père.

Le trajet en train jusqu'à Nuremberg était long, à travers des villages à moitié détruits. Hana aperçut des enfants en guenilles perchés sur des tas de décombres, regardant passer le train d'un air malheureux. Des femmes qui portaient des vêtements rapiécés s'interrompaient dans leurs travaux agricoles pour se frictionner le dos tandis que le train passait à vive allure. Mais au moins, ils étaient tous en vie. Qu'aurait fait Eva en ce moment même si elle avait survécu ?

Ils laissèrent les villes derrière eux, et la voie ferrée monta lentement et en serpentant vers la beauté sauvage de la forêt de Bohême avant de plonger dans les denses forêts de Bavière. Bercée par le flou ininterrompu d'arbres vert bouteille et de troncs marron tout raides, Hana s'endormit sur la fin du trajet. Quand le train s'arrêta enfin en gare, elle se réveilla en sursaut, l'estomac noué et le cœur palpitant à l'idée de ce qui l'attendait.

Après avoir rempli sa fiche à l'hôtel, petit mais propre, dont on lui avait indiqué le nom et l'adresse dans la lettre qu'elle avait reçue, elle passa une nuit agitée, à la suite de laquelle elle prit son petit-déjeuner de bonne heure, seule, dans la salle de restaurant glaciale. C'était étrange de manger seule ; à Terezín, on n'était jamais seul, et à Prague, Irena et elle prenaient habituellement leur café tout en bavardant avant d'aller au conservatoire ensemble. Ses pensées tourmentées semblaient résonner dans la pièce. Que faisait-elle ici ? Elle n'avait toujours pas décidé si elle allait se présenter au tribunal. Le procès n'avait lieu que le lendemain. Elle avait encore un peu de temps devant elle pour prendre une décision ; mais avant toute chose, elle devait trouver M. Denison.

Elle demanda à la réceptionniste à l'air grave de lui indiquer comment se rendre au consulat britannique, où elle pensait le dénicher. Par chance, son allemand était encore bon, même si elle avait surtout parlé le tchèque depuis son retour à Prague. Cependant, au consulat, une autre réceptionniste, un peu moins sévère, celle-là, lui dit qu'il était au Palais de justice.

Après encore une heure à arpenter péniblement les rues – et plusieurs détours involontaires – dans ses chaussures usées, elle arriva enfin devant un vieux bâtiment imposant au toit ocre brun et aux innombrables fenêtres. Elle leva les yeux vers elles, se demandant si quelque criminel de guerre allemand regardait au-dehors, et elle fut parcourue d'un frisson tandis qu'elle se dirigeait vers l'entrée. Un soldat montait la garde à la porte. Heureusement, elle avait pensé à apporter la lettre de M. Denison ; elle retint son souffle pendant qu'il la lisait. Enfin, il la laissa entrer. À l'intérieur, elle dut de nouveau présenter sa convocation à un employé, et ils remontèrent un long couloir au plafond haut de style gothique, jusqu'à une pièce dans laquelle un homme bien charpenté était assis derrière un bureau. Il avait dit « Entrez ! » d'un ton empreint de lassitude quand l'employé avait frappé à la porte.

— Monsieur Denison ?

L'homme leva les yeux. Il avait les joues rouges, parce qu'il était épuisé ou agacé, elle n'aurait pas su le dire, mais une grande bonté se lisait dans ses yeux bleus. *C'est l'homme qui a accueilli ma demi-sœur chez lui*, songea Hana.

Il lui posa une question en anglais, à laquelle elle ne put répondre, puis il fit un signe de tête à l'employé, qui s'en alla aussitôt.

Hana prit une profonde inspiration et s'exprima de son mieux en allemand, espérant que M. Denison la comprendrait.

— Je m'appelle Hana Rubenstein. J'étais à Terezín pendant la guerre. Vous m'avez demandé de venir pour témoigner contre Otto Blumsfeld.

Il y eut un mouvement dans le coin de la pièce, et Hana se rendit compte qu'il y avait quelqu'un d'autre, une jeune fille, qui devait avoir une quinzaine d'années. Elle était mince, avait les cheveux bruns et une expression légèrement inquiète. Elle était assise dans un recoin sombre, entourée de pile de papiers, et elle était tellement immobile que Hana ne l'avait pas remarquée tout de suite.

— C'est exact, répondit M. Denison dans un allemand teinté d'un fort accent. Y a-t-il un problème ?

Hana hocha la tête.

— Otto Blumsfeld était mon geôlier. Les gardes à Terezín nous rendaient la vie très difficile.

— C'est une bonne raison pour témoigner contre lui.

Elle fit un pas en avant.

— Je ne suis pas sûre de pouvoir. J'étais censée monter dans un train pour Auschwitz, mais il m'a secourue. Il m'a très probablement sauvé la vie.

Elle jeta un coup d'œil en direction de la jeune fille. Celle-ci la regardait intensément.

La voix de M. Denison la rappela à la réalité.

— Il vous a peut-être sauvée, Hana, mais il a laissé beaucoup d'autres personnes être conduites à leur mort.

Le cœur de Hana martelait sa poitrine. Elle avait eu l'intention de faire part à M. Denison de sa décision et avait espéré pouvoir ensuite amener la conversation sur Miriam. Elle n'avait certainement pas prévu d'en dire autant ; mais il y avait quelque chose dans le regard scrutateur de cet homme, dans le calme de la jeune fille, qui lui donnait envie de dire la vérité.

— Ce n'est pas aussi simple que vous l'affirmez. Voyez-vous, Otto Blumsfeld est aussi mon père.

M. Denison se leva d'un bond et contourna le bureau pour s'approcher d'elle.

— Nous l'ignorions totalement ! Pourquoi ne nous l'avez-vous pas dit ?

La jeune fille s'était levée aussi, avec une expression trahissant un mélange de compassion et d'effroi, mais elle ne s'approcha pas.

Hana regarda ses pieds.

— J'étais tiraillée. Je voulais le haïr à cause de ce qu'il a fait à ma mère ; je croyais pouvoir maîtriser mes émotions, rester détachée...

Elle se passa une main sur le visage.

— ... mais maintenant, je me surprends à repenser à la façon dont il m'a sauvée.

Un souvenir lui traversa l'esprit : celui d'Otto se tenant à côté d'elle d'un air gêné tandis que le train s'éloignait – le train qui avait conduit Eva à sa mort et qui aurait dû l'emmener, elle aussi. Elle sentit une main chaude se poser sur son épaule et s'aperçut que la jeune fille s'était approchée.

— Qu'a-t-il fait à votre mère ? demanda M. Denison.

Les bras le long de son corps, Hana serra les poings.

— Il était membre des Jeunesses hitlériennes en 1930. Il a agressé ma mère parce qu'elle était juive. Elle est tombée enceinte...

Elle ne pouvait en dire plus. Elle avait déjà la nausée.

M. Denison retourna derrière son bureau et s'assit lourdement. Il marmonna quelque chose en anglais à la jeune fille, et Hana crut les voir

échanger un regard. La pièce commença à tanguer, et elle tendit le bras pour se retenir et ne pas perdre l'équilibre.

— Ça va ?

Cette fois, c'était la jeune fille qui s'adressait à elle. Curieusement, elle parlait le tchèque.

— Miriam, emmène mademoiselle Rubenstein aux toilettes, s'il te plaît. Ensuite, tu pourras peut-être parcourir les papiers avec elle.

Miriam ? Hana avait soudain l'impression que ses jambes allaient se dérober sous elle.

— Venez avec moi, s'il vous plaît, dit la jeune fille.

Sa voix était grave et claire ; mais Hana le remarqua à peine. Elle était trop occupée à assimiler le fait que cette jeune fille s'appelait Miriam, qu'elle connaissait M. Denison et qu'elle parlait parfaitement le tchèque. Il n'y avait pas d'autre explication possible ; cette Miriam devait être sa demi-sœur.

Elle la suivit dans le couloir d'un pas chancelant.

*

Après l'avoir conduite aux toilettes et l'avoir attendue dehors pendant qu'elle avait des haut-le-cœur au-dessus du lavabo, se rinçait la bouche et ajustait sa toilette dans le miroir, Miriam emmena Hana dans un autre bureau, encore plus petit que le premier, et l'invita à s'asseoir. Elle tira ensuite une chaise de dessous le lourd bureau de chêne qui occupait la plus grande partie de la pièce et prit place en face d'elle. Hana observa son visage. Était-ce l'expression d'Eva qu'elle y voyait ou se l'imaginait-elle ? Comment allait-elle bien pouvoir faire part de ses soupçons à Miriam ?

— Vous parlez le tchèque, dit-elle, et vous avez un nom juif.

Miriam hocha la tête. Elle sortit une liasse de formulaires de l'un des tiroirs du bureau et dévissa le capuchon d'un stylo.

— J'habitais dans le quartier juif de Prague avant l'invasion des Allemands. Ma mère a réussi à me faire quitter le pays clandestinement pour m'envoyer en Angleterre, où je vis depuis tout ce temps.

Tout concordait.

— Avez-vous logé chez les Denison ? lui demanda Hana.

— Oui ! Comment le savez-vous ?

Le capuchon du stylo tomba sur le bureau dans un cliquetis.

Hana s'agita sur son siège.

— J'ai eu l'impression que monsieur Denison avait une attitude très protectrice envers vous.

Elle les revoyait se tenir côte à côte dans l'autre bureau. C'était à cela que devaient ressembler un père et sa fille.

— C'est le cas... mais vous devez en savoir davantage pour avoir eu cette idée.

Le regard de Miriam était intense.

Hana poussa un profond soupir.

— Je crois avoir rencontré votre mère à Terezín.

— Ma mère ? Oui, elle était là-bas...

— Est-ce qu'elle s'appelait Eva Kolischer ? Elle était musicienne, n'est-ce pas ?

— Oui, murmura Miriam.

Hana tendit la main pour prendre celle de Miriam dans la sienne, autant pour s'empêcher elle-même de trembler que pour la réconforter.

— Quand nous étions à Terezín, les gardes nous autorisaient à organiser des concerts. Ils estimaient que cela nous occupait.

Elle s'efforça de garder une voix calme et posée. Cela ne l'aurait pas aidée de montrer à quel point elle était elle-même bouleversée, même si elle sentait un filet de sueur lui couler le long de la colonne vertébrale.

— J'étais... Je suis pianiste. Eva – ta mère – m'a donné des leçons. Elle m'a appris à jouer le *Requiem* de Verdi. Je tournais les pages pour elle quand elle jouait devant les Allemands.

Miriam déglutit bruyamment.

— Et quand elle est partie pour Auschwitz ?...

— Je l'ai remplacée. C'était une merveilleuse professeure. Une merveilleuse personne.

— C'est vrai.

Miriam cligna des yeux plusieurs fois.

Hana essaya de parler avec le plus de douceur possible.

— Miriam, quand j'ai dit à monsieur Denison que ma mère avait été agressée, je parlais d'Eva – de votre mère, de *notre* mère.

Elle ignore le fait que Miriam avait le souffle coupé et regarda fixement le tissu bleu marine de la jupe de cette dernière. Elle n'osait pas regarder son visage.

— Elle a été violée dans un cimetière alors qu'elle prenait un raccourci pour rentrer chez elle...

— Comment le savez-vous ?

La voix de Miriam était rauque.

— Quand elle est arrivée à Terezín, elle a reconnu l'un des gardes – Otto Blumsfeld – comme étant son agresseur. Elle est tombée enceinte le soir de l'agression. Ma naissance en a été le résultat. Elle m'a mise au monde en cachette et m'a fait adopter. Quand elle a su qu'on allait m'envoyer à Auschwitz, elle a demandé à Otto de me protéger.

Miriam retira vivement sa main de celle de Hana et se leva d'un bond.

— Je suis désolée. Je dois y aller.

Elle se rua sur la porte et le rythme *staccato* de ses chaussures résonna dans le couloir.

Hana s'affaissa sur sa chaise. Qu'avait-elle fait ? Miriam ne voudrait dorénavant plus jamais avoir de rapports avec elle. Pourquoi diable avait-elle accepté de venir à Nuremberg ? Elle aurait dû refuser, rester à Prague et essayer de redonner un sens à sa vie. Pourtant, Eva n'aurait-elle pas souhaité que ses filles fassent connaissance ? Et puis, une petite partie de Hana était contente que Miriam soit au courant de la vérité. Pendant cinq ans, celle-ci avait été élevée par Eva, câlinée, embrassée, bordée dans son lit, chérie, aimée par elle. Hana s'était rapprochée d'Eva à Terezín, mais elle ne pourrait jamais avoir les souvenirs de Miriam ; et elle, l'aînée, avait été confiée à des étrangers, gentils, mais des étrangers tout de même, tandis que Miriam avait joui de l'affection de leur mère.

Elle prit une profonde inspiration, tremblante. Il était inutile d'être jalouse. Eva était morte ; Hana ne pouvait pas rivaliser avec Miriam pour obtenir l'affection de leur mère. Elle ne pouvait qu'espérer que Miriam aurait envie de la connaître malgré tout. Elles avaient toutes les deux perdu leur mère. Elles partageaient un lien de sang qu'elles ne partageaient plus avec personne d'autre. Elle devait trouver un moyen de se rapprocher d'elle.

Elle était toujours assise sur sa chaise, à ressasser les événements de la dernière demi-heure, quand on frappa doucement à la porte.

Elle essuya ses joues.

— Entrez...

C'était M. Denison. Il s'assit sur la chaise que Miriam avait libérée.

— Miriam est terriblement bouleversée, dit-il. Je l'ai renvoyée à l'hôtel. Mon fils va prendre soin d'elle.

Y avait-il une note accusatrice dans sa voix ? Il y avait quelque chose dans la façon dont il disait *mon fils*, comme si les Denison serraient les rangs

contre elle. Miriam avait un frère adoptif pour veiller sur elle ; et elle avait été mise à l'abri pendant la guerre. Tout ce qui restait à Hana, c'était l'homme plus que douteux qui lui servait de père. Elle ne répondit pas à M. Denison : même si elle avait pu trouver les mots, elle n'aurait pas fait confiance à sa voix pour ne pas se briser.

— Ma chère, j'ai bien compris, à ce que Miriam m'a dit, que vous aviez traversé de terribles épreuves...

M. Denison avait le souffle un peu court, et Hana n'aurait pas su dire si c'était parce qu'il avait fait un effort physique ou parce qu'il était gêné, mais, au moins, son ton était bienveillant.

— ... mais elle aussi a eu un choc violent.

Il se tut, attendant qu'elle parle.

— Je suis désolée, parvint-elle à murmurer.

— Racontez-moi tout, depuis le début.

Avec les yeux doux pleins de bienveillance de M. Denison rivés sur elle, Hana raconta toute son histoire : comment elle avait été adoptée par les Rubenstein, envoyée à Terezín, sa rencontre avec Eva, comment elle avait découvert qu'elle était sa mère, la musique... et comment Otto l'avait sauvée à la dernière minute.

— Je vois. Vous vous trouvez en quelque sorte confrontée à un dilemme.

Hana hocha la tête. Sa voix était plus assurée.

— Mon père a fait quelque chose d'épouvantable, beaucoup de choses épouvantables, probablement, mais il a aussi essayé de me protéger.

Un souvenir s'imposa à elle : celui d'Otto venant la trouver alors qu'elle s'exerçait seule dans le gymnase, et lui tendant une pomme de terre au four enveloppée dans une serviette de table. Elle l'avait mangée rapidement, la chair farineuse lui brûlant la gorge, tandis qu'il la regardait en souriant. Il avait ensuite attendu qu'elle se soit essuyé les doigts pour récupérer la serviette, et il s'était éclipsé discrètement pendant qu'elle se remettait à jouer, nourrie et réchauffée de l'intérieur.

— Il n'a toutefois pas sauvé votre mère, ni les milliers d'autres personnes envoyées à Auschwitz.

— Il ne pouvait pas désobéir aux ordres.

— Il a bien dû le faire pour vous sauver.

— Je suppose...

Hana n'avait jamais su si Otto avait été puni. Elle s'était simplement

réjouie d'être épargnée – même si, parfois, elle était rongée par la culpabilité d'être la seule à avoir survécu.

— Les auteurs de crime doivent être traduits en justice, Hana.

— Je sais... mais je ne vais pas témoigner contre mon propre père.

M. Denison soupira.

— Réfléchissez bien, je vous en prie. Si vous ne témoignez pas, Otto Blumsfeld pourra très bien s'en tirer sans être inquiété. Trouvez-vous vraiment que ce soit juste ?

— Non. Bien sûr que non. Mais je ne pourrais pas vivre en paix avec moi-même si je jouais un rôle dans sa condamnation à mort.

— Il ne sera pas condamné à mort. La peine de mort est réservée aux principaux criminels de guerre. Il sera incarcéré. Comme tous les Juifs l'ont été à Terezín.

Hana secoua la tête.

— Je suis désolée. Vous allez devoir trouver quelqu'un d'autre pour témoigner. Je ne peux pas le faire.

Son estomac se soulevait, elle menaçait d'être de nouveau prise de nausées. Qu'était-elle censée faire ? Elle n'avait personne vers qui se tourner.

— Très bien.

M. Denison se leva et lui tapota maladroitement la main.

— Merci d'être venue malgré tout. Je suis sûr que Miriam voudra vous reparler, mais elle a besoin de temps.

Hana esquissa un faible sourire en guise de réponse.

Elle regagna sa chambre d'hôtel avec lassitude, faisant le trajet presque machinalement tant elle était absorbée dans les pensées de sa rencontre avec Miriam. Elle alla se coucher convaincue d'avoir pris la bonne décision. Pourtant, tout au long de la nuit, le *Requiem* de Verdi tonna dans sa tête. Elle entendit Eva jouer les notes tumultueuses, et les paroles du chœur résonnèrent à ses oreilles. *Quand donc le Juge prendra place, tout ce qui est caché apparaîtra : rien ne restera impuni.* Et dans les ténèbres, elle vit une jeune fille terrifiée acculée dans un cimetière lugubre, et une femme terrifiée chantant dans l'air irrespirable d'une chambre à gaz jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus respirer.

Rien ne restera impuni.

Miriam était assise dans la salle d'audience bondée. Les bancs étaient tous occupés par des fonctionnaires et par des journalistes, tous en costume, certains ayant des casques sur les oreilles. La tension était palpable dans l'air. Enfin, un homme de grande taille aux cheveux blonds flanqué de deux soldats armés fut conduit sur le banc des accusés. Il devait avoir environ trente-cinq ans, son visage était parsemé de taches de rousseur, et ses lèvres charnues tremblaient de peur. C'était le père de Hana. Et le violeur de Mutti. Elle avait seize ans à l'époque de l'agression. Presque le même âge que Miriam aujourd'hui. Son estomac se noua ; elle enfonça ses ongles dans ses paumes.

M. Denison avait été déçu, mais il s'était résigné.

— Hana aurait été notre atout, avait-il dit. Les deux autres témoins sont morts. Nous allons devoir nous contenter de leurs déclarations écrites.

— Je suis désolée, avait répondu Miriam. J'aurais peut-être pu la convaincre, mais je n'ai pas pu faire face à ce qu'elle m'a dit sur Mutti.

— Bien sûr que non, avait dit Will. Cela a dû être un choc terrible.

M. Denison avait hoché la tête d'un air compatissant.

Cependant, maintenant, dans la salle lugubre, alors qu'elle regardait fixement l'homme qui avait violé sa mère terrifiée et été le geôlier de milliers de personnes appartenant à son peuple, Miriam regrettait de n'être pas restée avec Hana pour lui parler. Tout ce qui l'avait obnubilée cette nuit-là, c'était sa mère assise sur un tabouret de piano avec cette étrangère qui prétendait être sa demi-sœur ; sa mère attendant patiemment pendant que Hana faisait ses gammes ; sa mère donnant des conseils à Hana, la faisant répéter encore et encore, jusqu'à ce qu'elle joue parfaitement. C'était Hana, et non Miriam, sa fille légitime, qui avait passé ces dernières précieuses semaines avec Mutti, qui l'avait embrassée pour la dernière fois, étreinte pour la dernière fois. Miriam avait passé la nuit entière à s'efforcer de bannir ces images douloureuses de son esprit. Comment allait-elle bien pouvoir supporter cela ?

Elle comprenait la loyauté de sa demi-sœur ; d'après ce qu'elle disait, Otto lui avait sauvé la vie. Mais qu'en était-il de Mutti alors ? D'Abba ? D'Oma et d'Opa, qui étaient morts trop tôt ? Sans parler de toutes les autres familles juives. Il ne pouvait pas s'en tirer comme cela.

Le visage d'Otto était blême pendant qu'on lisait les dépositions des témoins qui étaient morts. Miriam regarda les journalistes griffonner

frénétiquement. À côté d'elle, Will se pencha en avant, les sourcils froncés, l'air concentré. Un muscle palpitait sur la joue de M. Denison.

— Avez-vous quelque chose à ajouter ? demanda le président du tribunal Geoffrey Lawrence, regardant d'un air interrogateur le procureur général.

Celui-ci secoua la tête.

Il y eut une agitation soudaine lorsqu'un agent entra précipitamment dans la salle et murmura quelque chose à l'oreille du procureur.

Ce dernier se leva.

— Je vous prie de m'excuser, monsieur le président, nous avons un témoin de dernière minute. Puis-je l'autoriser à apporter son témoignage ?

Le juge acquiesça d'un hochement de tête et écrivit quelque chose sur le bloc-notes devant lui.

Miriam leva les yeux et vit une jeune fille mince et blonde entrer dans le box des témoins, guidée par un employé du tribunal, et prêter serment. Le cœur de Miriam se mit à battre la chamade.

C'était Hana.

[35.](#) Place de la Vieille Ville.

Six mois plus tard, alors qu'elle se tenait dans une énième file d'attente interminable – pour acheter du pain cette fois –, Hana se demanda si elle avait bien fait de retourner à Prague après la condamnation d'Otto, au lieu d'essayer de persuader Miriam de l'emmener en Angleterre. Hélas, sa demi-sœur récemment retrouvée avait manifestement été en état de choc. De plus, elle avait ses leçons de musique au conservatoire, les quelques élèves auxquels elle enseignait maintenant le piano, et son logement chez Irena. Il y avait trop en jeu pour qu'elle risque tout sur un coup de tête ; et puis, Miriam n'avait pas été franchement engageante.

Hana sentit sa poitrine se contracter. Pour elle aussi, cela avait été dur. Miriam avait eu Eva pour elle toute seule pendant cinq années entières, alors qu'elle-même avait été confiée à des parents adoptifs. Ils l'avaient adorée, certes, mais elle avait néanmoins été privée de l'amour de sa mère. Par ailleurs, Miriam avait passé la guerre en sécurité pendant qu'elle-même avait été soumise aux atrocités de Terezín. Cela aurait peut-être été difficile d'avoir tout cela en tête tout en vivant précisément avec celle qui avait eu tous les avantages, même si elles avaient maintenant toutes deux perdu leur mère.

Hana était encore très perturbée par la décision qu'elle avait prise de témoigner contre Otto lors de son procès. Peut-être se sentirait-elle coupable toute sa vie d'avoir trahi son père. Après tout, il lui avait épargné Auschwitz ; et elle l'avait vu la regarder avec fierté, avec affection même, quand elle jouait du piano. Peut-être auraient-ils pu nouer des liens si elle n'avait pas fait ce qu'elle avait fait. Elle n'était jamais allée le voir en prison. Elle n'aurait pas pu supporter de voir le reproche dans ses yeux.

Elle croyait l'avoir aperçu dans Prague, un jour, juste après la guerre. Elle traversait la place du marché après avoir acheté du poisson pour le dîner quand elle avait vu une silhouette dépenaillée faire la queue pour acheter des légumes. Quelque chose dans sa posture lui avait fait penser à lui,

même s'il était bien loin de l'homme qui arborait fièrement son uniforme dans le ghetto. Comme il ne l'avait pas vue, elle avait baissé la tête et avait regagné l'appartement d'un bon pas. Les sentiments qu'il lui inspirait étaient encore tellement complexes qu'elle n'avait pas envie d'y faire face – ou de lui faire face à *lui*. Toutefois, témoigner contre lui lors de son procès avait scellé son destin et détruit leurs relations à jamais.

L'air était glacial, et le vent pénétrant tirait sur son foulard. Elle le noua plus étroitement, puis souffla dans ses gants pour se réchauffer les mains. Une dame devant elle tapait des pieds. À ses côtés pleurnichait un enfant en bas âge qui avait le nez rouge et les yeux humides. Depuis l'arrivée des communistes au pouvoir en février 1948, le pauvre président Beneš essayait désespérément, sans succès, d'assurer la cohésion du pays, qui semblait plongé dans un hiver perpétuel. Il était difficile de croire que cinq ans plus tôt, quand les Russes avaient libéré Terezín, les prisonniers les avaient accueillis à bras ouverts. Ceux-là mêmes qui leur avaient rendu leur liberté les tenaient maintenant en captivité.

Elle plia les doigts. Le froid ne leur faisait pas de bien. Quand elle les posait sur le clavier du piano dans la salle de répétition du conservatoire, ils lui paraissaient racornis et blancs. Elle devait jouer longtemps pour qu'ils redevenissent chauds et souples. Quand elle avait commencé à prendre des leçons, on l'avait confiée à Václav Husa, l'un des meilleurs professeurs de piano du conservatoire. Il lui apprenait les *Études* de Chopin. *Pan* Husa était exigeant mais patient, et Hana savait qu'elle faisait des progrès.

Elle se préparait en vue d'un concert au Rudolfinum. Son tout premier. Eva lui avait parlé de cette salle, et elle savait que c'était à cause d'elle que sa mère n'avait pas pu y jouer. Il était indispensable qu'elle soit parfaitement prête pour faire honneur à sa mère.

Elle avait fini par voir une liste de tous ceux qui étaient morts à Auschwitz. Les noms d'Eva et de Josef Kolischer y figuraient. Hana passa sa main gantée de laine sur son visage. Eva ne saurait jamais que c'était pour honorer sa mémoire que sa pianiste de fille allait jouer au Rudolfinum le morceau qu'elle avait choisi ; cependant, elle l'interpréterait tout de même de son mieux pour sa mère.

Deux hommes d'âge mûr se tenaient dans la queue, derrière elle. Elle entendait des bribes de leur conversation, mais les bonnes manières l'empêchaient de se retourner pour les regarder. Comme la plupart des habitants de Prague, ils se plaignaient du manque de nourriture, des files

d'attente interminables, des restrictions imposées à leur liberté. Puis ils abordèrent un sujet qui la glaça.

— Ce sont ces satanés Juifs qui mettent leurs sales pattes de voleurs sur nos provisions, dit l'un d'eux. Je n'arrive pas à croire qu'ils soient si nombreux à être revenus !

— Il y avait probablement trop de trous dans les chambres à gaz, répondit son comparse.

Tous deux partirent d'un éclat de rire, et elle ne put s'empêcher de leur jeter un coup d'œil. Ils étaient pliés en deux comme de vieux sorciers noueux, se tordant de rire.

La colère lui contracta la poitrine. Comment osaient-ils ? C'était de sa mère qu'ils parlaient... de ses parents adoptifs... de son peuple. Tous étaient morts d'une mort atroce. Elle serra les poings et se retint de se retourner de nouveau ; mais le pire était encore à venir.

— Il paraît qu'ils disaient à ces maudits Juifs de chanter pendant qu'ils étaient gazés.

— Est-ce qu'on pouvait leur demander un titre en particulier ?

Cette fois encore, les deux hommes éclatèrent de rire.

Une rage noire s'empara de tout le corps de Hana et, cette fois, elle ne put se retenir. Elle fit volte-face.

— Qu'est-ce que vous venez de dire ? demanda-t-elle d'un ton glacial.

L'un d'eux eut l'air vaguement penaud, mais l'autre s'avança jusqu'à ce que son visage ne soit plus qu'à quelques centimètres de celui de Hana, son haleine qui sentait la bière lui emplissant les narines.

— Vous êtes juive ?

Elle se força à rester immobile.

— Oui.

Il cracha sur le sol devant elle.

— Dans ce cas, allez au bout de la queue.

L'autre homme cracha aussi.

Elle avait envie de les saisir par les revers de leurs vestes et de les projeter au sol. Elle avait envie de leur faire tellement mal qu'ils demanderaient grâce. De leur donner un aperçu de la peur et de la douleur qu'ils distillaient avec une telle désinvolture.

Au lieu de cela, elle les regarda tour à tour, avec le plus de colère possible dans les yeux, et dit :

— Ne vous inquiétez pas. Je n'ai pas l'intention de respirer le même air

que vous une minute de plus.

Là-dessus, elle tourna les talons et s'éloigna avec toute la dignité qu'elle parvenait à rassembler en dépit de la fureur qui la consumait intérieurement. Elle allait devoir trouver un autre endroit où faire la queue pour acheter du pain.

Cependant, dès qu'elle fut à l'abri des regards des deux hommes, elle posa son panier vide par terre et appuya une main contre un mur pour garder l'équilibre. Son père biologique avait fait partie de ceux qui avaient fermé les yeux pendant que son peuple était envoyé dans les camps de la mort. Il avait trahi sa mère à deux reprises : une fois dans le cimetière et une seconde fois en ne la sauvant pas d'Auschwitz.

Rien ne restera impuni.

Oui, elle avait pris la bonne décision, après tout. Quiconque était capable de traiter la souffrance d'autrui avec une telle indifférence méritait d'être châtié.

Elle se pencha lentement pour ramasser son panier. Les jours comme celui-là, elle n'était pas sûre de pouvoir rester à Prague une minute de plus.

Quand Hana ouvrit la porte d'entrée du conservatoire et qu'elle s'approcha de l'accueil, elle perçut tout de suite l'atmosphère tendue. Au lieu de l'accueillir avec son sourire rayonnant habituel, Irena s'essuya les yeux avec un mouchoir ; et le hall d'entrée caverneux, dans lequel résonnait en temps normal une profusion de sons de divers instruments, était étrangement silencieux.

— Que se passe-t-il ?

Irena se tamponna de nouveau le visage avant de rouler le mouchoir en boule dans sa main. Elle jeta un coup d'œil autour d'elle et murmura :

— C'est Václav. Il a reçu une visite de la police secrète hier soir. Maintenant, il est en détention provisoire, il va être jugé.

Hana en eut le souffle coupé. Václav Husa était un pianiste extraordinaire et un excellent professeur ; mais il ne faisait pas mystère de son aversion pour les communistes. Elle s'était souvent demandé s'il n'était pas un peu trop véhément quand il parlait du « pauvre président Beneš » autour d'un café à la Kotva ou quand il évoquait la possibilité de lancer une pétition pour le faire rétablir dans ses fonctions. On ne savait jamais qui écoutait. Le bruit courait que des micros avaient été posés dans certaines maisons, que des indicateurs étaient encouragés à dénoncer leurs concitoyens, que des gens étaient emprisonnés pour avoir déposé des plaintes. Prague sous le régime communiste était presque pire que sous le régime nazi.

— Pauvre *Pan* Husa !

Irena hocha la tête.

— Tout le monde est sous le choc, dit-elle, reprenant son mouchoir. Et, bien sûr, cela t'affecte, Hana. Tu n'auras pas cours aujourd'hui. Ça t'ennuie de t'exercer toute seule ?

— Bien sûr que non.

L'inquiétude de Hana pour Václav occupait toutes ses pensées, et elle se sentait prise de panique à l'idée de perdre son professeur. Comment

pouvait-on emprisonner un musicien aussi talentueux ? Bien sûr, les nazis ne s'étaient pas privés d'en faire autant. Elle sourit tristement à Irena et remonta le couloir d'un pas traînant.

Deux semaines plus tard, Václav fut condamné à six mois de prison. Il devait détester être enfermé. Hana ne pouvait rien faire pour lui sinon continuer à s'exercer, afin de pouvoir le surprendre par ses progrès lorsqu'il serait enfin libéré.

En attendant, elle avait une nouvelle professeure, une dame cette fois : Milada Dedecek. *Paní* Dedecek était grande et décharnée, elle avait un nez aquilin et de petits yeux critiques. Elle la faisait travailler dur et était avare de compliments, mais Hana sentait qu'elle lui ferait atteindre de nouveaux sommets dans sa façon de jouer.

Quand l'été arriva, elle maîtrisait toutes les *Études* de Chopin, même l'*Étude op. 10, n° 9 en la mineur*, dite « chromatique ». Quand elle avait commencé à la travailler, *Paní* Dedecek l'avait regardée, le sourire aux lèvres, essayer à plusieurs reprises de réaliser le deuxième écartement de doigts en bas de la deuxième page. Hana avait fini par renoncer, frustrée, et elle avait plaqué un accord fracassant avant de poser la tête sur le clavier.

— C'est impossible, je n'y arriverai jamais !

Paní Dedecek lui avait saisi le bras et l'avait forcée à se redresser.

— Ça suffit ! Il faut d'abord que tu te détendes.

Hana avait relâché les muscles de son poignet et laissé retomber sa main.

— Bien. Maintenant, pose ta main sur le clavier sans la crisper.

Elle obéit.

— Maintenant, joue encore une fois la gamme chromatique en gardant le poignet souple.

Hana rejoua la gamme chromatique, à la perfection cette fois, et rit de soulagement.

— Voilà, tu vois que tu y arrives très bien !

Le concert au Rudolfinum se passa bien. Lors de sa leçon suivante, *Paní* Dedecek fit une proposition à Hana :

— Que dirais-tu d'un petit voyage ?

Hana s'enthousiasma aussitôt. En dehors de son bref séjour à Nuremberg, elle n'avait jamais quitté la Tchécoslovaquie de sa vie.

— J'adorerais !

— Parfait ! Il y a un concert à Londres en avril. J'ai été invitée à jouer.

Paní Dedecek donnait des récitals en plus d'enseigner le piano.

— J'aimerais te présenter comme ma protégée. Tu pourrais jouer l'une des *Études* .

— Comment irons-nous là-bas ?

— Par avion, bien sûr. Nous logerons à l'hôtel. Les organisateurs du concert paient mes frais.

L'excitation de Hana à la perspective de prendre l'avion pour la première fois laissa la place à une bouffée d'angoisse.

— Mais combien coûtera le billet d'avion ? Je n'ai pas d'argent...

Elle avait été rémunérée pour ses concerts, et les leçons qu'elle donnait lui avaient rapporté un peu d'argent, mais elle avait tenu à tout donner à Irena pour le gîte et le couvert. Elle devait tant à son amie !

— Ne t'inquiète pas. Je vais voir si le remboursement des frais peut s'appliquer aussi à toi. Sinon, le conservatoire puisera dans le fonds de secours. Laisse-moi faire, je m'occupe de tout.

Hana se dirigea vers l'appartement d'Irena le cœur débordant de joie. Elle irait en Angleterre ! Peut-être pourrait-elle revoir Miriam et faire plus ample connaissance avec sa demi-sœur. Elles s'écrivaient, maintenant, et elles commençaient à se confier l'une à l'autre, se montrant peu à peu plus affectueuses, même si leur correspondance demeurait un peu guindée et hésitante. Par ailleurs, en avril, Václav pourrait peut-être se joindre à elle et à *Paní Dedecek*.

*

Pamela demandait toujours à Kitty de préparer un poulet rôti quand Will rentrait à la maison pour le week-end, et ce dimanche ne fit pas exception. Comme ils étaient assis autour de la table, devant leurs assiettes de succulent poulet et des pommes de terre rôties croustillantes qui étaient la spécialité de Kitty, Pamela répondit par un « Amen ! » enthousiaste au *bénédictine* un peu brusque de Hugh.

Elle ne cesserait jamais de se réjouir d'avoir Will à la maison. À chacune de ses visites, il avait l'air plus solide, plus heureux. Miriam s'animait en sa présence, et Hugh était visiblement ravi qu'il y ait un autre homme à la maison auquel il pouvait parler. Pamela aimait bien les écouter parler politique. Clement Attlee avait pris la relève de Churchill après la guerre. « Il n'est pas bavard, disait Hugh, mais c'est une vraie tornade ! » Il avait fort à faire avec le projet d'une Communauté européenne de défense et la lutte de tous les instants pour endiguer le flot du communisme. La guerre

avait beau être terminée, ses répercussions occupaient une grande partie du temps de Hugh.

Alors que Miriam se penchait pour prendre la saucière, quelque chose glissa de ses genoux et tomba par terre.

C'était une enveloppe bleue. Pamela se baissa pour la ramasser et la rendit à Miriam.

— C'est une lettre de Hana ?

Miriam la remercia d'un sourire.

— Oui ! J'allais vous en parler. Elle va venir à Londres pour un concert.

Pamela avait été tout excitée quand Miriam était revenue de Nuremberg et qu'elle lui avait dit qu'elle avait une demi-sœur. De toute évidence, Miriam avait d'abord été sous le choc, mais au bout de quelque temps, Pamela avait réussi à la convaincre d'écrire à Hana, et elles correspondaient maintenant régulièrement. Le fait que Hana avait témoigné contre Otto Blumsfeld lors de son procès avait facilité les choses. Pamela osait à peine imaginer ce que Miriam aurait ressenti dans le cas contraire. Maintenant, chaque fois qu'elle recevait une lettre de Hana, Pamela voulait entendre toutes les nouvelles ; et elle lui avait répété maintes fois que Hana serait toujours la bienvenue chez eux, si elle voulait venir lui rendre visite, et qu'elle pouvait même venir vivre avec eux si elle en avait envie.

— Il paraît que les Russes vont fermer les frontières de la Tchécoslovaquie, dit Hugh.

Miriam arrêta sa fourchette à mi-chemin entre son assiette et sa bouche.

— Et Hana ? murmura-t-elle.

Pamela posa une main sur la sienne.

— C'est affreux, dit-elle. Hugh, nous devons faire quelque chose.

Hugh versa un filet de sauce sur son poulet.

— Ce ne sera pas facile, répondit-il. Attlee est déterminé, mais il ne fait pas le poids face à Staline.

— Hana va tout de même pouvoir quitter le pays ?

Hugh planta sa fourchette dans un morceau de pomme de terre.

— Elle va devoir se dépêcher.

— Elle ne va pas pouvoir ! Le concert n'est qu'en avril...

— Alors elle n'a aucune chance.

L'expression de Hugh était grave, ses sourcils froncés.

Miriam posa son couteau et sa fourchette et se tamponna la joue avec sa serviette.

Will passa un bras autour d'elle. Il affichait ce que Pamela considérait comme son expression de conspirateur.

— Ne t'inquiète pas, Miriam. Je sais que tu dois considérer de ton devoir envers ta mère de protéger Hana. Il doit bien y avoir un moyen de lui faire quitter le pays.

Miriam lui sourit à travers ses larmes.

*

Une semaine plus tard, une enveloppe portant le cachet de la poste tchécoslovaque arriva à la base de Will. Il l'ouvrit avec empressement, reconnaissant l'écriture de Tomas. Ses mots étaient anodins ; de toute évidence, le censeur n'y avait rien vu d'inquiétant. Cependant, les pilotes de la RAF avaient une façon de communiquer bien à eux ; et, de son œil expérimenté, Will vit dans la lettre de Tomas tout ce qu'il avait besoin de savoir.

OceanofPDF.com

C'était la fin du mois de mars. Déjà, l'air était plus doux et les soirées plus longues. Ils avaient encore eu un hiver rigoureux, mais le printemps était enfin en chemin.

Comme elle entra dans l'appartement d'Irena, Hana, tout excitée, retira ses chaussures et accrocha son manteau à la patère. Elle avait attendu ce moment toute la journée. Comme Irena passait la soirée dehors, dînait avec une amie, Hana avait l'appartement pour elle toute seule. Irena ne se plaignait jamais quand elle écoutait de la musique – d'ailleurs, elle adorait tout particulièrement Tchaïkovski –, mais Hana se sentait moins gênée quand elle était toute seule. Elle n'avait pas le temps de dîner : elle se fit une tasse de café et tripota les boutons de la T.S.F. pour écouter le concert à plein volume. C'était le *Concerto pour piano n° 1* de Tchaïkovski, en direct de Moscou. La pianiste était Tatyana Nikolaïeva, et Hana avait hâte de l'entendre jouer.

Elle avala rapidement son café, puis elle s'assit sur le tabouret du piano d'Irena et attendit que les violons et les violoncelles jouent leurs premières mesures majestueuses avant que le piano n'entre pour faire écho à la mélodie. Elle joua ensuite les notes de mémoire pendant que Nikolaïeva jouait. La jeune femme était douée. Elle venait de remporter le premier prix du Concours international Jean-Sébastien Bach et elle jouait avec beaucoup de conviction. Hana s'assit bien droite, s'imaginant jouer avec autant d'assurance et d'autorité, et elle fut bientôt perdue dans la musique.

Le premier mouvement touchait à sa fin quand elle entendit frapper à la porte. Au début, les coups *staccato* se confondirent avec les timbales, mais elle finit par s'apercevoir que le bruit ne venait pas du tout de la T.S.F. Elle se leva d'un bond, baissa le volume jusqu'à ce que la musique soit à peine audible, et courut dans le couloir pour aller ouvrir la porte, vaguement consciente de l'odeur habituelle de chou bouilli sur le palier.

Un jeune homme à l'air sérieux, vêtu d'un costume sombre, se tenait sur le

seuil. Dès qu'il la vit, il retira son feutre à larges bords, révélant des cheveux bruns coupés ras.

— Hana Rubenstein ?

Un sourire bienveillant éclaira son visage.

Le cœur de Hana se mit à marteler sa poitrine.

— Oui, murmura-t-elle, les lèvres presque trop crispées pour parler.

— Je m'appelle Tomas Belinsky. Ne vous inquiétez pas. Je suis un ressortissant tchèque.

Elle expira lentement. Et s'il mentait, pourtant ? La police secrète était capable de tout. De plus, même les Tchèques étaient capables de dénoncer d'autres Tchèques. Surtout s'ils savaient qu'ils étaient juifs. Un sentiment de terreur s'empara d'elle.

L'homme fit un pas en avant et elle esquissa un mouvement pour fermer la porte.

— Je ne veux pas entrer. Je suis seulement venu vous transmettre un message.

Elle écarquilla les yeux.

— Vous devez me faire confiance. Le nom de William Denison vous dit-il quelque chose ?

— C'est possible.

Était-ce une ruse ? Comment connaissait-il le nom du frère de Miriam ? Il avait l'air tellement gentil ! Il avait des petits plis au coin des yeux et son sourire était chaleureux ; mais le temps qu'elle avait passé à Terezín avait appris à Hana qu'elle ne pouvait faire confiance à personne.

— J'ai piloté avec William pendant la guerre.

— Je vois.

— Vous avez un passeport, je présume ?

— Oui.

Milada l'avait aidée à faire le nécessaire pour en obtenir un pour le concert qui devait avoir lieu le mois suivant.

— Will et votre sœur ont pris des dispositions pour que vous vous rendiez en Angleterre.

Miriam lui avait parlé de Will. Ce n'était pas réellement son frère, mais ils étaient proches. Se pouvait-il vraiment qu'ils soient à l'origine de tout ceci ? Et pourquoi voulaient-ils qu'elle aille en Angleterre. Elle avait entendu des rumeurs sur ce que les communistes pouvaient faire, mais rien n'était certain.

— Les communistes ferment les frontières. Bientôt, plus personne ne pourra quitter la Tchécoslovaquie.

Tomas jeta un rapide coup d'œil autour de lui, puis il baissa encore la voix.

— Cela fait partie d'un plan encore plus important. Une mission énorme pour sauver les pilotes tchèques et leurs familles. Nous n'avons pas beaucoup de temps. Préparez un petit sac – comme si vous faisiez un court voyage. Vous prendrez un train pour Brno dès que possible. Là, vous achèterez un billet d'avion pour Prague. Votre vol est à 6 h 35, vendredi 24 mars.

— Mais cela n'a aucun sens ! Pourquoi est-ce que je traverserai la moitié de la Slovaquie pour revenir ensuite à Prague ? Et puis, d'ailleurs, je n'ai pas d'argent.

Tomas enfonça sa main dans sa poche et en ressortit une enveloppe pleine à craquer.

— Maintenant, vous en avez.

Elle ouvrit l'enveloppe : elle était pleine de couronnes tchèques. Elles avaient l'air grasses et avaient visiblement beaucoup servi. Devait-elle les prendre ? Et si c'était un piège et qu'on l'arrêtait pour vol ? Elle avait les mains moites de sueur.

Le jeune homme l'implorait du regard.

— Vous devez me faire confiance, Hana. C'est votre seule possibilité si vous voulez revoir votre sœur.

Hana sentit les larmes lui monter aux yeux.

— Mais comment puis-je être sûre de pouvoir vous faire confiance ?

— Vous ne pouvez pas en être sûre. Vous devez prendre le risque.

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, mais le palier était toujours désert.

— Votre sœur vous envoie un message. Est-ce que *Fais-le pour Eva* signifie quelque chose pour vous ?

Hana resserra son étreinte sur l'enveloppe et essaya de sourire.

— Oui, répondit-elle.

— Bonne chance.

Il la salua d'un signe de tête, puis disparut dans l'escalier.

Quand Irena rentra, plus tard dans la soirée, les joues rougies par le vin et par la conservation, Hana l'attendait.

— Hana ! Tu es encore debout... et tu n'as même pas allumé la lumière.

Irena s'affaira dans la pièce principale du petit appartement, tirant les

rideaux et allumant les lampes. Le concert était terminé depuis longtemps ; la T.S.F. émettait le grondement bas d'un bulletin d'« information ». De la propagande communiste, à n'en pas douter. Elle l'éteignit.

— Comment était Tchaïkovski ?

— Je ne sais pas. Je n'en ai entendu qu'une partie.

Irena arrêta de s'agiter et vint s'asseoir à côté de Hana.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu es toute pâle.

Hana lui parla de son visiteur. Elle alla chercher l'enveloppe qu'elle avait cachée derrière la pendule, sur la cheminée, et lui montra ce qu'elle contenait. Irena écarquilla les yeux.

— Mon Dieu !

— Que dois-je faire, Irena ?

— Laisse-moi réfléchir...

Irena se rua dans la cuisine, et Hana l'entendit ouvrir les placards. Il y eut un chuintement quand elle alluma la cuisinière, et le bruit d'un liquide versé dans une casserole. Au bout de quelques minutes, elle revint avec deux tasses de lait chaud et en tendit une à Hana.

— Tu veux un peu de vodka dans le tien ?

Hana secoua la tête.

Irena s'assit et but son lait à petites gorgées, pensive.

— Je pense que tu devrais y aller.

— C'est vrai ?

— Tomas t'a dit que c'était un risque à prendre, et cela ne fait aucun doute. Mais il a mentionné le prénom de ta mère, n'est-ce pas ? Et ceux de ta demi-sœur et de son frère adoptif.

— Mais il a très bien pu obtenir leurs noms n'importe où.

— C'est possible... mais pourquoi se donner tout ce mal ? Apparemment, quand Václav a été arrêté, on l'a simplement fait sortir de chez lui de force et poussé dans une camionnette sans ménagement. Aucun subterfuge.

Hana sentit sa gorge se serrer. Václav n'était toujours pas revenu.

— C'est peut-être différent pour les femmes.

— Peut-être. Mais tu n'as rien fait au cours de ces quatre dernières années à part faire profil bas et jouer de la musique. Tu ne représentes une menace pour personne !

— Non, mais Milada veut que j'aille à Londres pour un concert le mois prochain. C'est peut-être ça qui a énervé les autorités.

Irena posa lentement sa tasse.

— Si ce que l'on dit est vrai, tu ne pourras pas aller à ce concert, ni à aucun autre concert à l'étranger d'ailleurs. Ton visiteur avait raison. Les Russes vont fermer les frontières. Cela pourrait bien être la seule occasion pour toi de t'enfuir.

Le brouillard d'indécision dans l'esprit de Hana se dissipa soudain. Irena avait raison. Elle devait faire confiance à Tomas. Elle devait croire que c'étaient Miriam et Will qui avaient planifié tout ceci. Elle le ferait pour Eva, comme il le lui avait dit. Elle se leva.

— Il ne faut pas en souffler un mot à qui que ce soit.

— Bien sûr que non...

Irena la serra dans ses bras.

— ... mais tu vas énormément me manquer.

Pour la deuxième fois de la soirée, Hana sentit des larmes lui piquer les yeux.

— Comment pourrais-je te remercier ? Tu m'as secourue quand je n'avais plus aucun espoir.

— Ne dis pas de sottises, voyons ! dit Irena. Comment aurais-je pu ne pas veiller sur toi ? J'ai été très heureuse de le faire en mémoire de ta mère. C'était une jeune fille tellement talentueuse...

L'espace d'un instant, son regard se perdit dans le vague, puis elle se ressaisit.

— Allons, va faire tes bagages maintenant.

Hana s'exécuta.

*

Miriam remplissait la dernière feuille d'une immense pile de papiers quand le téléphone sonna. Elle tendit le bras sur son bureau pour décrocher le combiné.

— Whitehall 4897.

— Miriam, c'est moi. Est-ce que tu peux parler ?

— Will !

Miriam jeta un coup d'œil autour d'elle, mais elle savait déjà que la pièce était vide ; les autres secrétaires étaient encore en pause déjeuner.

— Oui, je suis toute seule. Je suis ravie de t'entendre !

— Merci, c'est gentil, mais je ne t'appelle pas uniquement pour bavarder.

— Ah bon ?

Miriam se mit à gribouiller sur le buvard devant elle, tenant le combiné de l'autre main.

— J'ai eu des nouvelles de Tomas. Il est allé voir Hana et elle a accepté de suivre le plan.

Will lui avait dit que l'on ne voulait plus des aviateurs qui avaient fait partie de la RAF au sein de la force aérienne tchèque, sans doute parce qu'ils avaient eu trop de contacts avec l'Ouest pendant la guerre. Apparemment, leurs passeports leur avaient été confisqués, et la police secrète les surveillait. Tomas avait dit à Will qu'il pensait que ce n'était qu'une question de temps pour qu'ils soient arrêtés et interrogés – voire emprisonnés.

— Hana atterrira à Erding, près de Munich, un peu après 8 heures vendredi matin. J'ai la permission de la RAF pour aller la chercher en biplan.

— C'est merveilleux, Will ! Est-ce que tu l'amèneras directement à Hampstead ?

— C'est l'idée... mais ce n'est pas moi qui le ferai, c'est toi !

— Oh !

— C'est ta demi-sœur. Il faut que tu viennes en Allemagne avec moi. Nous sommes dans le même bateau.

Miriam dessina un gros point d'exclamation sur le buvard.

— Tu peux compter sur moi !

Miriam prit soin de choisir le bon moment. Elle attendit que Hugh soit parti travailler, prétextant qu'elle ne pouvait pas faire le trajet avec lui à cause d'une migraine et qu'elle allait prendre sa matinée. Hugh émit un grognement.

— Veux-tu que je prévienne madame Ainsley ?

— Je veux bien, merci, répondit Miriam.

Elle espérait que l'anxiété que lui inspirait la conversation qu'elle s'appropriait à avoir la rendait assez pâle pour que Hugh croie qu'elle avait véritablement mal à la tête.

— Je viendrai travailler plus tard si je me sens mieux.

Hugh hocha la tête, déposa un baiser sur le front de Pamela et s'en alla, remontant le couloir à grandes enjambées. Dès qu'elle eut entendu la porte d'entrée et qu'elle eut vérifié que Kitty était occupée à faire la vaisselle dans la cuisine, elle but une gorgée de son thé, qui refroidissait rapidement, et attira délibérément l'attention de Pamela.

— Je vais peut-être devoir m'absenter pendant un jour ou deux, dit-elle.

— Ah oui ? fit Pamela, mordant distraitement dans sa tartine grillée. Est-ce que Hugh est au courant ?

— Non, mais Will, si.

Pamela s'arrêta de mâcher.

— Will ?

— Il a contacté Tomas. Vous vous souvenez que monsieur Denison nous a dit l'autre jour que les communistes allaient fermer les frontières de la Tchécoslovaquie ? Eh bien, il s'avère qu'il reste très peu de temps avant que cela ne se produise.

Pamela déglutit.

— Pauvre Tomas !

Miriam la regarda sans ciller.

— Et pauvre Hana.

— Bien sûr. Comme c'est affreux ! Elle va être prise au piège. N'était-elle pas censée venir à Londres bientôt pour un concert ?

— Si, en effet. En fait...

Miriam entortilla l'angle de sa serviette de table.

— ... Will et moi – et Tomas – allons l'aider à s'enfuir.

— Oh non ! s'écria Pamela, se levant d'un bond. Qu'est-ce que vous fabriquez ? Il faut que je le dise à Hugh...

L'estomac de Miriam se souleva comme elle se levait aussi. Elle contourna la table pour s'approcher de Pamela et passa un bras autour d'elle.

— S'il vous plaît, ne le dites pas à monsieur Denison ! S'il découvre ce qui se passe, il sera obligé de le signaler. Cela risquerait de compromettre le plan de Tomas...

Elle chercha quelque chose d'autre pour la convaincre.

— Cela mettra Will en danger.

Pamela se rassit lentement.

— Faites que cela ne recommence pas, par pitié, murmura-t-elle.

Les battements du cœur de Miriam se calmèrent un peu.

— Tout va bien se passer, dit-elle. Le plan a été très soigneusement mis au point. Mais nous avons besoin de votre aide.

Le visage de Pamela, devenu blême, commençait à reprendre des couleurs.

— Oui ?

— Vous allez devoir me couvrir en mon absence. Pourrez-vous dire à monsieur Denison que je rends visite à Olga, ma vieille amie de Hinton Hall, pendant deux ou trois jours ?

— Je ne peux pas mentir, répondit Pamela. Tu le sais très bien. Mais s'il me demande où tu es, je lui dirai que je n'en sais rien. Ce sera la vérité.

Miriam hocha la tête.

— Ce n'est pas tout.

Elle entortilla de nouveau sa serviette.

— Je ramènerai ma visiteuse ici...

*

Hana s'assit avec raideur et écarta ses cheveux de ses yeux. Le banc de l'aéroport n'était pas le plus confortable des lits, mais après Terezín, elle pouvait dormir n'importe où. Avec l'argent que Tomas lui avait donné, elle aurait probablement pu se payer une chambre d'hôtel pour la nuit, mais elle ne voulait pas le gaspiller. Elle ne savait pas combien de temps elle allait devoir le faire durer.

Elle avait fait les huit kilomètres de la gare de Brno à l'aéroport à pied, la veille au soir, s'en tenant aux petites routes, terrifiée à l'idée que quelqu'un l'arrête pour fouiller ses bagages ou pour lui demander ce qu'une jeune fille faisait dehors toute seule par une soirée humide du mois de mars. Cependant, elle n'avait vu qu'un vieil homme à bicyclette, qui lui avait souri tandis qu'il pédalait dur pour monter une côte.

Elle jeta un coup d'œil à la grosse horloge de l'aéroport : 5 h 30. Il était temps d'aller aux toilettes pour se rafraîchir autant que possible. Irena avait téléphoné à l'avance du conservatoire pour lui réserver un billet, et Hana était allée le retirer au guichet de l'aéroport la veille au soir. Pour le moment, tout allait bien.

Quand elle sortit des toilettes, une foule s'était rassemblée devant les portes d'embarquement, attendant l'avion pour Prague. Elle se glissa derrière une dame grassouillette coiffée d'un foulard, qui n'arrêtait pas de bâiller, puis marmonnait.

La dame était entourée de bagages : elle avait deux sacs de voyage en tapisserie ornés de roses, un sac fourre-tout marron en mauvais état, et, assez bizarrement, un porte-documents d'homme. Hana se demanda si elle avait bien compris qu'elle n'était pas censée emporter trop de bagages. C'était étrange de voir comment certaines personnes interprétaient la restriction. Après trois années passées à Terezín avec seulement cinquante kilos d'affaires personnelles et après s'être limitée à quelques achats essentiels depuis, Hana avait quant à elle appris à vivre avec très peu de choses. Tout cela changerait peut-être si elle allait à Londres.

La foule commença à avancer, et elle sortit son passeport et ses papiers de

son sac, essayant d'empêcher ses mains de trembler. Quand elle arriva au guichet, l'employé de l'aéroport la regarda fixement pendant quelques secondes, puis il pencha la tête pour inspecter ses documents. Il prit son temps, les examinant tous avec attention avant de les lui rendre. Elle lui adressa l'esquisse d'un sourire, qu'il ne lui rendit pas, puis elle se dirigea vers le tarmac, s'efforçant de faire comme si elle effectuait ce voyage tous les jours.

Dehors, un soleil pâle essayait de percer à travers un ciel opalescent. Le vent était vif, il frappait les oreilles de Hana et agitait les foulards portés par quelques-unes des dames plus âgées. La plupart des gens n'avaient que de petits sacs, mais il y avait quelques personnes, comme la dame qu'elle avait vue un peu plus tôt, qui se démenaient pour porter toute une panoplie de bagages. Un steward qui attendait les passagers s'avança pour prendre l'un des sacs de la dame en question, mais, ce faisant, il fronça les sourcils. Hana aperçut Tomas, assis dans le cockpit dans un uniforme élégant, mais il ne montra pas qu'il la connaissait. Malgré tout, c'était rassurant de le voir dans l'exercice de ses fonctions.

On lui indiqua un siège à l'avant de l'appareil. Un homme mince était déjà assis à côté du hublot, au travers duquel il regardait. Il ne tourna pas la tête quand elle prit place à côté de lui. Au grand mécontentement de Hana, la dame grassouillette se tenait à côté d'elle dans l'allée centrale et elle tentait de fourrer une partie de ses bagages dans les compartiments à bagages. Cette fois encore, le steward désapprobateur vint à sa rescousse, puis la dame s'assit lourdement à côté de Hana, qui se mordit la lèvre.

Enfin, l'avion commença à rouler doucement sur la piste, et Hana s'autorisa à respirer plus naturellement. L'appareil prit de la vitesse jusqu'à ce que les réacteurs rugissent. Elle avait les oreilles qui vrombissaient. Il y eut un bruissement quand la dame assise à côté d'elle sortit de sa poche un paquet de bonbons à la menthe. Elle lui en proposa un, mais Hana secoua la tête.

— Prenez-en un, très chère, cela soulagera la pression exercée sur vos tympanes quand vous déglutirez.

Hana suivit son conseil. Quand l'avion décolla enfin, la douleur sourde dans ses oreilles s'était calmée.

Elle essaya de se détendre tandis que le bruit des moteurs s'atténuait, mais quand, quelques minutes plus tard, l'avion pencha soudain sur la gauche, elle sentit son estomac se soulever. Elle se pencha en avant pour prendre le

sac en papier kraft glissé dans le dossier du siège devant elle. L'avion était plein, mais il était impossible de dire qui cherchait à passer à l'Ouest, comme elle, et qui était un indicateur potentiel ou même membre de la police secrète. Elle déglutit plusieurs fois d'affilée, rapidement, pour réprimer l'envie de vomir et pour calmer ses nerfs tendus. Toujours penchée en avant, elle essuya son front moite de sueur, puis elle se laissa aller en arrière délicatement, essayant de perturber le moins possible son estomac. La sensation de malaise se calma.

Pour se changer les idées, elle regarda l'hôtesse de l'air remonter l'allée avec une apparente désinvolture et entrer dans le cockpit. Par-dessus le vrombissement des moteurs, elle entendit le petit bruit sec d'un verrou que l'on poussait. La salive s'accumula de nouveau dans sa bouche.

À côté d'elle, la grosse dame dormait déjà, la tête renversée en arrière, de légers ronflements émanant de sa bouche détendue. L'homme à côté de Hana avait à peine bougé, mais elle remarqua que sa mâchoire était contractée.

La porte du cockpit s'ouvrit et l'hôtesse en ressortit. Elle s'avança calmement dans l'allée, vérifiant que ses passagers allaient bien. Hana se demanda si elle mesurait pleinement les dangers de ce vol. Toutefois, si tel était le cas, son visage demeurerait de marbre, n'en laissant rien paraître.

Hana s'appuya contre le dossier de son fauteuil et ferma les yeux, essayant d'imiter la contenance de l'hôtesse. Pourtant, dans sa tête, tout ce qu'elle parvenait à imaginer, c'était que la police secrète se tenait prête à se jeter sur elle, et elle implora encore et encore Adonaï de les laisser arriver sains et saufs. Le vol promettait d'être long et angoissant.

*

Miriam se tenait avec Will sous les arbres en bordure de la base aérienne américaine d'Erding. Le biplan à bord duquel ils s'étaient rendus en Allemagne était garé sur le tarmac, devant eux. Will portait son uniforme de la RAF, et elle un pantalon chaud et un pull-over. Malgré cela, ils frissonnaient quand même de temps en temps, autant de peur et d'impatience que de froid.

— À quoi ressemble Hana ? demanda Will.

Miriam leva les yeux vers le ciel matinal ; le soleil était caché derrière un amoncellement de nuages, et un fin croissant de lune était encore visible. Will avait dit que le temps était parfait pour le vol de Tomas. Il allait devoir

traverser l'espace aérien russe, et l'avion serait moins visible dans un ciel couvert. Le commandant de la base aérienne américaine avait été averti de la mission, et il avait accepté de laisser passer les pilotes tchèques, mais c'était quand même très risqué. Elle essaya d'imaginer Hana telle qu'elle l'avait vue à Nuremberg.

— Elle a la peau plus claire que moi. Elle est peut-être aussi plus discrète. C'est difficile à dire.

Will lui adressa un sourire triste. Il s'était récemment mis à fumer la pipe, et le parfum riche et doux du tabac se sentait un peu dans son haleine. Ses joues étaient rouges et une mèche de ses cheveux noirs lui tombait sur le front. Elle avait adoré être assise à ses côtés dans l'avion, le regarder tenir les commandes avec une telle assurance.

Es-tu amoureuse de lui ? lui avait demandé Hana dans l'une de ses lettres.

Bien sûr que non, avait-elle répondu. *C'est mon frère*. Pourtant, à vrai dire, c'était dur de trouver quelqu'un qui aurait pu rivaliser avec lui.

Les instructions de Will avaient été claires. « Dès que Tomas se posera, surveille l'avion d'un œil de lynx jusqu'à ce que tu voies Hana en descendre. À ce moment-là, traverse la piste en courant, empoigne-la et amène-la-moi. J'aurai laissé tourner le moteur et nous pourrons partir immédiatement. Les autorités sont au courant, mais nous ne pouvons pas nous permettre de traîner malgré tout. »

Miriam tendit l'oreille et crut percevoir le faible vrombissement d'un avion qui approchait. Elle leva de nouveau les yeux. Toujours rien.

— Tu entends quelque chose ? demanda-t-elle à Will.

Il se tenait parfaitement immobile, l'oreille tendue.

— Oui, on dirait un Dakota.

Elle regarda le ciel et vit une forme mouvante au loin. Comme celle-ci traversait un nuage, elle en distingua brièvement les contours. Au même moment, le vrombissement s'intensifia.

— Ce sont sûrement eux.

Ils regardèrent l'avion approcher et entendirent le bruit des moteurs changer comme il s'apprêtait à atterrir. Les roues rebondirent sur le tarmac et, enfin, l'avion s'arrêta.

— Tu regardes ? demanda Will.

— Bien sûr.

Elle n'arrivait pas à distinguer les silhouettes dans le cockpit, mais, bientôt, l'escalier fut sorti et une file de passagers descendit. Certains avaient l'air

choqués de découvrir qu'ils n'étaient pas à Prague comme ils s'y étaient attendus, mais dans un aéroport qu'ils ne connaissaient pas, en Allemagne de l'Ouest. D'autres se dirigèrent d'un pas assuré vers la zone d'arrivée, avec une expression révélant soulagement et euphorie. Will avait donné à Miriam plus de détails en chemin. Trois avions, soi-disant en partance pour Prague depuis des aéroports de campagne, devaient être détournés par d'anciens pilotes de la RAF et atterrir à Erding. L'endroit avait été choisi parce qu'il se trouvait à la même distance de ces aéroports que Prague, et que le vol risquait donc moins d'éveiller les soupçons des passagers qui ne passaient pas à l'Ouest.

La mission était très périlleuse. Il pouvait y avoir des membres de la police secrète à bord. Le détournement pouvait mal se passer. Les pilotes prévus à l'origine sur ces vols pouvaient ne pas se laisser faire. Un passager pris de panique pouvait tout faire capoter. L'estomac de Miriam s'était noué davantage à chacune des révélations de Will.

« Mais tout a été mûrement réfléchi, lui avait-il assuré. Il y a quatre-vingt-cinq passagers au total, dont vingt-six qui cherchent à passer à l'Ouest. Les membres de la famille des pilotes n'ont pas le droit de voyager avec eux. C'est pour cette raison qu'il fallait trois avions et qu'il fallait que ce soit un triple détournement. »

Il essuya maintenant son front moite de sueur avec la manche de sa veste.

— Ce sera un très beau coup s'ils réussissent.

— Ou une terrible tragédie s'ils n'y arrivent pas, dit Miriam.

Will resta silencieux, regardant droit devant lui.

— Will ?

Miriam le tira par la manche, pleine d'appréhension.

— Je crois que ce sont les derniers passagers, et je ne vois toujours pas Hana.

*

Pamela entra machinalement dans la chambre pour la énième fois ce jour-là. Depuis des années, elle servait de chambre d'amis : parfois, Will y faisait dormir un copain, et les parents de Pamela y dormaient quand ils venaient en visite, ce qui était de plus en plus rare. Cela avait aussi été la chambre de Tomas quand il avait logé chez eux pendant quelques semaines, quand lui et Will avaient été libérés. Elle se plaisait à la considérer comme un refuge. Elle lissa le couvre-lit rose pâle et ajusta la petite brosse et le

peigne assortis sur la coiffeuse. Cédant à une impulsion, elle était passée chez Dickman's pour y acheter un flacon d'eau de toilette Yardley's English Lavender. Hana avait passé des années dans le ghetto, et il y avait probablement très peu de produits de luxe dans les boutiques depuis l'arrivée au pouvoir des communistes. Il y avait aussi une savonnette à la lavande, nichée dans le tiroir à sous-vêtements, et elle avait pris la liberté d'acheter quelques articles de petit linge pour que Hana ait quelque chose de neuf. Miriam avait insisté pour pendre deux ou trois de ses propres robes dans l'armoire, écartant la suggestion de Pamela d'en acheter quelques-unes.

« Nous ne connaissons pas sa taille, avait-elle dit. Je présume qu'elle est encore très maigre. Quoi qu'il en soit, ce sera amusant de l'emmener faire les boutiques et de la laisser se choisir elle-même quelques vêtements. »

Pamela avait hoché la tête. Ils allaient aussi devoir bien la nourrir. Elle demanderait à Kitty de préparer l'un de ses gâteaux au saindoux.

Quand Will et Miriam lui avaient demandé si Hana pouvait loger chez eux, ne serait-ce que le temps de prendre ses marques, elle avait répondu oui sans réserve. Elle avait toujours imaginé avoir une maison pleine d'enfants, même si Hugh n'avait voulu en avoir qu'un. Ils adoraient Will, et c'était le fils le plus merveilleux qui soit – même s'il était parfois un peu têtue –, mais elle avait toujours rêvé qu'il ait un petit frère ou une petite sœur, et elle savait qu'il en avait souvent eu envie aussi. Ainsi, quand ils avaient recueilli Miriam et qu'elle et Will étaient devenus si proches, elle avait eu le sentiment de lui avoir enfin donné la petite sœur qui lui manquait. Et maintenant, il y aurait aussi Hana. Elle et Miriam avaient la même mère, elles partageaient un lien de sang et étaient toutes les deux des musiciennes très douées. Néanmoins, même si elle était toute disposée à protéger et à aimer une autre jeune fille, elle espérait que l'arrivée de Hana ne nuirait pas à la proximité de Will et de Miriam.

Et puis, il y avait Hugh. Il n'avait tout d'abord pas voulu recueillir Miriam, même s'il adorait maintenant sa fille adoptive. C'était charmant de les voir partir au travail tous les matins, bavardant et riant tous les deux. Mais comment réagirait-il à l'arrivée d'une autre fille à la maison ? Une à laquelle il n'avait pas donné la permission de rester ? Il n'était même pas au courant du projet d'évasion. S'il avait su ce qui se tramait, il aurait été horrifié.

Pamela ferma les yeux et pria silencieusement. *Faites que tout se passe*

bien , supplia-t-elle. Elle balaya une dernière fois la pièce du regard, puis elle descendit pour aller surveiller le dîner.

*

Quand le Dakota atterrit à Erding, Hana regarda à travers le hublot et vit de nombreux avions de chasse dehors, marqués d'éclairs bleus et d'étoiles blanches. Il y avait un autre Dakota devant eux. C'était sans doute l'un de ceux venus d'ailleurs, arrivés avant eux. La dame assise à côté d'elle se réveilla en sursaut.

— Sommes-nous arrivés à Prague ?

Hana ne pouvait pas se risquer à lui dire la vérité.

— Je suppose que oui.

La dame se pencha au-dessus de Hana et tendit le cou pour regarder à travers le hublot.

— On ne dirait pas l'aéroport de Prague-Ruzyně.

Hana s'agita sur son siège, gênée par la proximité du corps massif de la dame.

— Quand y êtes-vous allée pour la dernière fois ?

Bon sang ! Elle aurait dû dire « êtes-vous venue ici », mais la dame sembla ne pas le remarquer.

— L'année dernière.

Hana haussa les épaules.

— Beaucoup de choses peuvent changer en un an.

La dame la considéra d'un air perplexe, les sourcils froncés, puis elle se redressa.

Tandis qu'ils roulaient lentement sur la piste d'atterrissage, l'hôtesse de l'air demanda aux passagers de rester assis. Elle remonta l'allée d'un pas vif, jusqu'à l'arrière de l'appareil. Quand elle eut dépassé leur rangée, l'homme assis à côté de Hana se leva brusquement et se fraya un chemin jusqu'à l'allée.

— Trahison ! cria-t-il.

Tous les passagers retinrent leur souffle. La voisine de Hana baissa la tête, et un homme à sa gauche déglutit bruyamment. Elle remarqua les articulations toutes blanches de ses doigts cramponnés aux accoudoirs. L'homme s'avança jusqu'au cockpit et secoua la porte toujours verrouillée.

— Laissez-moi entrer ! exigea-t-il. Trahison !

L'estomac de Hana se souleva et son sang se mit à bourdonner à ses

oreilles. Il ne pouvait tout de même pas saboter leur évasion alors qu'ils étaient arrivés jusque-là ?

Soudain, elle entendit des bruits de pas précipités. Quatre hommes en uniforme kaki, portant des casques et armés, coururent dans l'allée.

— Police militaire américaine ! cria le premier.

Il saisit le bras de l'homme et le lui maintint dans le dos tandis qu'un autre officier le plaquait au sol.

Les deux autres escortèrent les autres passagers en lieu sûr.

— Descendez, vite ! Il n'y aura pas de blessés. Vous êtes à Munich.

L'homme se tortillait par terre sans cesser de hurler.

— N'abandonnez pas, camarades, ce serait une trahison ! Tant que nous sommes à bord, nous sommes en territoire tchécoslovaque. Vous ne devez surtout pas descendre !

L'un des officiers lui fit fermer la bouche. Hana descendit de l'avion, les jambes flageolantes, à peine capable de porter son propre sac. Soudain, une silhouette menue apparut devant elle et le lui prit des mains. C'était Miriam, qui affichait un large sourire.

— C'est moi, Hana, dit-elle en passant un bras autour d'elle. Tu es en sécurité ! C'est fini. Tu as réussi à passer !

Trop émue pour parler, Hana essaya de lui rendre son sourire.

Miriam la prit par la main et l'entraîna dans l'herbe luxuriante le long de la piste.

— Viens, Will nous attend !

Hana suivit sa demi-sœur en direction du biplan à côté duquel Will se tenait, prêt à les ramener à la maison.

Épilogue

1968

— Prête ? murmura Miriam.

Hana hocha la tête. Oscar leur avait dit que la salle était comble, mais elle le savait déjà. À en juger par le bourdonnement qui s'élevait derrière le rideau, des centaines de personnes attendaient que le concert commence. Elle entendait le bruissement habituel des programmes et des papiers de bonbons, le brouhaha confus et animé des conversations, une rumeur d'impatience. Elle adorait ce moment, juste avant le lever de rideau. Enhardis par le Printemps de Prague, les gens étaient venus des quatre coins de la Tchécoslovaquie pour assister à ce concert. Ils n'allaient pas être déçus.

Elle prit la main de Miriam et la serra brièvement dans la sienne. Elles faisaient cela pour Eva.

— Le concert de notre vie, chuchota-t-elle. Pour Mutti.

Miriam sourit et cligna des yeux plusieurs fois. Elle ne pouvait pas pleurer maintenant alors qu'elle s'était retenue pendant si longtemps. Elle prit une profonde inspiration et acquiesça d'un hochement de tête quand Oscar lui indiqua d'un signe qu'il s'apprêtait à lever le rideau.

Comme le rideau de velours s'élevait et que le public pouvait enfin voir Hana assise à l'immense piano à queue et Miriam debout à ses côtés, une salve d'applaudissements retentit. Les deux jeunes femmes inclinèrent la tête. Puis, Hana leva les mains, les abaissa sur le clavier et joua les quelques premières notes de la villanelle sous le regard de Miriam qui attendait pour chanter sa partition.

Leur mère n'avait jamais eu la chance d'interpréter la villanelle au Rudolfinum, mais maintenant, ses filles le faisaient pour elle. Et, si le jeu de Hana était encore plus éblouissant que d'habitude et la voix de Miriam plus belle que jamais, c'était peut-être parce que l'esprit d'Eva était avec elles,

éperdu d'émerveillement et de joie devant ses filles, leur donnant sa bénédiction, enfin en paix.

OceanofPDF.com

Sommaire

1. [Prologue](#)
2. [Première partie](#)
3. [1](#)
4. [2](#)
5. [3](#)
6. [4](#)
7. [5](#)
8. [6](#)
9. [7](#)
10. [8](#)
11. [9](#)
12. [10](#)
13. [11](#)
14. [Deuxième partie](#)
15. [12](#)
16. [13](#)
17. [14](#)
18. [15](#)
19. [16](#)
20. [17](#)
21. [18](#)
22. [19](#)
23. [20](#)
24. [21](#)
25. [22](#)
26. [23](#)
27. [24](#)
28. [25](#)
29. [26](#)
30. [Troisième partie](#)
31. [27](#)
32. [28](#)

- 33. [29](#)
- 34. [30](#)
- 35. [31](#)
- 36. [32](#)
- 37. [33](#)
- 38. [34](#)
- 39. [Épilogue](#)

Landmarks

- 1. [Cover](#)

OceanofPDF.com